

À l'ombre d'autrefois

À l'ombre d'autrefois
Georges Dib

© Editions Sydney Laurent – Georges Dib

ISBN : 979-10-326-3009-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de mon père,
À ma mère,
À mon épouse Rose et nos trois enfants,
Lina, Bernard et Joseph*

Je tiens à remercier mon fils Bernard Dib pour son encouragement et ses conseils, lesquels furent déterminants dans la réalisation du manuscrit.

Je remercie également mon ami Hamid Nasr pour ses remarques et commentaires hautement précieux.

1

Avant même de franchir la porte de la maison familiale, sa mère n'est pas ravie. Au contraire, elle exhibe une bouille funeste. Grave même. Quelques gouttelettes ruissellent sur son museau...

- Mon fils, que viens-tu faire dans cette galère ? lance-t-elle, inquiète, voire affolée.
- Te voir, vous voir, juste une semaine, répond Jafâr, éberlué par l'accueil de sa mère pour le moins inattendu.
- Qu'Allah te protège et nous protège mon fils.

L'hôte ne tardera pas à comprendre...

Résidant à l'étranger depuis des années, Jafâr Sawâne débarque dans la soirée à Talass, son village natal, un bled situé dans l'extrême nord du Liban. En ce jour d'octobre, au milieu des années soixante-dix, la guerre civile au pays du cèdre n'est pas encore généralisée.

Le lendemain. Il est près de 20 heures. Des coups de feu éclatent. Ils proviennent du bourg.

- Nous y sommes ! Le ciel était lourd. Voilà qu'il se vide ! Allah, Toi qui es miséricordieux, garde l'œil sur nous, lance la grand-mère.
- Amen, ajoute la mère, dodelinant de la tête.

La première réaction de Jafâr est banale. Celle d'un homo sapiens ordinaire. Il a les grelots... Il apprend que depuis plusieurs jours, les on-dit vont bon train. Un village chrétien fut récemment ravagé. Bilan : neuf morts, parmi les victimes deux enfants et deux vieillards. Une bonne partie des maisons pillées ou livrées aux flammes. Talass serait la prochaine cible. Et bientôt... Les rumeurs disent plus. À présent investi par les occupants et complètement vidé de ses habitants, le bled sinistré n'était qu'un échauffement, un entraînement, un hors d'œuvre ! Talass serait le plat principal...

La deuxième réaction est tout aussi éculée. Maudire le destin ! C'est faisable et facile ! Maudire l'heure où, sur un coup de tête, pour sûr pas très bien-pensante, il décide, voilà quelques jours de prendre les airs et rappliquer ici. Pour quoi faire ? Passer une semaine de vacances dans ce trou perdu ! Outre le tonus qu'il espérait ramasser de la virée, n'avait-il pas aussi pensé qu'il était temps de venir en personne pour rassurer sa mère qu'il adule et l'inviter de vive voix à patienter un peu plus ? Rien qu'un tantinet... La fin de son chemin de croix avec son despote de mari est pour bientôt...

- Le pire est derrière toi, derrière nous, lui dit-il hier avant d'aller au pieu. Crétin de Jafâr ! Tu étais bien pénard là-bas où tu te la coulais douce avec Laura... Laura qui, hélas, ne saura peut-être jamais la grande résolution que tu viens de prendre et dont elle rêvait... Laura... La ravissante aux prunelles saphir, la dévouée qui t'aima jusqu'à s'oublier... La reverras-tu un jour ? susurre-t-il.

Les coups de feu seront bientôt suivis de salves de plus en plus nourries et de plus en plus rapprochées. Ce n'est plus la crainte. C'est la frousse. Jafâr tremble. Il essaie de se contenir. Il n'y arrive pas. Il s'éclipse pour vider sa vessie qui ne demande rien ! Dans le miroir, il jette un œil sur sa figure. Pourquoi le fait-il ? Pour s'assurer qu'elle est toujours en place ? Pour vérifier sa couleur ?... Qu'elle soit blême, jaune ou livide, n'est pas le problème... Ce sont les gesticulations, les incontrôlables secousses de tout son menu de corps qui le chambardent. Détraqué, le jeune homme a honte. Aussi, dans les toilettes, prend-il son courage à deux mains et à défaut d'étouffer sa grande frayeur, il tente de se maîtriser un peu... De stopper le claquement de ses crocs. Après tout, l'étudiant qui décampa de ce crado de patelin il y a six ans, de quel droit et pour quelle raison devrait-il subir un sort différent des siens ? murmure-t-il.

Un silence de mort s'installe d'un coup. Les rafales, tantôt courtes tantôt soutenues, deviennent intermittentes puis s'arrêtent. Profitant du répit, son père intime l'ordre d'évacuer la demeure qui se trouve à la périphérie de Talass, pour gagner celle de Firass, son jeune frère. Isolée au milieu d'un jardin d'orangers, celle-ci est à moins d'une encablure du bourg, côté ouest. Les quatre frères Sawâne sont tous là avec femmes, marmaille et grands-parents.

Pour s'enquérir de la situation, l'un d'eux, délégué de la smala, se rend au village. Il rapplique trois heures après. Aussi, n'est-il pas rassuré.

- Ce sont des têtes brûlées. Les mêmes qui frappèrent le bled voisin la semaine dernière. Ils veulent piller, peut-être même faire main basse sur Talass. Une razzia, ni plus ni moins ! Lors de l'attaque, il y a quelques heures, certaines maisons se sont défendues. Il y a eu des morts parmi les assaillants.

Au départ, ils étaient une centaine. Des renforts affluèrent. À présent, ils seraient près d'un millier. Des personnalités bien intentionnées sont intervenues. Un accord est conclu. Du moins en apparence. Le village sera épargné. En contrepartie, les pertes humaines subies par la horde seront dédommagées, relate-t-il.

- Ton impression ? demande le père de Jafâr, aîné et chef des quatre.
- J'espère me tromper frère, mais dans leurs calots, je n'ai vu que des regards de criminels, bandits et pillards. Aussi, paraissent-ils organisés. Tu y ajoutes l'absence totale d'organisation ou d'un préalable plan de défense de notre côté.

Le boss prend l'impression du frangin pour argent comptant. Aussi sur un ton péremptoire, invite-t-il ses frères à se défendre, coûte que coûte. En signe d'accord, tous dodelinent de la tête.

- La reddition n'a jamais élu domicile chez les Sawâne. Si nous devons mourir, nous mourrons la tête haute, jamais la nuque ployée. Aux armes les gars ! dit-il le ton grave et tranchant.

Dehors, près de la clôture qui protège la bâtisse, côté est, à chacun est alloué un point. La sœur aînée de Jafâr et son époux sont là pour l'occasion. Souhaiter la bienvenue à l'arrivant. Le beau-frère prendra position sur le toit. À Jafâr, l'on file un revolver.

- Tu te tiens à l'intérieur avec femmes, enfants et grands-parents. Si au dehors, nous autres sommes faits, il faudra bien un homme pour défendre ce peuple. Tu prendras une bonne planque et tireras pour tuer. Sans sommation. La panique, tu essaieras de t'en passer. Une balle par personne, déclare le boss, l'index levé.

Jafâr, qui a toujours abhorré son père, opine du chef. En effet, le moment est tout sauf aux règlements de comptes... Pour un instant, il oublie le passé et ses souvenirs avec le monstre. Sa vie et celle de tous les Sawâne sont en jeu. Dans l'attente de l'instant final, ils se sont tous amoncelés autour et dans la baraque. Avec un ennemi aussi impressionnant en face, ceux-là n'ont aucune chance... Mais ont-ils le choix ? Ils attendent... Ils attendent quoi ? Jafâr n'ose pas y penser... Il essaie d'escamoter une réponse aussi évidente qu'effrayante... À voix presque audible, il balbutie des mots que lui-même ne pige qu'à moitié... Sa mère l'entend. Elle le lit. Une mouche la pique. Elle veut parler. Vider son sac... Par signe de la main, son fils lui fait comprendre que le silence est d'or ! Elle se la boucle. Le jeune homme veut se concentrer.

Jafâr pense un moment au plan de son père. Il est vrai qu'il ne l'aime pas. Il le déteste même et beaucoup. Mais il admet qu'il a raison. Se défendre jusqu'à la mort. En effet, même si les Sawâne se rendent, les assaillants, vandales et cruels au dire des rumeurs, seront implacables. S'il faut mourir, autant mourir dans l'honneur, l'arme à la main.

On sommeille un peu. Les enfants roupillent. Aux figures vertes de peur, les femmes se rongent d'inquiétude. Les grands-parents ronronnent. Jafâr les observe un moment. Il aime ces personnes éparpillées ici et là et qui tentent de rabattre les paupières. Dans peu, elles auront les yeux grands ouverts aux regards figés exhibant l'incommensurable effroi qui précède le moment ultime... Le repos final... Sans avoir compris pourquoi...

Il est 4 heures du matin. Les mitrailleuses rouvrent le bec. Les salves repartent. Jafâr, à moitié endormi, tressaille. Elles s'intensifient.

Le chef ouvre la porte et entre. Il fait un tour, inspecte les lieux, jette un œil sur ses parents, puis sur les autres.

Sur son fils, il décoche un regard insondable. Ce dernier ne comprend pas. Est-ce un adieu ? Auquel cas, il n'en veut pas... De cette patrouille paternelle, Jafâr déduit, toutefois, que l'heure a sonné. Une minute après, le faciès placide, le boss quitte le gourbi sans piper mot. Sur la trombine, aucun signe, sinon de peur, du moins d'anxiété ! Jafâr n'est pas surpris. Il le connaît tellement bien. Cet homme n'est pas comme les autres de chair et d'os... Il est d'airain, de pierre, de granite... De tout sauf de cellules humaines ! Il a toujours été ainsi. Rien ne l'effraie, pas même le terrifiant ouragan qui frappe en ce moment à portée de main et qui, sur son passage, fera table rase de tous les Sawâne, ici tassés...

Rapidement, la bourgade se transforme en champ de bataille. Comme dans les films de guerre, se dit Jafâr. De la fenêtre, il voit les foyers d'incendies aux gigantesques flammes et tortueuses colonnes de fumée. Mais le pire n'était ni le spectacle affligeant des baraques en feu, ni le sifflement des balles. Le bourg est, de fait, le théâtre d'un sinistre et terrible brouhaha. Mélange de hurlements de femmes en pleurs qui supplient, de gémissements de gens qu'on vient d'abattre, d'implorations imprécises, de voix qui ahanent, s'étiolent peu à peu puis s'éteignent. Un vacarme d'apocalypse. Jafâr est tétanisé. Il n'y a aucun doute. Le pire qu'on puisse imaginer et redouter se déroule à l'instant même à Talass. Une sanglante razzia. Un carnage. L'oncle émissaire l'a deviné. Dans combien de temps, vont-ils débarquer ici ?

Le jeune homme ne charge pas son revolver. En effet, les secousses reviennent. Pour la deuxième fois, toutes les parcelles de son corps sont prises de trépидations. Une balle pourrait, des fois, partir par mégarde. Jafâr tente de se calmer, de raisonner, de rassembler ses idées. Dans tous les cas de figure, la bataille commencera forcément dehors. Il le saura et chargera son arme à ce moment-là.

Pour l'instant, il essaie de se contrôler et se donner une contenance. Il y met toute son énergie. L'opprobre le couvre à nouveau. À l'intérieur et parmi tout ce peuple, hormis son grand-père, n'est-il pas le seul homme ? Il se donne un soufflet. Moral. Sois à la hauteur Jafâr. Dans tes artères, coule du sang ou de l'encre rouge ? se dit-il. Il lorgne les vieux. Le grand-père sommeille. Psalmodiant, la grand-mère tourne ses paumes vers le Ciel et au-delà vers le Tout Haut. Elle le conjure d'ajourner sa pause si des fois... Son regard continue sa tournée. Il reluque tendrement sa mère. Bon sang, l'heure de sa délivrance de son ogre d'époux n'était pas loin ! Après tant de souffrance, dans quelques petites années tout au plus, allait-elle sonner. Pauvre d'elle ! Pas même d'un jour de bonheur et liberté loin du monstre, aura-t-elle eu l'occasion de savourer... Elle a quarante-huit ans. Dans le temps, c'était une nymphe à ce que l'on dit. Bien que les jours et les années, avec leurs vicissitudes, l'ont rendue quelque peu décatie, et bien que son visage commence à être un tantinet moins frais, elle reste belle, loin d'être marcescente. Jafâr est pris de mille et une pensées, toutes aussi noires les unes que les autres. Assistera-t-elle à la fusillade de sa marmaille, peut-être même à leur égorgement tels des agneaux ? Sera-t-elle amenée à voir de ses propres yeux la sève rouge gicler de la chair de ses mômes ? De regarder leurs corps, au milieu d'une mare de sang, saisis des secousses précédant le silence terminal ? Jafâr gamberge. L'hypothèse est probable. Très probable. Dehors, avant de rendre l'âme, les cinq hommes postés se défendront jusqu'au bout. Bien planqués, ils faucheront beaucoup. Ayant sans commune mesure la supériorité du nombre, les assaillants auront, tôt ou tard, le dessus. Inéluctable. À chaud et chauffés à blanc par le désir de venger leurs pairs, ils ne feront pas de quartier. Incontournable... Sa mère qui passa son plus bel âge dans

un foyer hideux bouclera ses jours sur cette terre maudite par un spectacle insoutenable. Clouée d'effroi. Une saligaude de vie avec au dessert une scène d'épouvante... De plus, elle sera peut-être, probablement même, déshonorée... Jafâr se triture le carafon. Que faire ? Elle ne mérite pas tel sort... Il est impossible de sortir de ce guêpier. De cette fournaise. Impossible de battre l'ennemi. Il est, par contre, possible d'abréger sa souffrance. Elle n'assistera pas au carnage de ses bambins. Jafâr le jure. Il bigle sa mère encore et encore. Ayant trouvé la solution, il monte son plan...

- Qu'y a-t-il mon fieu ? Nous autres vivons dans ce trou damné depuis qu'on ouvrit les yeux à cet immonde de monde, mais toi, lumière de mes yeux ! Ô Allah, toi qui m'entends à cet instant, éteins mes mirettes avant de voir mes enfants, surtout celui-là, pointant l'index vers Jafâr, frappés par les balles. Celui-là, oui celui-là, pourquoi lui as-Tu soufflé l'idée de quitter le paisible et lointain pays où il vit depuis des années ? Pourquoi l'as-Tu poussé vers cette géhenne ? Allah, Toi qui es Grand et que ton Nom soit loué, pourquoi ? s'égosille-t-elle.
- N'arrivera que ce qui est mektoub. Arrête de blasphémer ma fille. Le Tout Haut a ses raisons. Il ne s'oblige pas à les divulguer aux misérables que nous sommes, martèle le grand-père, à présent réveillé.

Jafâr a pris sa décision. C'est lui qui va exaucer le vœu de sa mère. Elle mourra en effet avant que ses tendres « mirettes » n'assistent au bouquet final... Elle ne verra pas ses mouflets devenir un amoncellement de chair et de sang... Aussitôt que les défenses externes s'effondrent, Jafâr, qui n'est qu'à quelques mètres, le saura. La deuxième balle qui sortira de son revolver partira en direction de l'ennemi qui défoncera la porte. La première sera pour elle. Oui pour sa mère, visant le cœur et à bout

portant. Elle rendra l'âme instantanément... La douleur, aussi foudroyante qu'elle soit, sera toutefois très brève. Oui, la première balle sera pour l'être qui le porta pendant neuf mois dans son ventre et qui ne l'appellera jamais par son prénom, mais par « lumière de mes yeux »... Jafâr, son fils unique et tant choyé, lui doit cette faveur.

Le père remontre son museau.

- Tout le monde dehors, dit-il. Allez ! Oust ! On se replie à l'arrière. Tous au jardin.

Jafâr, qui depuis une éternité ne communique pas avec le mec, s'exécute. Les autres font de même. Il comprendra pourquoi.

- Ton père a raison, dit l'oncle cadet. Les uns sur les autres, entre quatre murs, vous êtes entassés comme des sardines. De vous, l'ennemi ne fera qu'une bouchée. Ces lâches vous zigouilleront jusqu'au dernier. Dans le jardin, il y a des planques. Avec un peu de veine, il y aura, peut-être, un ou quelques survivants qui raconteront à leurs rejetons que leurs aïeux sont tombés sur le champ d'honneur, l'arme à la main et par-devant. Aussi, avec les spécimens restants, s'il en reste, la flamme des Sawâne ne sera pas éteinte.

Jafâr n'est pas surpris. De tout temps, l'oncle, précisément celui-là, ne contredit jamais son frère aîné. Aussi est-il, pour lui, Dieu sur terre.

Les cinq hommes se sont redistribué les places près de la lisière. On impose le silence absolu et on intime l'ordre de rester terré et dans tous les cas de figure de ne pas commettre l'ânerie de tirer le premier. On est formellement sommé de ne pas commencer le combat.

Provenant de derrière l'orée, un chuchotement associé à un bruit sourd de pas de course et de foulées multiples rompt le silence d'église et quadruple l'effroi qui règne. Il provient du côté du cadet. Celui-ci, l'index gauche sur le

bec, ordonne le chut absolu. Il braque son arme en direction du murmure et avec la prudence et le doigté d'un homme persuadé que sa putain de vie ainsi que celle des siens ne tient qu'à un cheveu, il cherche, en écartant silencieusement les feuillages de la bourrée, à entrevoir et savoir de quoi il retourne. Tout le peuple est sur le qui-vive. Les armes sont chargées. Le grand bal, la bataille finale, le feu d'artifice sonnant le grand adieu allaient enfin commencer. Tout le monde est à plat ventre dans les rigoles ou planqué derrière un fût d'arbre. Le jour se lève. Naturellement, c'est un jour pas comme les autres...

- N'est-il pas le dernier des jours?... Les dernières minutes du dernier jour ? murmure Jafâr qui lance une œillade sur sa mère.

Avant de prendre le large, il désire emporter avec lui l'image de son visage. Il veut que cette image soit celle qui boucle sa vie sur terre... Près d'un oranger, assise, les mains en supination, elle implore en silence. En mouvements accélérés, ses lèvres récitent les plus ardentes et les plus « efficaces » des prières... Jafâr lui donne l'ordre de s'aplatir. Elle s'allonge aussitôt sur le dos et, telle une statuette valdinguée, elle gardera ses paumes tournées vers le ciel !

- Les gars ! Que faites-vous et quelles sont les nouvelles ? lance l'oncle en direction des foulées. Ils sont trois Talassins qui réussirent à s'échapper de la fournaise.
- C'est horrible. Un vrai carnage. Il y a beaucoup de morts. Le village est à feu et à sang. Des centaines de maraudeurs et criminels ont investi le bled. Pas une maison n'est épargnée. On vous laisse. Nous allons vers la frontière. Tenez-vous à carreau, ou mieux... Essayez de déguerpir. Les salauds ne tergiversent pas.

À présent, tout est clair. Le doute est totalement levé. Le baptême de sang qu'on attendait tant est imminent... Question de temps. Quelques minutes ? Un peu plus ? Tôt ou tard, le tour des Sawâne viendra, se dit Jafâr.

- Qu'ils viennent et qu'on en finisse. Puisque nous allons périr, autant que ce soit au plus vite, maugrée-t-il.

Les assaillants captèrent la missive ! Aussi, présents ont-ils répondu !

L'on entend soudain des voix, beaucoup de voix, une armée de voix. Tel un essaim d'abeilles qui s'approche, le tumulte grandit de seconde en seconde. Il est cinq heures et demie. On se regarde. On se voit. À cette heure, les visages deviennent clairs. La plupart ont le masque de la terreur et un regard traduisant une frayeur et un désespoir sans appel... L'adieu final aux matinées fraîches et crépuscules ocre... Tous en catimini, Jafâr et les siens aperçoivent, à travers les conifères de la bordure, une horde d'hommes armés jusqu'aux dents. Des dizaines. Peut-être une centaine. Telle une nuée de criquets, ils avancent à toutes jambes dans la même direction, d'une manière quelque peu désordonnée. Ils s'approchent... Enfin l'inéluctable ! pense Jafâr. Tout le monde est plus ou moins camouflé. À croupetons et à l'instar des hommes armés, Jafâr prend sa position de tir à l'abri d'un fût. Son plan initial est plus que jamais à table. Il vient de voir de ses propres yeux. Aucune chance d'avoir le dessus. Les Sawâne seront, tous, réduits en marmelade. L'avant-garde du nuage apocalyptique n'est qu'à une vingtaine de mètres de la lisière. L'index sur la gâchette, Jafâr et ses compagnons d'armes attendent. Le silence est de cimetière. On réprime sa respiration... L'on ne tire pas le premier. Les consignes sont formelles. Aussi, la capitulation est-elle proscrite. Jafâr ne tremble plus et s'en trouve un peu surpris. L'arme à la main, il se voit non

point maître de la situation, il en est loin, mais serein et prêt pour le grand départ. L'espace de quelques secondes, il revoit l'image de Laura. Il ne la verra plus. Adieu belle Laura... Laura l'exquise... Adieu l'amour de sa vie. Adieu petit Youssef... se plaira-t-elle au Liban où ils vivront ? Dilemme qui le tracassait souvent, n'est plus à l'ordre du jour... En cet instant ultime, il lui souhaite un homme qui l'aimera comme il l'aima et de jolis bambins même si aucun d'eux n'aura Youssef comme prénom. Il aurait tout de même tellement aimé lui demander pardon avant de mettre les voiles. Elle qui trimait, qui se démenait pour joindre les deux bouts, pendant que lui, petit couard, minable, fripouille même, dilapidait et brûlait le fric sur la maudite table de jeu. Il n'aura pas même l'occasion de lui dire, de lui montrer qu'il est guéri de ce cancer, affranchi pour toujours de cet esclavage... Qu'il a recouvert sa dignité d'avant. Sa dignité de Talassin. Celle qu'elle admirait en lui avant qu'il tombât dans le borborygme du maudit poker, avant qu'il pataugeât dans cette boue, dans cette plaque de sables mouvants qui était à deux doigts de l'engloutir. Elle n'aura, hélas, pas l'occasion de revoir, de vivre avec le nouveau Jafâr, le vrai, celui qu'elle connut dans l'express Paris-Tours. Elle qui, « dans ce monde et dans celui de l'au-delà » se suffit et se suffira de Jafâr comme elle disait, devra, désormais, continuer son périple sans lui. Une larme rebelle cascade sur son visage grimacé. Il lance un dernier regard sur sa mère qui, livide, tourne ses yeux vers l'olympus. Elle intercepte et la larme et le rictus de son fils. Pétrifiée, sans mot prononcer, se dessine alors sur ses babines un sourire crispé de fin. Sourire d'une personne qui, avant de disparaître pour toujours, lève, en signe d'adieu, un fichu blanc ballotté par le vent sur la haute falaise de Finis Terra... Voilà sa manière de dire adieu à ses mêmes et à cette putain de vie, ses vacheries et ses mauvais tours. Dans quelques instants,

il n'y aura plus rien... Le sourire mélancolique sera vite suivi de sanglots profonds qu'elle étouffe avec peine.

Jafâr quitte Laura. Il veut focaliser sur son plan. Le réétudie, le révisé. Sera-t-il capable d'abattre de sa propre main cette personne si chère à son cœur ? À défaut, la sainte des saintes ne sera-t-elle pas amenée à regarder ses marmots réduits en miettes ? D'être, en outre, déshonorée ? Salie ? Il ne sait vraiment plus... Égaré, ballotté entre les options, toutes aussi cruelles les unes que les autres, Jafâr ne sait que faire... Bien qu'il soit au sommet du désarroi, le jeune homme essaie de donner l'apparence d'une relative placidité. Si seulement la terre pouvait se fissurer sous ses talons et l'avaler d'un coup...

Telles des proies, tous les Sawâne sont aux aguets. Soudain, et dans l'attente du coup de gong, du moment annonciateur de la fin des temps, les pillards, à présent à une quinzaine de mètres de la bordure, tournent bride à la dernière seconde. Au lieu de commencer par tirer au juger et investir le jardin, ils vont contourner la lisière et continuer vers l'est en direction de la bourgade. Est-ce l'effet des incantations ardentes de la grand-mère ? se demande Jafâr.

Mais est-ce fini ? On en est loin. Au bourg, le film d'horreur continue. Jafâr sent que la tragédie est, hélas, loin d'être terminée et que l'apogée n'est pas encore atteinte. Au loin, le ronron des plaintes lugubres se poursuit, s'intensifie même... Hurlements et pleurs se rendent plus denses et le ciel de Talass devient ici noir par les fûts de fumée, là rouge par les langues ondoyantes des feux.

Cette vague de Huns a, par miracle, dévié au dernier moment, rasant presque l'orée. Mais la prochaine ? La prochaine décidera, peut-être, de déferler...

Le chef hèle son fils à voix basse puis se dirige vers lui, déterminé.

- Que veut-il encore celui-là ? Bougonne Jafâr qui, excédé, se tourne vers lui, l'œil sec.

Il appréhende la démarche.

- Fils, j'ignore s'il est mektoub que tu t'amènes de loin rien que pour crever avec nous. En attendant de connaître Sa Volonté et Ses Dessesins, viens avec moi, martèle-t-il.

Lui saisissant la main, le boss le tire comme l'on tire un mioche. Le jeune homme, l'homme, se sent floué. C'est à l'âge de quatre, six, huit ans qu'il avait besoin de la paume de son père ! De cette paume qui ne savait prodiguer que des taloches ! Non, de cette main, il ne veut pas, même au faite de la plus tragique des tragédies. Ni maintenant, ni plus tard. Si « plus tard » il y aura, maugrée Jafâr qui ne se rebiffe pourtant pas. Ce n'est, là encore, pas le moment des règlements de comptes... Aussi, dégage-t-il vite mais délicatement sa pogne et suit son père dans sa foulée. Ce dernier s'arrête un moment et, bec fermé, explique son plan par signes de la main. Il franchira la lisière du côté contraire au corridor des assaillants puis sautera par-dessus le fossé. Il sera, alors, à découvert sur la chaussée. Si l'ange de la mort n'est pas de service, il mettra le cap sur le nord vers la frontière. Auquel cas, Jafâr et les autres le suivront. Dans le cas contraire, en d'autres termes s'il passe l'arme à gauche, ils resteront planqués là où ils sont. Tous saisissent sans peine qu'après la disparition du capitaine, ils devront se dépatouiller comme ils pourront.

On pige le dessin. Le père stoppe son fils, lui intime l'ordre de rester sur place puis se met à avancer prudemment vers la bordure. Jafâr le suit du regard et l'observe pour quelques secondes. Comme à son habitude, cette teigne qui clopine sous ses yeux et qui, même avec plus de cinquante berges sur l'échine, demeure aussi lesté qu'un jeune macaque...

- Comment fait-il bon sang ? Le menu de son corps n'est, sans doute, pas la seule explication. Il y a sûrement autre chose derrière, grommelle-t-il...

L'homme scrute l'horizon à travers le branchage d'un arbuste. Il ne décèle personne. Aussi, à Jafâr qui se trouve à une vingtaine de mètres, fait-il signe de rester terré, puis se fraie délicatement un chemin à travers le fagot. Il attend un brin. Le danger est à son summum. Le coupe-gorge est, probablement, à quelques emfans. Au bourg, le vacarme apocalyptique continue de plus belle. Au cœur de ce spectacle de jugement dernier, une mouche pique le jeune homme au pétard. Quelque chose le dérange... Il est évident que la créature humaine devant lui et qui se trouve être son père fait des pieds et des mains pour le sortir du pétrin. Il aurait, toutefois, préféré que cet homme qui, sous tous les dangers, se démène pour le tirer de cet enfer, soit n'importe qui, sauf son géniteur. N'importe qui sauf son père...

Pour quelques secondes, ses yeux quittent ce dernier pour les promener sur l'arbre derrière lequel il s'embusque. Du coup, Jafâr réalise que ce n'est autre que l'oranger... L'ami d'enfance. Que d'après-midis de printemps et d'étés, avait-il passés dessous... Qu'il a grandi depuis... Tous les deux ont grandi... En dépit de tout, Talass, ce misérable patelin du Levant qui brûle à cet instant comme un brasier d'enfer, que c'était beau, que c'était doux !... Hormis les bribes de souvenirs et les flots de larmes qui ruisselleront dans les rides de ses veuves et vieux restants, qu'en restera-t-il ? se dit Jafâr, la gorge nouée, les paupières et le blase humides...

Le chef pose son pied sur le bord sud du fossé. Par le regard, il balaye en demi-cercle l'espace devant, à droite puis à gauche. Rien. Il attend quelques secondes. Toujours rien. Il balance alors son corps, prend de l'élan et saute. Atterrissant sur le bord nord, il se terre une bonne minute.

Ensuite, par saccades et comme s'il soulevait Talass sur son dos, se met-il progressivement debout. Encore à moitié camouflé par les herbes, il scrute l'horizon. Rien. L'index droit sur la gâchette de sa Kalachnikov, il avance puis pose son pied gauche doucement et si lentement qu'on aurait dit qu'il aborde un tapis de mines. Rien. Prêt à tirer sur tout ce qui bouge, même sur une risée qui aurait eu la fâcheuse idée de lui effleurer le pif, il sonde les alentours. Il est, à présent, sur la piste carrossable. Totalement à découvert. Rien. Quelque peu rassuré, le dos toujours tourné à Jafâr, le père lève le bras gauche et, sans se tourner, s'apprête à donner le signal d'avancer. Le feu vert. La main se lève petit à petit. Elle atteint la hauteur de l'oreille. Il n'y aura pas de signal... Il n'y aura pas de feu vert... Il y aura feu...

Boum, boum ! Une balle, suivie d'une autre, fracturent le silence de mort qui règne au jardin. Le chef émet un gémissement bref et timide puis bascule dans le fossé. Jafâr entend le son mat de la culbute, puis plus rien...

TALASS

2

- Attrape-nous si tu peux, lance à la face du père, la mère qui saisit son fils et s'en va détalé.

Né à Talass il y a cinq ans, Jafâr Sawâne aurait, sans doute, préféré ne pas avoir vu le jour en ce mois d'août au milieu du vingtième siècle. Resté au chaud dans le ventre de sa mère, il aurait été à l'abri des violences de son monstre de père. Pas seulement lui. Sa mère et ses trois sœurs ont leur part également.

Suite à une énorme fracture du tiers inférieur de sa jambe, le potentat est en période de convalescence à la maison, laquelle va durer plus de quatre mois. L'on raconte que, frappés de plein fouet par une pierre, les deux os de la guibolle se rendirent esquintés. Avec son gros plâtre, le despote est infirme. Courir derrière les deux indociles lui est impossible. Dès que le mioche est à portée de main, le monstre se sert. Une ou deux taloches et le compte est fait. Au début ! C'est qu'au fil des jours, son appétit augmente. On passe au bâton de grenadier. Flexible et incassable. Plus tard, on monte la dose d'un cran. La ceinture en cuir. Deux claquements sur les fesses,

un autre en rab sur le dos et le voilà rassasié. L'enfant Jafâr est le souffre-douleur de son géniteur. La mère est affolée. Il est vrai que tartes et bâton de grenadier ne sont nouveaux ni pour le petit ni pour elle. Mais la ceinture l'est, du moins pour l'enfant. En plein désarroi, elle ne sait plus quoi faire pour protéger son fils de ce fléau. Ne pensant plus à son pitoyable état, mais uniquement à ses mômes, elle reste toutefois démunie. En effet, depuis que le destin eut la fâcheuse, voire diabolique idée de fourrer ces deux créatures sous le même toit, cette femme n'a d'autre recours que les prières et l'espoir... Que la main divine pousse sa brute de mari sous les pneus d'un poids lourd... Le précipite dans une rixe mortelle... Qu'elle lui balance entre les pattes, une nuit noire, la vipère à cornes ou la multicolore, espèces connues pour ne pas faire les choses à moitié... De fait, hormis espérer, que peut faire la mère de Jafâr ? Se mettre de travers pour protéger son mouflet ? Et alors ? Rien n'arrête l'ogre. La bastonnade étant d'ailleurs et de règle distribuée généreusement à tous ! L'épouse et les enfants. À une exception près. La deuxième fille dont Jafâr est le cadet. Celle-ci est, en principe, presque toujours épargnée.

- Écoute, mon cœur, tiens-toi toujours à distance du monstre. S'il t'interpelle, ne réponds pas, n'obéis pas. Avec son gros plâtre, il est incapable de t'attraper. Ah ! Si je pouvais partir... Vivre dans le désert ou dans les grottes d'une lointaine montagne... Même avec les loups et les hyènes, mes jours seront moins noirs qu'avec cet abject de bipède. Oui, je partirais bien, à l'instant même... Si j'étais seule. Mais pourrais-je vous laisser, toi et tes sœurs, entre ses mains ? Je ne le ferai pas... Je n'ai pas le droit. Peut-être qu'un de ces jours, Allah voudra bien répondre à mes injonctions et, exhaussant mes vœux, le propulsera hors planète... Ce jour-là sera, pour nous

tous, le jour de la résurrection, le jour premier de la vie. Allah est miséricordieux. Il m'écouterait... n'arrêterait pas de répéter la mère à chaque fois que l'occasion se présentait.

Et l'occasion se présentait souvent. Interloqué, le tyran, alité, en a la bouche bée.

- Attrape-nous si tu peux !

Aussi va-t-il proférer des menaces et promettre de lourdes représailles pour les deux rebelles qui osent non seulement ne pas obtempérer mais aussi le défier, lui lancer en pleine figure cet affront !

L'enfant grandit ainsi dans une demeure où règnent peur bleue, répulsion et haine du père. La petite enfance est une ère d'effroi. Mais voilà que plus tard, vers l'âge de huit ans, l'effroi devient double... Car, à présent, non seulement ses journées sont, comme de coutume, garnies d'avaries et de bastonnades, mais les nuits se rendront non moins cauchemardesques. En effet, c'est l'époque qui voit apparaître le visiteur de minuit. L'hôte est assidu. Aussi, pendant des mois, ne manquera-t-il jamais à l'appel. Toutes les nuits, poignard aiguisé et miroitant à la main, la cinquantaine, trapu, un fez rouge sur la fiole, le rire sardonique, les calots exorbités et le regard foudroyant, un homme avance d'un pas ferme et déterminé vers le marmot. Le courtaud veut lui arracher le cœur. Pas moins ! Tétanisé, Jafâr lance son cri d'horreur...

- C'est rien mon chéri. C'est rien. Ce n'est qu'un cauchemar... Lumière de mes yeux, dors à présent. Je suis là, près de toi... Tu peux être tranquille mon fiev. Il n'y a personne. Je suis là, je suis là, chuchote la mère, le serrant dans ses bras.

Les deux monstres se partagent la besogne ! Le père, le jour, le quinquagénaire au fez rouge, la nuit. Pendant cette interminable période de grande tourmente, le gamin,

pétrifié par le dernier, dormira constamment blotti contre sa mère.

- Maman, je peux te demander quelque chose ? dit Jafâr une nuit.

Complètement réveillé et entouré des bras de sa mère, il vient de sortir de son cauchemar habituel avec le terrifiant mi-nuitard.

- Je t'écoute mon cœur.
- Si tu meurs comme tu l'as demandé tout à l'heure à Sainte-Marie, je veux mourir avec toi.

La mère venait d'écoper une dérouillée. De retour chez lui en fin d'après-midi, Jafâr la surprit en causette plutôt aigre avec la Vierge.

- Sainte-Marie, qu'ai-je fait de mal pour endurer tant et si longtemps ? N'est-ce pas assez ? Mais puisque le Tout Haut s'obstine à fermer les yeux sur ce qui se passe dans cette damnée de cabane, puisqu'il refuse de harponner ce monstre d'ici-bas, pourquoi ne prend-il pas pitié de mon âme et la prendre, m'ôtant ainsi de cet enfer et cette maudite terre ?... L'au-delà sera, pour sûr, moins noir que cet interminable tunnel...

Manifestement, elle en veut à Sainte-Marie.

Surprise, la mère s'effondre au billet de son fils. Aussi, de toutes ses forces, le prend-elle alors dans ses bras, le serre fort puis explose... Elle pleurerait souvent devant lui. Cependant, cette fois-ci, ses pleurs sont différents. Sans réserve, elle donne libre cours aux sanglots. Cramoisie et gribouillée, sa figure exhibe un désespoir inconciliable. Effrayant... Quant au regard, il est d'une tristesse... Un de ces regards qui quittent les yeux et partent au loin... Au très loin... Un regard qui ne désire, n'aspire qu'à une seule et unique chose : s'éteindre à jamais. Le gamin se met de la partie aussi. Sa frimousse devient écarlate.

Quelques minutes après, l'orage est passé. La mère lâche son môme et reprend des forces.

- Lumière de mes yeux, écoute-moi bien. Je ne te quitterai jamais. Jamais. Je te le promets. Toi et tes sœurs, je ne vous laisserai pas dans cette géhenne, en tête-à-tête avec ce Chetan. Jamais. Promis, lance-t-elle.

Quelque peu apaisé, Jafâr demande alors des renseignements.

- Maman, grand-mère dit que le Chetan est pourvu d'une paire de cornes. Mon père n'en a pas...
- Mon chéri, les cornes ne font pas le Chetan... Il y a des Chetan sans cornes...
- Grand-mère dit que géhenne est braises et flammes éternelles...
- Il y a des géhennes sans feu... Bon... Lumière de mes yeux, écoute... Voilà la vérité. Ce ne sont que des mots... Du babil. On s'en sert pour faire comprendre les choses... Ton père n'est pas le Chetan, mais un cousin à lui... Ils ne se ressemblent pas forcément... Non ! Non ! Il n'est pas, ne peut pas être son cousin non plus... À la vérité, ton père est une personne humaine qui, toutefois, n'a rien d'humain... Qui est très méchante. Aussi méchante que le Chetan. Quant à ce dernier, le vrai, il vit bien quelque part... En enfer, naturellement... Très loin. Pas ici en tout cas...

Jafâr est rassuré. Cette nuit fera date. En effet, bien qu'elles se poursuivent, les invocations de la mère à l'adresse des Cieux seront désormais ajustées ! Au grand plaisir de l'enfant. À compter de ce jour, elle ne leur demandera plus de l'expédier sous terre mais seulement de l'aider à supporter les vacheries de cette putain de vie... Par contre, à Jésus, elle continuera à faire la même requête, laquelle se perpétuera. Propulser le monstre vers

un très loin ailleurs. Un ailleurs d'où il ne pourra plus faire demi-tour.

Jafâr n'est heureusement pas seul. Hormis sa mère, il y a Jawad, son grand ami et quelques copains. Il y a également le tandem grand-père-Youssef et ses oncles paternels. Il y aura aussi et bientôt de nouvelles connaissances dont certaines sont lointaines. Ceux-ci et ceux-là rendent moins intenable la vie de l'enfant, amère comme chicotin.

Jawad est de son âge. Son père tient une échoppe aussi crado que sa bicoque. Elle lui permet, toutefois, de surnager et de ne pas pester à chaque lever de soleil contre le ciel pour l'avoir jeté et oublié dans ce coin de bouseux. Le dauphin, Jawad, est son bras droit dès sa petite enfance, à la grande désolation de Jafâr qui aurait préféré que son camarade fasse avec lui les balades sur les bords de la rivière au lieu de passer le plus clair de son temps à la boutique de son père, cherchant tel article dans un coin que la lumière déteste ou pesant l'autre sur la balance métallique grise de l'âge de pierre.

Jawad et son père ne sont pas uniquement père et fils. Ils sont également deux copains. Jafâr les observe et ne peut s'empêcher de comparer...

Maigre comme un clou, doté, néanmoins, de cordes vocales titanesques en flagrante disproportion avec sa taille de demi-baguettes, le boutiquier est un bougre d'irascible, un volcan quand, piqué par une colère, se met-il à crier et blasphémer. Le sultan fait la sieste tous les jours. Pendant la pause, la paix règne dans le quartier ! Aussi ronfle-t-il comme un ours sur son fauteuil décoré de trous de différentes tailles et forcé de continuer à trimer en dépit d'une retraite bien méritée. Lorsque le chef roupille, c'est le fils qui mène la danse. Sacrée aux yeux du patriarche, la méridienne est ligne rouge ! L'on ne soustrait monsieur à ses songes que s'il y a danger de

mort, avéré, un tremblement de terre ou un incendie ravageant sa nullarde d'échoppe ou sa délabrée de cabane ! Que reste-t-il ? Quelles peuvent être les autres urgences où il serait permis de tirer le seigneur de son somme ? Un jour, son fils lui pose la question. Jafâr est là. Le bonhomme réfléchit... Il est de bonne humeur. Ravi, le dauphin se plaît à deviner.

- Morsure de vipère ? lance Jawad au hasard.
- Pardi ! Bien sûr fiston... Toutefois, faut-il que le malheureux soit de la famille ! répond-il. Quelques secondes après, il se rattrape. La famille de notre vaurien de voisin aussi, enchaîne-t-il, faisant allusion à son camarade d'enfance qui, lui seul, prend la largesse de blaguer avec, lui balancer même, à l'occasion, des flèches caustiques. Il se rattrape une deuxième fois. Nos clients également... Ne l'oublie pas fiston. Minimum ! Notre gagne-pain... Piquûre de scorpion, une bonne femme tabassée par son mari et autres bagatelles du genre ne figurent pas dans le menu !

Une fois, on l'aiguillonne aux deux tiers du roupillon. La sœur cadette de Jawad se pointe en catastrophe. Les deux potes ont près de neuf ans.

- Frangin, il y a feu à la maison...
- C'est sérieux ? Grave ? l'interroge-t-il.

Il veut être sûr avant de prendre des risques !

- Maman m'a chargée de te le dire, débite la petite, à bout de souffle.

Réplique mâtinée, entre chien et loup, que l'on n'aime guère entendre dans telle situation ! Le gosse voulait savoir si c'était grave, voilà ce qu'on lui flanque comme réponse !

Perplexe, Jawad hésite quelques secondes. Le Sawânite propose de faire le kamikaze.

- T'inquiète ! Je vais le réveiller, lance Jafâr qui veut libérer son ami du poids de la lourde décision.
- Surtout pas, Jafâr. Tu as plus qu'assez avec le tien... dit Jawad qui réalise, vite, sa gaffe.

Un rictus de regret sur le visage, il bougonne quelques syllabes incompréhensibles, genre : je ne voulais pas, etc. Jawad s'approche de l'homme comme s'il marchait sur un parpaing vacillant et lui pince le bras.

Tiré de ses rêves, le fauve tressaillit. Sieste incomplète n'est pas sieste ! On l'ôte, à l'évidence, d'un rêve abyssal ! Ayant, non sans peine, assimilé les billets que son marmot éjecte, il reste muet. Incendie est urgence, n'est-ce pas ? Il se lève et fonce. Les deux polissons le suivent.

Vu le poids de la circonstance, Jafâr passe outre la fléchette de son ami, lancée par inadvertance et certainement de bonne foi. Il se concentre sur l'Urgence ! Pourvu que ce soit sérieux, arrive-t-il à presque souhaiter pour sauver son ami d'un savon assuré !

Arrivés sur place, ils trouvent le bouge presque intact ! Il est vrai qu'il y a de la fumée. Il est vrai qu'il n'y a pas de fumée sans feu... Mais enfin ! Il ne s'agit que d'un minable accident provoqué par le minable lampion « mal tenu » par la minable bonne femme ! Celle-ci, le bidule allumé à la main, voulait entrer dans la minuscule alcôve, un genre de fourre-tout, aménagé dans un coin du gourbi que le soleil boude par un a priori non révocable ! Elle trébuche et tombe. La matrone est indemne mais le bijou part en morceaux. Le combustible se répand par terre. Il est vrai qu'il y a eu feu et que la bonne femme cria :

- Feu ! Au secours ! Au secours !

Aussi les voisins, tous, se sont-ils précipités... Quelques seaux d'eau et deux couvertures ancestrales avaient vite bouclé l'affaire. Bilan des dégâts : outre les couvertures martyres, deux chaises en paille flambant vieux (!) et un coussin antédiluvien rendirent l'âme !

- Est-ce la fin du monde ? tonne l'homme, à présent bien réveillé. Quelques petites babioles... Ah, les bonnes femmes ! Toi, écoute-moi bien, la prochaine fois tu envoies tes rejets me chercher pour une bagatelle aussi ridicule, t'auras affaire à moi, enchaîne-t-il haut et devant tous à l'adresse de sa femme qui, bien qu'elle ne prononce mot, paraît tout sauf impressionnée !...
- Oh ! Bien sûr ! Le loir est en rogne ! Le somme n'a pas eu son plein droit ! Le pacha, on mit fin à ses ronflements de train ! Dans tous les cas de figure, monsieur va prendre son temps pour bien préparer la demande de pardon qu'il présentera, cette nuit à sa poulette ! Minute ! J'oublie... La nuque ployée ! On le saura ! Textuellement, mot pour mot, madame les dira à la mienne ! objecte son ami d'enfance qui, le premier, répondit à l'appel et encore en sueurs.
- Toi, dégonflé, la ferme et arrête de te gober ! Je t'ai rien demandé ! D'ailleurs, tu roules les mécaniques et fais l'Antar, alors qu'il n'y avait rien à éteindre ! À peine le feu de trois allumettes rassemblées ! Et puis dis-moi, monsieur ! Ne raconte-t-on pas que lorsque ta défunte mère t'éjecta au monde, les rôles s'inversèrent ? N'étais-tu pas, à ce qu'on dit, le seul poupon sur terre qui rigolait au nez du peuple pendant qu'à ta vue, les cinq continents, en deuil, se lamentaient ? lui jette à la figure, l'épicier qui, faisant la lippe, tire son dauphin par l'épaule et déguerpit avec, en direction de sa boîte.

Les deux galopins n'ont pas manqué de noter le sourire voire le rire mal contenu des uns et des autres, en réaction aux propos échangés par les deux guignols.

Jafâr regarde Jawad et son père, la main dans la main tels deux potes. Aussi se retire-t-il avec pensées et pensées... L'ami prend alors vite congé de son père,

rattrape Jafâr et l'accompagne. Le Sawânite devine que son camarade désire réparer la bévue de tout à l'heure. Le soleil allait se coucher. La mère de Jafâr aime bien Jawad. À la vue des deux gosses, elle rayonne, les embrasse et offre à chacun un grand sandwich de frites cuites à l'huile d'olive. Les zouaves en raffolent. Hélas, la pause ne durera pas longtemps ! Le despote se pointe. Les deux copains dégagent et se mettent sous l'azédarach au milieu de la cour. Quelques minutes après, le tyran commence à pester. L'épouse, femme de caractère, ne se tait jamais. Elle se défend et ses répliques sont acerbes. Lui balançant sur la tête une trombe d'insultes, le mec en viendra, rapidement, aux mains. Les deux gamins entendent les claques. Jafâr s'approche du théâtre et jette sur son père le seul regard qu'il daigne parfois lui accorder depuis qu'il ouvrit ses yeux au monde. Mélange de rancune et frayeur.

- Eh toi, petit diabolotin ! On désire une taloche ? En voilà deux !
- Laissez-le... Déchaînez-vous sur moi si cela vous sied mais épargnez mon fils, lance la mère, la figure écarlate.

Les trois sœurs sont, à leur habitude, pétrifiées. Cependant, pour cette fois, elles ne ramasseront que des injures. Jawad, qui a tout vu, s'éclipse sans dire au revoir.

L'ami était au courant des méfaits du monstre. Jafâr savait que Jawad savait. Tout le patelin savait... D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'il assiste à telle scène et qu'il voit les choses sur le tas. La présence fortuite de Jawad ou d'un autre camarade n'a jamais empêché la brute de vider son courroux et exercer ses muscles. Jafâr n'en peut plus d'être humilié, ainsi que sa mère et ses sœurs, devant les copains. Aussi prendra-t-il ce soir la décision de ne plus inviter chez lui ni l'ami numéro un ni les autres. Mieux vaut écoper taloches et vénéneuses avanies en privé... Naturellement, Jawad en prendra note.

Il sera compréhensif et n'en dira mot à son ami. Il continuera, cependant, à inviter Jafâr chez lui comme avant.

Au fil du temps, l'amitié entre les deux camarades deviendra hors normes. On les appellera « les inséparables ». Hélas, ils seront séparables...

C'est l'été. Les deux garçons bouclent leur treizième printemps. Cela fait deux ans que Jawad lui parle du Brésil. Ses oncles maternels y vivent depuis longtemps. Dans chacune des lettres adressées à leur sœur, ils décrivent le pays comme paradis sur terre et incitent sœur et beau-frère à plier bagage et les rejoindre avec la marmaille... Après de longues tergiversations, le père de Jawad finira par prendre sa décision. Il laissera son échoppe et ce patelin cracra à ses ploucs pour décamper au Brésil, Terre Promise.

Ce sera un dimanche d'août. À l'aube, Jawad et ses parents mettent les voiles.

La veille, samedi, tout Talass s'était rassemblé le soir chez eux pour dire au revoir et souhaiter bonne chance. L'on sait par expérience que les familles qui partent pour ce pays ne reviendront plus. Jafâr était le dernier à dégager. Bien que sa gorge soit nouée, il a pu se contenir sur place. Mais, une fois dehors, les larmes, sous pression, forceront le blocus... Arrivé chez lui, les yeux injectés, il va directement au lit. Sa mère vient à son chevet.

- Lumière de mes yeux, tu n'as rien mangé de la journée. Je vais t'apporter un sandwich de *labneh* avec des olives et de la menthe, dit sa mère, lui caressant la crinière.
- Pas faim... L'on dit que le Brésil c'est grand... L'on dit aussi que c'est beau, très beau...
- On le dit...
- Tu y vivrais maman ?

- N'importe où serait mieux que ce trou mon fils.
Entre l'enfer et ce toit, vois-tu la différence ?

Jafâr se sent mieux du coup. Le plan qu'il vient de dessiner avec son ami donne l'air de bien commencer. En effet, les deux potes se disaient adieu, ce matin, devant l'église. Jawad n'est pas heureux. Jafâr l'est encore moins. Mais que peuvent faire les deux garçons ? Les dés sont jetés. Irrévocable, la décision fut prise il y a des mois. Jawad était contre le départ. Il l'a dit à maintes reprises à son père. Mais les clebs aboient, la caravane passe... En dépit de la relation idyllique qu'entretiennent Jawad et son père, plume de moineau pèse l'opposition du gosse, aussi farouche soit-elle... Tel projet, n'est-il pas affaire d'adultes ? Toutefois et parce qu'il est bon bougre, l'homme eut l'amabilité de soulever la question avec son dauphin deux semaines avant la date fatidique de départ. Jafâr était là.

- Écoute mon garçon, là-bas, on raflera en une journée ce qu'on gagne en un mois dans notre pitoyable boîte. En une journée !... Tu te rends compte fiston ? Nous serons riches, et ton pote ici présent, tu pourras venir le voir quand tu voudras et si ça se trouve, aimerait-il te rejoindre. Auquel cas, tu pourras compter sur ton dab, dit le père qui tente d'amadouer son fils.
- N'est-ce pas mon petit ? enchaîne-t-il à l'adresse de Jafâr, la paume sur son épaule.

Ce dernier aimait bien le bonhomme. Les yeux grands ouverts de ravissement, Jafâr sourit et dodeline de la tête...

Ce même samedi, la veille donc du jour J, les deux potes sont devant l'église.

- Écoute Jafâr, je pars demain. Toutefois, par cette sainte croix que tes mirettes et les miennes voient à l'instant devant nous, je jure que je ferai des pieds et

des mains pour t'aider à ficher le camp d'ici. Si le cœur t'en dit, tu pourras, toi aussi, prendre le large en temps voulu. Il paraît que c'est un pays de rêve... Qu'en dis-tu ? chevrote inopinément Jawad aux oreilles de Jafâr en cette matinée chaude devant la croix de la chapelle.

Surpris, éberlué même, Jafâr n'en est pas moins ravi. Il est même au comble de la joie. Un sourire franc se dessine sur ses lèvres. Toutefois, dans son dedans, il y a un je-ne-sais-quoi qui l'empêche de trop y croire. Il ne met aucunement en doute la sincérité de son ami, mais n'est-ce pas trop beau pour être cru ?

Jafâr passera le reste de la journée à y penser et monter son plan. Dans six, sept ans, il pourra avec l'aide de son ami mettre le dessein à exécution. Au début et sitôt que Jawad lui fait signe, il quittera seul. Une fois sur place, il trimera, ramassera quelques sous et aura ainsi son pied-à-terre. Après, il rappliquera à Talass pour ôter sa mère et ses sœurs du boubier. Toute la famille sera ainsi rassemblée au pays de miel et pour toujours... Son père ne s'y opposera pas. Il le ferait, Jafâr passera outre quitte à le descendre sur-le-champ. Mais, selon toute vraisemblance, le monstre n'y verra pas d'inconvénient. Bien au contraire, « bon débarras », dira-t-il pour sûr... Il les déteste tellement...

Ce soir-là, en dépit du germe d'espoir que Jawad planta dans sa tête, Jafâr n'en soufflera mot à sa mère qui se tient près de lui. C'était le pacte que les deux amis conclurent ce matin face à l'église. Personne ne sera mis au diapason pour l'instant. Il sera toujours temps de le faire plus tard... Le moment venu...

Caressé par les images de ce rêve mirifique ; satisfait, voire heureux de la réplique de sa mère - « n'importe où serait mieux que ce trou » - et bien qu'une épine dont il

ignore la nature l'éperonne, Jafâr dormira cette nuit d'un sommeil d'enfant.

Dimanche, le lendemain, il va se réveiller avec des sentiments contradictoires. D'un côté il est triste, cafardeux même, à l'idée qu'il va désormais négocier ses journées sans l'ami numéro un. De l'autre, n'est-ce pas l'occasion, l'inespérée occasion de s'en sortir ? Et lui-même et les gens qu'il aime ne seront-ils pas dans un avenir non lointain à des années-lumière de ce crado de quotidien ? Au pays de cocagne ? En ce jour, au réveil, la première idée qui lui passe par la tête est de vérifier que Jawad est bien parti. Sait-on jamais, le moteur du tacot qui devait transporter la famille de Talass à Beyrouth, ne pourrait-il pas déclarer forfait à la dernière minute ? Le chauffeur lui-même, est-il à l'abri d'une fièvre ? D'une dysenterie ? Hélas, ces trucs et imprévus ne sont jamais là lorsque vous en avez besoin. Ils ne répondent présents que lorsque vous n'en voulez pas et alors pour vous jouer les mauvais tours !... Il demande à sa mère des nouvelles.

– Oui, Jawad est parti à l'aube, lumière de mes yeux, répond-elle.

En cette journée estivale, les Talassins vaquent, comme de coutume, à leurs affaires. Beaucoup vont à la messe. Pour tous c'est un dimanche comme les autres. Pas pour Jafâr... Talass est différent. Tel un automate, les pas du garçon le conduisent devant la cabane de Jawad. Porte close. Il le savait bien sûr. Mais que c'est triste... Il poursuit son chemin vers l'échoppe. Porte close. Il le savait bien sûr. Mais que c'est triste... Il s'attarde un moment devant. Il veut appeler. Il est sur le point de crier... De fait, il est sur le point de craquer... Aussi reste-il muet, tourne le dos à cette boîte à souvenirs indélébiles et prend le sentier qui le conduira à l'Esswane, rivière qui serpente à l'est de Talass, bouquet de splendeurs de la nature que la main de Dieu arrangea avec soins rien que

pour le plaisir des yeux et la paix des âmes. Il fait très chaud, l'olympes est d'un bleu immaculé, mais de gros nuages gris s'accumulent et s'amassent dans le ciel du jeune. Tout paraît morose... D'une morosité à couper au couteau. Comment se peut-il que ce morceau de terre soit paradis hier et rien d'autre qu'un quelconque assemblage d'eau et de verdure ce jour ? Bien que le soleil vide son courroux et que la chaleur soit torride, Jafâr ne rejoint pas les camarades qui se rafraîchissent, s'amuse, s'aspergent et rient aux éclats dans l'étang de la rivière... Il préfère être seul en tête-à-tête avec le souvenir de l'ami qui vient de partir et donner libre cours au bourdon et à la mélancolie... À une trentaine de mètres de la rive, le fameux platane le reçoit les bras ouverts. L'arbre qui ne se fatigue pas de tendre ses feuilles à l'écoute des badinages, rêves et projets qui se racontent et se construisent à son ombre. Il émet même, de temps à autre, à la faveur d'une brise légère un friselis discret et douceâtre, manière de participer à la causerie et signe de bénédiction peut-être... Il aime ce platane... L'ami fidèle, toujours présent. Les passereaux, insouciantes aux misères humaines, batifolent, sautillent ici et là, se chamaillent un instant puis s'oublient dans leurs folâtreries. Les eaux à côté, insouciantes elles aussi, coulent tranquillement avec leur mélodie monotone, câline, douce et agréable. Toutes ces splendeurs et magnificences ne réussissent cependant guère à procurer un quelconque apaisement au garçon. À l'improviste, les paupières de Jafâr s'humidifient. Quand verra-t-il son ami ? Dans cinq, sept, huit ans ? Que c'est long... Si cela se trouve, jamais... Sitôt Jawad lança sa promesse hier, n'a-t-il pas senti un quelque chose ?... Un certain malaise ? Un je-ne-sais-quoi qui le pinça, qui le rendit quelque peu sceptique ?...

Un puis deux puis d'autres copains commencent à affluer. Jafâr se voit contraint de dégager. Aujourd'hui, il

ne veut que madame solitude pour compagne... Il prend le sentier de la rive droite et va déambuler, laissant à ses pas le soin de le conduire à leur guise. Il ne veut parler avec personne ce jour-là. Même le tandem grand-père-Youssef ne lui dit rien qui vaille... Si. Il va demander l'heure à l'enseignant de français qui fut son instit' il y a trois ans et qu'il croisera sur son chemin.

- Deux heures moins deux, répond le bonhomme.

Jafâr le laisse et se met à compter jusqu'à cent vingt. Voilà, c'est parti. C'est fait... Il est deux heures. Le dernier cheveu d'espoir qui liait encore son ami au sol natal vient d'être rompu... À cet instant, au port de Beyrouth, la sirène du paquebot devrait lancer ses beuglements, annonçant le départ. Jawad le lui a dit. Jafâr n'a jamais vu un paquebot ou entendu une sirène hurler. Mais quels que soient les dimensions du bateau et le ronflement qu'émet sa corne, Jawad est déjà au loin. Il l'imagine sur le plateau, près du bord, jetant le dernier regard sur la terre où il naquit et vécut. Il n'y remettra peut-être plus jamais les pieds... Il le voit éponger ses paupières. Jafâr est certain qu'il pense à lui. Il est certain aussi qu'au démarrage, il promet une nouvelle fois de se démener, le moment venu, pour dépêtrer son ami de la boue. Oui, Jawad le fera. Il tiendra parole... Sauf si... Sauf si...

Jafâr fait demi-tour et retourne au platane. Les camarades sont partis casser la croûte pour certains. D'autres continuent à s'amuser dans la rivière. Il s'allonge à nouveau dessous et y reste un moment à encore broyer du noir. Aussi se reconstruit-il après, se barbouille la figure d'eau fraîche et n'ayant toujours pas le cœur à sauter dans l'Esswane, rentre chez lui.

Arrivé sur place, l'adolescent est meurtri par le spectacle. Il est près de cinq heures. Le visage bouffi, le blair qui saigne, sa mère a les yeux injectés. La grande sœur sanglote dans son coin tel une quantité

négligeable... Une chose... La cadette ne pleure pas mais sa frimousse est livide. La petite sœur manque à l'appel.

- Où est-elle ? bougonne Jafâr.
- Mais qu'y a-t-il ? chevrote-t-il, voyant qu'on reste muet.
- Que veux-tu, fils ? Ce fut toujours ainsi et ce le sera jusqu'à la tombe... C'est seulement là que j'aurai la paix...

Sans mot dire, Jafâr se replie vers la piaule du monstre, ouvre le bahut et se sert. Depuis des années qu'il veut en finir avec cette calamité... N'est-ce pas le moment ? Il charge la chevrotine de deux cartouches destinées au gros gibier et se dirige sur la pointe des pieds vers la sortie de derrière pour filer en douce. De là, il grimpera sur le toit de la demeure où il l'attendra. Le fils sait qu'il rentrera à l'heure du crépuscule. Il guettera ses pas. Aussitôt franchi le seuil de la cour, il ne sera qu'à une quinzaine de mètres. Et boum, boum... Oui mieux vaut deux coups pour être sûr... Qu'il est parti, qu'il n'est plus de ce monde... Hors d'état de nuire, définitivement, irréversiblement... Le hélèra-t-il avant ? Pas besoin. Plutôt si... Jafâr pense que c'est incontournable. Le monstre doit savoir qui vient de l'abattre. Au moment ultime, avant de disparaître, alors qu'il émet son dernier soupir, le tyran doit connaître l'identité du salvateur qui débarrassa la planète Terre de cette peste. Suffira un billet : « En enfer, vermine », « Toi en moins et le monde se portera mieux », « Bon débarras, ordure ». Ce sera dit haut, les mots martelés. Pas besoin de s'annoncer. Le géniteur reconnaîtra la voix de son chiard. Il aura à peine le temps de lever les yeux en direction du toit mais probablement pas le temps d'ouvrir le bec ne serait-ce que pour s'étonner. Le temps d'ahaner peut-être. Pas plus. La mort sera très rapide... Foudroyante. Jafâr visera la tête. Il sait le faire. C'est son oncle, cadet de son père, un échalas au cœur de lion qui lui montra le mode

d'emploi l'hiver dernier. Redouté de tous, le mec est également connu dans Talass et les environs pour ses qualités de chasseur hors pair. L'hiver dernier, il invita son neveu à trois parties de chasse. La première fois, il le laissa voir. La deuxième, il lui apprit comment faire puis lui demanda de tirer sur des gibiers fictifs d'abord, réels après. Jafâr n'oublie pas la secousse brutale, la forte poussée vers l'arrière, qu'engendre le coup feu et qui le surprit. Tel un coup-de-poing sec sur le coffre. L'oncle dit que c'est normal. Aussi la troisième fois, réussit-il à abattre une caille. Le gars prit alors un air fat et fit de son nez... Satisfait, voire fier de son neveu, un sourire franc sur les lèvres, l'oncle s'était contenté de lui donner une gentille tape sur le dos.

- Mais qu'as-tu à la main, bon sang ? Écoute, mon garçon, tu me donnes ce fusil sur-le-champ sinon je ne suis pas ta mère, tu n'es pas mon fils. Et puis, arrête de balancer cet outil de mort à droite et à gauche... Fiston, par pitié, pointe-le vers le haut ! Allez, tu me le donnes, tonne sa mère, péremptoire.

Les calots grands ouverts de frayeur, la matrone se tient à trois mètres du polisson, sans oser trop s'en approcher de peur d'un coup qui partirait par mégarde. Elle a toutefois un regard qui ne laisse pas place à la négociation. Pris au fait, le fils n'arrive pas à se défaire de sa mère. Aussi, tel le sphinx, le dos tourné à la porte, abasourdie mais absolument déterminée, se met-elle face au gamin, le dardant d'un regard sans appel. Il ne passera pas. Seulement sur son corps. Jafâr avance. Sa mère crie de toutes ses forces :

- Mon fils, par Sainte-Marie, garde ce satanique engin pointé vers le haut !

Le jeune tente de se dérober. Elle se met de travers et bouche l'issue. Jafâr s'approche. La mère se jette alors sur le fusil et le saisit par le milieu.

- Mon garçon, n'essaie pas de te débattre. Un coup pourrait partir et te tuer ou me tuer. Est-ce cela ce que tu veux ? Tu veux me tuer ? Te tuer ? Du calme mon fils. Par Sainte-Vierge, cesse de gigoter et lâche cet instrument de Satan.

Le jeune hésite un instant puis cède. L'oncle échalas apparaît subitement. Sa petite sœur aussi. Jafâr pige. Voyant l'ogre se déchaîner, la petite court, comme de coutume, chercher l'oncle qui ne manque jamais à l'appel. Que de fois, intervenait-il fermement pour ôter les gosses et la belle-sœur de ses griffes...

- Mon petit, depuis le temps que tu voulais libérer le rossignol... Je viens exprès à cet effet. Il est à toi. Tu en feras ce que tu veux. Tu m'accompagnes de suite si tu aimes et je t'en ferai cadeau. Jafâr est sidéré par l'offre. Il en voulait tellement à l'oncle quand, en juin dernier, une mouche le piqua. En effet, pour la première fois de sa vie, il attrapa un oisillon en apprentissage de vol et, à la grande désolation du neveu, le fourra en cage. Le neveu suppliera maintes fois l'oncle d'émanciper l'oiseau. En vain. « Je le ferai un jour, mon garçon. Promis », se contentait-il de répondre.

Ahuri mais heureux, Jafâr se dirige avec son oncle en direction de la cage. Il est presque à oublier l'hécatombe qui faillit s'abattre sur son foyer.

- Nous y voilà, prends-le. Il est à toi, dit l'oncle après avoir saisi le passereau.

Jafâr jubile. Il tient le rossignol dans sa main gauche et le couvre tendrement par la droite pour ne pas le laisser s'échapper. Il veut l'émanciper à l'endroit où il s'était fait prisonnier. Sur le sol natal.

Arrivé au lieu indiqué du côté de la rive droite, le garçon considère longuement l'oiseau puis le libère. C'est un moment de bonheur sublime de son enfance. Il restera à

jamais gravé dans ses neurones. Un sourire tendre sur les lèvres, l'oncle le regarde faire sans mot dire.

La nuit de ce fameux jour, de ce grand jour, sa mère se penchera sur le chevet de son fils, allongé dans son lit. Elle lui éponge le front d'eau fraîche et prend siège près de lui.

- Maman, pourquoi tu l'as épousé ? lance-t-il brusquement.
- C'est une longue et douloureuse histoire mon cœur.
- Tu ne pouvais pas ne pas l'épouser ?
- Je ne pouvais pas...
- Il t'a forcée ?
- Non.
- On t'a forcée ?
- On peut le dire. À la vérité, on nous a forcés tous les deux. Une triste et éprouvante histoire... dit-elle, le regard parti au loin. Écoute lumière de mes yeux, d'autres amis tu en auras. Tu verras. Puis tu le reverras, mon cœur. J'en suis sûre. Jawad t'aime beaucoup. Il reviendra en vacances, enchaîne-t-elle.

Un petit silence s'installe. De généreuses perles lui tombent sur les pommettes.

- Il est sur le bateau maintenant ? C'est grand le bateau ? Aussi grand que quoi ? Dix, quinze maisons ?
- Je n'en ai jamais vu, mais l'on dit que c'est très grand. Gigantesque. L'on prétend même qu'il peut emporter, d'un seul coup, tous les Talassins réunis !
- Jawad et ses parents ne reviendront plus ?
- Allah seul le sait mon chéri. Beaucoup partent. Peu, très peu, reviennent. Presque personne... Mais Jawad reviendra, ajoute la mère après une pause.
- Lumière de mes yeux, maintenant tu vas m'écouter. Bien m'écouter. L'acte que tu voulais commettre cet après-midi est condamnable par Jésus, par Sainte-Marie et par tous les saints. C'est, pour sûr, le billet

direct pour l'enfer. Promets-moi, en toute clarté, mon fils de ne jamais laisser Satan te glisser, dans l'avenir, telle idée au crâne. Jamais plus, ne devra-t-elle t'effleurer même la tête. Compris ? Ce n'est pas à toi de régler son compte à cet immonde de bipède. C'est seulement et uniquement le Tout Haut qui peut le faire... Tu sais mon cœur, que son Nom soit loué, rien ne Lui échappe.

Jafâr ne répond pas. La mère insiste.

- Je veux ta promesse claire mon fils. N' imagine pas que je te lâche avant de l'avoir eue dans mes oreilles.

Connaissant sa mère, têtue comme une mule, Jafâr dodeline de la tête en signe d'acquiescement. La matrone refuse de s'en contenter et poursuit la charge. Jafâr obtempère finalement et donne sa parole. La mère lui applique alors un baiser sur le front et le laisse.

Au lit, le gamin va longtemps gamberger avant de gagner le sommeil. Beaucoup de choses, d'événements majeurs eurent lieu pendant les deux jours écoulés.

L'ami numéro un quitta Talass ce matin. La veille, il donna sa promesse de l'aider à le rejoindre dès que possible en « Terre promise ». Aussi, sa mère a textuellement dit que « n'importe où serait mieux que ce trou », sous-entendant que le moment venu, elle ne sera pas contre mettre le cap sur le pays qui ne serait pas différent de l'Éden au dire des oncles de Jawad... Tout cela n'est-il pas de bon augure ? Certes, il y a ce je-ne-sais-quoi qui jette un voile... Saupoudre sur le songe idyllique comme une grisaille qui le brouille... En effet, au sein de ce rêve paradisiaque où coule un ruisseau à l'eau de roche et aux rives splendides, Jafâr croit entendre comme une corneille qui braille. Néanmoins, n'arrivant pas à déchiffrer le code, à démasquer la nature et la missive de cet oiseau noir, il décide d'enterrer pour l'instant ce « mais » qui dérange, dénature, défigure, amoche le

tableau mirifique. Ce n'est pas le moment d'avoir de telles pensées sombres alors qu'il vient tout juste d'entamer une nouvelle phase, de fait une nouvelle ère de sa vie. N'a-t-il pas, cet après-midi, failli passer à l'acte qu'il mijote depuis le jour où il a compris et vu de ses yeux le pouvoir fantastique qu'ont ces cartouches destinées aux gros gibiers ? N'a-t-il pas eu, voilà quelques heures, la ferme intention de rendre en bouillie l'ogre et en finir avec une fois pour toutes ? En cette nuit de mi-août, le garçon se voit changé. Transformé. Il ne craint plus le monstre. C'est comme s'il l'avait déjà tué. Il l'a presque fait. Il sent que la peur du tyran s'est dissipée. Toutefois, la haine et le dégoût demeurent intacts. Oui Jafâr, à l'aube de sa quatorzième année, se voit, pour la première fois de sa vie, débarrassé de la grande frayeur que lui inspire son géniteur. L'époque de la tremblote qui l'investissait à la vue même de la brute prend fin... Cette nuit, Jafâr se mettra également à songer à son oncle échalas et à ce qu'il lui a dit en ce jour historique.

- Oncle, pourquoi mon père est si méchant ? lâche le gamin à l'improviste, quelques minutes après avoir émancipé l'oiseau.
- Mon petit, ton père est dur, même parfois très dur et d'abord avec lui-même. Mais il n'est pas méchant, s'était contenté l'oncle de répliquer.

Jafâr sait que ce dernier a vu la scène du fusil. Il ne doute pas qu'il a entendu et compris tout. Que son neveu avait l'intention ni plus ni moins de descendre son frangin... Auquel cas, l'oncle, qu'aurait-il fait ? s'était demandé Jafâr, une fois seul sur le chemin de retour. Il n'ignore pas que l'homme respecte et adule son frère aîné. Il ne comprend toutefois pas pourquoi il le laisse perpétrer tant de violences dans sa maison. Pour quelle raison ne se dresse-t-il pas franchement contre le potentat ? Ne lui signifie-t-il pas qu'il est temps de stopper la terreur qu'il

fait régner dans son gourbi et mettre un terme à cette iniquité ? L'oncle, n'est-il pas l'intrépide qui ne craint personne ? La teigne que tout Talass craint ? Alors pourquoi laisse-t-il faire ? Le gamin ne comprend pas... Néanmoins, il devine... En effet, quoique qu'il arrive, le tyran restera le frère aîné, donc vénéré... Tabou qu'il n'est pas permis de transgresser à Talass. Ce dernier est et restera obéi par son cadet au doigt et à l'œil... Et ça ne changera pas.

En dépit de tout et malgré cette épine de taille qui le pique, il adore son oncle qui non seulement le sauve, à l'occasion, des griffes de l'ogre, mais aussi pour d'autres raisons. En effet, l'homme ne lui dit que les mots doux et ne lui manifeste que les gestes de tendresse. Plus. L'échalas au cœur de lion lui montre volontiers de temps à autre, son arsenal d'armes : outre l'incontournable trique en bois de chêne, il porte sur lui en permanence un revolver, un poignard et un poing américain. Aussi, parfois, n'hésite-t-il pas à le laisser jouer un peu avec ces bidules au grand ravissement du gamin. De plus, c'est par « Fiston », « Neveu » ou « Mon petit », qu'il le hèle. Presque jamais par son prénom. N'est-il pas adorable cet échalas ?

De fait, non seulement, le protégeait et protège-t-il, bien que partiellement, de la calamité que représente son frère aîné mais également contre d'autres dangers...

Ils sont deux clans. On a plus ou moins huit ans. Jafâr et Jawad d'un côté, trois gosses de l'autre. Les cinq sont munis de lance-pierres. Un large fossé avec saules et brouillles sépare les deux groupes adverses. Seulement en ce jour d'été, les polissons veulent s'amuser avec leurs outils non point à la verticale pour chasser les oiseaux sur les branches mais à l'horizontale ! On se voit vaguement et l'on tire au juger ! Et voilà qu'un projectile frappe de plein fouet l'arcade sourcilière droite du gamin Sawâne,

provoquant une large et profonde balafre. À quelque sept millimètres de l'œil. Du sang abondant jaillit. Effrayé et en pleurs, le mioche court chez sa mère. Celle-ci pense que l'œil de son fieu est condamné. Affolée, elle lance des cris d'horreur et se met à s'arracher les cheveux. Se précipite alors la voisine, grosse dame, sage-femme formée sur le tas, à l'« école » de Talass ! Outre les accouchements dont elle a la pratique exclusive, la matrone fait fonction, également, de doctoresse spécialisée dans toutes les disciplines médico-chirurgicales ! Après avoir ordonné sang-froid, discipline et chut absolus, la « doctoresse » se met à éponger et inspecter la plaie, sourcils froncés, lèvres retroussées. Interminables secondes après, elle déclare solennellement qu'Allah avait l'œil sur l'œil du petit. Pour la « savante », une explication supplémentaire aurait été superflue ! Ayant pigé que l'organe noble est indemne et poussant un long soupir de soulagement, la mère se tourne vers le Tout Haut pour lui adresser les remerciements des terriens réunis. Toute barbouillée de rouge, la victime cesse alors de gémir. La nouvelle atterrit vite sur les tympanes de l'oncle au cœur de lion. Rappliquant en catastrophe, il s'assure d'abord, et de la bouche même de la « doctoresse », que l'œil est épargné puis file vers la place publique du bled où les badauds se réunissent pour papoter.

- Que les couards de pères de ces couards de chiards tel, tel et tel se montrent... Où sont-ils ? Dans quel trou se terrent-ils ?

L'homme ne s'apaisera et n'arrêtera de pester qu'après avoir vu que personne n'osa pointer son nez et surtout suite à l'intervention des vieux qui se trouvaient là, lesquels le conjurèrent de plier la page puisqu'il n'y a rien de grave.

- Si, par malheur, l'œil de mon neveu est touché une deuxième fois, par l'âme de mon défunt frère, le juré-

je, ce ne sera pas œil pour œil, mais œil pour deux, tempête-t-il avant de dégager.

Par bonheur, il n'y aura pas de deuxième fois ! Aussi, les yeux de Jafâr et ceux des autres marmots, demeureront-ils intacts dans leurs logis...

L'oncle voulait que ses menaces fussent précises et transmises à qui a oreilles pour entendre. En effet, Jafâr est le seul garçon Sawâne de la nouvelle génération. Certes, il a quelques camarades, en tête desquels Jawad, mais il a quantité d'adversaires. Presqu'une trentaine. La famille Sawâne est petite mais coriace. Ils sont quatre frères soudés comme un, avec pour chef le père de Jafâr, lequel tient le gouvernail depuis l'assassinat de son frère aîné qui eut lieu il y a une vingtaine d'années dans une embuscade nocturne. La tribu à laquelle appartient la famille du meurtrier compte à elle seule la moitié du village. La vengeance des Sawâne n'a pas été possible à l'époque car après trois jours de cachette et cavale dans la broussaille des collines du sud-est, le coupable finit par se rendre aux autorités sur conseil de ses proches. L'on dit que le père de Jafâr, désormais aux commandes, chargea son frère cadet, l'échalas au cœur de lion encore très jeune, d'abattre l'auteur du crime à première vue. Aussi, le lendemain du crime, parents, frères et sœurs du dernier décampèrent du bled pour la vie. Les adultes trinquent, les enfants se grisent. En effet, l'adversité ne manquera pas de passer à l'échelon inférieur. Tous les mioches de la tribu de l'assassin chercheront noise à Jafâr à la moindre occasion. Heureusement, le svelte et impavide d'oncle était là... Un jour, ce dernier prit la résolution de régler cette affaire une fois pour toutes. Avec cette gigantesque masse de polissons en face, il décida d'augmenter la mise. Aux incessantes bagarres entre Jafâr et ses adversaires, il faut un traitement autrement plus efficace. De choc, pense-t-il.

- Voici cet eustache, fiston. Il est à cran. Pour le cas où tu te trouves en difficulté, face à ces poltrons de fourbes qui n'attaquent qu'à plusieurs... Et aux loupisots qui seraient curieux de savoir où tu as déniché l'arme, ta réponse sera claire comme pleine lune : « Mon oncle me l'a filée... » diras-tu. Et qu'ils viennent me chercher leurs canailles de parents, lui dit-il en cet après-midi de février.

Jafâr a douze ans et demi.

Quelques jours après, le zouave est aux prises avec trois frères d'une famille appartenant au clan adverse. Celui du milieu est de son âge. L'aîné le tient fermement par devant. Les deux autres tentent de le déstabiliser pour le flanquer par terre. L'époque du badinage est révolue. Eh voilà ! Réussissant, non sans peine, à dégager sa main droite, il saisit le surin, le passe par-dessus l'épaule du grand et lui enfonce la lame au bas de l'omoplate. La bataille est stoppée net. Il faut dire qu'à la vue de la bannière bariolée de rouge du chef, non seulement les trois frères sont soufflés, mais l'auteur du coup également !

- La prochaine fois, ce sera le gosier ! clama l'oncle publiquement sur la même place et devant tous.

Il n'y aura pas de prochaine fois. L'oncle voulait une solution radicale. Il l'a eue. Le jour du surin fera date. Le sang a parlé. Les rixes s'arrêteront. Définitivement. Pas la moindre altercation à compter de ce jour. L'adolescent Sawâne trouve, enfin, la paix. Du moins, de ce côté-là. Sur le front extérieur. Sur l'autre front, intérieur, son géniteur n'est-il pas toujours là ? Les poids lourds écrasent les autres ! Les plus sympas. Les méchants, ils les enjambent, passent à côté ! Les vipères, les maladies font de même... Frappent ailleurs... En dépit des bagarres avec la tribu d'en face, pourtant presque hebdomadaires, le despote ne s'en sort-il pas sans trop de dégâts ? Juste une balle

ennemie le frappa une fois à la fesse, une certaine nuit d'hiver. Aussi, quelques années plus tard, se payera-t-il une méchante fracture de jambe lors d'une rixe musclée. De la balle qui loupait « malheureusement » les zones vitales, le mec n'en gardera comme séquelle qu'une boiterie légère. Quant à la quille aux os presque broyés, elle fut sauvée de l'amputation par miracle. Que de l'air, les prières de la mère et des gosses ! Hélas ! Le Ciel était là une fois de plus, lui dépêchant le meilleur chirurgien du Liban nord... Allah, pour des raisons atterrantes à lui seul, ferme l'œil et refuse de sonner son heure ! Le tyran tient bon. Il est même plus vigoureux que jamais. Mais l'oncle est là. En effet, rien que trois mois après le fameux jour du surin, il sortira son neveu, une fois de plus, d'un sacré pétrin. C'est le jour de Pâques.

- Alors, petit diabolin, l'on fume à présent ! lui éjecte son père en pleine figure.

Jafâr aura bientôt treize ans. On est en passe de devenir homme ! On l'est presque ! Les poils follets commencent à montrer du nez. Mais... Non paré d'une clope, le duvet n'est pas duvet ! Et les clopes, on se les file... Dans ce village de péquenots, la cigarette est indispensable pour une mise parfaite ! Elle donne une touche de smart ! Particulièrement les dimanches, dans la cour de l'église ! Plus important encore, n'est-elle pas la recette indispensable à la virilité ?

Le jour de Pâques orthodoxes. En ce début de mai, il fait beau. Non seulement Talass est en fête mais également sa plaine qui, drapée de vert, rouge, bleu, jaune, lilas, exhibe sans vergogne sa beauté et sa suffisance, se plastronne même sous le soleil printanier. Face aux paysans qui les guignent, les épis les implorent d'attendre, de les épargner, les laisser batifoler, s'enlacer et valser gracieusement au gré des brises déjà chaudes... Le vent léger, s'infiltrant dans les champs de blé, génère ici un

bruissement, là un friselis doux, l'on dirait soufflé par les anges du paradis... L'Esswane et ses voisins, oiseaux, insectes et verdure, sont au faite de la fête. Aussi, ses eaux limpides, frappant pierres et rochers, saupoudrent-elles sempiternellement millions de volutes et perles argentées qui, miroitant sous le soleil, voltigent, s'étreignent un instant puis tombent et se fracassent... La rivière, sait que sans elle, toutes ces splendeurs, ces platanes, saules, herbacés, fleurs, passereaux, ne seraient pas là. Les Talassins, aussi. Jafâr également... D'humeur immuable, elle coule tranquillement, fière, pleine de soi et quelque peu infatuée...

Après la messe en ce jour sacré, le petit adolescent et ses potes jouent sur la rive droite, s'amusant à capturer puis relâcher les oiselets, encore à l'école de vol. Vers midi, on fait la pause. Le temps d'une sèche ! Jafâr a une *Lucky Strike* avec son magique cercle rouge. Le second, une *Winston* et le troisième, une *Baffra*, marque libanaise, moins classe !

Il est près de 14 heures. Le garçon se pointe chez lui. Comme il convient, il doit souhaiter bonne fête et longue vie aux aînés. Son père est là ! Impossible de l'omettre !... Les coutumes... Incontournables. Le patriarche a invité la smala au déjeuner. Tous les Sawâne sont présents. Le jeune fait le tour. Il atteint son géniteur. Étant sur le point de tendre son bras pour le saluer, il se concentre une fraction de seconde. Il veut rassembler toutes ses forces afin d'être à même de lancer à la face du mec, ne serait-ce que du bout, de l'extrême bout des lèvres, le charabia d'usage :

- Joyeuses Pâques et blabla...

Il oubliera, pour sûr, « et longue vie » ! Il en est incapable, au-delà de ses forces que de balancer, à cette teigne, les trois derniers mots... Plus ! Et s'il pouvait même asphyxier, du moins écrabouiller le terme

« Joyeuses » !... Il n'aura pas le temps de s'attarder davantage sur la question !

- Alors, petit diabolin, l'on fume... lance le père, le regard torve, à l'égard de son fils.

Aux aguets, flairant l'orage, l'oncle échalas fonce tel un projectile et se met entre son frère et son neveu qui, blême, pistache ou rouge betterave, sent que le sol allait s'écrouler sous ses pattes. La présence du mur protecteur lui donne un soupçon d'assurance. Pas beaucoup. Le paquet de *Lucky Strike* ne loge-t-il pas dans la petite poche intérieure de sa veste légère ?... Le type veut le fouiller. Auquel cas, il sera pris la main dans le sac. Et devant tous ! Fumer à cet âge, n'équivaut-il pas à un délit selon la loi « Talassine » où, pourtant, n'est pas mâle l'homme qui n'a pas clope au bec ?! Toutefois, il y a nuance ! Cet axiome n'est valable que pour le monde adulte... Un malheureux polisson pris au fait sera presque envoyé au gibet ! Pour le potentat, n'est-ce pas l'occasion rêvée de lui administrer une belle et historique danse ? mijote Jafâr qui n'est pas tellement tarabusté par la masse de despotisme et de tyrannie présente devant lui. De fait, ce qu'il appréhende et le tараude par-dessus tout, c'est l'humiliation devant tous... Et l'humiliation n'est-elle pas double ? Et les déshonorantes calottes en public et le délit en soi.

- Décevant ce Jafâr ! On le croyait différent... Hélas, il n'est, en fin de compte, qu'un vaurien comme les autres !

Les oncles ne le diront peut-être pas ouvertement, mais ils le penseront pour sûr... Quel pétrin ! se dit-il. L'oncle est déterminé. Inflexible. Il va plus loin que de coutume. D'habitude, il arrive à stopper une bastonnade sur le départ, parfois même à l'enterrer dans l'œuf. Cette fois-ci, le cas est autre. Son père veut tout simplement fouiller le gosse, sous-entendant qu'innocent avec rien dans le

gousset, il n'aura rien à craindre. Comment l'oncle réussira-t-il à éviter le contrôle ? En d'autres termes, le désastre ? Tout le monde est à l'affût. Jafâr a sans doute la frimousse qui hésite à prendre une couleur, mais elle devrait osciller entre jaune citron et jaune citron ! Son cœur quitte le coffre... S'envole...

- Frère, c'est moi qui procéderai à la fouille. Je te donne ma parole que si je trouve ne serait-ce qu'un mégot sur lui, je te le livre, lance-t-il tout en tirant par la main le neveu vers son fauteuil.

Aussi, va-t-il tenir l'adolescent de façon à ce que personne, père compris, ne voie qu'approximativement les détails de la fouille. Le silence est d'église. Le gamin donne le dos à l'assemblée. L'oncle l'agence de la sorte. Juste avant d'entamer le processus, les regards des deux se croisent. Jafâr réalise que l'oncle sait. Grâce à un palper en coup de vent, il localise la poche gonflée où se trouve l'arme du « crime ». Il passe dessus comme si de rien n'était puis fourre ses mains dans tous les goussets, même dans la poche coupable et les montre à tous, vides. Sitôt la tâche accomplie, il déclare que le fiston n'a rien à se reprocher. La jeune pousse de poils follets évitera ainsi un affront historique. À un poil !...

- Allez, fiston, cherche-moi un verre d'eau fraîche, lui dit-il en guise de mettre terme à l'affaire.

Jafâr se retire du champ de tir à visée, sans la moindre égratignure ! Dans la cuisine, sous les yeux de sa mère, il camoufle l'arme du « crime » et remplit un verre d'eau pour son sauveur.

Jafâr saura plus tard par sa mère, qu'un mouchard, thuriféraire, se pointa une demi-heure avant qu'il rappliquât. Le type prit le père de côté et lui susurra quelques syllabes à l'oreille avant de dégager. L'oncle remarqua le manège suspect. Jafâr apprendra également par sa mère, que non seulement le mouchard prit la bande

sur le fait près de l'Esswane, mais l'oncle aussi, le même. Il passait, par hasard, dans le coin.

L'échalas pose à peine le verre d'eau sur ses lèvres. Jafâr en prend note. Comment ne pas aimer, aduler cet homme qui fait des pieds et des mains pour le dépêtrer des pires boubiers ? Magnifique, sublime, extraordinaire ce mec ! Que ferait Jafâr sans lui ? Quelle veine que d'avoir ce titan à ses côtés !

L'adolescent dispose également d'autres soutiens qui l'aident et l'aideront à crapahuter entre mottes et rigoles du terrain, ô combien accidenté de son enfance.

Musulman, d'un village voisin, Youssef est l'ami de son grand-père depuis leur tendre jeunesse. Ils se voient plusieurs fois par semaine tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Jafâr les adore. Depuis qu'il a commencé à gambader dans les champs, galoper derrière un ballon de fortune et surtout à comprendre le sens des mots, le gamin aime se faufiler parmi les vieux du bourg. Rien qu'à les entendre babiller et conter leurs histoires est pur bonheur. Il s'en raffole. Néanmoins, sa préférence est de loin le tandem grand-père-oncle Youssef. De leur côté, sitôt repéré dans les parages, les deux bonhommes l'appellent volontiers.

- Viens mon p'tit... Voilà des jours que je ne t'ai pas vu, lui lance Youssef à l'occasion.

Le gamin ne se fait pas prier. Ravi de l'invitation, le gamin se serait frétille la queue de joie s'il avait été chiot ! Il prend alors place près des deux sur la natte en paille et y restera collé jusqu'une force le soustraie. Quelques minutes après, l'enfant est oublié et les deux vieux s'en vont deviser, sirotant d'un sifflement de train un café, puis un autre, puis un autre... Leur conversation tourne, une fois, sur l'envie. L'adolescent tend ses oreilles...

- Tu sais... La vache de ma nièce est partie vers le coin où l'on se rendra tous un jour, lance Youssef.

À l'ombre d'autrefois

- En voilà une mauvaise nouvelle ! Elle paraissait pourtant en bonne santé, vigoureuse même, rétorque le grand-père.
- Elle l'était effectivement. Et le problème était là ! L'envie eut raison de la pauvre bête. Ma bonne femme l'affirma. Un mauvais œil... Il y a trois jours, elle stoppa soudainement le boire et le manger. Son état se dégradera rapidement pour émettre hier soir son dernier soupir devant nous.
- Tu sais Youssef, l'hiver dernier, quand on sifflait sur cette natte un verre du lait de cette si belle et généreuse vache, que disais-je ?
- Pardieu ! De mettre une perle bleue autour de son cou.
- Et pourquoi la perle bleue ?
- Dame ! Afin de la protéger du mauvais œil ! De fait, des envieux. Comment puis-je oublier ? Par Allah, que de fois l'avais-tu répété !
- Le fit-on ?
- Ben non ! En dépit de l'insistance de ma femme, la bourrique de ma nièce s'entêtait à refuser. Pire... Elle alla même jusqu'à lui éjecter en pleine figure que ce ne sont que des foutaises, au mieux des racontars et contes pour enfants. Tu te rends compte ? Voilà le résultat !...
- Le collet de la prochaine vache portera une perle bleue, Youssef. Dans ton bled, à l'instar de beaucoup d'autres, il y a un mauvais œil... Peut-être même plus d'un !... À présent que nous en sommes sûrs, il est préférable de prendre les choses très au sérieux. Un peu de bon sens, pardi !
- Que veux-tu dire ?
- La perle devra, cette fois-ci, être grosse. Et d'un. De deux, elle portera dessus le dessin clair d'un œil. J'en ai vu des spécimens.

- Pour sûr. Je le lui dirai. À présent affligée, ma nièce sera bien obligée de se rendre à la raison ce coup-ci. Même un crétin saisisrait la leçon ! Elle prétend connaître la femme au mauvais œil. Ce ne serait pas sa voisine directe, mais celle d'après. Cependant, n'accusons pas si vite. Allah seul sait si c'est vrai ou pas.
- Je suis d'accord avec toi Youssef. Pas d'accusations sans en être certain. Mais nous devons prendre les précautions qui s'imposent, aller au-devant et assurer une protection efficace. Vous n'oublierez surtout pas de faire une ardente prière pendant la mise de l'amulette... C'est essentiel. Qu'Allah nous protège ! Tu sais... Ma femme me raconta qu'un vendeur de raisins à dos de mule, venant des collines du sud-est, lui parla un jour d'un homme envieux de son bled qui était doté d'un regard foudroyant. À frapper de paralysie un môme sur-le-champ ! Le type affirma même que le mec était capable de trancher net une grosse grappe de raisin encore vivante et bien accrochée à sa branche... La ciblant de ses calots incisifs et surtout omettant, intentionnellement, de citer le nom du Tout Puissant, suffit qu'il éjecte : « Oh, la belle grappe ! » et c'est fait. La grappe choit alors comme une figue mûre !
- Oh, Miséricordieux ! Aie l'œil sur nous ! enchaîne Youssef les yeux écarquillés et les paumes tournées vers le ciel.

L'adolescent Jafâr décoche alors un regard sur les deux citadelles et se met à méditer. Une pensée lui traverse la tête. Après quelque temps, les deux bonhommes disparaîtront. Il serait dommage qu'ils ne partent pas ensemble... Comme de coutume, chacun ira, sous terre dans son patelin et à sa façon. Est-ce important ? Ils se rejoindront, vraisemblablement, dans l'au-delà... Aussi, se

dit-il qu'avec ces deux bons bougres en moins, son monde à lui sera plus restreint...

Jafâr dispose également d'un autre support. Firass, son plus jeune oncle, le prend entièrement en charge sur le plan académique dès la maternelle. Futur avocat, il est pour l'instant instituteur à l'école primaire de Talass. Il se connaît en la matière pour avoir passé trois ans d'études et de formation à l'« Institut des maîtres d'école » de Beyrouth, la capitale. Lorsque l'élève passe le certificat d'études primaires, il est obligé de quitter Talass. L'oncle décide de l'envoyer à Tripoli, deuxième ville du pays où il rejoindra, en internat, la classe de sixième dans une école privée renommée. Le neveu oppose un refus net. L'oncle est soufflé. L'on obéit aux aînés à Talass et au Levant. Telle attitude n'est-elle pas à la limite du délit ?! De la rébellion, pour sûr. À peine le « Non... Je ne veux pas » hors bec, et une tonitruante et mémorable beigne atterrit, en éclair, sur sa frimousse. Soutenu, derrière les coulisses, par sa mère, le gosse restera inflexible. C'est finalement l'oncle qui fera marche-arrière. L'opposition du marmot n'est sans doute pas la seule raison. L'homme n'est pas du genre qui fléchit mais c'est probablement par conviction intrinsèque qu'il laissa tomber, jugeant après coup que l'internat à Tripoli n'est pas forcément une brillante idée pour le petit. Il intégrera finalement l'école de Halba, chef du district d'Akkar qui n'est qu'à cinq kilomètres de Talass. C'est convenable pour Jafâr qui restera près de sa mère, de Jawad, du « tandem » et des autres. En particulier de l'Esswane. Tassés telles des sardines dans un taxi collectif, Jafâr et ses pairs se rendent le matin à l'école et rentrent le soir à Talass.

L'oncle veille au grain. Il veut faire de son neveu un « Quelqu'un » et s'y emploie activement. À cet effet, il tâche de l'orienter vers une carrière scientifique. À ses yeux, l'on réussit alors mieux dans la vie ! Il n'est pas le

seul. Phénomène de mode. Le gamin n'est pas d'avis. Cependant, il n'est pas à même de le dire ouvertement. N'est-ce pas un sacrilège que d'avoir un faible pour le littéraire ! Aussi, ne veut-il pas se mettre l'oncle à dos. Son père est plus qu'assez. Le jeune garçon réfléchit à une issue. Au fil du temps, il réussira à trouver la solution, même si celle-ci est boiteuse. Il le fera en cachette ! Dès que l'occasion le permet, il se faufile parmi les orangers du jardin attendant à la demeure de Firass où il résidera avec ses sœurs pendant les jours d'école à leur grand bonheur, loin du monstre. À l'abri ! Du moins en partie car, hormis ces jours, ils devront réintégrer la maison familiale. C'est dans ce décor bucolique que l'élève aura l'occasion de faire une découverte majeure... En effet, vers l'âge de douze ans, mais surtout à la faveur du départ de Jawad, Jafâr, bouclant sa treizième année, va entamer ses ravissantes balades littéraires à travers le monde... Aussi s'élit-il dans ce jardin, un oranger qui sera son ami attitré. Quand il fait beau, il s'assoit dessous, un roman à la main et, sur une nuée duveteuse, s'en va-t-il voltiger dans l'espace vers de nouveaux cieux... Roupillant à côté, le livre de physique attend son tour !

Émile Zola, Maxime Gorki, Léon Tolstoï, Gandhi, Khalil Gibran, Neaïmeh, Tawfik Al Hakim, Gergi Zaydane, Manfalouti et d'autres encore.

Pour réussir sa vie, oncle Firass essaie donc d'écarter son neveu de la voie littéraire. Il ne se fatigue pas de pérorer sur le sujet, se rendant même rébarbatif. Sous le fameux oranger, Jafâr déplie son roman et se faufile dans le monde qu'il aime... Il s'y balade de pays en pays et de rive en rive, ne sentant pas les heures passer... Outre-mer, il y a donc non seulement le Brésil où Jawad vient d'élire domicile mais d'autres contrées... Que le monde est vaste... Les projets de Jafâr s'amplifient. Trouver un boulot qui lui permettra et de vivre dignement et de sortir

sa mère et ses sœurs du pétrin n'est plus l'unique projet. Dans cet Ailleurs qu'il découvre, il y a aussi l'Amour et qui dit amour dit femme et enfants donc foyer, lequel ne ressemblera guère, sera même à l'antipode de celui où il vit... À l'ombre de l'oranger, les rêves de Jafâr se construisent et ils sont grandioses. Ses oreilles restent, toutefois, à l'affût ! Au moindre frémissement, il scrute le sous-bois et sitôt aperçues les guibolles de l'oncle en patrouille, Tolstoï grimpe pour prendre place entre deux branches pendant qu'Archimède le remplace sur ses genoux... Tout cela dans un silence absolu...

- C'est bien neveu... La physique, c'est tout dans la vie. Comment je me tiens debout là à discourir... Lorsque je quitte ici, je marcherai, me mettrai en mouvement, n'est-ce pas ? Comment tu me vois là, tu entends ma voix... La physique ! Que c'est important... Besoin de rien neveu ? termine le tonton manifestement ravi de l'application de l'élève et de sa passion pour la science !...
- De rien.

Sitôt l'échine tournée, l'Anna Karénine et le manuel de physique font les balades inverses !

Firass, ne s'était-il jamais aperçu du manège ? se demandait parfois Jafâr, d'autant plus que le neveu se servait dans sa bibliothèque, laquelle, bien que petite, était largement suffisante. Toujours est-il que pas une seule fois, le dernier en souffla mot au neveu.

Au seuil de l'adolescence, Jafâr devient pénétré par un penchant net pour le littéraire d'un côté et de l'autre par la passion pour la nature et ses merveilles. L'été, sur les rives de l'Esswane, il se prélassait et ne s'en lasse pas. À l'occasion, il y étanche sa soif directement. L'eau est pure et fraîche. Le printemps, il se promène à travers les champs de blé aux bordures magnifiques, joliment parées de fleurs aux couleurs variées, vives et éclatantes. Lors de

ces promenades, les cellules olfactives de l'adolescent vont s'imprégner des senteurs que dégagent herbacées, cultures et sol auxquels s'ajoute, au plaisir des oreilles, le bourdonnement d'insectes qui, ivres de pollens, ne se fatiguent pas de faire la nouba. Aussi, c'est dans le jardin de Firass que Jafâr fait la connaissance de l'inégalable, la reine des senteurs. Celle de la fleur d'oranger. La foire commence dans la deuxième quinzaine de mars et durera presque quatre semaines. L'espace, saturé par cette sublime grâce, se remplit de milliers d'abeilles infatigables qui, éméchées par le parfum, foncent telles des fusées dans d'incalculables allers-retours, lesquels, à chaque périple, paraissent une question de vie ou de mort pour ces créatures absolument extraordinaires.

La classe de troisième s'achève. Jafâr, quinze ans, est obligé de quitter, pour de bon cette fois-ci, Talass et Halba pour Tripoli où il intégrera l'école secondaire. Toutefois, il n'est pas tout à fait mécontent. Il est vrai qu'abandonner les rives de l'Esswane, sa mère, les grands-parents, oncle Youssef, l'oncle échalas et d'autres encore, lui provoque un pincement au cœur, voire le bourdon. Mais ne plus se trouver nez à nez avec son père représente un acquis majeur. En outre, il ne sera pas seul. En effet, il habitera avec sa grand-mère et oncle Firass, lequel s'apprête à entamer sa carrière d'avocat dans la ville. Plus... Petites semaines après, une nouvelle connaissance est au rendez-vous.

Pommettes à couleur rose de fleur de pommier sauvage, chevelure châtaigne, une fille s'appuie sur la balustrade de son balcon au premier étage. Elle se tient là le matin à l'aller comme le soir au retour. Au fil des jours, Jafâr qui fait le trajet de son logement à l'école à pied ne manquera pas de le remarquer. Les deux s'échangent les regards. À deux reprises, le borgne de panneau de signalisation sur le trottoir d'en face manque de le voir arriver ! Deux

camarades d'école deviendront ses amis. Il ne tardera pas à leur décrire la grande beauté bien qu'« approximative » de la locataire du balcon. Le premier, d'Akkar également, descend d'un bled situé à quelque dix kilomètres de Talass. Le second est de Tripoli.

- C'est encore le placard... lance le tripolitain un matin, à la vue du bleu qui décore la façade du Talassin.

Il faut dire que la veille, sur le chemin de retour, le Talassin se rendait aviné par l'effluve concomitant de deux fleurs. Une brise portant l'enivrante senteur de la fleur d'oranger passe sous son blase juste au moment où, vers le balcon qui porte l'autre fleur, humaine, Jafâr lève les yeux pour se les rincer. Il a même entendu son ahan, un cri étouffé, doux, sirupeux. La fille au visage fleur de pommier sauvage. C'est la deuxième fois que le fameux panneau se met de travers ! Le même cri. Un peu sourd mais clair. Il n'est nullement caustique. Au contraire, plutôt compatissant, presque partageant le bobo provoqué par le choc. C'est sympa, susurre l'adolescent qui n'aurait pas laissé passer un rire moqueur ! Le Talassin couperait net toute relation ! Plutôt toute communication. Visuelle !

- Parfaitement. Tu te cognes jamais la caboche, toi ? Monsieur est toujours attentif ! rétorque Jafâr au camarade Tripolitain, tout en sachant que personne ne le croit.

Il faut dire que ce coup-ci, Jafâr s'est bien amoché ! Un pois chiche de bosse à l'endroit de la petite corne droite si veau il était ! Il y a trois mois, partant du principe qui règne au pays d'Akkar qu'il ne faut rien cacher aux amis, il leur relata l'histoire de la première bossette que son caillou ramassa la veille. Le camarade Tripolitain ne put alors s'empêcher de pousser un fou rire. L'ami Akkarite n'avait pas ri. Cette fois-ci, le premier ne dit rien mais sa mine et ses yeux, quelque peu malicieux, en dirent long...

Aussi de l'histoire du bigre de placard, n'est-il pas preneur !

- Le truc devrait avoir le bord aiguisé. Pas moyen de l'adoucir ? enchaîne le même compère, le regard narquois.
- Tes suggestions et inestimables idées, tu te les gardes monsieur ! Elles te seront utiles. Sait-on jamais, tu pourrais en avoir besoin un de ces quatre, blanc-bec ! lance Jafâr, avant de quitter le cercle en rogne.

L'ami Akkarite, en dépit de ses efforts, n'a pu empêcher que la conversation entre ses deux camarades ne tourne au vinaigre. Blessé dans son amour-propre, Jafâr visa le Tripolitain au point faible. Celui-ci, de son aveu même, n'a pas connu, jusqu'à ce jour, le moindre béguin. Ce qui n'était pas le cas de ses deux camarades ! En effet, pour Jafâr, il y a la fille du balcon et quant au troisième mousquetaire, n'est-il pas promis depuis sa naissance à la cousine germaine, son aînée de six mois ?

Les deux jours suivants, Jafâr et le coquin s'évitent. Leur ami commun fait de son mieux pour les réconcilier. Les deux s'entêtent. Chacun accuse l'autre d'avoir commencé et exige des excuses... Ils partent en vacances de printemps pour quinze jours.

- Qu'as-tu pardieu ? T'es pas bien. Problème ? dit Jafâr à l'ami Akkarite, le premier jour de la rentrée.

Le regard mélancolique et lointain, ce dernier reste muet. Jafâr pige vite que quelque chose ne tourne pas rond...

- T'es pas dans ton assiette ! Les parents ? La famille ?

L'Akkarite persiste dans son mutisme.

- Tu ne veux rien dire ?

Jafâr le fixe. Il en est, à présent, certain. En effet, une larme le trahit. D'autres la suivent...

- Bouge pas, lance Jafâr.

Oubliant ses griefs, il fonce ventre à terre vers le troisième mousquetaire qui s'amusait à faire le pitre devant un paquet de pairs, imitant le directeur du lycée, un homme à tête de gorille que la nature façonna un peu trop à la hâte et que les diabolins d'élèves surnomment le troglodyte ou homme des cavernes.

- Tu te grouilles... lance Jafâr.

C'est la première fois qu'il lui adresse la parole depuis leur bisbille d'avant les vacances.

Alarmé, son ami voit son rire se figer au milieu. Ils se précipitent vers leur pote, retranché au fond de la cour pour noter d'emblée une bouille exhibant une pile de malheurs. Sans mot dire, les deux se mettent de travers pour ne pas donner aux badauds et amateurs de babil du pain sur la planche... L'Akkarite campera dans son mutisme au départ. Mais quelques minutes après, il finit par cracher le morceau qui logeait dans son gosier.

- Mon père est parti... Pour toujours. Il y a une semaine, on déjeunait ensemble comme chaque jour. Finissant son repas, il se lève et gagne son lit pour faire sa sieste comme de coutume... Le roupillon se révélera éternel, conclut-il, le regard triste et hiératique.

Révélaient une réelle compassion, une grimace prononcée se dessine sur la figure du Tripolite. L'air contrit, ses yeux s'injectèrent aussitôt. Jafâr fit son possible pour ne pas paraître hors sujet. Ne serait-il pas inapproprié, déplacé, blessant même ? Il faillit même, de peu, sortir l'ânerie du siècle ! « Et alors ! »... Heureusement, au dernier moment, réussit-il à ravalier sa verte de lavette ! Il se tance tout bas... Est-ce le moment de régler tes comptes avec ton père ? Il s'agit de son père à lui, pas du tien, buse ! se dit-il. Passé les courtes secondes qui faillirent lui coûter très cher en termes d'amitié et qu'il n'oubliera pas de sitôt, et voyant les quatre pommettes humides, Jafâr se

voit contaminé. Ses yeux se mettent de la partie... La sonnette retentit.

À l'occasion, ses deux amis parlaient, et l'un et l'autre, de leurs pères. Toujours avec affection et révérence. Le Talassin jamais. Il essaie de se mettre dans la peau de l'ami endeuillé pour partager, ne serait-ce qu'une parcelle de son chagrin... Il n'y arrive pas. À moins de remplacer dans son imaginaire le défunt père par la mère ! Ce serait alors si facile ! Dans le cas présent, Jafâr se trouve très embarrassé. Il est certain que son pote est profondément affecté par la disparition de cette personne, si chère à lui. Afin de pouvoir consoler un ami et alléger sa souffrance, l'on se met à sa place, se dit-il. Je m'y mets... Je n'éprouve rien ! Sinon de la... Il a honte de prononcer le mot ! Même, à lui-même. De la joie ! Comment en arriver là ? Ce jour-là, en rentrant chez lui, Jafâr gamberge... Il est anxieux. Taraudé. Un bipède portant un si lourd amas de complexes, pourra-t-il avoir, une fois adulte, une cervelle normale ? Sera-t-il capable d'aimer ? De se faire aimer ? Fonder un foyer heureux, du moins ordinaire comme il a l'occasion d'en faire la connaissance dans les romans qu'il lit ? Comme il l'a vu ou le voit de ses yeux sur le tas avec la famille de Jawad puis avec celles de ses deux amis lycéens ? Il précise sa question : après tout ce qu'il a encouru avec son despote de géniteur, pourra-t-il devenir, plus tard, un adulte normal ? Comme tout le monde ? Sur les bancs du lycée, n'a-t-il pas appris l'impact décisif, l'empreinte indélébile que laisse la relation parents-enfants sur la construction et le façonnage de la personnalité du même ? Jafâr est inquiet... Deviendra-t-il un bougre de toqué ? Si cela se trouve, il l'est déjà ! Sinon, comment expliquer l'énorme niaiserie qui faillit le dénuder, le montrer vil, bas, le mettre à ras de terre devant ses deux amis ? Ne les aurait-il pas perdus ? Au minimum, l'auraient-ils considéré maboul. Avec le

manque de considération qui s'en suivra... « Et alors ! » Deux si petits mots qui auraient pu, telle une bourrasque, balayer deux précieuses amitiés ! Deux petits mots, d'un total de sept lettres, éjectés en l'espace d'une minuscule seconde ! Les mots... Quel pouvoir, bon sang ! Jafâr se rebiffe. Il décide de ne pas être anormal, de ne pas être taré. Mais comment faire ? Il se triture la cervelle. Il ne sait pas pour le moment. Mais il fera tout pour ne pas l'être ou le devenir... Quant à l'ami affligé, ses deux camarades se sont convenu de ne pas le laisser seul. Tous les trois iront vendredi au cinoche voir un film égyptien. À défaut, indien. Pour leur ami, ils essaieront de dénicher un long-métrage qui ne fait pas chialer... Entre les films d'Égypte et ceux d'Inde qui investissent les cinoches de la ville, ce sera ardu, mais pas impossible ! Pendant les semaines qui suivront, ils entoureront leur copain en permanence. L'amitié entre les trois potes devient compacte. L'incident qui aura lieu un mois après l'augmentera d'un cran pour devenir confiance totale et solidarité sans faille. C'est un mardi de mai. On sort pour la récré.

Le prof ramasse sa paperasse et sort. Presque toute la classe est dehors. Jafâr et l'Akkarite attendent dans le corridor leur camarade qui s'attarde. Tout d'un coup, et au milieu d'un échange de termes brefs et étouffés, ils entendent un bruit sec, suivi d'un deuxième. S'approchant pour s'enquérir de la situation, ils vont immédiatement comprendre. Bouché à l'émeri, malabar et cancre de la classe, un collègue, gros et très grand, dénommé par tous « Grosse Patate », sort, faisant de son nez et à l'évidence tendu. Il est accompagné par son compère, un foutriquet, tout aussi nigaud et appelé tantôt par son « ombre », tantôt par son « acolyte ». Le Tripolitain sort après, pommettes écarlate. À la vue des empreintes rouges sur ses joues, ses potes saisissent vite que c'est l'« œuvre » de

« Grosse Patate ». Celui-ci vient de lui administrer deux tartes bien « cuisinées ».

- Pourquoi ? Que s'est-il passé ? demande Jafâr à l'ami à la figure résignée et manifestement effondré.
- Je crois deviner... Le fumier habite dans la même rue. Deux immeubles plus loin, répond-il.
- Ce cochon, serait-il jaloux de toi ? Je remarque que, souvent, il te regarde de guingois, enchaîne l'Akkarite.
- Samedi dernier, j'étais à l'épicerie du coin. Flanqué par son père, « Patate » y était également. À l'instant où il m'aperçoit, l'homme se met à tancer vertement son rejeton... Le bougre n'y allait pas de main morte, raconte le Tripolitein.
- « Tu vois, grosse noix, dans cette putain de vie, ce ne sont ni les centimètres ni les kilos qui pèsent dans la balance ! Regarde ce malingre qui se plante ici devant tes mirettes ! Dis-moi, fils de clebs, t'arrive-t-il aux épaules ? Puis, parlons tonnage !... Pèse-t-il autant qu'une de tes deux baleines de quilles ? Peux pas le jurer, mais j'en doute ! Mais enfin, qu'as-tu, tire-au-cul, pour pas être comme lui, appliqué et studieux ? Ne pourrais-tu pas, une fois, une seule fois, rien que pour narguer ton fils de garce de géniteur, céder ta place de cancre à un autre merdeux comme toi ? Écoute-moi bien, gros lézard qui ne ramasserait pas même sa propre moitié si elle venait à choir à ses pieds, tu vas promettre là, à l'instant, que ça va changer... Combien de fois t'ai-je crié à l'oreille que le directeur m'a textuellement dit : « Cube est une race inexistante dans ma boîte » ?... Maintenant, ouvre encore plus tes feuilles à ce que je te dis... Si, en fin d'année, tu ne passes pas, tes si bien rondelets de muscles iront s'exercer dans notre souk qui est en manque de porte-faix râblés. Tu seras

ainsi, pour une fois, de quelque utilité ! » lui éjecte son père au nez de l'épicier et d'une cliente qui se trouvait là par hasard. Pauvre type ! Vous auriez vu sa trombine ! En charpie... Particulièrement son oreille gauche. Rouge, mortifiée, presque délogée. Il faut dire que la brute s'était tellement amusée avec ! Bougrement embarrassé, je n'étais pas à l'aise, vous imaginez... De cette comparaison, je pouvais me passer ! Quel plouc de père ! Depuis ce jour, « Patate » n'a pas cessé de me regarder de travers. Mais aujourd'hui, il passe aux actes. Il s'approche de moi, encore sur mon banc et, sans crier gare, me flanque la paire de tartes. Conséquentes, n'est-ce pas ? J'essaie de me défendre. Le colosse me fixe comme si c'était par des cordes et me file un conseil d'« ami » (!) : « Et de rester tranquille et de ne surtout pas avoir l'idée d'aller gémir devant la truffe du chimpanzé !... » dit-il.

Les deux copains pigent vite l'allusion au chef de l'établissement qui, bien que sa tête rappelle celle d'un primate et qu'il soit aussi petit qu'un chicot, il n'en demeure pas moins qu'il reste, à tous égards, un homme à poigne et un directeur hors pair.

Loin de faire le poids, la victime admet sa défaite, la nuque ployée.

- Ça ne passera pas ! éjecte Jafâr. Il est vrai que cet ours est bien plus costaud que chacun de nous. Mais à trois, pas de problème. On pourra lui foutre une déroutée qu'il n'oubliera pas de sitôt. À l'instant même, si le cœur vous en dit. On y va ? enchaîne-t-il.

L'Akkarite, enthousiaste, opine du chef. Le Tripolitain calme le jeu.

- Minute, les gars ! J'ai, peut-être, meilleure idée. Mon cousin me l'a filée il y a quelques temps. On en parlera, dit-il après une minute de réflexion.

Le Tripolitain est catégorique. Il compte suivre le conseil de « Patate ». Il n'ira pas piailler... Non plus, le dira-t-il à son père. Aussi, promet-il à ses deux potes de leur dévoiler son dessein – l'idée de son cousin – le moment venu... Il est assuré de leur soutien inconditionnel.

Le mardi suivant. Le plan est figolé. Les trois sont prêts. Le Tripolitain entre en classe quelques minutes avant la fin de la récré. Jafâr se tient près de la porte et le troisième compère au bout du corridor pour déclencher, le cas échéant, le signal d'alarme. Un surveillant ou un prof qui pourrait montrer son nez... Tout se passe comme sur du velours ! Sur le siège du ballot, le premier dépose plusieurs fils puis un point par-ci, un autre par-là d'une colle sans pitié et presque de la même couleur que la chaise. Quand les potaches entreront, Jafâr et l'Akkarite se mettront debout, tout près du siège piégé, en manœuvre de camouflage.

Comme dessiné, dandinant, le lourdaud se pointe. Roulant les mécaniques et guignant d'un regard torve les deux diabolins, il les pousse avec dédain et s'affale telle une outre sur sa chaise... Et c'est parti...

Ce que les trois coquins voient immédiatement, les collègues, à commencer par l'intéressé lui-même, ne le saisisront que quelques secondes après. Le mec veut ajuster son croupion, la chaise bouge avec. Il tournicote, elle tourne avec. Il veut se redresser. Impossible. Il se démène... Rien à tirer ! Le siège fait partie intégrante de sa paire de fesses ! La figure du type se rend écarlate...

- Eh, Dodge ! Qu'as-tu à gigoter comme un macaque ! Tu veux prouver que t'es pas distingué ! Te fatigue... C'est notoire ! Ou peut-être qu'une guêpe se plaît à faire la balade dans ta culotte ? lui lance le prof de philo arabe.

La soixantaine, gringalet, doué d'humour acerbe et vrai pitre de par son caractère, son museau et ses petites

bacchantes bien ciselées, ce prof a l'habitude d'appeler les glandeurs et rois du *farniente*, par une marque d'auto. Le nom de la marque est alloué selon le gabarit ! Dodge est du très gros...

- Monsieur ! Euh.... Hem...
- Dame, j'exagère ! Car, hormis ton carafon... Disons, question chair et os, pour être clair, question masse corporelle, ce serait injuste que de prétendre que tu manques de distinction !
- Monsieur je ne sais pas ce qu'il y a... Euh...
- Mais lève-toi bon sang, et arrête de cafouiller. On a des gaz ? La dysenterie ? Le p'tit coin, tu connais le chemin, non ? De toute façon tu restes, tu quittes, c'est du pareil au même... Allez, on se grouille...

Le bougre essaie de se mettre debout. La chaise suit. Devant le tableau, la classe entière, à commencer par le prof, pousse alors un rire qu'entendront les classes voisines... Les trois mousquetaires rient aussi mais, sachant à l'avance de quoi il retourne, ils s'occupent davantage à se bigler entre eux qu'à s'esclaffer. La victime accusera le Tripolitain d'en être l'auteur et ses deux camarades Akkarites de complices.

Tel un éclair, l'affaire atterrit dans les tympans du troglodyte. La terreur rapplique avec le surveillant, son lieutenant. Il commence par ordonner l'affranchissement de Dodge. Dans un silence de cimetière, le directeur assiste, tel un totem, au démantèlement du piège. Feuilles pendantes, lèvres retroussées et mains jointes derrière le dos, il ne dit mot. En lambeaux, le froc de Dodge entame sa retraite sur-le-champ. Comme si de rien n'était, le directeur ordonne après, la reprise immédiate du cours.

L'accusé est convoqué. Il nie en bloc. Les deux « possibles » complices font de même. À la question : « pourquoi l'accusez-vous ? », la victime fait la lippe et reste muette. Le surveillant s'acharne. Dodge finit par

cracher le morceau. La paire de claques... Il avouera même, suite à l'entrée en scène de l'« homme des cavernes », que les claques n'étaient pas fichues de main morte. Pourquoi les claques ? Il reste et restera muet jusqu'au bout sur ce point. Il ne peut naturellement évoquer ni l'humiliante et mémorable avanie que son père lui infligea à l'épicerie, ni les sentiments de jalousie qu'il nourrit vis-à-vis de son collègue. Tout le monde est persuadé que le coupable est le trio. La classe, les profs, même le directeur et son lieutenant... Mais dur comme silex, le trio tiendra bon. Devant l'absence de preuve formelle, l'impopularité de la victime et surtout la paire de tartes injustifiées et injustifiables et dont, hormis les trois potes et Dodge, personne ne connaît la vraie raison, le directeur met point final à l'enquête. Le surlendemain, les deux protagonistes écoperont, comme punition, trois heures hors classe. Le premier, pour les beignes qu'il flanqua. Le second, pour ne pas l'avoir signalé à la direction. De plus, Dodge est menacé par le troglodyte en personne et en présence de son primitif de père, convoqué pour l'occasion, que s'il lève la main une deuxième fois sur qui que ce soit, il sera définitivement chassé de la boîte, avec, à la main, un rapport mentionnant noir sur blanc la raison du renvoi. Le surveillant, présent au briefing, rapportera que le père, en rage contre son fils, aurait désiré lui flanquer, au nez du directeur, une paire de calottes, plutôt deux !

- Ce serait plus équitable ! clama-t-il.
- Monsieur, si le cœur vous en dit, vous vous exercerez sur votre descendance dans votre cabane ! Ici, vous êtes uniquement pour écouter, balança le directeur à la figure du mec qui en resta coi.

Le soir, sur le chemin de retour, Jafâr songera à ce mufle de père qui tança son fils en public, au beau milieu de l'épicerie. Se peut-il que le géniteur goujat ne soit pas une

race exclusivement « Talassine » ? s'interroge-t-il. Aussi, tout en restant persuadé que la méchanceté de son père à lui reste inégalée, il n'a pu s'empêcher d'avoir quelque consolation, laquelle lui engendra toutefois une certaine gêne.

Suite à cette affaire, les trois mousquetaires seront soudés par une amitié à l'épreuve de tout. Les vendredis, avant et après le cinoche, ils flânent dans la cité où les orangers abondent. Propres, ses boulevards sont également ornés d'oliviers et palmiers. Cafés, restaurants et magasins scandent à longueur de journée les chansons des idoles d'Égypte et du monde arabe : Farid El Atrache, Asmahan, Najate, Abdul Wahab, Chadia, Abdul Halim, mais aussi les stars libanaises Feyrouz, Sabâh et d'autres encore. Néanmoins, Oum Koulçoum, la *Diva*, *Kawkab el Chark* (*l'Astre de l'Orient*), est, sans conteste, la reine, non seulement aux yeux des Tripolitains mais de toutes les masses arabes aussi. C'est au cours de leurs insouciantes balades dans les ruelles de la ville, que les trois lycéens s'imprègnent à se griser de cette sublime musique. Tripoli est en fête permanente. La nuit, les commerçants ferment boutique tard. Certains bars et épiceries restent même ouverts jusqu'à l'aube.

Ils partent en vacances d'été. Jafâr renoue avec l'Esswane. Outre ses belles rives, il revoit les copains, son grand-père et, bien sûr, oncle Youssef. Cet été, l'adolescent aura, à sa grande surprise, l'occasion de voir le dernier en rogne pour la première fois de sa vie. Le vieux ne mâche pas ses mots. Il rouspète, se déchaîne même contre et le très célèbre présentateur de « Radio du Caire » et les responsables égyptiens. En effet, par sa langoureuse voix, le premier faisait endormir le peuple sur de gros mensonges lancés à s'enrouer les premiers jours de la guerre du 5 juin qui opposa Israël à ses voisins arabes, appelée aussi « Guerre des Six jours ». Le mec bombardait

les tympans des peuples arabes qui l'écoutaient tel le messie par d'éclatantes victoires, l'écrasement même de l'ennemi, lequel, pauvre de lui, sera, sous peu, « rayé de la carte ». Et voilà que le sixième et dernier jour du conflit, la réalité se révélera être à mille lieues de ses allégations donquichottesques. Quant aux seconds, ils ne sont plus, aux yeux de Youssef, que des nullités qui maîtrisent l'art de raconter des bobards et rouler les mécaniques, lesquelles se révéleront carton !... Son conseil, et pour l'un et pour les autres, est de chercher un trou et s'y fourrer pour la vie. Subjugué par l'emphase voire la virulence que manifeste le vieux sur la question, Jafâr ne manque pas de noter son silence total sur une autre affaire, autrement cruciale, celle-là, pour le jeune. Pourquoi oncle Youssef pratique-t-il sa bonne jugeote ici et oublie de faire de même quant au drame qui se déroule et se perpétue depuis une éternité presque devant son pif ? Au foyer de Jafâr. Il n'arrive pas à se l'expliquer. Aussi restera-t-il longtemps sur sa faim quant à une explication même demi-plausible.

Pour ce qui est de son père et connaissant ses habitudes, Jafâr prendra soin cet été, comme auparavant, de ne pas le croiser. Partant du principe que si, par hasard, vous rencontrez un bipède que vous n'aimez pas, changez de trottoir ! La personne que vous n'aimez pas, ne vous aime pas... Et tout le monde est quitte !

Le jeune homme passera un été magnifique même s'il ne voit plus la fille de Tripoli avec qui sa relation n'a d'ailleurs guère dépassé le stade visuel, même s'il est biquotidien ! Un jour il se surprend à beaucoup y penser. L'aime-t-il ? C'est quoi l'amour ? se demande-t-il. Désirant en savoir plus, il décide de s'ouvrir à son vieil ami.

- Oncle Youssef, accompagne-moi jusqu'au grand figuier. Je veux te montrer quelque chose. Grand-père va tarder.

- Allons-y petit. Quelques figues à négocier par la même occasion ne sera pas mauvaise idée ! dit-il à voix basse.

Jafâr sait qu'oncle Youssef raffole du fruit. Lui qui a un généreux figuier presque à sa fenêtre, n'en profite qu'en cachette, de peur de la langue de la matrone qui le surveille de près ! Le succulent fruit lui étant interdit. Aussi, prend-il sa liberté avec son jeune ami.

Le vieux et le petit se dirigent vers l'arbre désigné. En cette fin d'août, la torpeur estivale au pays du cèdre commence à s'étioler. Les fins d'après-midi deviennent abordables. Le champ est entouré d'une douzaine de figuiers prodigues, de différentes espèces. Arrivés sur place et après avoir englouti quelques fruits, Youssef s'assoit sur le bord d'une rigole pour être plus à l'aise. Le jeune se met à côté. Position où il sera plus à même de vider son sac sans être obligé de regarder son ami en face. Le vieux tourne légèrement sa fiole et l'interroge des yeux sur l'objet de la balade.

- Oh ! Pas important... Pas important...
- Arrête de gambiller petit et vide ton coffre. Tu parais soucieux. Pas d'inquiétude. Puits profond suis-je ! Les secrets qui y tombent y demeurent...
- Euh... Je voulais savoir si ce trou là-bas pourrait bien être un terrier de serpent. Euh... Oui c'est ça. Méchante créature !
- Pour ce qui est du terrier, cela se pourrait bien. Quant à la méchanceté de l'animal, je ne sais pas... À moins d'avoir la guigne de marcher dessus par inadvertance... Comme cela arriva, un jour, à ton père, alors jeune homme... Ah, je m'en souviens... Que c'était laid ! Pendant trois jours, l'ange de la mort n'arrêtait pas de lorgner le malheureux et tourner autour... On le croyait perdu. C'est qu'Allah, que Son Nom soit loué, avait d'autres

desseins. Le quatrième jour, jugeant que c'est assez, Il décide d'intervenir. Il était temps... Aussi, par sa paume divine, saisit-Il le bras de ton père, à moitié parti, le tira d'entre les deux bords et le ramena sur terre. Après le terrible et lâche assassinat de leur fils aîné, un gaillard dans la fleur de sa jeunesse, tes grands-parents avaient besoin de tout sauf d'un deuxième drame !

- Dommage ! C'eut été bon débarras ! éjecte presque Jafâr qui, à la dernière fraction de seconde, réussit à vaincre sa haine et ravalier sa tapette.
- Mon p'tit, ce n'est ni pour le terrier, ni pour le fruit dont je raffole que tu m'as fait venir ici. Dans tes yeux, dans ton gosier, il y a des mots que tu n'as pas encore dits.
- C'est-à-dire... Ah... Euh...

Devant le cafouillis du jeune, le vieux élude subtilement le sujet. Quelques secondes après, le doigt sur les lèvres et secouant doucement l'épaule de son voisin, il ordonne le chut et pointe l'index vers le saule en face. Un couple de passereaux est en train de folâtrer et sautiller de branche en branche, provoquant un friselis léger et douceâtre. Youssef, en dépit de sa vue qui commence à s'embrouiller, tente de suivre leurs batifolages.

Le vieux ne dit plus rien, se contentant de les observer et d'admirer la splendeur et sans doute le Créateur qui est derrière... Jafâr suit des yeux également, mais le carafon est ailleurs. Son ami le sait. Il n'insiste pas. Reste muet.

- Oncle Youssef, je ne sais rien d'elle. Son nom, sa religion, ce qu'elle veut... J'ignore tout d'elle... chevrote le jeune subitement.
- Ça viendra en son temps. Où crèche-t-elle ? Tu l'aimes ? Tu trembles petit. Écoute... Où est le mal à aimer et être aimé ? Bien au contraire. Sans cette grâce, l'on devient citron sec, ratatiné, avachi. L'on

À l'ombre d'autrefois

s'ennuie et l'on se rend ennuyeux, emmerdant même. Aride comme le désert d'Arabie. Que je n'ai pas eu l'honneur de visiter...

- Mais oncle Youssef...
- Imbibé du parfum de l'amour, l'on vit dans le réel ce que les autres vivent dans le rêve. L'on...
- Oncle Youssef...
- Je sais que tu en as des choses à dire, des pages à lire et des poèmes à écrire... D'abord, rassure-toi, t'es pas le premier à être pris dans son filet. Auquel cas, n'essaie pas de t'en défaire. De toute manière, on ne peut pas s'en dépêtrer, même si la tête s'en mêle ! Du moins pas aussi facilement qu'on le croit... Tu te sens, peut-être, culpabilisé ? Alors laisse-moi te raconter cette histoire qui t'aidera à accepter ta condition, t'en réjouir même.

Étonné par l'emphase, voire l'envolée lyrique du vieux, Jafâr, qui s'apprêtait à confier son secret, se tait alors et se complaît à écouter.

- À Bagdad, du temps d'Haroun El Rachid, il était une fois un imam qui prêche la bonne parole dans une mosquée. Calots écarquillés et bouche entrouverte, les croyants l'écoutent comme s'il était le messager du Ciel. L'homme décrit en termes succulents le paradis avec ses houris et éternelles magnificences d'un côté, et de l'autre, la géhenne avec flammes, braises ardentes et souffrances éternelles, elles aussi. Saisie par le récit, l'audience est émue. Subjugée même. Les larmes ruissellent sur les pommettes. À la différence de ses pairs, l'un des fidèles, estimant qu'il a assez entendu, se lève et fiche le camp. Dehors et à sa surprise, il ne trouve pas l'âne qu'il attacha près de la porte à son arrivée. Il revient, interrompt le discours et criant au voleur, affirme qu'un maraudeur a chipé sa bête.

- Oncle Youssef... interrompt Jafâr qui commence à s'impatiser.

Le vieux ignore son jeune ami et poursuit son laïus.

- L'imam stoppe alors sa tirade, lève sa main et, exigeant l'attention, lui lance : « Mon gars, ton baudet a disparu, dis-tu. Minute, la bête est peut-être ici, parmi nous ! Attends ». Il se met face à l'audience et proclame : « Fidèles, ici présents, qui parmi vous, n'a jamais connu l'amour dans sa putain de vie ? » Un quinquagénaire à la barbe poivre et sel lève alors la main. Désignant cet homme par l'index, l'imam se tourne alors vers l'accusateur et lui dit : « Ami, ton âne, nous l'avons trouvé. Le voilà ! »
- Elle est de Tripoli. Tout au long de l'année scolaire, je l'apercevais sur le chemin de l'école. Elle se tient sur son balcon, au premier étage. Bien que je la voie deux fois par jour, je ne sais pas si elle attend que je passe... Si elle m'attend... Ou si elle se laisse caresser le visage par l'air frais... Ses joues ont la couleur rose de la fleur de pommier sauvage... Je ne sais rien de plus... Je ne sais pas si je l'aime. C'est quoi l'amour oncle Youssef ? Si l'on est amoureux, comment le sait-on ? dit le jeune, encouragé par l'histoire de Bagdad.
- Mon p'tit quand on aime, on le sait. Dis-moi... Lorsque tu ne vois pas ta dulcinée du balcon... Les week-ends, les nuits, comment es-tu ? Comment tu négocies tes heures ? Voilà plus de deux mois que tu ne l'as pas vue...
- Terriblement impatient. Début octobre ...
- Je dois conclure que tu ne l'es pas. Du moins pas encore. J'ai toutefois noté que lorsque tu commenças à en parler, ta frimousse devint rouge comme pivoine. Les préludes, sans doute !

À l'ombre d'autrefois

- Tu t'y connais oncle Youssef. Tu as dû aimer ton épouse, tante...
- L'on ne se marie pas forcément par amour. Ce sont les parents qui s'en chargent. Du moins de notre époque...
- Alors d'où tiens-tu tout cela ? T'as aimé une autre femme ?
- Non plus... Mais dis-moi, petit, vos fainéants de profs, que font-ils ? Pérorer pour pérorer ? S'exercer les gosiers ? Avec quelles futilités et brouilles vous bassinent-ils ? Ne vous apprennent-ils pas la poésie arabe ? Elle est belle la poésie arabe... Particulièrement les poèmes d'amour...
- Mais n'es-tu pas illettré à l'instar de grand-père ? Pas vrai ? Comment as-tu appris la poésie, oncle Youssef ?
- Je connais quelques poèmes du fameux « *Majnoun Layla* ». Ils sont magnifiques... Le gars était fou de Layla, sa bien-aimée. C'est le cheikh, imam de notre mosquée, qui nous en abreuvait. Il les récitait par cœur et nous les faisait réciter. Ce respectable homme, je le vénérerais. Qu'Allah garde son âme au paradis. Non seulement, il connaissait et récitait par cœur les vers des grands poètes, mais il nous racontait leurs histoires, leurs anecdotes avec les califes et les princes... C'est de lui que je tiens l'histoire de Bagdad. J'en connais d'autres...
- Mais à la mosquée, l'on vous apprenait la poésie ou les textes sacrés ? réplique Jafâr qui, bien qu'il ne désire pas s'écarter du sujet, se rend curieux et perplexe par la révélation.
- Les deux. À l'intérieur, les textes sacrés. Dans la cour, nous nous rassemblions autour de ce grand monsieur qui prenait alors de l'élan et partait... Que d'histoires sur l'amour, l'honneur, le courage, la

loyauté, la fierté, la clémence, la générosité, la bienfaisance, porter secours... Nous autres, marmots et adolescents, assis devant lui sur une natte, l'écoutions telles des statuettes. Certains parents, en colère, rappliquaient parfois et traitant l'imam de fou à lier, prenaient leurs bambins de force !

- Pauvre femme, tu ne l'as, donc, point aimée !
- Écoute mon petit, ma bonne femme n'est pas si pauvre que cela ! Tu crois que ton bougre de grand-père épousa ta grand-mère par amour ? Pourtant et les deux épouses et les deux époux ne sont pas si malheureux que ça ! Mais dis-moi, p'tit, tu as seize ans. Parles-en à ton père...
- Oh, T'es f... ! rétorque Jafâr en reflexe, avalant de justesse le terme « fou » par respect. Non, je ne...
- Je comprends... J'ai meilleure idée. Je prendrai moi-même l'affaire en main. J'en parlerai à ton grand-père. À ton âge, il est normal d'être timide quant aux affaires du cœur. Si Allah le veut, la fille de Tripoli sera ta femme. Tu peux compter sur oncle Youssef...
- Non et non ! Tu ne diras rien. Ne m'as-tu pas donné ta parole ? Dit que tu étais un puits et que les secrets qui y tombent s'y enterrent ? Et puis je ne suis pas sûr de mon amour...
- Pas une raison ! T'es à ses débuts. C'est plus qu'assez...
- De son amour...
- Pardieu ! se collerait-elle matin et soir sur la balustrade à l'heure où tu passes, rien que pour se dorer au soleil ?...
- Je ne connais ni son nom, ni sa famille...
- Pas une raison ! Suffira une visite au domicile de ses parents. Nous y entrerons au grand jour et par la grande porte ! Tu connais son balcon, donc son adresse...

- Mais oncle Youssef, elle est peut-être musulmane...
- Pas une raison ! Mon neveu prit pour femme, une chrétienne, il y a plus de vingt ans. Ils ont sept marmots et vivent comme le reste du peuple. Pas impossible qu'ils se chamaillent ! Toutefois, on les entend pas !
- Écoute oncle Youssef, pas une syllabe ni à grand-père ni à qui que ce soit. À votre époque on se mariait à l'âge de seize ans...
- Même parfois plus tôt...
- C'est possible, mais moi je ne veux pas me marier maintenant.
- Tu es têtu, mon fils. Mais si c'est ton souhait...
- Ça l'est. Pas un mot... S'il te plaît.
- Comme tu l'entends. Aussi sous cet arbre, enterrons-nous dans le terrier ce que tu m'as dit, si cela est ta volonté. Après tout, c'est peut-être mieux ainsi... Dans ces affaires, comme dans les autres, toutes, qui de nous, terriens, peut savoir ce qui est bien et ce qui ne l'est pas... Demain, à la mosquée, lors de la prière de l'aube, je demanderai au Tout Haut de te guider et d'avoir l'œil sur toi, petit. En contrepartie, des figues que j'ai sifflées, tu ne diras pas une syllabe. La nouvelle risque d'effrayer sur les feuilles de la bonne femme. La machine sait démarrer mais ne sait pas s'arrêter !
- Eh là ! Le café se morfond d'attendre Youssef ! Tu te grouilles ! crie le grand-père qui rapplique.
- Nous y voilà ! rétorque Youssef.
- Écoute monsieur, démarre pas ton starter ! Pas une seule figue, martèle Youssef à l'adresse de son ami, une fois sur place.
- Mon œil ! répond le grand-père.
- Le petit fils est témoin.
- C'est vrai. Pas une seule, enchaîne le jeune.

- Mon œil !

Voyant que sa parole et celle de Jafâr n'étaient que vent, Youssef, renfrogné, fait la lippe. L'adolescent lui décoche un regard et fait de même.

- Après tout, si t'es pressé... Si tu trouves que soixante-dix berges, c'est assez !...

Youssef est diabétique. Une prise de sang unique qu'il subit il y a des années, était, à l'époque, plus qu'assez pour lui et pour le reste des bipèdes de ces contrées. On lui dit alors qu'il a « trop de sucre dans le sang ». On lui dit aussi que ce n'est pas bien que d'avoir trop de sucre dans le sang... L'on s'arrêtera là ! Il ne subira plus une deuxième ! Suivant les préceptes des anciens, et parce qu'on lui a affirmé que c'était sérieux, il se contentera alors d'un régime, au mieux, approximatif. Un effort déjà colossal ! Allah pourrait lui aussi, de son côté, y mettre du sien et s'occuper du reste... C'est qu'avec le temps, la maladie gagnait du terrain, atteignant les yeux qui commençaient à flancher. Ne plus voir, un jour, lui fiche la pétoche. L'effraie... Youssef qui pouvait parler de tout, sauf de ses misères, déclare un soir de mai devant Jafâr et son grand-père, que ce jour-là, il aura, pour sûr, le culot de demander au Tout Haut d'avoir la bonté de le soustraire d'ici-bas.

- Le jour où je ne peux plus regarder les mêmes gambader, les passereaux batifoler, les épis onduler sous les brises et les fleurs éclore au printemps, je Le supplierai d'avoir la gentillesse de me prendre l'âme... confia-t-il, la voix basse mais claire et audible.

Jafâr s'en rappelle bien. Non seulement parce que ce n'était nullement dans les habitudes de Youssef que de se plaindre sur son sort, mais parce que le grand-père ne put s'empêcher alors d'avoir la gorge nouée et, ravalant sa

bave, d'émettre un glouglou furtif et sec. Sa tête et ses yeux injectés en disent long... Ceux de l'adolescent aussi.

Le jeune sait qu'oncle Youssef, comme il l'a promis, gardera dans son puits le secret de leur parlotte estivale sous le figuier. En effet, le vieux n'en dira mot ni au grand-père, ni à qui que ce soit. Aussi n'évoquera-t-il plus jamais avec lui la fille au visage fleur de pommier sauvage.

Ce soir-là dans son lit, Jafâr songera à la causette qu'il eut il y a quelques heures avec oncle Youssef et qu'il a pu retenir presque mot pour mot. Il est d'abord mécontent du comportement incompréhensible du Tout Haut, Lequel eut, *in extremis*, la fâcheuse idée de tirer son géniteur alors jeune homme de presque sous terre. N'aurait-il pas été plus équitable que de le laisser à son propre sort se dépatouiller avec le venin du reptile ?... Allah, se peut-il qu'Il soit aussi mal informé quant aux méfaits, sévices et violences que le monstre commettra dans l'avenir sur ses futures épouse et progéniture ? rumine l'adolescent. Il y a pensé lorsqu'il tendait cet après-midi les oreilles à l'écoute de l'histoire. Naturellement, poser au bonhomme cette question aussi cruciale soit-elle aux yeux du jeune, ne lui effleura pas même le crâne. Pour le vieux, telle pensée comporterait, pour sûr, deux péchés gravissimes : et mettre en cause la Volonté Divine et souhaiter la mort à son père. Impardonnables, non seulement aux yeux de Youssef mais également aux yeux de tous et toutes... Aussi, cette nuit, une question l'intriguera comme l'a toujours intrigué. Quelles sont les raisons qui sont derrière le respect, l'affection même qu'oncle Youssef et d'autres d'ailleurs, manifestent à l'égard de son père ? Pourquoi traite-t-on cet immonde de bipède avec tant d'égards, lui qui ne doit mériter que dédain et mépris ? Le gibet même ! Honnête homme, de plus plein de bon sens, Youssef ainsi que les autres ignorent, à coup sûr, les monstruosité que

le mec exerce dans sa cabane. Il n'y a aucune autre explication, conclut l'adolescent.

Cette contrariété mise de côté, Jafâr est satisfait, content même.

- T'es à ses débuts. C'est plus qu'assez. Elle ne se collerait pas à la balustrade... a-t-il dit.

Le lycéen est rassuré. Il en avait grandement besoin... Lui, même qui naquit et grandit dans un foyer qui ressemble davantage à l'enfer qu'à un gîte quelconque, n'arrêtait pas de se poser des questions sur sa vie, une fois adulte... Voilà qu'oncle Youssef lui apporte la réponse. N'a-t-il pas signifié qu'il est à même d'aimer ? Qu'il le fait presque ? N'a-t-il pas aussi insinué qu'il s'agit de « préludes » d'un amour RÉCIPROQUE ? Jafâr en est ravi.

En cette nuit estivale, et pour la première fois de ses seize printemps, Jafâr sent que les brises rafraîchissantes en provenance des collines et vallées verdoyantes du sud-est ne lui apportent pas que fraîcheur et douceur. Elles sont également porteuses de volutes d'espoir qui lui enduisent le corps et l'esprit quant à l'avenir. Caressé par ces pensées onctueuses, Jafâr, rassuré, glisse dans son pieu et dormira à poings fermés.

Plus tard dans la vie, avec ses tumultes et ses vacheries, à chaque fois que Jafâr souhaite trouver quiétude et apaisement, il s'allonge sur son lit, rabat ses paupières et revoit alors l'image du bonhomme qui gardait toujours retenue et mesure après la bonne nouvelle ; patience, calme et sérénité après la mauvaise. Se dessine alors sur ses lèvres un petit sourire, mélange de nostalgie et profonde tendresse. Ses yeux ne s'humidifient pas. Youssef n'aurait pas voulu. La paix intérieure qui habitait son vieil ami le couve alors affectueusement de ses ailes, se trouvant du coup mieux, résolu, serein et clément.

Jafâr parlera de la fille du balcon à son grand ami aussi. Oui, en personne. En effet, deux jours après la causerie

sous le figuier, Jawad arrive en vacances avec toute la famille à l'exception du père. Il passera tout le mois de septembre à Talass.

Jafâr est doublement heureux. D'abord, l'ami numéro un est là. Aussi, ce dernier accepte-t-il à présent et avec plaisir de découvrir en sa compagnie les splendeurs de l'Esswane. Il en est tellement enchanté qu'il admet regretter avoir manqué de noter auparavant tant de beautés, lesquelles n'étaient pourtant qu'à deux pas ! Étant plus jeune, ne passait-il pas le plus clair de son temps dans l'échoppe de son père ? Quant au Brésil, le travail se porte bien. C'est le pays de cocagne et il est gigantesque, relate l'ami. Ses oncles avaient non seulement accueilli la famille à l'arrivée il y a trois ans, mais lui avaient-ils donné aussi un coup de pouce pour démarrer dans le commerce. Comme à l'époque, Jawad seconde son père au boulot. Ce dernier en est tellement satisfait, qu'à son retour, le mois prochain, le dauphin aura son propre magasin, rien qu'à lui !

- Jafâr, je n'ai pas oublié ma promesse. Elle est plus que jamais d'actualité. Presqu'à portée de main. Un an, maximum deux. Si Allah le veut, je te ferai signe pour me rejoindre. Les affaires sont prospères et lucratives. Pauvre de Talass ! Ne te tracasse point. Mon signal. Tu attends mon signal... Mon père est au courant. Il t'aime beaucoup, tu sais.
- Mais...
- Te bile ! Mon dab ne le dira à personne. Tu peux en être certain... Il me l'a promis. Puis c'est incontournable. Je ne pouvais pas ne pas lui en parler. Il est d'accord, enthousiaste même. Au départ, pour te faire la main, tu commenceras à m'aider dans ma boutique. Après, tu continueras avec moi ou tu voudras naviguer tout seul. À toi de voir.

Jafâr est comblé de joie... Ce n'est pas qu'il a un penchant pour le commerce. Il n'aime pas particulièrement. De plus, il n'y connaît que dalle. Mais il y a des priorités ! Sa mère, ses sœurs... Le Projet... Le Grand Projet... Au vu de ces fraîches et fantastiques nouvelles, le jeune homme est désormais certain que la nuit noire que vivent ces quatre bipèdes ainsi que lui-même, ne sera bientôt qu'une bribe d'un mauvais souvenir... Dans peu de temps, tous verront l'aube d'un jour nouveau. Un jour ensoleillé, où le ciel sera bleu azur, pas un jour ou quelques jours, mais tous les jours et pour toujours. En signe d'amitié, son camarade lui offre une Seiko, montre japonaise de qualité. La mère de son ami, sa sœur et ses deux frères resteront à Talass. À l'exception de Jawad, qui semble avoir trouvé sa vocation dans le négoce, son père veut que le reste de la marmaille demeure au pays pour leur scolarité.

- À bientôt, Jafâr. Rendez-vous au Brésil dans deux ans tout au plus, lui dit-il, le jour de son départ.

Jawad est parti. Jafâr n'est pas triste. Bien au contraire. Ne seront-ils pas bientôt réunis ?...

Début octobre, il rejoint Tripoli et ses deux amis du lycée. La fille au visage fleur de pommier est au rendez-vous dès le premier jour. Bien qu'elle ne fréquente pas l'école, il n'est point difficile de connaître la date de début des classes. Toutefois, la quinzaine de mètres qui séparent le trottoir de son perchoir ne diminueront guère ! Jafâr n'ose pas aller plus loin... Il terminera l'année scolaire dans cet état. Les deux camardes l'écoutent quand il veut parler de sa « dulcinée » mais après la petite brouillerie du printemps dernier, ils ne prennent plus le risque de s'aventurer et se fourrer le doigt dans le guêpier ! Leur amitié devient indéfectible. Pendant cette année, les deux sœurs aînées se marieront. Jafâr est content pour elles.

Dans leurs nouvelles demeures, loin du tyran, ça ne pourra qu'être mieux...

C'est juin. Jafâr finit sa classe de première. À l'instar de tous les étudiants qui réussissent à l'écrit, il doit également passer l'oral, lequel se déroule à Beyrouth, ville que Jafâr n'a jamais eu l'occasion de visiter auparavant. Oncle Firass l'accompagne. Ils s'y rendent en autocar. Arrivés en fin de journée, ils prennent une chambre au troisième étage dans un hôtel donnant sur la fameuse place, El Bourj, cœur de la ville.

En ce jour de juillet, le jeune Talassin ne fermera pas l'œil de la nuit. Il la passera, perché sur la balustrade du balcon. Abasourdi, ébloui, aveuglé par ce qu'il voit. Sera à jamais gravé dans ses neurones le paysage qui s'étale devant lui. Songe d'une nuit d'été... La place, ceinturée de magnifiques palmiers, ne connaît pas de répit. Ici, la nuit signifie absence de soleil, pas plus. Passants, voitures, commerces, épiceries, cafés, restos, marchands ambulants, vendeurs de café arabe avec leurs sonnantes timbales en cuivre, cinémas, taxis, cireurs de chaussures, tout ce monde et ces choses génèrent, à deux, trois, quatre heures du matin, un mélange extraordinaire de cris, appels, braillements, voix, bruits et musiques aux divers rythmes et tons. Un spectacle à couper le souffle... Une splendide, éblouissante mosaïque de couleurs et de lumières vives, clignotantes ici, timides là... Un cocktail unique de tintamarre, activités et mouvements divers. L'on dirait des milliers de ruches humaines affairées. Beyrouth, métropole d'un indescriptible dynamisme, est en permanente fête, donnant l'image d'une ville qui ignore la nuit. Une cité d'une vitalité inégalable, affichant ouvert 24/24. L'Akkarite est époustouflé...

Jafâr rentre à Talass, l'après-midi. Il a hâte d'en parler aux copains mais surtout à sa mère. Elle a le droit de savoir qu'il y a ailleurs. Ailleurs que le trou où elle vivote

depuis que ses yeux s'ouvrirent au monde... Un monde immonde, implacable, âpre, laid, tyrannique. Ne répétait-elle pas, jour et nuit, qu'elle ne continuait à respirer que parce que la mort daignât lui jeter une œillade ? Oui, Jafâr lui dira qu'il y a Ailleurs...

Cet été, la mère de Jawad, restée au pays avec les enfants, lui remet une lettre en provenance d'outre-mer.

Jafâr

C'est pour très bientôt... Dans quelques mois, vers Noël, tu pourras venir si tu veux, sauf si tu préfères attendre six mois de plus et finir l'année scolaire en cours. Mon père me l'a confirmé, hier. Je t'enverrai le prix du billet. Ne sois pas offusqué. Ce sera une dette. Tu me la rembourseras du fruit de ton travail une fois sur place. Ton refus me blesserait... Nous sommes amis. Tu dois l'accepter. Un compatriote de notre région se rendra au pays dans quelques mois pour y passer les fêtes de fin d'année. Il est d'un patelin voisin. Mon père lui en a parlé. Il te filera l'argent nécessaire ainsi qu'informations et indications quant au périple. Ce monsieur te contactera lui-même. Après, ce sera à toi de jouer. Tu n'oublieras pas de m'envoyer avec lui un billet où tu m'indiqueras la date approximative à laquelle tu comptes lever le camp. Ici, j'ai pignon sur rue à moi. Je l'ai inauguré en novembre dernier et ça tourne bien. Quand j'ai le temps, je pratique le volley-ball. Je n'ignore pas que tu en raffoles... Lorsque tu seras ici, tu pourras faire partie de notre équipe. Ici, les gens sont fous de foot mais le volley est également très populaire. Aussi t'ai-je envoyé un ballon pour t'exercer dès maintenant...

À bientôt,

Ton ami pour toujours

Jawad.

Jafâr n'arrêtera pas de jouer au volley les semaines suivantes. Par amour pour ce sport d'un côté et de l'autre, il ne veut pas décevoir son ami, une fois sur place.

Suite à cette magnifique missive, le jeune homme, dans ses causeries avec sa mère, va commencer à faire des allusions... Qu'il aime quitter le pays, partir à l'étranger... Sans, toutefois, nommer le Brésil. Et surtout, qu'elle ne s'inquiète nullement, le moment venu. Il est péremptoire et la rassure. Peu de temps après, il reviendra la chercher avec la petite sœur. Mais ce n'est pas dans l'immédiat. De toutes les manières, il le lui dira en son temps. Sa mère ne donne pas franchement son aval, mais ne s'y oppose pas. C'est plus qu'assez pour le fils.

- Lumière de mes yeux, que l'œil divin t'accompagne où que tu ailles... Est, ouest, nord, sud, n'arrête-t-elle pas de répéter à l'occasion.

À la rentrée, Jafâr mettra au diapason ses potes du lycée. Aux camarades de Talass, il ne va rien dévoiler. Aucun Talassin ne doit le savoir. Les deux amis l'encouragent. Mais, et l'un et l'autre lui conseillent de finir l'année scolaire.

- Ton bac dans la poche d'abord. Il serait dommage de larguer les amarres avant et perdre ce précieux outil...

Jafâr trouve le conseil sensé. Une semaine après, le projet du Talassin deviendra le projet des trois. L'Akkarite et le Tripolitain, à leur tour, se rendent tentés au départ, d'accord quelque temps après, pour prendre le large vers le Brésil. Tous les trois demeureront ainsi ensemble pour la vie... Au fil des jours, ils deviendront de plus en plus enthousiastes, excités même. Le Talassin jubile ! Il n'en rêvait pas autant ! Les deux camarades connaissent désormais Jawad à travers Jafâr.

- Vous verrez, c'est un vrai pote, ce Jawad. Vous ne pouvez pas ne pas l'aimer.
- Nous les quatre, formerons, là-bas, une de ces meutes ! dit l'Akkarite, frétilant.

Le tripolitain et Jafâr dodelinent de la tête.

Le Talassin est aux anges. Le rêve, jadis partagé uniquement avec Jawad, prend de l'ampleur. Il devient cyclopéen. C'est désormais le rêve des quatre. Quelle belle horde formeront-ils au Brésil ! La bande des quatre ! Jafâr est exalté. Il est même nerveux. N'est-ce pas le moment de partager la rêvasserie avec une autre personne ? N'est-il pas temps de jeter un pont entre le trottoir et le balcon ? Mais comment faire ? Il ignore même son nom. Il ne connaît pas ses parents. Une idée tombe... Maintenant que tout s'arrange pour le mieux, pourquoi ne pas demander à son ami Tripolitain d'en parler à son père ? Étant de Tripoli, ce dernier trouvera bien le moyen de se mettre en contact avec le père de la fille au visage fleur de pommier. Oui... Une bonne idée. Mais, de fait et après réflexion, est-elle aussi bonne que ça ? Le père de son ami, traditionnaliste comme pas un, voudra, pour sûr, avoir au préalable le feu vert du père de Jafâr. C'est incontournable. Certain même. Aussi, sur-le-champ, dès que l'image du despote effleura rien que la couche superficielle de son crâne, étouffe-t-il l'idée dans l'œuf. Il verra...

Les trois mousquetaires fréquentent, à l'occasion, le ciné. Les pubs qui précèdent le film ne sont jamais ratées. Le Talassin se souviendra toujours de la reine des pubs. Une Marlboro au bec, en latéral vers la commissure labiale gauche, chapeau cowboy, à califourchon sur un splendide étalon, le smart cavalier blond génère chez les trois jeunes, particulièrement chez Jafâr, les rêves les plus mirifiques et l'incommensurable espoir qu'Ailleurs, eux aussi pourront faire tout autant. Et cet Ailleurs sera le Brésil, le pays de Jawad. Pendant leurs insouciantes balades dans les venelles de la ville, ils n'arrêteront pas de parler, discuter, passer au peigne fin l'heureux et flamboyant futur qui les attend outre-mer... Au pays de miel...

Si... Ils arrêteront d'en parler. Complètement et pour la vie... Mi-novembre. Le songe des deux grands amis d'enfance aura duré un peu plus de quatre ans. Le songe de la meute, de la bande des quatre, quelques six semaines. Les rêves, tous les rêves de ce petit peuple ne vivront pas une seconde de plus. L'Atlantique et la Méditerranée qui portaient sur leurs vagues et flots, desseins grandioses et rêvasseries paradisiaques, les catapultèrent sur les falaises acérées des côtes. Aussi, plans et projets aux dimensions des cieux se sont déchiquetés et rendus volutes de vapeur... Néant...

Sur le bourg, la nouvelle tombe telle la foudre et sur Jafâr telle une météorite crachée par le dragon d'une satanique géhenne.

Talass, tout Talass est en deuil. Jawad n'est plus de ce monde. Le pressentiment et la petite crampe que Jafâr ressentit lors du serment prononcé par son ami la veille de son départ, inexplicables alors, sont explicables à présent. Jafâr s'en rappelle... Comment peut-il oublier cette historique causette matinale face à la chapelle ?

Son voisin n'a pas de courant. Jawad est bricoleur depuis son enfance. Amène de plus. Il veut donner un coup de main. Une main humide ou le câble humide, l'on dit. Toujours est-il qu'en besogne pour restaurer le courant, le jeune homme se fait électrocuter et rend l'âme sur-le-champ.

En ce samedi pluvieux, Jafâr est pulvérisé. Ses rêves, partis en l'air telle une poignée de sable au gré d'une bourrasque de Khamsin, lui importent, certes. Mais le pire pour lui, c'est qu'il ne verra plus jamais son ami, l'ami d'enfance. Le numéro UN est bel et bien biffé de cette terre à la fleur de son âge.

Ne supportant plus la vie au pays des « merveilles », le père fermera boutique quelques mois après le drame pour retourner au bercail, le cœur brisé pour la vie. Il restaurera

son échoppe de Talass et s'y met... Avec le dauphin en moins, le pep n'est pas au rendez-vous. Il ne le sera jamais... Aussi, n'arrêtera-t-il pas de pester contre le destin et maudire le jour où il crut que le bonheur se trouve ailleurs. N'était-il pas à portée de main ? Ne pouvait-il pas être dégoté sous le soleil du pays ? L'or et le diamant qui miroitaient au loin étaient-ils autre que leurre, mirage et surtout poisse ?

Le numéro UN est parti... Rien qu'une fraction de seconde aura été suffisante pour le propulser dans l'au-delà. Le discours que Jafâr tenait à sa mère va changer de ton et d'emphase. La maman mettra ce manque d'intérêt et de punch sur le compte de la disparition de son grand ami. Elle n'a pas tort. Mais elle ignore le reste... Les grands desseins qui se sont tissés dans le secret devant la chapelle et qui vivront quatre ans dans le secret aussi... Elle les ignorera pour le reste de sa vie.

Lundi matin. À 8 heures, les deux amis remarquent chez leur camarade, une mine lugubre. Ils rongent leur frein. À la récré, Jafâr finira par cracher sa lave brûlante. Entouré de ses deux potes, les trois se retirent au fond de la cour et se mettent à chialer comme des mioches sans mot prononcer. Au début et pour des semaines encore, ils n'aborderont pas le sujet. À la rentrée des vacances de Noël, c'est le Tripolitain qui s'aventure.

- Écoutez les gars. Un parent de la famille vit au Brésil depuis de longues années. Si vous voulez, je toucherai un mot à mon père. Nous pourrions, peut-être, ne pas abandonner notre plan...
- Sans moi, rétorque Jafâr, mordicus, mettant un frein brutal à l'élan de son camarade. Je n'irai jamais là-bas. Pour moi, ce pays, à l'instar de Jawad, est enterré, enchaîne-t-il sur un ton sans appel.

L'ami Akkarite ne dit rien. Le Tripolitain stoppe net son discours. Jafâr ne veut plus faire de plans... Aussi, n'en parlera-t-on plus jamais...

Jafâr continuera à passer les week-ends et jours de congé à Talass avec les copains du village, jouant parfois au volley. Mais de temps à autre, il préférera traîner seul sur les rives de l'Esswane. Au cours de ces promenades en solitaire, il est entièrement avec Jawad, lequel découvre tardivement les splendeurs de la rivière. Lors de sa dernière visite, il le confia à Jafâr qui rétorqua qu'il n'est pas trop tard. Ils avaient même fait un autre pacte, ici, sous le fameux platane. Dans quelque temps, lorsque Jafâr sera sur place et bien établi, ils retourneront au bled tous les étés. Et une fois mariés, ils visiteront le pays avec épouses et marmaille. Jawad ajouta alors que ce sera faisable et facile car ils seront riches. Jafâr s'allonge de temps à autre sous ce platane qui en fut témoin. Pendant ces moments, s'adonnant aux souvenirs, aux rêves d'autrefois et aux larmes il souhaite que personne ne le dérange. Souvenirs... Souvenirs... Que reste-t-il de ce grand ami ? Sinon les images d'un passé... Un passé qui ne sera jamais autre chose que passé... Si ! Il en reste... Trois lettres, la montre Seiko et le stylo Parker qu'il lui offrit avec le ballon... Ce ballon de volley, à présent tout raviné, labouré, agonisant. Voilà tout ce qui reste de cet ami hors pair, irremplaçable. À l'instar du père de Jawad, Jafâr est en rage... Contre le destin, contre cette lointaine terre qu'on dénomme Brésil, contre le voisin brésilien, contre l'eau encore collée sur ses paumes ou sur le câble, contre l'électricité et William Gilbert, père ou l'un des pères de cette putain de trouvaille. Il est en rogne contre les oncles de Jawad qui n'arrêtaient pas de décrire ce pays comme s'il était le paradis. Le plus mirifique des paradis qui happe un ami comme celui-là, n'est pas paradis. Il est enfer. Jafâr ne trouvera jamais un ami tel que Jawad,

pense-t-il. Aussi, de temps à autre, passe-t-il à l'échoppe, lieu aux souvenirs indélébiles, pour dire bonjour au père de Jawad et se remémorer les moments d'antan... Après son retour, le bonhomme n'est plus comme autrefois. N'est plus le même. Devenu sombre, replié sur lui-même. Toutefois, les visites de Jafâr redonnent toujours à cet homme brisé le sourire qu'il a perdu. Souvent, à la vue de l'ami de son fils disparu et au milieu de ce sourire inachevé, il essaie de se contenir et dissimuler ses larmes. Sans succès. Jafâr aussi...

Le jeune homme est triste. Cafardeux. Il réfléchit... En dépit et malgré tout, a-t-il le droit d'abdiquer ? Le pourrait-il ? Malgré et en dépit du trou noir, du noir dans lequel il flotte depuis des mois, qui le submerge, l'envahit, s'infiltre dans ses entrailles, les responsabilités changent-elles ? Elles ne changent et ne changeront pas. Restent et resteront entières... Les mêmes... Les priorités aussi... Il n'a pas le droit, se dit-il. Jafâr ne démissionnera pas. Il sauvera les deux êtres qui voient en lui les espoirs de la terre et du ciel réunis.

Décidément, cette année n'est pas une année de gaieté pour le Talassin. Elle est de poisse... Voilà que le balcon s'y met à son tour. Il se vide lui aussi ! Le premier jour de la rentrée après les vacances de Noël, elle n'est pas là. Est-elle malade ? Le lendemain, les jours suivants... Jafâr commence à biler. Elle est ni malade ni en visite quelque part chez des proches. La fille du balcon a bel et bien disparu. S'est évaporée. A-t-elle, à son tour, pris le large ? Tout l'indique. Toutefois, rien de mal ne lui arriva. Il en est sûr. Passant deux fois par jour devant chez elle, il aurait noté le deuil et le noir. Pas de doute, elle vit toujours. Mais où ? Le mois de janvier passe. Février aussi. Il demande à l'épicier du coin si un malheur quelconque eut l'idée de faire une balade dans le quartier...

- Non... Rien, répond le bonhomme qui n'eut pas de mal à enchaîner et éjecter la *nouvelle*. La locataire du balcon tourna le dos au célibat, lâche-t-il.

Enfin... Jafâr sait qu'à présent, la fille au visage fleur de pommier sauvage ne fera plus jamais partie de sa vie. Il y pense d'un coup. N'aurait-il pas dû être plus téméraire et accepter l'offre d'oncle Youssef qui voulait, désirait même, l'aider dans l'entreprise ? Le vieux ne l'a-t-il pas proposé sous le figuier, il y a un an et demi ? N'a-t-il pas même insisté ? Jafâr a, toutefois, catégoriquement décliné l'offre.

- Si c'est ainsi, c'est qu'Allah l'a voulu. Et s'Il l'a voulu de la sorte, c'est que c'est mieux pour tous. C'est mektoub mon petit, lui dira Youssef, un jour d'avril pendant les vacances de Pâques.

À la nouvelle, la réaction et la figure du bonhomme n'exhibèrent pas de regret. Jafâr ne s'était point étonné. Rien n'est en mesure d'ébranler la foi du vieux, à savoir que ce qui arrive aux uns et aux autres n'est jamais l'effet du hasard et qu'à son sens non seulement tout est mektoub mais qu'aussi, pour les bons cœurs, ce qui est dessiné, ce qui leur arrive ne peut qu'être bien et grâce. Pourquoi donc s'affoler, s'en inquiéter ? Aussi, le vieux jeta sur son jeune ami un regard chargé d'une tendresse que peuvent uniquement montrer et prodiguer les gens dotés d'une bonté dont eux-mêmes méconnaissent les dimensions mais que les autres, tous les autres, connaissent et reconnaissent.

Jafâr guigne affectueusement le bonhomme et acquiesce. Il va remarquer qu'il discerne moins bien les choses, sa vue s'étant dégradée d'un cran. Par délicatesse, il n'aborde pas la question.

- Comme il est mektoub que je te vois quelque peu flou en ce moment, enchaîne Youssef comme s'il avait lu dans les neurones du jeune. Cupide, je ne demande pas encore au Tout Puissant de me

soustraire d'ici-bas... Je veux continuer à casser les pieds à ton grand-père, termine-t-il, un sourire radieux sur les lèvres.

Le dernier rapplique. Et c'est parti... Les histoires de jadis et le café qu'on pompe comme s'il était le dernier ! Le grand-père n'ayant presque rien entendu. Que la queue de la phrase, laquelle suscita chez lui un haussement de paupières et d'épaules !

Les relations entre Jafâr et son père restent au même point. Ni mieux, ni pire. Les deux s'évitent comme deux êtres qui pensent que la terre sera plus légère avec l'autre en moins. Sa mère se plaint moins, mais paraît toujours aussi désabusée, aigrie et malheureuse... Sa petite sœur, en plus de la répulsion, a toujours la frousse de son père.

Dilemmes

3

- Neveu, quelles études veux-tu faire ? l'interroge, fin juin, Firass qui entamera bientôt sa carrière d'avocat. Jafâr vient d'avoir son bac.

- Ingénieur.

- C'est bien ingénieur... Mais... Médecin, n'est-ce pas mieux ?

- C'est ingénieur que j'aimerais faire.

Opter pour une carrière littéraire, la voie qu'il aime, était donc déjà hors question.

Les jours suivants, l'oncle revient à la charge... Jafâr reste sur sa position. En désespoir de cause et à cet effet, il laisse son neveu écrire à deux universités en France. Six semaines passeront sans signe de vie ni de l'une ni de l'autre.

- Alors neveu, que faire ?

- Sais pas.

Le jeune homme est partagé entre demeurer au Liban ou partir en France. Restant au pays, il pourra continuer à côtoyer les gens qu'il aime et poursuivre ses balades sur

les rives de l'Esswane, alors que s'il prend le large, il sera loin du Chetan. Avantage de poids... Son engagement vis-à-vis de sa mère et sa sœur demeurera entier, dans un cas comme dans l'autre...

À défaut du littéraire, c'est la carrière d'ingénieur qu'il préfère. De cela, il en est sûr. Mais où ? C'est oncle Firass qui s'en occupe. Il s'y connaît. Hormis Tripoli et Talass, Jafâr ignore tout du monde. Il est vrai qu'il visita Beyrouth il y a un an, mais que pour une nuit et la matinée suivante. L'oncle bénéficie de la confiance totale de son neveu. N'est-ce pas lui qui utilisa tout son poids pour le détourner depuis son enfance du littéraire, choix de son cœur ? Firass a réussi sur ce plan. En effet, de peur de le décevoir, Jafâr n'aborde pas même la question ! D'ailleurs et à force de s'en dévier, il n'y pense plus depuis des années.

Les deux universités françaises n'ayant pas répondu, le projet d'entamer des études d'ingénieur est enterré.

- Médecine... Belle carrière... Qu'en penses-tu, neveu ? La France est un pays magnifique... Tours est une jolie ville de province à ce qu'on dit. Les deux fils d'un de mes clients y font leurs études. Qu'en dis-tu ?

Devant le fait accompli, Jafâr accepte à contrecœur. En effet, si l'oncle le pense, c'est que c'est bien, se dit-il.

C'est la fin de l'été. Firass dépose son neveu à l'aéroport de Beyrouth. Ils se disent au revoir, et l'un et l'autre, les paupières mouillées. Quitter son patelin n'est pas sans déchirements pour le partant et pour le « restant ». Les moyens de communication avec le pays natal étant presque uniquement le courrier ordinaire, lequel prend une à deux semaines pour arriver à destination.

Jafâr, fils de Talass, part à la découverte du monde. Les films de cinoche qu'il eut l'occasion de voir à Tripoli ne pouvaient lui donner pas même une idée de ce qu'est

l'Ailleurs dans le réel. Un western américain, classique « méchant et sauvage », peau rouge contre « honnête et civilisé » blanc. Un long métrage égyptien, obligatoirement une histoire d'amour qui tourne au drame et fait chialer. Le hors-d'œuvre avant le film et ses magnifiques pubs. C'est tout ce que le Talassin connaît des cinq continents. Outre sa valoché, voilà ce que Jafâr porte comme bagage. Ayant fini avec les formalités, il prend siège dans le terminal et s'octroie un temps de réflexion. Il est déjà loin de son géniteur... Acquis de taille... Aussi, revoit-il sa mère et sa sœur qui, en sanglots, le serrèrent fort dans les bras au moment de l'adieu.

Dans le jet, beaucoup de pensées vont faire l'aller-retour dans ses neurones. Il met le cap sur des horizons totalement inconnus. Déjà, il commence à appréhender ce qui l'attend. Il n'a pas eu le temps de s'éterniser en appréhension, encore moins de soliloquer !

- Qu'y a-t-il mon garçon ? Allons ! À ton âge, l'on ne doit pas avoir cette tête ! Lorsqu'on était sur terre, tu étais silencieux. Ça passait... Mais ça fait plus d'un quart d'heure qu'on voltige dans les airs et tu n'as dit mot... La maman, les copains, le bled, n'est-ce pas ? Ah ! Mon p'tit... Tu me fais penser à mon fils, lumière de mes yeux... Il a dû avoir les mêmes perles qui dégringolent sur tes babines ! C'était il y a longtemps... Bien longtemps... dit la voisine, une forte gaillarde.
- Voilà qu'elle s'y met avec ses sornettes... Laisse le jeune tranquille. Verser ses larmes, ça soulage et fait du bien... l'interrompt son voisin.

En fait, son mari, un gringalet, basané, bacchantes crayeuses, cime miroitante et tempes enneigées. Il fait à peine la moitié de la matrone.

Tous les deux entament leur huitième décade. La dame gigote, piaffe d'impatience. Elle veut connaître l'histoire

de ce jeune homme qui chiale. Aussi, tel un furet, s'agite-t-elle sur son siège, voulant en avoir le cœur net. Sans se faire prier, Jafâr se mettra à lire son roman. De fait, il avait un cruel besoin d'évacuer, de vider son coffre...

- Écoute, mon p'tit, dans neuf mois, tu retrouveras les tiens. Plus tard, sitôt les études terminées, tu retourneras au pays, fièrement muni de ton grand diplôme... Allons ! Tu verras, ça passera vite. Le temps passe si vite mon enfant...
- Des billevesées ! Du babil... Des mots creux ! Du cancan, comme à son habitude ! Parce qu'il est revenu ton fils... N'a-t-il pas planté pour la vie sa tente en Amérique ? Nous sommes en route pour aller le voir là-bas. L'Amérique... Bon sang que c'est loin ! Nous n'arriverons que demain... Deux jours, rien que pour le trajet ! Et en avion ! Dame écoute-moi bien... Sur la tête de mon père, qu'Allah garde son âme en paix, la prochaine fois, tu veux voir ton lardon, t'iras sans moi. Ton fils veut nous voir, il connaît le chemin... Il n'a qu'à rappliquer lui-même, lance son mari, l'index levé, le museau renfrogné.

La dame fait la moue et se la ferme net. Pas pour longtemps !

- Ah ! Le pauvre... Tombé dans les filets d'une gonzesse de là-bas, il finira par l'épouser. De plus, trois ans plus âgée que lui !... Une rombière ! enchaîne la matrone, les sourcils froncés.
- Oh, toi ! Et d'un, ton fils n'est pas si pauvre que ça ! Il est adulte et médecin, dame ! De deux, personne, y compris ta bru, ne l'obligea à l'épouser !... Mais où étais-je ? Elle ne fait que m'interrompre !
- Sa bonne femme visita notre bled une seule fois... Ses enfants, nos petits-enfants, ne baragouinent pas une syllabe de notre patois. Hélas !... Ah, qu'ils sont adorables !... ajoute-t-elle.

- Enfin, si Allah l'a voulu ainsi... marmotte le vieux avant de prendre son souffle et s'adonner pour quelques instants à ses pensées, le regard pathétique et lointain, les yeux humides.

Se ressaisissant, il enchaîne :

- Vois-tu, mon petit, nous autres, on planifie... On dessine... Mais le Tout Haut aura le dernier mot. Où atterriras-tu dans l'avenir, tu ne le sauras que le moment venu, conclut le bonhomme. Écoute mon garçon, avec la masse qui se trouve entre nous deux, je saisis mal ce que tu jaspines. Dis donc, tu peux échanger ta place avec la sienne, dit-il à son épouse. Ton siège n'en sera qu'enchanté ! ajoute-t-il.
- Ça ne me déplairait pas. D'ailleurs, il me sera plus aisé d'aller me soulager ! Méfie-toi mon garçon, monsieur est dur d'oreille, lance-t-elle, prenant appui sur l'épaule de Jafâr pour frayer son chemin, non sans peine.
- Pas toujours ! En fait, il dépend ! rétorque le mari qui intercepta la flèche !

La conversation avec les deux bons bougres se poursuivra jusqu'à la fin du vol. Jafâr, bien à l'aise au milieu des deux, ne manqua pas de s'émoustiller. Pour une seconde, il ne se sentit seulet. La dame sait à présent tout de lui. À connaître même presque tous les prénoms de la famille Sawâne.

- Comment s'appelle-t-elle ? Comment s'appelle-t-il ? demandait-elle à chaque tournant.

Elle n'en loupait aucun, jusqu'à oncle Youssef ! Le jeune homme a même été obligé de cracher celui de son géniteur ! C'est le seul prénom que le vieux lui demanda. Après avoir réussi à l'esquisser, c'est la bonne femme qui revient à la charge... Précise !

- Et ton père, pardi ! On les connaît tous à l'exception du prénom de...

Ayant vite saisi que la vieille ne lâchera pas prise, Jafâr la stoppe aussitôt et le lui livre ! Dodelinant de la tête et bredouillant quelques syllabes de satisfaction, elle exhibe un air d'apaisement.

Tout au long du conciliabule, le Talassin n'a pas manqué de noter, à l'occasion, le respect et l'amour que le vieux a pour son défunt père. Là encore « il dépend »... Il y a père et père... Il y a père et géniteur...

- Qui vous a commandé par inadvertance une nuit noire de novembre ? susurre-t-il.
- Vous êtes priés d'attacher vos ceintures. Nous atterrirons à Orly dans quinze minutes, annonce le commandant de bord.

Jafâr et ses voisins se diront au revoir. La vieille l'embrasse fort et grommelle, les larmes sur le nez :

- Quand j'y pense... Mon fils... Mon fils... Il y a si longtemps... Si longtemps...

Elle promet qu'aussitôt rentrée au pays, elle fera une visite à la famille de Jafâr.

- Qu'Allah soit avec toi mon garçon, dit le bonhomme, la main posée sur l'épaule du jeune.

Une gouttelette rebelle le trahit. Jafâr aussi. Il n'oubliera pas de sitôt le couple, songe-t-il.

Gare d'Austerlitz. Le train pour Tours. Jafâr ne tergiversera plus. Bien que ce ne soit point le choix de son cœur, il sera médecin compétent. Il ne décevra pas son oncle. Il ne décevra pas les autres. Dans l'express, il reconsidère ses plans. Finir d'abord ses études. Sortir, après, le peuple qu'il chérit du trou de Talass. Trouver ensuite femme, l'aimer d'amour, l'épouser et fonder avec une famille. Aussi, se démènera-t-il pour que cette famille soit différente de celle qu'il avait connue dans son trou de Talass.

Les deux fils du client de Firass l'accueillent chez eux. Ils partagent une chambre commune. Aussi large, la piaule

adjacente est occupée par un ami à eux. À l'instar de Jafâr, ce dernier s'apprête à entamer sa première année de médecine. L'arrivant pieutera dans sa mansarde deux nuits. Il déclinera l'offre d'y rester et se la partager avec lui. La consigne de son oncle d'habiter en solo, avec personne, est formelle. Le surlendemain, flanqué par son collègue, il achète une bricole chez l'épicier du coin. De son accent tordu, le dernier pige qu'il débarque. Il lui montre l'annonce d'une chambre à louer qu'un de ses clients avait déposée chez lui. À l'affût, le collègue intervient et tente de dissuader son camarade. Jafâr ignore le conseil et n'hésite pas. Il est preneur. Rue du Belvédère, à deux pas du jardin des Prébendes. D'avoir un attenant aussi charmant est du goût du campagnard. Il y dépose ses affaires, détail l'escalier, jette un œil sur le voisin, histoire de faire connaissance avec ses sentiers et sa verdure, puis remonte. La nuit tombe.

C'est la première fois de toute sa vie que Jafâr se trouve seul. Dans l'avion, la paire de débonnaires l'a beaucoup distrait, n'ayant pas laissé place au bourdon. Après, c'était les trois collègues libanais. À présent, seul, tout seul, il plonge dans le monde qu'il vient de larguer. Son ami Akkarite du lycée opta pour une carrière d'officier. L'école militaire se trouve dans la banlieue de Beyrouth. Quant au Tripoliteain, après avoir longtemps tergiversé, il décida d'intégrer la fonction publique. Il a l'intention de poursuivre, en parallèle, des études d'histoire-géo à la fac. Jafâr songe. N'aurait-il pas mieux fait que de rester au pays comme eux ? Les deux universités françaises, n'ayant pas donné signe de vie, ne pouvait-il pas s'insurger contre la volonté de son oncle, arracher son accord pour joindre l'université à Beyrouth et rester ainsi au pays ? En contrepartie et pour lui faire plaisir, il aurait, évidemment, opté pour une branche scientifique. Aussi, passe-t-il en revue les images des gens qu'il vient de quitter et les rives

de l'Esswane. On lui a parlé de deux fleuves qui traversent Tours. La Loire et le Cher. Sont-ils aussi beaux ? Si oui, et le reste, tout le reste ? Où dénicherait-il des regards aussi tendres que ceux de sa mère, de ses sœurs, grands-parents et oncle Youssef ? Des hommes, tels que ses oncles, qui veilleront sur lui comme sur leurs yeux ? Sans parler des amis... Des amis... Il ne peut s'empêcher de repenser à Jawad. Ça ne sert à rien. Il le sait. Il ne le verra plus jamais. Il le sait... Il y pense quand même... Au lieu d'être dans cette mansarde de la rue du Belvédère, aussi seul qu'un cygne blessé et abandonné par ses pairs... Il aurait été, à cet instant, avec l'ami de sa vie... Dans l'attente du moment propice pour faire venir en terre de cocagne les êtres les plus chers à son cœur... Dans l'attente, également, de l'arrivée de ses deux potes du lycée... La « bande des quatre »... À présent, c'est la bande du rien ! La bande du néant ! Le premier sous terre, les trois autres, chacun dans son coin et dont l'un d'eux est si loin... Du côté du jardin des Prébendes ! Cette nuit-là, Jafâr ne gagnera son lit qu'après avoir fait une longue balade dans les rues et ruelles de la ville et visité, pour la première fois, la Loire qu'il découvre sous la lumière des réverbères. Pendant sa vadrouille nocturne, Jafâr a voulu juste cafarder, soliloquer et se remémorer les visages qu'il laissa derrière lui. Pour certains, peut-être, à jamais...

- Monsieur, vous êtes prié de dégager les lieux. Voilà vos sous. Je n'ai pas de chambre à louer, chevrote le propriétaire, le lendemain vers onze heures, le regard sec et le ton péremptoire.

Il ne s'est pas même donné la peine de donner des explications !

Bien qu'il se sente floué, le Talassin, bizut sur la terre de France, ignore ses lois et ses règles. Il roupilla dans ce gourbi, en tout et pour tout, une seule nuit. Aussi, ne proteste-t-il que pour la forme, plie ses bagages dare-dare,

débarrasse le plancher et se voit obligé de se replier sur les trois camarades, lesquels l'accueilleront les bras ouverts. Il les informe que le propriétaire l'a viré et qu'il n'a pas idée quant aux raisons de cette volte-face. Formalités habituelles d'étonnement et bla-bla...

- Ta place, est toujours réservée, lui lancent-ils en chœur !

- Quelques jours, au maximum. Le temps de trouver un toit, réplique-t-il.

Les trois tentent, à nouveau, de le persuader de rester. Peine perdue. Mais comment dégoter un gourbi ?

- Du porte-à-porte, répondent-ils, le voyant intraitable. Du porte-à-porte... Soit ! Allons-y ! se dit-il.

- Et si l'on te demande qui t'a envoyé ici ? Par hasard, tu répondras, enchaîne l'un d'eux.

Le Talassin saura quelques semaines après, qu'il y a belle lurette que le « porte-à-porte » n'est plus de mise. Mais pour l'instant, n'ayant pas le choix et méconnaissant le pays, se voit-il preneur.

Le vaillant Jafâr du lointain Akkar prend congé sur-le-champ de ses collègues et s'évade dans les rues de Tours, muni du « mode d'emploi » rien de plus simple (!) : on sonne puis l'on répond : « par hasard »... Appuyant sur toutes les sonnettes frappées par le malheur de tomber sous son pouce, le Talassin fonce ! Importunant ceux qui font le roupillon et ceux qui en sortent, ceux qui s'aiment et ceux qui se détestent, paisibles tourangeaux et irascibles, éveillés et éméchés... Les « encore à table » sirotant leur café tranquillement, les jeunes écoutant Jimi Hendrix et les moins jeunes qui rouspètent, détraqués par les décibels... Ceux qui rêvent et ceux qui n'ont pas cette chance.

Armé du désarmant billet : « par hasard », le gaillard de Talass, hormis Allah, ne craint rien ni personne ! Au jeune homme qui entame son périple à 13 heures 30, il ne

manquait qu'un âne Talassin ! Comme celui de son grand-père, par exemple ! Car vers 17 heures, le nouveau débarqué commence à peiner. Il aurait « stationné » le baudet sur le trottoir en l'attachant à la grille des fenêtres, le temps d'inspecter les lieux ! En ce fameux après-midi du premier samedi d'octobre, Jafâr n'aura, hélas, pas réussi à déterrer une piaule. Par contre, il a pu acquérir une expérience non négligeable sur la diversité des bouilles tourangelles et des réactions qu'elles exhibaient lorsqu'elles tombaient sur lui ou plutôt lorsque le Talassin piquait, tel un faucon, sur elles ! Aussi, a-t-il eu l'occasion de voir une large variété de museaux, de grimaces, de bouches bée ou en cul-de-poule et de lèvres tantôt retroussées, tantôt pendant un peu, faisant la lippe. Assortie d'un jargon à l'évidence hostile, la figure d'un quinquagénaire de la rue Victor-Hugo, exhiba même un rictus d'hyène ! Certains sont groggy avec des yeux en coucher de soleil et aux conjonctives injectées ! Parfois, à travers une porte timidement entrouverte, sortant à peine le caillou et mâchant entre les crocs un baragouin qui leur est singulier, ils la lui claquent au pif. La plupart des « sonnés » qui eurent la guigne d'être élus ce jour disent tout bas, trop bas, un charabia que le Talassin décodera quelques mois plus tard, devenu alors un peu plus familier avec le patois du pays. Sans doute du genre :

- D'où sort-il, celui-là ?!

Au début, il va poliment attendre la question banale :

- Qui vous propulse ici ?

Pour sortir sa réponse, ô combien à propos : « par hasard » ! Mais voilà que vers le douzième carillon, le Talassin, à présent imbu de son expérience, devient sûr de lui. Il va sortir systématiquement et en entrée de jeu son désarmant « par hasard » !... Après l'avoir, toutefois, réduit en bouillie dans son bec et mixé avec le « bonjour » ou même, parfois, le précédant ! Du coup, ces

tourangeaux ne peuvent saisir ni le « bonjour » ni le « par hasard » ! Perdus, d'aucuns, devinant quand même de quoi il retourne, répondent par un niet explicite. Quelques-uns ne déchiffrant pas son cafouillis, secouent la fiole dans un mouvement oscillatoire comme s'ils étaient face à un pauvre paumé et soulèvent en chœur, paupières, lèvres et épaules puis se retirent, fermant la lourde sans mot dire. Puis il y a les autres... La troisième catégorie... Ces Français ! Qu'ils sont divers ! Il y en a de tout ! Sympathiques, accueillants même pour certains ! En particulier les indigènes de la rue Roger-Salengro... Il est 17 heures 40.

- Monsieur ? dit-elle.

- Je cherche, PAR HASARD, une chambre à louer.

En position forte, le Talassin !... C'est PAR HASARD ! Eut-il envie de hurler après tous ses déboires... En effet, au fil des heures, le jeune homme devient, l'on ne peut plus concis. Il martèle ses mots ! Cette créature féminine, plantée ici devant lui, n'avait qu'à répondre par un oui ou par un non ! De plus, elle sait parfaitement que c'est « PAR HASARD » ! Peut-on être plus clair ? Pourvu du savoir qu'il vient d'acquérir, il a, de plus, décidé d'économiser autant que possible les syllabes, par pitié pour la langue française ! Particulièrement pour le « R » ! En effet, cauchemardesque pour les novices et étrangers qui débarquent, cette lettre sort d'entre leurs lèvres, tel un bruit bref et atténué d'une moto ou plutôt d'un Solex en démarrage ! Après quatre heures de vadrouille et un bon paquet de drings, le « bonjour » est ainsi sacrifié. Un « R » de moins. À quoi bon ? Direct au but ! Mais, l'impitoyable « R » n'est-il pas présent dans presque tous les termes incontournables : bonjour, par, hasard, cherche, chambre, merci ? Dans cet amas de charabia, bonjour est le moins indispensable. On le saque ! Intelligent, non ? Jafâr de

Talass fait vraiment de son mieux sur la terre de France !...

- Mais entrez donc !

Après les multiples déconvenues et renvois aussi sommaires que systématiques, Jafâr s'attendait à tout sauf à une telle invitation.

- Non, non, merci, rétorque-t-il, secoué, le merci demi-écrasé. Tiens donc ! Ce n'est pas un « non » ! Ce n'est pas un « oui » ! Non plus du genre « Entrez, je vous montre le gourbi »... Mais « Entrez donc » ! Cette dame, que veut-elle au juste ?

Le Talassin se donne quelques secondes de réflexion...

Il pense d'abord à se sauver. Petit, sur le *baïdar* de Talass, Jafâr était connu pour être un bon sprinter. Mais le fils d'Akkar n'est pas pleutre ! Il ne se débinera pas. Ce n'est pas un fuyard ! Aussi, s'excuse-t-il poliment, la remercie et s'apprête à déguerpir. Doucetttement et intact !

- Mais qu'y a-t-il jeune homme ?...

Avec son français encore nourrisson, Jafâr ne pige pas au juste ce qu'elle vient de barboter. Vraisemblablement, du genre :

- Mais il n'y a aucun mal à entrer... Et parler tranquillement...

Quelques secondes après, la femme descend les trois marches et se met sur le trottoir, face à lui. Pas du tout en position de défi. Bien au contraire, elle est aimable. Ne sachant pas trouver ses termes, pas seulement dans son bourgeon de français, mais même dans son jargon natal, le seul moyen de s'en défaire, n'est-il pas de prendre ses jambes à son cou et détalier dans la rue Salengro sans regarder derrière ? Et que cette tourterelle de Française l'attrape si elle peut ! mijote-t-il. Mais non ! L'enfant de Talass ne le ferait pas ! Ne le fera jamais. Voyons ! Jafâr, fuir ? Et la virilité ? Ratatinée, biffée par le frisquet de Touraine ? Non, il entrera. Allah sera avec lui... Pourquoi

toute cette frousse ? Ainsi, pour la première fois de ses dix-huit automnes, Jafâr met la patte dans le monde de la femme, monde de la douceur et du velours. Poussé, presque forcé. Par curiosité ? Certainement pas. Par embarras et timidité ? Sûrement.

- Mais asseyez-vous. Qu'y a-t-il ?

Jafâr a les jetons. Il tremble. Il n'a pas demandé la permission de se regarder dans un miroir. Mais il est certain que sa frimousse devait être soit livide soit livide ! Peut-être même verdâtre ! Jafâr, à présent 18 ans et deux mois, n'a jamais eu, auparavant, l'occasion de se trouver en tête-à-tête avec une femme en chair et os... Hormis, naturellement, sa mère, ses grand-mères, tantes et voisines. Ces matrones dont certaines entassaient sur leur dos un bon paquet de décades ne pouvaient lui donner la moindre expérience en la matière ! Aussi, à Tripoli, la distance qui séparait le trottoir de la fameuse balustrade d'en face ne faisait pas moins de quinze mètres à vol d'oiseau ! Mis à part cette « riche » expérience avec les suscitées « déesses de beauté » de Talass, Jafâr est absolument blanc-bec. Non seulement il est puceau mais il n'a jamais parlé auparavant à une descendante d'Ève ! En effet, l'école secondaire des garçons de Tripoli qu'il fréquenta pendant trois ans, étant exclusivement mâle comme son nom l'indique, le laissa dans la dèche sur le plan. Elle ne pouvait offrir à ses éphèbes et jeunes étalons la moindre occasion de humer un parfum féminin, lorgner un jupon ou se rincer l'œil au passage d'une paire de jambes soyeuses.

- Attendez. Bougez pas. J'en ai pour quelques minutes.

Là encore, le Libanais n'arrive pas à décoder son charabia. Il a, toutefois, pu capter au vol le mot : « minutes ». Il s'assoit sur le fauteuil, le pétard, moitié dessus moitié dans l'espace. Position de salut ! En

moins de deux, il sera près de l'issue de secours ! Pendant ce temps, voulant exhiber un air de plein de soi, Jafâr essaie de se donner une contenance ! Il ajuste son séant, jette même un œil sur les lieux. C'est nickel. Tout est propre, rangé et bien agencé. Ça contraste tellement avec les gîtes des bouseux de Talass...

Quelques minutes après, la dame revient avec une robe satinée noire. Ce n'est pas une robe de chambre mais une robe de lit ! Décolletée devant, transparente. Ultra... Le Talassin a le tournis ! La plaisanterie est terminée. Le sérieux commence...

La femme réalise vite que le jeune homme a des problèmes avec la langue de Stendhal, écrivain que Jafâr prendra, plus tard, son parti, devenant son préféré. Ayant donc noté, outre sa frayeur, son français approximatif, elle fait des efforts pour le mettre à l'aise. Elle va articuler ses mots et parler distinctement. Elle prend siège près de lui... Jafâr se pousse la croupe vers le bord. On le pourchasse. Le bord est solide. Incassable. Encerclé, cloué, cimenté, le jeune homme ne peut remuer ni pied ni patte ! Il n'est pas du tout à l'aise... Des gouttes de sueur perlent sur son front. La dame le remarque. Elle fait halte.

- Je vous amène un petit verre. J'ai du bon vin.
- Non ! Je veux partir.
- Mais pourquoi donc ? Attendez. Il n'y a pas le feu ! Je vous aiderai à trouver une chambre. C'est ce que vous cherchez, non ?

Que raconte-t-elle, cette femme effrontée ? Voilà qu'à présent elle parle de feu ! Je sais qu'il n'y a pas de feu... Que baragouine-t-elle ? Le feu, où est-il ? Qu'a-t-il à faire ?

La femme devrait osciller entre la mi-trentaine et la quarantaine. Âge fatidique, la quarantaine ! Seuil, appelé dans certaines cultures, « âge de la sagesse » ou « âge de la raison ». Pour cette femme, sans doute, âge de la « retenue » ! N'ayant, ainsi, pas encore atteint ou franchi

la ligne rouge, tout reste permis ! Jafâr se rappellera longtemps de son visage. Ce n'est pas une Claudia Cardinal ou une Gina Lollobrigida. Non. Mais elle est belle, brune au corps mince, sportif et bien sculpté. Un beau brin de femme qui a du chien. Une bombe sexuelle, dirait Jafâr plus tard ! Il a dû jeter un œil dessus. Cheveux noirs, les yeux d'une couleur dont il ne se rappelle pas... Tellement était-il pris par son regard... À flèches. Lèvres charnues, marron cacao. L'étage en dessous, magnifique sculpture féminine avec ses deux grenades en saillie modérée, puis, plus bas, un creux sombre d'où partent deux branches, certainement plus lisses et velours que toutes les branches des platanes de l'Esswane ! Jafâr est bien obligé de voir le tableau car avant de s'asseoir, elle se dressa devant lui, à moins de deux pas, cette fois en position de défi, telle une panthère, l'invitant, le forçant à voir, à regarder, à scruter de près le trésor de sensualité à portée de main. Un parfum enivrant se répand et remplit l'espace. Expert dans la senteur de la fleur d'oranger, Jafâr statuera vite que celui-ci est différent, est autre ! Ah ! Il y a donc d'autres parfums ! Suaves, eux aussi ! Jafâr de Talass, arrivant et novice, pourra-t-il oublier ce jour d'octobre qui l'a vu parachuté dans une carrée de la rue Salengro où se dressa face à lui une femme capiteuse aux lèvres charnues couleur cacao et à la robe de lit, noire, satinée et transpirante de sensualité ? Il veut se lever et quitter l'arène avant qu'une vraie catastrophe ne se produise ! Sait-on jamais, né sous le signe du Lion, le jeune homme pourrait, des fois, la dévorer ! Certes, le jeune homme n'est pas cannibale. On ne peut pas prétendre, non plus, que Talass et Akkar sont la jungle. Aussi ne sort-il pas, ne s'est-il pas évadé de la jungle ! Cependant et d'une certaine manière, on peut presque avancer qu'il n'en est pas loin ! Un vrai sauvage appliquant tout droit d'une savane remplie de tous les spécimens sauf de l'espèce

femme ! Femme qui éveille les sens ! Les Ève qu'il a eu l'occasion de côtoyer dans son bled étaient d'une autre espèce. En fait, d'une sous-espèce ! Ça devient grave. En effet, une tente se dresse du côté de son pubis. Au bas du bassin, à la fourche, se trouve un gisement de testostérone. Celui-ci contient des réserves intactes de cette matière première « vitale » et encore à l'état brut, laquelle a été fabriquée et accumulée pendant dix-huit ans et deux mois. Sans le moindre effort, il est vrai ! Les stocks sont pleins. Il y a des fuites nocturnes parfois. Jafâr en voyait des traces sur son pyjama, le matin. Mais ce n'était que de petits débordements. Quelle honte, à présent ! Se lever et détalier dans les rues de Tours, avec au-devant, une guitoune en relief !

- Allah, où es-tu ? Toi qui créas univers, planètes, hommes et femmes... Je comptais sur toi avant de franchir le seuil de ce toit et de ce nouveau monde ! Pourquoi m'abandonnes-tu, me laisses-tu seul à mon sort face à cette féline déterminée ? Mon expérience avec les panthères est nulle ! Nulle, même avec les chattes ! Donne ta main et ôte-moi de ce pétrin, bougonne Jafâr.

C'est qu'Allah a tellement de choses à faire ! Des priorités...

- Et alors ! Où est le problème, jeune homme ? Adam le premier, ses rejetons et les rejetons de ses rejetons après, l'ont fait, le font en ce moment même, à 18 heures ! Le feront à perpétuité... Qu'y a-t-il, myrmidon de Talass ? T'en fais une histoire, p'tit !

Jafâr crut entendre la voix divine mâchonner en baragouin Talassin !

En dépit, plutôt en raison du tourbillon qui bouillonne au-dessous, le chapiteau résiste. Ne s'écroule pas. Le fût central est manifestement en acier ! Les ordres de démantèlement lancés par les neurones de Jafâr ont un

effet placebo, n'aidant guère à rétablir le calme dans l'étage du bas.

Utilisant sa force musculaire mâle, Jafâr pousse un coup à droite puis un coup à gauche et parvient à dégager sa paire de fesses assiégées. Se levant soudainement et brutalement :

- Je pars, éjecte-t-il et se dirige vers la porte.

Le taud, toujours dressé sur la face antérieure de son milieu, se lève avec. N'est-il pas collé ? Tant pis. Il s'affaissera dehors au contact de l'air frais ! Le badinage étant arrivé à son extrême fin, c'était le lit ou la débandade ! Pas une seconde à perdre ou à tergiverser ! Plan C n'a pas de place. C'est A ou B. Allons pour B. Débandons ! Quitte à balancer à la mer cette perle rare qu'il eut un moment dans sa paume... Cette femme avait besoin d'un vrai pêcheur de perles ! Un connaisseur qui sait les estimer à leur juste valeur ! Jafâr n'était pas le pêcheur de perles ! Le pro !

Réalisant sans doute qu'elle est face à un cas désespéré, la femme, que Jafâr se plaît à appeler Ève, rassure alors le primitif et le prie d'attendre. Elle sortira même avec pour lui indiquer où il pourra trouver ce qu'il cherche. Elle chevrote quelques termes en son patois, rapide cette fois, probablement du genre :

- Bon sang, du calme, je ne vais pas vous dévorer !

Ou peut-être du genre :

- Quel gâchis !

Peut-être même :

- Pauvre con...

Jafâr n'y pige que dalle. Il comprend toutefois qu'il est hors de danger ! Elle ne le bouffera pas ! À présent rassuré, il peut désormais l'attendre, la tête tranquille. Ce qui ne lui déplaît pas, l'arrange même. Le temps de mettre en ordre ses affaires au-dessous, après le cyclone,

silencieux, il est vrai, qui vient de dévaster son étage inférieur ! D'ici là, le ballon aura dégonflé !

Elle revient avec les vêtements qu'elle portait avant les volcaniques ébats amoureux qui n'eurent pas lieu. Pendant ce temps, la bourrique de guitoune se résout à s'affaïsser. Enfin !

Ils marchent côte à côte dans la rue Roger-Salengro en direction de l'avenue de Grammont, longeant à leur droite le jardin des Prébendes qu'il visita hier. Il pleuvasse. Ève l'invite à s'approcher et se mettre sous son ombrelle rose à l'abri du crachin. Il sortira une quelconque niaiserie « virile », pur Talass (!), genre « peur de la pluie, moi ! » et reste à distance. Il ne veut plus prendre de risques ! Une centaine de mètres plus loin, elle appuie sur la sonnette d'une maison située face au jardin et qu'elle semble connaître. Après le bla-bla habituel, on l'informe que les deux piaules sont déjà louées. Jafâr la remercie et s'apprête à se sauver pour de bon cette fois-ci. Avant de décamper et disparaître pour toujours dans les brumes de Tours et à présent qu'il sait où elle crèche, Ève put lui arracher, par dodelinement hésitant de crâne, la promesse de revenir la voir s'il avait besoin de quoi que ce fût. Jafâr n'aura besoin, ni dans l'immédiat ni plus tard, de « quoi que ce soit » et de fait, il ne reverra plus jamais la belle femme aux lèvres charnues et à la robe de lit aussi transparente que l'eau de l'Esswane et au parfum presque aussi grisant que celui de la fleur d'oranger. Au moment de l'adieu, elle paraissait vraiment sincère de vouloir l'aider. Son regard en disait long...

Les pattes du Talassin le conduiront vers la Loire. L'amitié avec le fleuve est naissante. Sous les fines gouttelettes fraîches qui cesseront bientôt, Jafâr va faire les cent pas sur la rive gauche.

Suite à la bataille qu'il vient de mener, il a besoin de repos et de réflexion ! Que va-t-il faire ? Comment

procéder ? Il ne tardera, finalement, pas à déduire que le toit n'est qu'une bagatelle face aux grandes responsabilités qui l'attendent.

Après les désenchantements de ce mémorable jour et surtout après l'assaut qui faillit le terrasser, le mettre sur le carreau, à nu près d'Ève ou dessus-dessous, Jafâr baisse les bras... Il n'a pas trente-six options... Sait-on jamais, la prochaine fois le tocarn pourrait trébucher, s'affaler même ! N'ayant pas le choix, il retourne, nuque pliée, chez les trois hôtes libanais. Il ne leur pipera mot de la fameuse aventure de la rue Salengro.

Dans la chambre du collègue, il y a deux lits. Le premier, grand et confortable, est réservé ! Au colocataire et aux Françaises qui pourraient lui plaire. Le second, minuscule et geignard, sera destiné aux apprentis pêcheurs de perles ! Aux Talassins. À chacun, le pieu qu'il mérite ! Petit problème ! En effet, bien qu'il paye exactement la moitié du loyer, on lui assignera d'office le grabat qui est tout sauf affable ! Au début, pressé sans doute par la nécessité de trouver un toit, un quelconque taudis, il ne remarque pas ce détail, accordant, implicitement, au collègue le droit d'ancienneté.

Le soir du 1^{er} janvier, trois mois après avoir élu domicile, le Talassin se cabre. Ce berceau misanthrope qui braille sitôt le pétard dessus devient grand problème. Tympan écorchés la nuit, échine gourde le matin... Jafâr ne supporte plus ces dos d'âne et ces gémissements et crissemments lancés au moindre remuement.

- Écoute camarade, je paie comme toi, la moitié du loyer. Vrai ou faux ?
- Vrai, répond le collègue, en « honnête » homme !
- Alors, le grand pieu, à tour de rôle, un mois pour toi, un mois pour moi.
- Jamais de la vie. Chacun reste à sa place.

- Et le grand plumard et le grabat et la piaule, tu pourras te les garder !
- Ah bon, tu fiches le camp ?
- Tu piges vite !

Jafâr dispose encore de deux ou trois jours de congé avant la rentrée. Il sait maintenant comment s'y prendre... Il y a l'I.P.37, journal local d'annonces. Il y a également le Centre Régional des Œuvres Universitaires et Sociales où les particuliers déposent leurs annonces. D'autre part, à présent, appartient au passé la frousse des mots effrayants remplis de « R » mâchés, écrabouillés, parfois même broyés, entre crocs, lavette et babines. Bien qu'il ne maîtrise pas encore la langue de Stendhal, l'Akkarite se sent désormais à même de se tirer d'affaire.

Les trois collègues, de même que Jafâr, passent beaucoup de temps avec les compères libanais. Ayant appris que le Talassin était sur le point de dégoter une crèche, le colocataire cède au dernier moment. S'excuse même !

- Effectivement, Jafâr, tu as raison. Mêmes devoirs, mêmes droits. Le bon lit à tour de rôle, si tu veux, lui dit-il.
- Puisque c'est ainsi, ton pieu, tu pourras te le garder. Quant à moi, je me contenterai comme avant du petit, rétorque Jafâr.
- Mais c'est pas juste.
- Ça l'était ! Ce ne l'est plus, puisque c'est moi qui te l'offre bien volontiers. Tu peux ne pas te sentir culpabilisé.

Ainsi donc, Jafâr continuera-t-il à pioncer dans le grabat qui braillait à chaque fois qu'une femme s'y glissait avec lui. Dans les songes naturellement ! Étant trop exigu dans le réel pour tant de maîtresses !

Les relations avec son collègue ne dépasseront guère le statut de rapports corrects. Les deux étudiants ne seront pas amis.

Les cours de la première année sont dispensés dans le grand amphithéâtre. Jafâr y assiste, traînant la patte... Il est surpris par le climat. Humide. Le ciel est souvent brumeux et bas avec en plus un mordant de froid. Il prendra l'habitude d'aller se balader sur les rives de la Loire. Qu'elles sont belles ! Mais l'on grelotte bon sang ! Il va préférer ce fleuve au détriment du Cher, côté sud, beaucoup moins fougueux, somnolent même. Le Talassin aime faire le tri, le classement, le choix ! C'est l'un ou l'autre. Pas les deux à la fois ! La Loire sera son option. Définitive.

En première année également, une belle étudiante blonde lui lance souvent un regard de velours. Il le lui rend. Un sourire discret et réciproque prend naissance quelque temps après. Le Talassin n'ose pas aborder la fille. Et s'il prenait son courage à deux mains et décidait de le faire, que lui dira-t-il ? Jafâr apprendra des collègues redoublants, donc « expérimentés », que les gonzesses, ça se drague ! Mais comment draguer ? Le mode d'emploi ? Personne ne le lui file ! Les mois passent. Le stade de sourire timide ne sera pas dépassé. Toutefois, il n'en fait pas une histoire, étant préoccupé ailleurs. Par autre chose... Il n'arrive pas à oublier son Talass, le laisser de côté, rien que le temps de l'année scolaire... N'arrête pas de ressasser les images des visages et des rivages... De l'Esswane... Pense aussi, beaucoup, à la voie qu'il vient d'emprunter... Bosse mais la passion, l'enthousiasme sont à des lieues... En fait, il travaille. Par contre, il prend plaisir à donner libre cours à ce qu'il aime. Sans crainte ni réserve, cette fois ! Il n'a pas besoin d'éjecter son Zola et le fourrer dans la fourche de l'oranger pour le remplacer par Archimède, le principe du levier ou de la poulie. Ici, il le

fait au grand jour. Quant à la fac, il y va. Néanmoins, le cœur n'y est pas... Pas du tout. Arrivent les vacances de printemps.

Jafâr fréquente la rive gauche. Il ne fait pas chaud. Les senteurs méditerranéennes n'y sont pas, sans parler de la reine de toutes... Sa mère, ses sœurs, le duo grand-père-Youssef, les amis... Personne et rien de tout cela... Aussi cytologie, histologie ne le bottent guère... Hormis la grâce de ne plus avoir l'occasion de croiser son géniteur, qu'y a-t-il de bon à Tours ? Le Talassin a le bourdon... Un bourdon qui bourdonne... Fort ! Il plonge dans les souvenirs... Ne pense qu'à ça. Il voit certains camarades de classe ou d'autres facs. Sans attachement. Pas de vrais amis. Ça lui manque... Tout lui manque... Tout...

Les vacances se terminent. L'amphi rouvre sa porte. Jafâr le boude ! Il n'y va pas. Au milieu d'un festival de branle-bas, d'agitation, de vie, de ruches affairées, le jeune libanais ne fiche rien. Le soleil se lève, accomplit sa tâche, illuminant ciel et terre puis se retire pour pieuter et recommencer le lendemain. Infatigable et précis. Tout le monde fait pareil. Pas monsieur Sawâne ! Immuable. Un loir ! La grève des cours, il la fait en solo ! Ça va persister et durer. Le bourdon continuera à bourdonner ! Ça commence à peser... Jafâr ne sait plus que faire de ses heures... Si, un peu ! Il lit. Mais ça ne suffit pas à remplir les longues journées... Surtout à l'âge de 19 ans. Et le reste du temps ? Il lanterne, se les roule, baye aux corneilles ! En fait, l'étudiant est égaré... Hormis se creuser la tête à inventer les moyens d'assassiner les interminables heures et jours, que fiche-t-il sur ce bateau qui, déboussolé, tangue et ballotte sans direction précise ? Il l'ignore... La charpente du jeune homme est ébranlée, serait peut-être même à un doigt de se disloquer et s'écrouler.

Les nuits passent. Dans son lit, Jafâr n'est pas à l'aise. Il réfléchit, tergiverse... Le temps passe... Ne tergiverse pas.

File. Aussi, rapide, galope-t-il comme la Loire... À sens unique... Des paumés, il n'a cure... Ne s'arrête pour personne. Ni pour les alertes et éveillés ni pour les cossards... À la différence près que les premiers savent composer avec, le prendre même en camaraderie tandis que les derniers, le bec dans l'eau, ne le voient pas même filer ou ne veulent pas voir.

Début mai. Après quelques semaines d'inertie, l'étudiant se ressaisit. Il en a plein le dos... Aussi, réalise-t-il qu'il ne peut plus continuer de la sorte... Le samedi, en fin de matinée, alors qu'il fait la glandouille dans le vieux Tours, ses pattes le conduisent vers la place de la cathédrale. Il s'approche de l'édifice. C'est majestueux, impressionnant ! En admiration devant la splendeur de l'œuvre, il réfléchit au nombre d'années de travail rude, implacable, que des centaines d'hommes mirent pour l'édifier, parfois, souvent même, sous la bruine et le froid de ce pays gris. Balayant la place de son regard, il voit s'approcher un couple de badauds de l'âge de ses grands-parents. Ils lui lancent un gentil bonjour puis l'ignorent et poursuivent leur babillage et leur chemin. Les pas sont lents mais décidés. De plus, ne donnent-ils nullement l'air de raser... Dame, même les retraités ont des trucs à faire et un dessein précis ! Jafâr s'assoit sur un banc et se met à réfléchir...

- Bon sang qu'est-ce que je fous à Tours ? Pourquoi y rester ? N'est-il pas temps d'être, pour une fois, intrépide et reconnaître que j'étais pleutre face à oncle Firass ? Les deux universités françaises n'avaient, certes, pas donné suite à mon courrier. De fait, en étais-je fâché ?... N'étais-je pas même un peu soulagé ? Je ferai mes études au pays, m'étais-je dit. Loin du monstre, puisque ce sera à Beyrouth, soliloque-t-il en rogne.

Jafâr se revoit au milieu de l'été dernier... N'aurait-il pas pu, dû, s'imposer, tenir tête à son oncle et intégrer l'université sur place ? Mais voilà que Firass avec l'emprise totale qu'il a sur lui, le bombardait-il à tire-larigot avec les mérites de la blouse blanche... Aussi n'arrêtait-il pas de vanter ce pays. Magnifique, le meilleur sur terre. La France... Pays de rêve... L'oncle était l'on ne peut plus clair. Il voulait deux choses à la fois. Et médecine et la France. Il a pu avoir et l'une et l'autre ! Monsieur mit, fin septembre, le paquet dans l'avion et donna presque un coup de pouce à son flanc ! Le colis arriva à destination. Sain et sauf. Sain, oui... Sauf, aussi... Mais le cœur et la passion manqueront cruellement au rendez-vous ! Le voilà dans la belle ville de Touraine, « Jardin de la France ». Il assistera aux cours comme tout le monde. Il ignore s'il bossait comme tout ce monde. Comment le savoir ? Mais il y a une chose dont il est sûr. Lui, Jafâr Sawâne n'y était, n'y est pas... Que faire ? Continuer à lanterner dans les venelles de Tours puis présenter, pour la forme, les examens de fin d'année en juin ? Histoire de marquer sa présence, plier bagage le lendemain et rentrer chez lui pour de bon, bras ballants... L'oncle sera certainement déçu, voire choqué. Ça n'ira pas jusqu'à la crise cardiaque, pense-t-il. Quoi que... Mais ne serait-il pas plus sensé et plus *smart* que de stopper la mascarade, à l'instant ? D'être honnête avec soi-même d'abord, avec l'oncle ensuite, et abandonner les cours puis rentrer maintenant, au plus vite ?... Fissa... Allez !

Et l'étudiante blonde qui lui fait les yeux doux ? Il n'y pense presque plus, leur relation étant restée au stade d'œillades et sourires. Il n'est pas mécontent. À quoi bon ? Il avait raison de ne pas foncer... De ne pas prendre des cours de dragage ! Qu'aurait-il fait de son amour qui allait peut-être naître puis vite grandir ? De toute manière, il ne la connaît pas. Que sa figure ! Pas une seule syllabe

d'échangée ! Il est tranquille sur ce plan. Aucune explication à donner ni à elle ni aux autres. À personne. Face à la cathédrale de Tours, en ce début de mai, à la question qu'il se pose : à part le *farniente*, qu'est-ce que je fous ici ? La réponse est criarde. Tonnante. Rien... La décision qui flottait vaguement dans l'air tombe. Jafâr en a assez. Il n'en peut plus. Il va tout chambouler, ficher le camp immédiatement et rentrer au bercail. Et le plus tôt, le mieux. Au début de l'automne, il intégrera l'université à Beyrouth. Son plan, le PLAN restera d'actualité. Le Brésil est parti en fumée il y a longtemps. Tant pis. Le plan reste. Il fera très bientôt ses adieux à Tours... C'est dans le pays natal qu'il mettra à exécution son PLAN... Ses plans...

Le départ se prépare. On distribue les minables bastringues. Bonbonne de gaz et cafetière pour celui-ci, casserole et couverts pour celui-là... Il l'annonce à qui veut l'entendre. Le temps de liquider ses babioles et trouver une place sur le jet... Il ne dira pas au revoir à sa belle. Après un mois d'absence, elle est supposée oublier le collègue qu'elle connaît seulement à distance ! Dans tous les cas, pour le faire, il faudrait retourner à la fac et de la fac, il n'a plus goût. Même pour lancer un dernier regard sur sa blonde... Le regard de l'adieu, accompagné, peut-être, d'une larme qu'elle n'apercevra pas et d'un sourire timide, reflet d'un vague regret... Regret qui sous-entend les « si » et les « si l'on »... De ce regard d'adieu, il peut et veut s'en passer...

Depuis les dernières vacances, Jafâr a augmenté la cadence de ses visites à la rive gauche. Dès que l'olympie n'est pas en rogne, il jette son fichu autour du cou, prend un Gide, un Flaubert, un Maupassant, un Camus, un Voltaire, un Saint-Exupéry, un Mauriac et se met sur un banc face aux canards sauvages... Contempler leur magnifique vol en flèche et leur gracieux atterrissage apaise quelque peu son âme en tumulte. Il en a tellement

besoin... Ces oiseaux n'ont pas que la splendeur et la superbe dans leur vol. Ils sont précis et savent où aller... Du calme, Jafâr ! Pas d'auto-flagellation ! Tu ne savais pas trop ce que tu voulais, plutôt tu savais mais tu n'osais pas... Tu étais couard... C'est vrai. Mais ne ressasse pas, ça mène à rien... N'est-ce pas du passé ? À présent, tu vas cesser d'être le zombi. Tu sais ce que tu veux, plutôt ce que tu ne veux pas. Tu vas oser... Une fois sur place, tu seras direct avec Firass. Tu lui diras, noir sur blanc, que tu vas, et délaissier le sentier d'Hippocrate, et ne pas retourner en France. À son instar qui était clair, tu seras, à ton tour, clair. Allez ! Dans pas longtemps, tu t'allongeras sous le platane de l'Esswane où il fera bien plus chaud qu'ici. À l'automne, tu entameras tes études à l'université de Beyrouth... À Talass, tu passeras week-ends et congés et reverras, ainsi, tout le peuple que tu aimes tant. Le géniteur ? Tu l'éviteras. Comme tu le faisais... Sitôt les études terminées, tu dégoteras un job dans la métropole puis un toit pour toi, ta mère et ta sœur... conclut Jafâr après longue réflexion. Tout est figolé... Le Talassin est fixé. Mais est-il, pour autant, confiant ? Tranquille ? Est-il sûr que ce qu'il s'appête à faire est bien ? Son âme, est-elle en paix ?

- Merci jeune homme. Vous m'avez tiré d'un mauvais pas. Un sacré mauvais pas ! dit à Jafâr, l'employé, encore un peu sonné.

Au milieu de l'après-midi de ce samedi, Jafâr quitte la place de la cathédrale, direction la fameuse librairie de l'avenue de Grammont. Le Libanais veut s'acheter quelques bouquins, comme souvenir de la ville et de la France. Il se met à feuilleter le nouvel arrivage. L'on est un peu à l'étroit. Un monsieur, la soixantaine, lui demande pardon. Déplumé, la figure vergetée, les moustaches poivre-sel, le teint bistré, clopinant et portant un escabeau à quelques emfans de sa retraite, il se fraie son chemin.

L'étudiant cède le passage. L'employé pose le marchepied juste à côté. Le jeune homme le bigle discrètement.

- Avec son clochement, son bon paquet de décades et cette échelle en fin de vie, il ne va tout de même pas faire l'escalade dessus ! Dans ce couloir exigü en plus !... bougonne Jafâr.

Le bougre s'exécute quand même et grimpe. Voulant chercher sur l'étagère un livre pour une cliente, il commence à farfouiller. Ayant assez de cette putain de vie passée sous les godasses, l'escabeau déclare forfait et cède. Un, puis deux, puis une pile de bouquins lui tombent sur le caillou. Il perd l'équilibre, vacille et s'en va dinguer vers Jafâr. Celui-ci, ayant gardé l'œil sur le manège, tend à vue de nez les bras, rattrape de justesse l'homme et réussit à stopper la pirouette. L'employé s'en sort sans grands dégâts. Bilan : les besicles Trotski rendent l'âme, un saignement de nez qui s'arrêtera au bout de quelques minutes et en rab, une belle réprimande de Marie, la patronne.

- Écoutez Pascal, la prochaine fois que je vous chope dessus, vous ne ferez plus partie de la boîte. Bon sang, vous vous croyez encore dans la force de l'âge ! L'année dernière, c'était la clavicule. Aujourd'hui, si le bon Dieu n'avait pas eu l'idée de parachuter cet ange-gardien, où seriez-vous à l'instant ? À l'hosto, minimum. Peut-être même plus loin... dit la dame, élégante, aux cheveux crayeux et qui doit être, plus ou moins, de la même saison que le rouspété. Bon sang ! Vous avez la tête dure ! Allez, je vous conduis à l'hôpital. Quant à vous, jeune homme, un merci n'est pas assez. Choisissez trois livres. Ce sera le cadeau de la maison, ajoute-t-elle.
- À l'hosto, je n'irai pas. Le saignement a stoppé. Mais en cas de pépin, je m'y rendrai. Vous avez ma parole, patronne.

- Tel que je vous connais, je sais qu'il faut m'arrêter là ! Par contre, je vous amène chez vous, maintenant. Et ceci n'est pas négociable.
- C'est bon. Mais je ne quitte pas avant d'avoir la promesse de mon sauveur de venir déjeuner chez moi demain. Le couscous que mon épouse prépare est une offre qu'il serait barjot de refuser. Pas vrai patronne ?
- Vrai, jeune homme. Ce couscous, faut pas le rater ! Que de fois j'y ai goûté ! Ne vexez pas ce crâne granitique ! enchaîne la doyenne.
- Merci, mais je ne peux pas, rétorque Jafâr, préoccupé par les préparatifs du départ.
- Vous n'allez pas vous en tirer comme ça jeune homme ! Vous m'avez épargné des misères et des souffrances, peut-être même le trou où de toutes les manières je ferai mon plongeon ! Toutefois, le plus tard, le mieux, n'est-ce pas ? Alors, allez-vous, également, refuser un thé demain en fin d'après-midi ? Avec ma tête de bourrique, je trouverais bien autre chose si vous déclinez la deuxième offre ! Un coup de main, patronne !

Marie lance sur le jeune un regard de sollicitude.

- Je vois que vous êtes d'accord. L'Helder, un bar du côté de la...
- Loire. Pont Wilson. Je connais.
- Tout à fait. À demain, 17 heures ? dit Pascal Molina.

L'Helder, Jafâr le connaît bien. Il y va presque tous les jours dès qu'il a fini ses séances de gobe-mouches en contemplation de l'eau, de la verdure et des colverts. Il y passe deux ou trois heures à lire le bouquin du jour ou à gamberger au milieu de ses incertitudes, indécisions et turbulences... Au milieu du vide...

- Je viens ici de temps à autre, seul ou avec mon épouse. Leur tarte aux pommes est inégalable. Je n'ai

pas pu faire beaucoup d'amis ici. Presque pas. Et ça me manque. S'il n'y avait que ça... éjecte Molina, qui se pointe au rendez-vous à l'heure fixée.

- Pourquoi pas d'amis ? réplique Jafâr qui note une belle ecchymose autour de l'œil gauche du bonhomme.
- Plus on avance sur le sentier des jours et plus on recule sur d'autres... Quand j'étais jeune, comme vous, je prenais les amitiés telles quelles... Dès qu'elles se présentaient. Le tri, je le faisais après. Avec le temps, on dit que l'on s'assagit... Les critères que l'on considère sensés et qu'on s'impose dès lors s'amassent pour devenir un fatras, en fait amas de couardises qui se dressent entre soi-même et l'autre, sous le titre de la prudence... On fait le tri, on filtre avant... L'on comprend alors que l'époque de l'audace est révolue... L'audace, mon ami, nécessite du carburant, du pep qui vous a largué... Alors... On plie la nuque pour de bon et on accepte l'état qui se présente et les choses qui sont à notre portée... Deux tartines de beurre qu'on badigeonne de marmelade comme p'tit déj, steak à midi et le soir, soupe poireau-pomme de terre gobée avec les incontournables infos de vingt heures... À défaut d'être évincé voire éjecté hors circuit, hors balisage... Usages et plis qui se rendront plus solides que vos nerfs, plus puissants que vos os et plus stables que vos joints... La résignation... Un terme qui dérange, écorche, froisse le tympan, en fait notre vanité... On le saque et le remplace par « réalité » !... Réalité... Bon ! Assez de vous bassiner avec un babillage bon pour s'exercer les babines et qui n'est peut-être propre qu'à moi... Barbant, n'est-ce pas ? Jeune homme, quel vent vous amène à Tours ? termine-t-il avec un sourire indécis et tristounet mais sincère.

- Les études. La médecine.
- C'est bien ! Je note, toutefois, que vous êtes porté sur la littérature. Je vous ai vu plusieurs fois chez nous. Remarquez, il n'y a que les tourtes qui voient là une contradiction...
- Mais je pense que je m'arrêterai là.

Jafâr trouve cet homme sympathique. Il est à l'aise avec lui. Aussi, vide-t-il, volontiers, ce qu'il a sur le cœur...

- Vous, jeune homme, avez au moins le choix. Vous comptez retourner au Liban et lézarder à nouveau sous le soleil du Levant... Comme vous pouvez changer d'avis, rester ici, continuer vos études de médecine et regarder déhancher les tourangelles ! lance Molina, le sourire narquois. Hélas, je n'ai pas eu cette chance, moi... Il y a huit ans...

Le type s'arrête, la trombine songeuse et le regard lointain. Jafâr compatit avec le sexagénaire aux yeux figés et ne dit rien.

- Il y a huit ans...

La gorge presque clouée, le bonhomme essaie de reprendre la parole. Il hésite un moment. Une perle le trahit et tombe à la dérobée, déclenchant le starter... Molina démarre et ne trouve plus de difficultés à passer à la vitesse supérieure...

- On se la coulait douce à Oran. J'étais né là-bas. C'était mon pays. Je sais ce que sont les senteurs de la fleur d'oranger et du jasmin, la chaleur et le soleil de la Méditerranée... Quand les troubles commencèrent, personne ne croyait aux dimensions qu'ils allaient prendre plus tard... Qu'ils allaient devenir une véritable, implacable et, ô combien, sanglante guerre... Au début des années soixante, la situation, d'exécrable elle deviendra intenable. Je possédais une librairie au centre-ville que mon père avait fondée. Je l'avais prise en main et agrandie

après sa retraite. Outre moi-même qui y étais présent à longueur de journée, j'avais deux employés. Les affaires marchaient bien dans l'ensemble. Nous n'étions pas riches mais on ne se plaignait pas. On était même bien... Je ne sais pas si nous étions heureux, mais pas un jour, l'on se posait cette question. De plus, se trouver parmi, évoluer, se faufiler, vivre entre les bouquins... Sentir leurs odeurs m'enivrait... Je l'avais dans la peau ! Discuter avec les clients de ce livre ou de l'autre... Tel un nouveau-né qui pointe son nez, un nouveau manuscrit qui débarque dans la boutique me saupoudrait de joie ! Le feuilleter, le humer, le lire tranquillement après... Je ne me voyais pas faire autre chose... De plus, mon épouse, née également dans le bled, nous offrit un fils unique que nous élevâmes dans le confort et la facilité. Elle n'avait jamais eu d'a priori contre les Arabes. Moi, un petit peu. Influencé par ses camarades d'école et sans doute un tantinet par son père, notre fils commençait à les toiser et nourrir vis-à-vis d'eux des sentiments aigres. Jeune homme, il deviendra carrément raciste. J'avoue que je ne faisais pas grand effort pour calmer son ardeur... Il faut dire que par moments, souvent même, je croyais à notre supériorité ! Du racisme ? Bien sûr, même si je le jugeais tempéré ! Juger... Jugeote... La bonne, la sensée jugeote ! Pour un sou, elle vous largue au premier tournant, quitte à redevenir votre amie quand les dés sont jetés et que vous n'avez que faire d'elle !... En dépit de mon a priori, je conservais néanmoins d'assez bonnes relations avec mes clients algériens lettrés, tout en gardant mes distances !... Mon épouse essayait, au départ, de freiner l'exaltation de son fils. Indécrottable, voyant de plus que son père était

mollasse sur la question, il faisait fi des remarques et diatribes de sa mère. Désespérée, elle lâchera finalement prise. C'est que le gamin deviendra de plus en plus mordant. Virulent même. Les Arabes le regardaient de guingois et il était clair qu'ils partageaient les mêmes sentiments à son égard. Notre « coq en pâte » abandonne l'école à l'âge de 17 ans pour essayer la glandouille ! Un an après, n'y trouvant plus de plaisir, il me demande de l'intégrer dans la boîte. Il s'y met et, à vrai dire, il donnera satisfaction sur ce plan. Mais à chaque fois qu'un Arabe entre dans la boîte, il s'arrangeait pour ne pas être sur son chemin. Il l'évitait comme la peste. Début mai, le bateau français sombre, les fissures de la coque deviennent béantes et à l'évidence impossibles à colmater. Le pays vit l'apocalypse, la violence est inouïe, la guerre fait rage, le sang coule à flots, le ciel devient chargé de titanesques nuées noires de fin de monde. Arrive alors ce que je craignais... Ce dont j'avais la frousse. Certains, sagaces, le virent à temps et réussirent à quitter le navire avant qu'il ne coulât. D'autres, en fait la plupart, autruches, préférèrent – ou aimèrent – croire que les miracles font toujours des surprises au dernier moment ! Deux fellagas cagoulés et armés entrent dans la baraque. Mon fils court se terrer au fond entre les rayons. Ils le suivent et tirent dessus. Je me précipite. J'essuie une balle à l'origine de ma claudication. Philippe pousse un grand cri et s'écroule. Pensant qu'il avait clamsé, les deux mecs se retirent, non sans me prévenir qu'il serait buse que de continuer à s'accrocher... Et fissa... Apparemment ils ne voulaient que sa tête. Pour l'instant ! Mon fils a survécu. Une paraplégie définitive et une cicatrice « cérébrale » indélébile

survécurent aussi ! Le carafon demeura intact. Il comprend et assimile tout mais ne pipe mot depuis ce jour. Je mis la clef sous la porte et déposa une annonce de vente dessus. Personne n'est preneur. Un de mes clients, un seul, notable algérien, me donna finalement quelques sous. Il était généreux. Son prix, aussi minable qu'il soit, était le mien ! Mi-juillet, nous primes en catastrophe le paquebot pour Marseille. Avec ces francs, je pus m'acheter les billets de bateau et assurer les frais de transport jusqu'à Tours où j'avais une lointaine tante. 53 berges, bancal de plus, on ne vous offre pas facilement du travail. J'étais sur le sable. Il ne restait que quelques sous suffisants, à peine, pour une semaine. À la gare de Tours, on cherchait des muscles pour décharger les marchandises. Le patron s'était foutu de moi. « Que faire de vous ? Vous avez de la bouteille. Éclopé, de plus ! » dit le chef de gare. « J'ai trois bedaines à remplir. Elles sont à sec ! Essayez-moi un ou deux jours. Si vous n'êtes pas content, foutez-moi un coup de sabot au derrière... Je ne porterai pas plainte. Vous avez ma parole ». « Au boulot », dit-il, avec le rire. Mes épaules et mes lombes ne sont pas conçues, encore moins rôdées pour les gros fardeaux. Mais avoir l'estomac dans les talons et vos muscles se rendent plus sympas. Nous réussîmes à surnager. La saison des vendanges et de la cueillette des pommes arrivent. J'abandonne le métier de porte-faix pour y retourner en novembre. Je trimais. J'étais lessivé. Je fais des heures supplémentaires. Ça ou la crève... J'optai pour le « ça » ! Toutefois, indiscutablement, bien plus âpres encore, étaient le regret et les « Si... » Ils me rongeaient... Me laminaient... Têtus et coriaces, ils continuent à le faire... Jusqu'à cet instant... Ils ont la vie longue ! N'obtempèrent pas

sur ordre... Le regret... Qu'il est implacable... Que j'aimerais le prendre au cou... Si cape était-il, en lambeaux la rendrais-je par le couperet ! « Revenez en juin prochain. C'est dans presque un an. À vous de voir si vous avez la patience d'attendre... » dit Madame Marie. À mon arrivée à Tours, je m'étais rendu à la librairie. La patronne m'avisa qu'un de ses employés prendra sa retraite dans un an et qu'il faudra revenir la voir à ce moment-là. Ainsi donc, après onze mois de baigne, je réussis à dégoter cet emploi qui nous permit et permet de ne pas clabauder et pester contre dieux et cieux à chaque lever de soleil... Reste bien sûr...

Une gouttelette fait la glissade sur son nez. Jafâr saisit. L'homme songe au temps jadis mais surtout à son fils rendu grabataire à 19 ans pour le reste de ses jours. Il est profondément touché par l'histoire du libraire.

- Vous n'êtes pas retourné depuis ?
- Même si j'avais les moyens, je n'y mettrais plus jamais les pattes. Pourquoi irai-je ? Je n'ai même plus de larmes pour verser sur mes ancêtres et les vestiges de mon passé. Les stocks ne se sont-ils pas vidés sur les vagues de la Méditerranée lors de sa traversée il y a huit ans ? Inoubliables et cuisants jours... Les quelques gouttelettes qui viennent d'arroser mes pommettes sont les premières depuis ces terribles temps. Il m'aura fallu un Méditerranéen pour me les soutirer !

Le gosier noué, il s'arrête un moment puis reprend :

- L'autrefois... Je n'arrête pas d'y songer, d'y plonger dès que la citrouille est en break... C'est plus fort que mes neurones. Peux pas m'empêcher de le faire. Et pourtant... En dépit de ma vanité dont je ne sais que faire au cas où des bribes d'elle restaient, ne crevé-je pas d'envie de m'y rendre ? Ne serait-ce que pour la

chaleur et les effluves, lesquels, au printemps, s'accordent pour livrer ce bouquet de senteurs qui inondent l'espace, investissent la tête et le blase jusqu'à l'extase... Naturellement, si, un jour, j'ai les moyens, je demanderais à je ne sais qui, de me flanquer, dans un trou sous le sol de mon pays, lorsque l'au-delà m'ouvre ses portes. À défaut de humer, de mon vivant, ces effluves capiteux, je... C'est le souhait de mon épouse aussi. Mon fils, je ne sais pas...

L'homme se tait à nouveau puis enchaîne :

- Pourtant, je sais... Je sais que nous trois, serons enfoncés ici, sous ce sol... éjecte-t-il, la figure amère et tapant de ses tatanes le pavement de l'Helder qu'il indique par l'index. Aussi, fera-t-il frisquet en terre tourangelles !... Tous les pieds noirs qui vivent ici auront froid dans leur trou tourangeau. Aucun n'aura, hélas, le privilège d'exaucer le plus cher de ses vœux : roupiller au chaud dans sa terre natale... termine-t-il, un rictus tiraillant ses lèvres.

La conversation durera près de trois heures. Avant de lire son propre roman, le bonhomme fut tout ouïe à l'écoute de celui de Jafâr. Jusqu'à sa décision, en principe irrévocable, de plier bagage et retourner au pays dans quelques jours. Le jeune homme s'attendait à un commentaire, un conseil quelconque, une indication qui ne seraient pas boussole... Il ne demande pas tant. Mais ne serait-ce qu'une simple allusion qui l'aiderait à trancher net et mettre ainsi le cap sur l'Est... Jafâr restera sur sa faim. Néanmoins, après cet entretien, il va se trouver remué, secoué. Les circuits de son citron détectèrent beaucoup dans les « entre les lignes » de l'histoire dramatique de ce bon bougre.

Au moment de l'au revoir, Molina lui demande de passer lui dire adieu avant de prendre les airs et de

revenir le voir au cas où... Il lui arrache la promesse que si des fois il changeait d'avis... Son épouse ne manquerait pas de lui faire le meilleur des couscous. Le Royal.

- Merci encore jeune ami, lui dit-il avant de disparaître dans la rue nationale.

Tel un automate, Jafâr se dirige vers la Loire où il restera un long moment. Il rentrera tard chez lui. Sur le chemin de retour, il se verra de plus en plus troublé... Arrivé chez lui, il s'étend sur le plumard et se met à gamberger. Son dedans n'est plus le même. Un remue-ménage de tonnerre y a pris place. Aussi, se sent-il chamboulé de fond en comble. La tête sur l'oreiller, Jafâr rumine ce qu'il vient d'entendre et ce qu'il s'appête à faire. Est-il encore le même Jafâr après cette causerie ? Il n'est pas sûr. Le doute s'installe.

- Que se passe-t-il ? Ayant déjà presque pris la décision de lever le camp, pourquoi me vois-je ébranlé ? Pourquoi n'arrivé-je pas à stranguler ce « presque » ? se demande-t-il. Le roman de cet homme, aussi fantastique et dramatique qu'il soit, qu'a-t-il à faire dans le mien ?

Jafâr n'a pas de réponse. Il éprouve une profonde sympathie ainsi qu'une grande admiration pour le bonhomme. Mais ceci dit, pourquoi n'arrive-t-il pas à fermer ses paupières ?

La réponse tombe à l'aube. Quasi mûre ! Il n'arrive pas à se fermer les paupières parce qu'il est changé... Il n'est plus le même. Il n'est pas le Jafâr d'hier... En effet, il n'est plus aussi sûr de lui... De sa décision. De ce qu'il compte, ce qu'il veut faire...

C'est dimanche. Il se lève et va passer la journée à réfléchir. En fin d'après-midi, il se résout à geler la décision de plaquer tout et rentrer au pays.

Le lendemain, comme d'habitude, le colocataire se réveille à 7 heures et part à la fac. Jafâr reste dans son

pieu. Il n'a pu avoir que quelques heures de somme. Il n'est pourtant pas fatigué. À part se démailler, lambiner et glandouiller dans les ruelles, comment tuera-t-il les longues heures de ce lundi ? La même question revient, sempiternellement, depuis quatre semaines. La réplique étant jusqu'à ce jour la même. Un bouquin à tirer, des bricoles aussi plates que creuses à négocier et passer le reste de la journée à flâner, se les rouler, se prélasser et enfin, histoire de changer (!), tergiverser et ballotter entre et dans les tribulations de ce maelstrom qui mitonne dans sa fiole. Ce lundi matin, la réponse sera, cependant, toute autre.

Il est 8 heures 15. L'ours se déterre de son hibernation. Pour la première fois depuis des semaines, Jafâr se lève comme un gaillard, engloutit quelques toasts, se brosse les dents, s'habille et file, ventre à terre... Direction la fac !

- Quel punch, se dit-il.

L'étudiant assistera à tous les cours du jour... Et des jours d'après... Il va tenter de rattraper le temps perdu, de combler les lacunes. Il présentera les examens de juin et après, seulement après, il prendra les airs pour Talass. Voilà son plan, dernier cri...

Jafâr fait de son mieux. Le gap est de taille. Énorme. Il a beaucoup de retard. Un mois à rien foutre... N'est-ce pas irrécupérable en première année ?

Il présente les épreuves finales en juin. Ne passe pas. À un cheveu ! Il a fait ce qu'il a pu. Aussi, prend-il le jet pour Beyrouth, la conscience presque tranquille. Il a essayé...

Avant de quitter, il passa à la librairie pour dire au revoir à Pascal Molina et Marie. À plusieurs reprises, il eut l'occasion de visiter la boîte pendant les semaines écoulées. La doyenne et le bonhomme sont à présent des amis.

- C'est dommage... Maintenant qu'on vous connaît, dit la patronne.

Molina ne dit mot mais son regard tendre et son discret sourire élégiaque exhibent une sincère peine et une profonde affection... Jafâr n'a pu retenir une perle... Le libraire et la matrone sont contaminés.

Quant à la belle blonde, elle n'est plus la même. Pire, un mâle, un autre, s'y était collé ! C'est la vie... « Qui va à la chasse perd sa... Blonde ! » La fille du balcon d'abord... La collègue de classe à présent...

- Les deux belles ainsi qu'« Ève » de la rue Salengro, ne sont pas faites pour les indécis ! Ceux-là ne sont, à la vérité, que des raseurs ! susurre-t-il.

Le colocataire, à son tour, ne passe pas.

Survolant la France qu'il quitte pour toujours, Jafâr n'a de pensées que pour Pascal Molina et Marie, femme de caractère, dynamique, directe et prévenante. Il va bientôt rejoindre l'Esswane, les têtes Talassines qu'il aime tant et les amis. Quant à son géniteur, s'il le croise, il changera, comme auparavant, de trottoir.

4

Firass l'attend à l'aéroport de Beyrouth. En route, le neveu crache la dépêche : il s'est planté. Le plat principal, il le laisse pour après... L'oncle reçoit la nouvelle avec beaucoup de sang-froid. Genre ce n'est pas la fin du monde etc. L'homme vient de divorcer avec la cigarette. Voilà un mois qu'il prit une grande décision : rompre avec la cinquantaine de sèches qu'il réussissait à pomper entre le lever et le pieu. Jafâr les réconciliera ! En un tournemain !

Les pourparlers et conciliabules dureront des semaines. L'oncle semble prendre, en apparence du moins, l'échec de son neveu, non seulement avec flegme mais assez bien.

- Pas grave... Il y a une deuxième session ! Au vu de tes notes, un mince fil t'a séparé de l'autre bord. En septembre, tu passeras...
- Il n'y aura pas de deuxième session, oncle.

La foudre n'aurait pas eu le même effet ! Au départ et avec une telle météorite sur la boule, l'on veut, l'on doit s'assurer qu'on a bien entendu.

- Oui, c'est bien cela. Je ne retournerai plus en France. Aussi de la médecine, je n'en veux pas.

L'oncle a donc bien entendu. Tout cela, en paquet ! Firass est jeune, 33 ans. Dans la famille Sawâne, pas d'antécédents de maladies cardiaques. Heureusement ! Les rêves et projets qu'il construisait pour le neveu se rendent en l'espace de quelques minutes poussière, fumée... Le marathon des discussions, parfois houleuses, s'étalera sur plus d'un mois. Recevant en pleine poire ces coup-de-poing drus, l'oncle ne sort pas son revolver pour se flinguer ou flinguer son neveu ! L'homme est plus âpre. Pétri d'une part par les innombrables conflits tribaux de Talass, par les démêlés et litiges qu'il rencontre dans son étude de l'autre, l'avocat est d'airain. Capable d'absorber les chocs les plus frontaux. Toutefois, le cas présent est différent... Le problème est interne. Il est « inter-Sawânite ». Ce qui change tout... N'ayant jamais eu expérience du genre, les frères Sawâne, novices dans la matière, n'y sont pas rôdés. Le premier « non », ferme, lancé par Jafâr à son oncle eut lieu il y a longtemps, lorsqu'il refusa l'internat à Tripoli. Malgré une mémorable taloche, Jafâr a tenu bon, n'ayant pas flanché. C'est Firass qui le fit.

Cette fois-ci, c'est différent. C'est plus grave. L'avenir de son neveu, si cher à lui, est en jeu. Jafâr sait parfaitement que son oncle le traite comme son propre fils. Hors normes, l'affection que les deux ont l'un pour l'autre persistera pendant de très longues années. Comme père et fils. Mais la grande affection n'a jamais empêché conflits et chocs. Bien au contraire...

Lorsque le neveu jette en pleine figure la nouvelle, les nouvelles, sur l'oncle et lorsque le dernier est certain d'avoir bien entendu, il se tait pendant un bon quart d'heure. La réunion a lieu dans le séjour de sa baraque. Seuls. Après un long silence, qu'interrompent d'incessants

aller-retours dans la pièce et de temps à autre un discret glouglou provoqué par le ravalement de son écume, Firass appelle au secours. Une Marlboro, avec qui a-t-il donc récemment rompu, répond présente. S'immolant, l'élégante cigarette blonde pourrait l'aider à résoudre la question, laquelle égalait peut-être, à ses yeux, la crise des missiles soviétiques de Cuba ! Le premier effet secondaire concret de ce formidable coup d'état sera ainsi la réconciliation de Firass avec la cigarette ! Pour ce jour-ci, c'est plus qu'assez ! L'oncle tire passionnément et d'affilé trois clopes, sans mot dire ! Sachant fort bien qu'un cyclone ravageur vient de faire une pagaille d'enfer dans la tête de Firass, Jafâr se retire laissant derrière lui une pièce empestée de volutes de fumée. Fumée qui emporta avec elle espoirs, rêves et illusions... L'oncle, pourra-t-il avoir un sommeil doux cette nuit ? Jafâr en doute fort. Les nuits d'après, aussi.

L'avocat est un homme tenace. Les négociations sérieuses commenceront le lendemain et vont durer des semaines. Médecine, devenir médecin, grand médecin, magnifique profession, incontournable, respectable, belle, propre, assurant de plus un confort matériel... Peine perdue. Placebo ! Jafâr, plus tard, refusera même d'en parler ! L'oncle se replie alors sur le courrier. Le neveu accepte de le recevoir, voire d'y répondre. Au début ! En effet, quelques jours après, il ne prendra pas même la peine de l'ouvrir. Bon perdant, Firass flanche alors et se retire du ring. Vaincu. Jafâr restera, s'il le veut, au pays. À la rentrée, il choisira la filiale qu'il voudra à l'université de Beyrouth. Pas tout à fait ! Jafâr gagne sur deux fronts et cède sur un autre. Il larguera Hippocrate. Ne retournera pas en France. Deux acquis majeurs. En contrepartie, l'étudiant opéra pour une filiale scientifique. Pas littéraire ! Un point pour l'oncle.

Début août. Les jours passent. Aucun Sawâne ne souffle syllabe de l'affaire. Mot d'ordre de Firass, respecté à la lettre ? Probable.

Pour la première fois de sa vie, le jeune homme se sent dégagé du poids des directives « Firassiennes ». Libre... Respirant un grand coup, il va assumer ses responsabilités et prendre lui-même son destin en main. Allez Jafâr ! Désormais, à toi de jouer... En dehors de la médecine, d'un côté, du littéraire de l'autre, qu'aimerais-tu faire à Beyrouth ?

Pourquoi pas physique ? N'aimait-il pas cette matière ? Il y réfléchit. Les jours filent, l'étudiant hésite, ne discerne toujours pas la voie qu'il aimerait emprunter, la filière qui le botterait. Il rencontre ses amis du lycée, une fois à Beyrouth, une autre fois à Tripoli. Ces briefings donnent aux trois camarades l'occasion de s'amuser, rigoler et se rappeler le bon vieux temps... Ils ne réussissent, toutefois, pas à éclairer les lanternes de Jafâr. Le tandem grand-père-Youssef est toujours là. Tous les deux devisent plus que jamais, sirotant, à chaque fois, leur café comme si c'était l'élixir du paradis. Jafâr s'y joint à eux dès qu'il peut. Ils savent qu'il est à l'étranger pour les études et qu'il sera docteur. Les détails, ils les laissent pour les autres. Ses sœurs, la grand-mère, l'oncle échalas, il les voit. Particulièrement sa mère à qui il réitère son engagement de la tirer de son trou. Aussi et par la même occasion, lui touche-t-il un mot du problème qui le travaille. Celle-ci, paysanne, ignorant totalement la direction qui convient le mieux à son fieu, ne sait point comment l'aider à se tirer d'affaire. En revanche, elle peut prier, ardemment, pour que le Tout Haut l'oriente vers le bon choix. Son père, il ne le croise que rarement. Et ce « rarement » est de trop ! Jafâr fréquente les rives de l'Esswane en compagnie des copains. Toutes ses rencontres et palabres directes ou indirectes avec ceux-ci et ceux-là ne l'aident toutefois

guère à voir plus clair. Le brouillard est épais. Dévoré par ses incertitudes, l'étudiant ballotte, patauge dans un imbroglio. Et ça commence à durer... À peser...

Arrive, enfin, le jour J. Le jour où le jeune homme voit deux évidences qui, pourtant, crèvent les yeux ! Primo : les tergiversations sont soumises à une date d'expiration. Secundo : personne ne peut se mettre à sa place. Ce jour-là, tout s'éclaircit d'un seul coup. Jafâr va, enfin, accoucher... La décision éclot. Il ne sait pas comment. Effet des prières maternelles ou de celles de grand-mère à la demande « top secret » de son fils Firass ? Toujours est-il que la brebis égarée retrouve enfin le bon chemin !

Mi-août, Jafâr demande à voir son oncle. Désespéré, le bonhomme se précipite au galop. Il devine et s'apprête à donner définitivement, non seulement le feu vert mais également sa bénédiction, son encouragement même pour l'université à Beyrouth. Il n'évoquera ni Hippocrate ni la France. À présent, son ultime aspiration est d'arracher du jeune homme une décision. Quelle que soit la voie que Jafâr choisit, il la fera sienne. En fait, l'oncle craint le pire. Le neveu, égaré dans un méli-mélo, serait-il sur le point d'abandonner même l'idée de rejoindre l'université ? De plaquer tout ? Pourvu qu'il décide... Qu'il se décide... Qu'il fasse, enfin, quelque chose...

- Oncle, je veux retourner en France.

Là encore, bouche bée, l'oncle se gratte le front, les tempes et surtout les oreilles ! A-t-il bien saisi ?...

- Oui c'est bien en France que je veux retourner.

- Et que comptes-tu faire ?

- Médecine.

Firass ne se regratte pas les oreilles. Désormais, il s'attend à tout ! À tout !...

Une Marlboro. Minimum !

De peur d'une discussion qui pourrait déraiper et tourner à l'aigre, Firass sélectionne avec soin ses termes, comme

s'il marchait dans un terrain accidenté ou sur une corde. Pas de longs discours. Quelques commentaires. Très courts. Optant pour la sécurité, on va pour le strict minimum ! Une syllabe de travers pourrait dégénérer et mal tourner.

- Si cela est ta décision, qu'Allah soit avec toi, neveu... Toutefois, ne te sens pas obligé de présenter la deuxième session... Il est d'ailleurs trop tard... Tu redoubleras... La terre s'arrêtera-t-elle pour autant de graviter ?... Tu passeras l'année prochaine, pour sûr. Dans toute une vie, une année de plus ou de moins, quelle importance !
- Je prendrai l'avion, le plus tôt possible, demain si je peux. En effet, j'ai l'intention de présenter le mois prochain, la deuxième session.

Une autre Marlboro ! Firass l'allume cette fois par le feu de la précédente. Bien qu'un signe de croix trouve tout à fait sa place, s'impose même devant tant de miracles, il s'en abstient... Ayant face à lui un jeune homme aussi imprévisible, il ne veut prendre AUCUN risque ! Sait-on jamais ! Le neveu pourrait mal le prendre...

Comme à son habitude, Firass accompagne son neveu et lui souhaite bon voyage à l'aéroport de Beyrouth.

Arrivé à Tours, le Talassin habitera en solo. Cette fois, il est inflexible. Ce sera à la cité universitaire. Pendant les vacances, il n'est pas difficile d'y dégoter une piaule.

Les épreuves de la deuxième session auront lieu dans trois semaines. Le jeune homme a du pep. Enterrant tribulations, ballottements et débats internes quant à la carrière pour laquelle il aurait pu, dû opter pour, Jafâr se lance et fonce. Aussi, prend-il la résolution de continuer médecine, devenir médecin et réussir dans la vie. En ce mois d'août, l'étudiant n'a qu'une idée en tête : saisir cette seconde chance et passer. Il ne visitera la librairie ni avant

ni après les épreuves. Il le fera seulement après les résultats.

Pendant cette période, il fait la connaissance de Joseph, un Libanais originaire du mont-Liban, en première année également. Celui-ci loupa la première session et comme lui, prépare la deuxième. Ils ne travaillent pas ensemble mais se rencontrent au resto universitaire au déjeuner comme au dîner. Les autres camarades, il ne les voit presque pas.

Jafâr, Joseph et l'ancien colocataire passeront les épreuves de septembre. Le premier réussit. Pas avec éclat. Mais il grimpe en deuxième année. Les deux autres n'ont pas eu cette chance. Ils redoubleront. Le dernier se plantera à nouveau. Il sera autorisé à tripler sur dérogation spéciale. Il se plantera une troisième fois. Il quittera alors la France pour toujours. Jafâr ne le verra plus.

Comme promis, un couscous, le Royal, est préparé par madame Molina. Il est succulent. Outre le Libanais, Marie est également invitée. Jafâr fait la connaissance de la famille. L'épouse Molina est simple et affable. Le fils, Philippe, est sur un fauteuil roulant. Il accueille le Talassin avec le sourire. L'ambiance est sympa. Le libraire paraît heureux et fait de son mieux pour égayer la soirée. Il n'est pas loin de réussir.

- Jafâr, les orangers fleurissent chez toi au printemps. Tu ne seras pas au pays à ce moment-là. Je sais. Tu trouveras, quand même, le moyen de m'amener, l'été prochain, à ton retour de vacances, une cotonnade imbibée de fleurs d'oranger que ta grand-mère aura l'amabilité de collecter au mois d'avril. Ce sera un cadeau inestimable que je garderai dans mon coffret à souvenirs. Lorsque la nostalgie me brûle, son parfum grisant, telle une brise soyeuse, caressera ma peau et m'apaisera quelque peu. Le jour où je sens

que je ne suis pas loin de l'autre bord, je demanderai qu'elle soit près de mes narines. Elle m'accompagnera ainsi pendant mon périple terminal... lance-t-il, pendant le dessert, le regard parti au loin... Outre-Méditerranée, naturellement...

Le sexagénaire se tait puis lève son verre de rouge à la réussite de Jafâr. Le calme qui règne met en relief le glouglou du pinard mixé à la salive qui lanternait dans sa gorge. Marie, compatissante, pose sa paume sur la main de son hôte et ne dit rien. Les yeux du bonhomme s'embuent de larmes, ses lèvres demeurent bouclées un instant puis dessinent un sourire. Que génère un quotidien gris qui lacère sans répit et les douceâtres réminiscences d'un passé lointain. Sourire qui hésite et n'arrive pas à se frayer un chemin. Sourire d'où transpire une mélancolie abyssale que ne gommara qu'un miracle qui n'aura pas lieu. Qui raconte une histoire ancienne dont la fin eut lieu à l'image d'une tragédie grecque... Qui résume un autrefois heureux rendu bribes de souvenirs, un présent qui l'est moins et un futur qui ne pourra que l'être encore moins... Qui exprime la résignation et l'abandon total de la lutte devant l'impossibilité de renverser la vapeur, l'impossibilité de changer l'inchangeable... Un sourire qui résume tout un roman, toute une vie aussi âpre que la réalité... Sa réalité... Le fils, recroquevillé sur son siège, près de la table, tient un bouquin entre ses mains. Jafâr y a lancé un regard furtif. On y voit un paquebot blanc amarré dans le port d'une ville où domine la couleur blanche. La mer est d'un bleu cristallin. Le Libanais biglait Philippe de temps à autre... Depuis sept ans, ce jeune homme est ainsi et continuera ainsi... Jusqu'au terminus... Le grabataire ferme, d'un coup, son portulan, pousse sa chaise roulante et se retire pour replonger dans son univers... Un univers dont les dimensions ne dépassent pas celles d'une chambrette au

ciel à jamais fermé et où tous ses neurones triment, se démènent follement du lever jusqu'au pieu, pour trouver une issue à un vécu noir comme jais. Hélas, le verdict qui en sort peut-il être autre que l'incontournable sentence : les heures et nuits à gober ressembleront à cette nuit et aux nuits des années qui se sont écoulées. Des nuits où les étoiles se sont éteintes à jamais...

Telle une chape de plomb, un silence d'église s'abat sur la pièce et persiste un moment. L'air devient lourd. Le plus subtile, le plus sublime des mots aurait été ridicule, au mieux futile et tomberait comme un cheveu dans la... Dans le couscous... Molina essaie de se rattraper. Il ne réussit pas, bafouille puis se la boucle pour de bon. Les paupières de madame Molina et du Libanais sont mouillées. Marie tient bon. Elle va juger que c'est assez et se lève. C'est l'heure d'aller au lit, déclare-t-elle. L'à-propos à faire ! Jafâr, soulagé, fait de même. Sur le chemin de retour, le Talassin pense beaucoup aux Molina que la foudre prit pour cible, il y a huit ans, mettant leur foyer en capilotade. Il pense aux sentiments de remords et d'impuissance totale qu'ils doivent éprouver à chaque lever de soleil. Aux regards bourrés de tendresse que le père lançait, de temps à autre, sur son fils pendant le dîner. Le voilà qui se remet à ressasser, à comparer à nouveau. Aussi, laisse-t-il tomber et se tourne vers oncle Youssef qu'il vit beaucoup cet été. Sa vue a baissé d'un cran. Comme son tout... Il était à l'évidence moins leste. Le grand-père, par contre, paraissait aussi gaillard qu'avant. La grand-mère est bien conservée. Le visage de sa mère n'a pas changé. Sa petite sœur a grandi. Ses grandes sœurs et ses oncles sont tels qu'ils étaient il y a un an. Tout ce peuple, il ne les verra que pendant les vacances d'été. L'un d'eux, peut-être plus, pourrait flancher d'ici là... Qui sait ? Oncle Youssef, serait, en principe, le premier servi... Son père ? Oh ! Comment est-

il ? Comment était-il ? Il ne sait pas vraiment. Pendant son séjour, il lui arrivait de le croiser par hasard. Lui lançait-il alors un regard ? Jamais. Ses amis du lycée et ses copains de Talass sont comme autrefois. Ou presque. Jafâr nota, en effet, quelques petits changements surtout les jours qui précédaient son retour en France. Tous les camarades, ainsi que lui-même, s'efforçaient d'injecter un souffle à l'intimité d'antan, de revivre la belle complicité de jadis... Force est de constater qu'ils n'y arrivaient qu'à moitié... Était-ce l'éloignement ? N'était-ce pas davantage le travail des carrefours ? Carrefour... Lieu naturel des adieux, où chacun emprunte sa voie, à la poursuite de ses propres projets, rêves, chimères et mirages. Le fameux point où, sous le coup de sifflet de l'implacable destin, se voient-ils, tous, forcés de prendre une direction et ramer. Parfois l'on regarde en arrière... L'on jugera, aussitôt, qu'il serait plus malin de ne plus le faire.

LAURA

5

- Et si l'on échangeait nos places ? dit Jafâr à Joseph dans l'express Paris-Tours.
- J'y ai pensé, figure-toi ! Elle n'arrête pas de te lorgner, répond son ami.

Les deux camarades viennent de passer Noël à Paris où ils se sont amusés comme des fous. Née il y a quatre mois, leur amitié devient solide. Le Talassin est à présent en deuxième année. Joseph redouble la première.

Laura et Jafâr sont, à présent, côte à côte. Dans le couloir, cherchant leurs places avant le démarrage, ils se croisèrent et se guignèrent pour quelques secondes. Flanquée par son père et son frère, elle est allemande de Cologne. Belle. Très belle. Son français est impeccable. La famille vient passer six jours de vacances en Touraine. Le Talassin ne sait pas conter fleurette aux filles. Pourtant, il ne trouvera aucune difficulté à aborder sa voisine. La réserve, voire la timidité, vis-à-vis du sexe doux s'évapore devant l'allemande, sans effort. Entre les deux, la chimie passe, la physique aussi ! En effet, les atomes s'accrochent... S'enlacent même ! Ça saute aux yeux. À l'arrivée, gare de

Tours, ils s'échangent les adresses. L'hôtel de Laura n'est qu'à dix minutes de la cité universitaire où crèchent les deux compères. Laura et Jafâr se donnent rendez-vous demain.

- Un beau brin de fille, n'est-ce pas Talassin ? dit Joseph sur le chemin.
- Fait-elle ce que je fais depuis qu'elle nous a laissés ? lance Jafâr.
- Probable ! Ton carafon est ailleurs... Faut pas être mage pour deviner où ! J'oserais affirmer qu'elle fait de même, si c'est ce que tu meurs d'envie d'entendre !
- Comment tu peux en être aussi sûr ?
- Parce que... Parce que...
- Arrête tes « parce que » et débite ton savoir. Tu n'as pas l'habitude d'avaler ta langue...

Joseph ne dit rien, laissant le camarade sur sa faim.

- Demain, tu verras de tes mirettes ce que j'ai sur ma lavette, lui lance Joseph à l'improviste dans le corridor du deuxième étage alors qu'ils se séparent pour rejoindre chacun sa piaule.

Jafâr entre dans sa chambre et pose son petit fourre-tout sur le pieu. Il prend une douche, avale quelques biscottes et une pomme en fin de vie puis se fait un thé et porte une tasse à son ami à quelques portes de chez lui. Que lui arrive-t-il ? Il se demande... Il ne peut arrêter de penser à Laura. Hormis banalités et bricoles qu'il accomplit tel un automate, il ne peut rien faire d'autre. Joseph saisit la tasse chaude – qu'il laissera pour une autre fois ! – puis invite l'intrus à cesser de gigoter comme un suricate et poser son pétard quelque part. Jafâr reste silencieux un moment puis, sans mot dire, prend soudainement congé de son ami et réintègre son gourbi.

- Tout ça en deux heures et demie d'express ! Je suis moulu et dors debout... Si la Terre s'arrête de

tourner, tu pourras me réveiller ! Pour le reste, tout le reste, t'amuse pas à le faire. On ferme boutique monsieur Romeo... dit Joseph, les paupières démissionnaires et pris d'un bâillement à se disloquer la mâchoire.

Jafâr sort, fait quelques pas puis, voulant le taquiner, fait demi-tour, retourne chez son camarade et l'éperonne.

- Qu'y a-t-il encore ? braille Joseph.
- Tes consignes manquent de précision monsieur ! Si la Terre s'arrête de tourner as-tu dit. Autour d'elle-même ou autour du soleil ?
- Les deux. À présent fous le camp et ferme les deux.

Jafâr dégage et ferme la porte sans intercepter la flèche. Aussi quelques instants après susurre-t-il :

- Ferme les deux... À part fermer la porte, qu'y a-t-il d'autre que mon bec à fermer ? Ah, ce mutin !... murmure-t-il, riant de bon cœur.

Jafâr regagne chez lui où son réel l'attend. Le voilà confus. Dans le brouillard. Dans un bateau dont il méconnaît la direction. Il essaie de se fixer sur son état. S'y concentre sans pour autant voir plus clair. Il est néanmoins sûr d'une chose. L'état dans lequel il baigne depuis quelques heures est nouveau. Bien qu'il ne réussisse ni à le définir, ni à le délimiter, il est persuadé que ce qui le tarabuste en cette nuit de fin décembre lui tombe sur la crâne pour la première fois de sa vie. L'après express Paris-Tours n'est à l'évidence pas comme l'avant. Est-ce l'amour ? Est-ce cela l'amour ? Il épargne son ami qui devrait déjà beaucoup tenir à son polochon ! Il ne le tirera pas de son somme. La Terre tourne toujours ! Il a pourtant envie de parler, papoter de ce bouillonnement qui l'investit... Avec qui d'autre pourrait-il causer de ces remous cosmiques qui chambardent son tout ? Il opte alors pour oncle Youssef, lequel non seulement l'écouterait mais serait enchanté de le faire ! Il y a des

précédents ! Il se ferme les yeux, convoque son imagination et commence à lui conter son histoire... Pour toute réplique, le vieux lui largue :

- Mon petit, tergiverse pas. Fonce !

Youssef, comme à son habitude, est magnanime et délicat. Il ne fait aucunement allusion à la fille du balcon au visage fleur de pommier sauvage... Trois ans, déjà... Encouragé par ce coup de pouce, Jafâr se dit que le temps des flottements et couardises est révolu. Il ira de l'avant... Sous le regard tendre du vieux, il se ferme pour de bon les yeux, glisse dans sa couchette et s'enfonce dans un roupillon doux et profond.

15 heures. C'est l'heure du rendez-vous. Il l'attend devant l'entrée de l'hôtel. Dandinant, la star arrive... Quelle allure ! Il n'a jamais vu telle superbe dans le maintien ! Son cœur qui battait la chamade prend son envol... Il tremble. Laura est blême. Jafâr devine qu'il doit l'être tout autant... Ils baragouinent quelques syllabes insignifiantes puis avancent. À peine quelques pas de faits, et d'un geste aussi naturel que nature, ils se voient la main dans la main. Le soir de ce jour, le Talassin essaiera de se rappeler qui des deux passereaux prit l'initiative d'offrir sa paume... Sans succès.

Ils vont parcourir les rues de Tours dans un frimas sibérien. Jafâr n'a pourtant pas froid. Ils atterrissent sur la rive gauche, le coin préféré du Talassin, où ils feront quelques allers-retours.

- T'as les mains gelées Laura !

- Toi aussi.

Il lui offre sa veste, la serre près de lui et ils se dirigent vers l'Helder, tout près, où ils commanderont un thé et une tarte aux pommes, chaude.

Ainsi, passeront-ils les cinq jours aux températures polaires. Les bords de la Loire, les venelles du vieux Tours, les café-bars, la piaule de Jafâr à la cité

universitaire... Et surtout à la découverte l'un de l'autre. Le Libanais a délaissé ses études. Le pays, même sa mère et ses sœurs sont également oubliés. L'allemande fit de même. Se lève vers midi, déjeune avec son père et son frère qui voient bien que pendant le repas, elle n'est là que pour mâcher et se nourrir, la tête étant à mille lieues. Aussi, chaque jour, se retire-t-elle après le dessert pour rejoindre son amoureux. À l'aube, il faut dormir. Jafâr l'accompagne alors jusqu'à son hôtel puis regagne sa chambre. Pendant ces inoubliables après-midis et nuits de miel, le roman de chacun se déplie et l'on se délecte à le lire...

Le jour du départ, il l'accompagne à la gare. À 17 heures, le train démarre, emportant Laura vers son bled.

- Elle n'est pas partie en Chine, Talassin ! Cologne, c'est pas le bout du monde. Les vacances de Pâques, c'est dans trois mois. Du calme, Roméo ! lui dira Joseph, le soir.
- Que c'est long...
- Le courrier le rendra moins long. S'occuper de vos études, tous les deux, aidera aussi...

Au lit, le Talassin ne peut gagner le sommeil. D'après oncle Youssef, ses théories et tirades sur l'amour, Jafâr en est frappé... Jusqu'à l'os, pense-t-il. Et Laura, est-elle amoureuse ? Il le croit... En est-elle aussi investie que lui ? Il le croit aussi. Mais pour en avoir le cœur net, il posera cette question à son pote demain. Il se rattrape. Pourquoi pas maintenant ? Mais il est 2 heures du matin ! Il sort quand même et se dirige vers sa chambre. Regarde sous la porte. Pas de lumière. Joseph roupille. Dépité, il retourne chez lui et, histoire de fusiller les heures, il va s'occuper à agencer, ranger et mettre de l'ordre dans sa mansarde. Demain, les cours reprennent. Pendant ces vacances, Jafâr a donc totalement oublié de combler ses retards et devoirs d'étudiant. Il n'est pourtant pas inquiet, ce n'est pas la

première fois ! Il repense à Laura. Pourvu qu'elle tienne sa promesse de ne pas larguer l'école et rappliquer à Tours ! De fait, elle envisagea sérieusement la question avec Jafâr, lequel lui flanqua un refus sans appel.

– Finis ton année ! J'insiste. Il serait insensé que de plaquer ta classe avant. Fin juin, tout devient possible.

– Tu as ma parole. Je finirai mon année.

Ce furent leurs derniers mots cet après-midi avant la fermeture des portières de l'express.

Jafâr dormira encore tard cette nuit. Il n'a pu le faire qu'après avoir écrit une lettre à Laura.

Pendant les jours qui suivront, l'étudiant s'emploiera tant bien que mal à renouer avec la fac. Il fait des efforts. Il l'a promis.

D'outre-Rhin, il recevra deux à trois courriers par semaine. Laura occupe toutes ses pensées. Les lettres en sens inverse pleuvent également ! Toute minute dépensée ailleurs n'a presque pas domicile chez l'oriental !

Joseph est préoccupé. Il met son ami en garde. En vain. Jafâr passe des heures et des heures à écrire... Le reste, à lire et relire les missives en provenance de Cologne... À presque les mémoriser ! Laura n'utilise que le stylo à encre bleue et son écriture est d'un chic ! Le contenu ne l'est pas moins...

Mon amour,

Il est 3 heures du matin. J'essaie de dormir et force mes yeux à fermer. Mais sitôt fermés, je te vois. Je les rouvre. Pour te voir toujours... Caressant mes cheveux, souriant d'un sourire qui illumine mes cieux... Dans ma classe, mes camarades m'appellent « la folle amoureuse ». Es-tu fou de Laura comme je le suis de toi ? Je n'exige pas de réponse, mon amour. Me suffit que je t'aime. Que je t'aime tant. En cette nuit glaciale de février, il fait clair. L'olympes est totalement dégagé. Que de secrets... Par la fenêtre, je regarde l'espace décoré de perles

À l'ombre d'autrefois

scintillantes, solitaires ou en forme de chaînes, chapelets, grappes, constellations... Le firmament orné d'infinité de diamants brillants, éclatants, limpides, roses, pourpres, rouges, violets, bleus, projetant millions et millions de faisceaux de lumière, rivalisant tous de superbe et magnificence... C'est grandiose, majestueux et beau... Que j'aimerais une balade avec toi sur un tapis roulant dans ce monde de splendeur, béatitude et paix, papillonnant et virevoltant ici, faisant halte, flânant et gambadant la main dans la main là...

En ce moment, j'écris sur ces blanches où ma plume s'élance. Effrénée, elle casse la bride, s'échappe de mes doigts, court, s'envole...

Promets-moi Jafâr, à ton tour, de ne pas sécher tes cours comme tu fis l'an dernier. Sur les bords de la Loire, tu m'as conté la conversation que tu as eue en mai avec Molina à l'Helder. Ce rendez-vous, n'était-il pas déterminant ? Qui peut savoir où, dans quel coin du globe, serais-tu à présent si tu ne t'étais pas trouvé au moment précis près de l'escabeau dans la librairie ?... Notre rencontre dans l'express Paris-Tours aurait-elle eu lieu ? Serions-nous ensemble ?...

Jafâr tu m'investis, m'envahis... Je te revois sur la rive gauche pendant ces jours inoubliables... Le fleuve à moitié gelé, la brise glaciale. Nous nous blottissions l'un contre l'autre avec ta main me caressant le cou, comme pour le débarrasser des volutes de brume et raturer le froid qui s'y collait... Nous prenions après un thé à l'Helder. La nuit tombait. Nous repartions déambuler dans les ruelles de la vieille ville, tantôt du côté de la cathédrale, tantôt du côté de la place Plumereau... En chemin, nous nous regardions et nous arrêtions souvent dans l'espoir d'arrêter le temps... N'était-ce pour nous assurer qu'il ne s'agit pas d'un mirage ou d'un songe de Noël ? L'un contre l'autre à fusionner, rien ne pouvait nous séparer. Rien ne nous séparera, amour de ma vie...

À la prochaine rentrée, je viendrai à Tours, où je poursuivrai mes études. J'aurai sans peine l'accord de ma mère qui, sans te

À l'ombre d'autrefois

connaître, t'aime déjà beaucoup. Plus tard, tu voudras retourner au Liban, je t'accompagnerai. Tu aimes les déserts, les regs, les dunes ocre, les cactus... Je les aimerai... Je les aime déjà. Si tu décides d'y vivre, je te rejoindrai... De vivre au Sahara, je te suivrai et aimerai le Sahara. Ce ne sera pas difficile, car je serai avec toi. Là où tu seras, là où tu iras...

Je t'aime Jafâr d'amour aussi fort que le bonheur, la chaleur, la quiétude et le bien-être qui me drapaient quand ton bras m'enlaçait... Que la tendresse et l'intensité de ton regard à l'univers immense... Univers où j'aimerais errer, me perdre, voltiger, planer et, suspendue, m'oublier... Tu es si pur, si simple. Sur le bord de la Loire, quand on flânait et que tu me serrais contre toi, foulais-je le sol ? Mes jambes étaient si légères... Transportée, me sentais-je... Ensemble, auprès des colverts dans leurs joyeux et gracieux amusements, voletions-nous sur un nuage immaculé, cotonneux, moelleux, ondulant... Je n'avais alors qu'un seul et unique souhait... Que ces moments ne soient pas des moments, ne soient pas des heures, ne soient pas des jours, mais durent pour toujours... Promets-moi, Jafâr, de te mettre une écharpe autour du cou... Je sais que tu ne te lasses pas de la Loire où il fait humide et froid.

Mes camarades prétendent, que notre histoire, à l'instar d'autres, ne résistera pas à la distance et d'autres obstacles... Aussi prétendent-elles que je suis irréaliste, que la réalité sera plus forte et l'emportera sur le rêve. Auquel cas, je veux être la plus irréaliste créature sur terre... La folle d'amour qu'on indique par l'index. Nous deux, leur prouverons le contraire, mon amour. Quelles que soient les entraves, nous continuerons à vivre notre rêve. De mon côté, rien ne pourra m'éloigner de toi. Ni les miles ni les plans de mes parents. Mes projets, tous mes projets sont toi. J'aimerais m'étendre près de toi, ma tête sur ton épaule, à contempler l'infini, célébrer le lever du soleil sur les mélodies des rossignols et, le soir, admirer son coucher derrière les rideaux dorés... Qu'on se prélassse à l'ombre d'un pin à observer les ballets des papillons, écouter le chant d'une

cigale qui s'éveille ou le bourdonnement d'une abeille qui fonce fracturant calme et silence... Ou simplement, bavarder de tout et de rien autour d'une tasse de thé sur la terrasse...

Je sens que, dès ma conception, j'étais prédestinée à toi. Aussi ne t'avais-je pas dit que le plan initial de nos vacances ignorait Tours. C'était Paris, puis Bordeaux. Dans les pubs touristiques, je vis les photos des châteaux de la Loire avec Tours au milieu. Envers cette ville, je fus prise de curiosité, inexpliquée alors, expliquée aujourd'hui... Devant mon insistance, mon père a dû céder et changer de plan.

Il est 4 heures 30 du matin. Je vais mettre ces papiers sous enveloppe. Auparavant, je les passe sur mon cœur et ma peau, pour les charger des particules de mon être. Mes yeux épandront dessus le regard de Laura et mes lèvres tamponneront l'enveloppe, pensant à toi. Maman la postera.

Mon amour, ta mère et ta sœur te préoccupent... Tu veux les dépêtrer de la boue où elles vivent. Le projet est grandiose. Je serai à tes côtés. Nous deux le mettrons à exécution.

Je m'arrête là mais avant, j'aimerais te redire que l'amour que j'éprouve pour toi, Jafâr, surpasse l'amour de roman... Je suis et serai à toi pour toujours.

Laura.

Jafâr achève de relire la lettre pendant le cours de physiologie. Le tohu-bohu de l'amphi le réveille et le tire de son monde. Il se lève avec la foule et dégage... Il y a un problème... Jafâr n'arrive pas à bosser. Il fait de son mieux, mais les retards s'amassent. Il assiste partiellement aux cours. Aussi, à domicile, travaille-t-il encore plus partiellement ! Avec Joseph, il fait la connaissance d'un étudiant libanais. Un pro du poker. Ce dernier lui propose de l'initier au jeu. L'offre est acceptée en dépit de l'opposition farouche de Joseph, lequel apprend le jeu dans son enfance, au Liban.

- « Je t'interdis de t'y mettre. Rares, inexistants même, ceux qui ne l'ont pas regretté », n'arrêtait pas de

répéter mon grand-père aux oreilles de mon père qui oubliait ses directives et s'obstinait à jouer en cachette. À son tour, celui-ci réitérait aux miennes le même refrain... dit Joseph.

Le Talassin fait fi du conseil de son ami. En fait, non seulement il va apprendre le jeu, mais il ne tardera pas à y prendre goût. S'y accrocher même...

La partie commence, en général, après le souper, vers 20 heures 30. Lieu : la cité universitaire. Chez l'un ou l'autre, ils sont quatre ou cinq autour d'une table de fortune. Elle dure presque toute la nuit. Quelques semaines après, bien que l'étudiant commence à réaliser qu'il est sur une glissade boueuse, il ne pense pas encore qu'il va à la dérive... Il est, de fait, de plus en plus mordu, fasciné même par les cartes. Surtout lorsqu'elles sont toutes neuves. Lisses, les sons qu'elles émettent, tantôt secs, tantôt claquants, tantôt mats... Le toucher si doux... Les couleurs... Particulièrement le carreau. Rouge vif sur blanc immaculé. Jafâr est pris au piège. Il en est épris. Les nuits sont dédiées au jeu. Pas toutes ! Certaines sont laissées pour Laura, précisément pour les lettres qu'il va écrire ou celles qu'il va lire et relire. D'autres enfin, plutôt rares, sont, tant bien que mal, consacrées à la noble cause pour laquelle il prit les airs, direction Tours voilà un an et demi.

Il en parlera à Laura dans l'un de ses courriers. Dans sa réponse, n'y connaissant rien, elle ne s'attardera pas sur le sujet, ne lui donnant aucune importance.

Au milieu de toutes ces affaires, Jafâr réussit, toutefois, à consacrer quelques heures par semaine à Stendhal et compagnie... En effet, presque tous les samedis, il passe à la librairie où il est reçu par Marie et Molina avec les égards d'un grand ami. Dans l'une de ses visites, ce dernier lui conseille un Stendhal. La doyenne approuve. Elle aussi aime bien l'écrivain. Les deux pensent qu'il

serait du goût de leur jeune ami. Ils ne se trompent pas. Jafâr découvrira *Le rouge et le noir*. Il en est subjugué. Quant aux dimanches, il se balade, seul ou avec Joseph, du côté de la Loire. Les jours passent, filent... En deuxième année, le carabin poursuivra ses études, n'est-ce pas ? Il continuera, également, à aimer Laura d'amour fou... Aussi, ne perdra-t-il pas de vue le point de mire... Le Projet, la Priorité...

Jafâr prend l'express Tours-Paris la veille des vacances de printemps. Joseph l'accompagne jusqu'au train. Il atterrit à Cologne le soir. Les deux amoureux se rencontrent à la gare, telles deux vagues océaniques qui s'entrechoquent... La mère de Laura est là. Jafâr ne le remarque qu'une fois tournis et tornade passés ! Le jeune homme apprécie son tact. Il va beaucoup l'aimer. Les deux chardonnerets passeront quinze jours qui auront filé telles filent quinze minutes. Le Talassin retournera à Tours avec le spleen comme compagnon de route. Il aurait tellement aimé ne pas rentrer... Dans l'express, il revoit le film des deux semaines écoulées. De la ville, il n'en garde que quelques vagues images qui ne tarderont pas à s'évaporer. Ils passèrent quelques jours dans la forêt noire, près de Stuttgart. Des arbres avec un peu de neige sur les branches encore dénudées. De cette image, il s'en rappelle. Mais c'est tout. Voilà les souvenirs qui restent... Guère plus ! Jafâr consacra, en effet, ses jours et nuits à Laura. Le reste, tout le reste n'exista pas ou presque ! Dans la maison qu'elle partage avec sa mère, les amoureux dormirent chacun dans sa chambre. Ses parents sont divorcés depuis longtemps. Laura dit que c'est mieux ainsi. La vie en couple devenait intenable... Elle voit son père régulièrement. Il est prof à l'université de Cologne. Le Talassin pense à sa mère... À Talass et au Liban en général, le divorce dans la communauté chrétienne est denrée presque inexistante. Ce serait un scandale

cyclopéen ! Dommage ! se dit-il... Mais pour l'instant, l'affaire qui préoccupe Jafâr est autre. À la prochaine rentrée, Laura aimerait intégrer l'université de Tours où elle compte faire des études de lettres modernes. Elle adore le français. C'est son projet et son rêve depuis des années. Le plan initial était de faire ses études en Allemagne. À présent, c'est Tours. Uniquement Tours. Jafâr est plus que ravi, mais voilà que le père est farouchement contre. Bien que réticente au début, la mère finit par céder et accepter l'idée. Et le père ? Comment arriver à le faire plier ? Le jeune homme quitte Cologne laissant derrière lui le problème entier. Le père est inébranlable. Son veto paraît sans appel. De l'autre côté, pour Laura, déterminée, l'intention de déménager pour l'Hexagone est, elle aussi, non négociable. La mère se démène pour trouver une issue. Connaissant bien son ex-mari, elle tente de fléchir sa fille, l'invitant à plus de souplesse, à être réaliste... Plus tard, dans la capitale de la Touraine, elle pourra poursuivre ses études doctorales... N'est-ce pas une solution raisonnable ? lui propose-t-elle. Laura oppose un niet franc et net. Le père, lui aussi, reste indécrottable...

Mon amour, mon grand amour,

Lorsque tu finiras de lire ces lignes, tu sauras que Laura n'est plus de ce monde. Je déposerai quelques larmes chaudes près de mon dernier mot... Mon dernier mot sur cette terre qui ne vaut nullement la peine de m'y attarder si je reste loin de toi. Ces gouttelettes, issues du fond de mon être, t'arriveront desséchées et leurs traces jaunies... De Laura, de mon corps, de mon dedans, du plus profond de mes profondeurs, de mon tout, voilà ce que je puis te laisser comme souvenir....

Mon amour, c'est au-delà de mes forces que de supporter la vie sans toi près de moi. Mon père est formellement et définitivement contre l'idée des études à Tours. Inflexible, il a dit son dernier mot. Nous resterons séparés. Ma mère, au départ

À l'ombre d'autrefois

neutre, fit des pieds et des mains pour le faire fléchir. En vain. Depuis ton départ, je ne vais plus à l'école. Le médecin dit que c'est la dépression. Il ignore le reste... Il m'a prescrit un antidépresseur et des gélules pour dormir... Quand je finis d'écrire ces lignes, je donnerai la lettre à ma mère pour la poster et lorsque j'entends la porte claquer derrière elle, j'avalerai comprimés et gélules qui sont devant moi sur la table de chevet. Je dormirai alors pour toujours et me débarrasserai du coup de mes tourments et déchirements... Dans peu, je fermerai les yeux pour toujours... Auparavant, j'aurai, en dessert de cette vie, ton regard profond et tendre posé sur moi et le film des jours épiques que nous passâmes à Tours, à Cologne et dans la forêt noire... Je quitterai cette terre avec ton image... Ce sera assez... Et à l'approche de l'instant final, je te dirai en silence le dernier des derniers mots : PARDON... Après, je partirai... Mes problèmes et le conflit avec mon père partiront avec par la même occasion...

Je t'attendrai là-haut, mon grand amour... Nous nous verrons dans le firmament que tu aimes tant... Sur l'une des lointaines galaxies... Devant le non irrévocable de mon père, je n'ai pas réussi à trouver une issue autre que celle de fuir... D'abandonner, de quitter... Aussi, je te laisse et te demande de me pardonner. Je n'ai pas pu faire autrement.

Mon amour, Laura t'a aimé comme on n'a jamais aimé. Mon vœu le plus cher, le dernier, est que tu retourneras un jour au Liban, médecin réussi, comme Firass, ton oncle, le veut, et comme Molina, à l'Helder, l'a, lui aussi, j'en suis sûre, souhaité en silence... Ta mère et ta sœur t'attendent. J'aimerais tellement avoir, à cet instant, ta promesse de poursuivre et terminer tes études, en dépit de ta propension au littéraire, en dépit de tout... En dépit de mon départ... C'est mon souhait le plus cher avant de prendre mon envol vers le lieu d'où l'on ne revient plus... Je considère que j'ai ta parole... Je veux partir avec ta promesse... Je l'ai... Je le sens... Là-haut, dans l'olympes, lorsque nous nous verrons, j'aimerais t'entendre dire : « Laura, ton souhait est

exaucé. Mes études, avais-je terminées. Médecin compétent suis-je devenu. Aussi, ai-je pu mettre terme à l'état abject où vivaient ma mère et ma sœur ».

Adieu mon amour, l'amour de ma vie.

PARDON...

Laura.

Jafâr est terrassé, désintégré, pulvérisé... Laura est partie ! Morte et sans doute déjà enterrée... quarante-huit heures passèrent depuis la prise des gélules... Quoi qu'il fasse, elle ne reviendra plus... Même s'il descend la bourrique de père qui fut la cause, même s'il descend tous les despotes de pères de la planète, reviendra-t-elle ?... Il s'en veut déjà de ne pas avoir envisagé d'arrêter ses études et quitter lui-même Tours pour Cologne. Naturellement, le temps n'est pas au regret. Avoir des regrets devant l'irréversible ne le rendra pas réversible. Il faut être réaliste... Laura est déjà bien loin... N'est plus de ce monde... Plus jamais... Pour être près d'elle, il n'y a qu'une seule voie... La seule... Oui, la seule... Lui aussi ne supportera pas ce monde sans Laura. C'est lui qui ira la rejoindre. Il verra le moyen qu'il utilisera à cet effet... Mais, auparavant, faudra-t-il régler son compte à son monstre de géniteur. Un bloc de marbre, sans âme ni cœur... De lui, Jafâr ne connaît que la figure. À vrai dire, il n'avait pas d'a priori contre le mec. N'en avait aucun... À présent il en a... Ne mérite-t-il pas, lui aussi, la mort ? Opposer une fin de non-recevoir à la requête de sa fille, n'était-ce pas inique ? Despotique ? Poursuivre ses études à Tours, est-ce impensable ? Infaisable ? Tours, est-ce l'Antarctique ? Non et non... C'est pensable et c'est faisable. Mais seulement pour les esprits non tordus, pour les pères qui ont dans le coffre un cœur qui bat, pas une boule de granite. Que faire du type, de ce despote, Jafâr y réfléchira...

- Alors, monsieur Roméo, encore avec ta dulcinée de Juliette... T'es pas descendu dîner...

Joseph interrompt à vue d'œil sa tirade, sitôt franchie la porte de la chambre de son ami et aperçu le museau barbouillé, cramoisi même, de son pote...

- Bon dieu, qu'as-tu ? Qu'y a-t-il ? Jafâr, qu'y a-t-il bon sang ? Je m'étais dit...
- Tu n'auras ni à dire ni à redire... Il n'y aura plus rien à dire... C'est une histoire qui appartient, désormais, au passé...
- Jafâr, tu vas dégoiser pardieu ! Ta mère ? Ta sœur ? Les grands-parents ? L'un de tes oncles ? Cette lettre sur la table ? C'est quoi ? C'est Laura, n'est-ce pas ? Qu'a-t-elle, bon sang ?

Devinant à présent qu'il s'agissait bien de Laura et précisément du courrier encore ouvert sur le bureau et, devant l'aspect anéanti de son ami, Joseph saisit la missive et sans demander permission il se met à lire...

- Écoute Jafâr, la première chose à faire est de ne pas tirer une déduction hâtive... Le pire n'est jamais...
- Est toujours sûr, monsieur... Le pire est toujours sûr ! Même si l'on s'amuse à réfuter la réalité, il n'empêche qu'elle est là et changez-moi si vous en êtes capable ! chevrote Jafâr, l'âme en bouillie.
- Écoute. La lettre date d'avant-hier. De un, il est possible qu'après le départ de sa mère, une fois seule, Laura décida, à la dernière minute, de ne pas... De deux, passant même à l'acte, il n'est pas sûr qu'elle soit...
- Joseph, pitié, arrête ton babil. Tu le sais comme moi... Laura n'est plus de ce monde. Elle a bel et bien avalé les comprimés...
- Admettons. Qui te dit qu'elle est...
- Laura est morte et, à présent, enterrée. La lettre date de...

- Deux jours...

Embarrassé, Joseph ne sait plus quoi dire. Il réfléchit... Ne tient pas en place. Il propose à son ami de sortir prendre l'air. Jafâr obtempère. De toute façon, qu'il sorte ou qu'il reste cloîtré, qu'est-ce que cela change ? pense-t-il.

Sur le pont Wilson, Joseph, inquiet, tente de lire dans les neurones de son ami. Ce dernier ne pipe mot. Joseph n'insiste pas. Ils descendent sur la rive.

Assis côte à côte sur le banc, les deux camarades regardent au loin devant eux.

- Jafâr, tu vas me dire ce que tu mijotes. Par l'âme de mon père, je ne te lâcherai pas, lance Joseph, alarmé par la figure devant lui qui donne l'air d'amasser les désespoirs du globe...

Jafâr reste muet.

- Il faut d'abord savoir si Laura est...
- Je la connais Joseph. Laura a pris les gélules, je te le dis.
- Supposons. Il n'empêche... Elle est peut-être encore en vie ! Pourquoi pas ? Dis-moi, comment prends-tu le droit de l'enterrer ? Du calme. Prenons le temps de parler... Dis-moi avant tout ce que tu comptes faire ?
- Je prendrai l'express demain. Arrivé sur place, si Laura n'est plus de ce monde, je verrai que faire de moi... Mais auparavant, son père aura payé pour ce qu'il a commis...

Tétanisé, Joseph est jaune comme une feuille de figuier mourant. Jafâr serait capable de le faire... se dit-il.

- Il sera toujours temps de penser à toutes ces choses... Je tiens tout de même à t'inviter à lire et relire le dernier souhait de Laura. As-tu déjà oublié, ravalé ta parole qu'elle affirme t'avoir arrachée ? N'est-ce pas écrit noir sur blanc dans sa lettre encore ouverte sur ton bureau ? As-tu, par ailleurs, oublié tout le peuple que tu laisserais derrière toi au pays ?... Jafâr, tu n'as

pas le droit... Tu n'as pas le droit de décevoir des gens qui t'aiment tant et qui comptent, de fait qui ne comptent que sur toi. De plus, Laura également, où qu'elle soit, ne serait-elle pas déçue, choquée même ?... Demain, je prendrai le train avec toi.

- Pas question. J'irai seul.
- Je t'accompagnerai quoi que tu dises ou fasses...

Les deux jeunes rentrent tard. La discussion est serrée. Joseph est catégorique. Il ne veut pas laisser son ami partir seul en Allemagne. Jafâr, de son côté, ne l'est pas moins. Il refuse. Aussi, est-il formel à son tour. L'année scolaire étant sur sa fin, il ne veut pas que son camarade redoublant se plante à nouveau. Chacun campe sur sa position. Jafâr trouve l'issue. Il ira seul. En contrepartie, il promet à son camarade de ne pas commettre les âneries dont il a parlées ou fait allusion. Joseph n'est pas preneur. Il n'est pas rassuré...

- Et comment puis-je en être sûr ? Tu viens de faire fi de la promesse que Laura dit t'avoir arrachée comme DERNIER SOUHAIT ! Comment tu peux être aussi ingrat avec la fille qui t'aima jusqu'à en... ? À balancer son souhait, le seul, à la première des poubelles ? À te rendre, d'autre part, aussi lâche ? Te débiter devant les responsabilités envers les tiens ? Envers des gens qui t'aiment ?... Mais enfin, pourrais-tu laisser à leur misérable sort les deux créatures qui n'ont d'yeux que pour toi ? Qui les sortira de leur géhenne ? Monsieur déguerpit ! Détale en vitesse ! En enfer, resterez-vous !... C'est tout ce que tu sais leur dire ! Jafâr, non seulement tu déçois tout ce monde. Moi aussi, tu me surprends...

Le discours ébranle Jafâr. Joseph ne dit que la vérité. Dans le même temps, il est persuadé que son pote pourrait perdre son année s'il plaquait ses études pendant

plusieurs jours. Jafâr n'arrive toujours pas à le faire plier. Il réfléchit à une autre issue...

- C'est décidé. Je ne prendrai pas l'express demain. J'attendrai. La mère de Laura ne manquera pas de me donner des nouvelles. Après, je me fixerai...
- Et qui me dit que tu ne me joues pas un mauvais tour ?
- Juré.

L'hameçon a mordu. Jafâr parut convaincant. Joseph fléchit.

Le lendemain matin, il rapplique chez Jafâr.

- Mais qu'as-tu ? Pourquoi t'es ici ? Tu ne vas pas à la fac ? lui demande Jafâr.
- Et toi ?
- Moi, j'ai cours à 10 heures. J'irai tout à l'heure. Dégage Joseph. Ma promesse tient.

Rassuré, son ami se tourne vers lui, l'index levé, façon de lui rappeler sa promesse et se tire.

Joseph,

Je n'ai pas pu trouver d'autre moyen pour me débarrasser de toi. Je t'ai menti et te demande pardon. Je vais prendre le train de midi. En contrepartie, te promets et te JURE qu'une fois sur place, je garderai dans ma tête les yeux de ma mère rivés sur son fils unique. Je n'ignore guère que je suis son seul espoir. Te promets aussi de ne pas oublier le DERNIER SOUHAIT de Laura. Merci pour tout.

Jafâr.

Joseph ne pourra pas le suivre. C'est impossible. Laura réside à Cologne, grande ville. Son ami ignore son adresse, pense Jafâr. Il glisse le billet sous la porte de sa chambre et détaille, direction la gare. À 16 heures moins quelques, le Talassin atterrit devant le consulat allemand à Paris.

- Monsieur, vous ne savez pas lire ? Lisez ! C'est écrit ! N'est-ce pas clair ? Nos bureaux sont fermés à cette

heure-ci. Revenez demain matin, beugle l'employé qui, le museau renfrogné, ouvre la lourde suite à plusieurs tonitruants drings.

Il termine son billet pendant qu'il ferme la porte.

- Fermé ou pas, il me faut un visa sur-le-champ. Je vous en supplie. C'est une question de vie ou de mort... Plutôt une question de mort...
- Minute ! dit l'agent, bouleversé par les termes mais surtout par la tête du jeune homme.

Le monsieur revient vite et invite le trublion à entrer. Le jeune Libanais s'explique et montre la lettre de Laura. Une demi-heure après, le visa est apposé sur son passeport.

23 heures 30. Cologne. À 23 heures 55, Jafâr appuie sur la sonnette, la main tremblante, le souffle court. Il est prêt. S'attend à tout... Dans l'express, il n'arrêtait pas de revoir le visage de Laura qu'il ne verra plus... Ceux de sa mère, de sa sœur, du tandem grand-père-Youssef, des oncles et de tous les êtres chers à son cœur. De Joseph également...

On ouvre. C'est la mère de Laura. Poussant un cri de fin de monde, elle se jette sur Jafâr, le prend dans ses bras et s'en va en sanglots. L'irréversible tant redouté, le voilà... Devant les larmes chaudes et la figure barbouillée de la dame, Jafâr reste figé. Il a compris. À présent, il en est sûr... Ne t'avais-je pas dit, Joseph, que le pire est toujours sûr ! Ce dernier n'est pas là pour entendre... Pour consoler... L'inconsolable... Non, Jafâr ne veut pas... Même de Joseph, il ne veut pas... Même de sa mère... Il ne veut personne... Personne... Il sait très bien ce qu'il a à faire... D'abord régler son compte à ce criminel de géniteur... Il y a des années, sa mère s'était mise de travers à Talass... Cette fois-ci, à Cologne, en Allemagne, personne ne pourra se mettre de travers. Personne ne l'empêchera... Mission accomplie, Jafâr aura, ensuite, affaire avec lui-même. La tâche ne sera pas compliquée.

- On l'enterra quand ? Où ? Je veux visiter sa tombe...
Maintenant.

Le français de la dame n'est pas loin de zéro. Elle ne saisit pas grand-chose mais devine... Par signes des mains et du corps, la figure cramoisie, la dame fait comprendre que sa fille est... Elle bascule la tête sur sa paume gauche, les yeux fermés...

Jafâr fait signe qu'il a pigé. Il n'est pas surpris. Il s'y attendait, Laura nous a quittés... Il veut visiter sa tombe. À l'instant... Fissa... Le cimetière est fermé à cette heure-là ? Il le sait. Il s'y rendra quand même... Il sautera par-dessus le mur ou la grille... À défaut, se mettra-t-il devant le portail. Il ne sera pas loin d'elle... D'abord et avant toute chose, il lui demandera pardon. Pardon de ne pas avoir réalisé, à temps, les dimensions, le gabarit du drame que Laura vivait... Pardon de ne pas avoir pensé à plaquer, lui-même, et ses études et la France... Laura ne peut pas déménager à Tours ? Et alors ! L'inverse, était-ce impossible ? Il aurait quitté Tours pour Cologne... Il ne l'a pas fait... À présent... À présent... Que le trop tard est cruel, implacable, d'airain, parfois même assassin !

Toutes les hypothèses que le jeune homme envisageait, les images et pensées qu'il ressassait dans le train refont surface... Se foutre en l'air... Mais auparavant, accomplir la tâche qu'il s'est assignée... Il voit, toutefois, les regards des siens... Bourrés d'espoir jusque-là... Gorgés de détresse et désespoir après... La promesse que Laura affirme avoir eue au moment de l'Adieu... La parole donnée à son meilleur ami de ne pas... Le temps d'un éclair, ces idées vont s'amasser et s'entrechoquer dans sa boule, formant un cocktail volcanique sous pression, prêt à imploser, à gicler de ses orbites... À défaut, lui faire péter le caisson... Que va-t-il faire ? Dans l'express, ces palabres ont fait mille fois le tour de ses neurones. Le temps était à la réflexion. À présent, le temps est à

l'action... Sa mère et sa sœur, Laura et Joseph... Les deux premières ne comptent, sur terre, que sur une seule et unique personne ici présente à Cologne et qui est sur le point de ravalier sa tapette et la parole donnée avec... Que de fois donnée... Quant aux deux derniers, ils veillent au grain... Surveillent... Va-t-il laisser ces deux êtres livrés à un avenir où le soleil inondera de lumière et grâces les cinq continents, à l'exception d'eux deux ?... Où leurs nuits ne seront que noir et désespoir à perpétuité ?... Va-t-il les abandonner à l'âpreté d'un quotidien où les heures à écoper seront aussi amères que celles d'hier ?... Les laisser supplier à chaque lever de soleil le bon Dieu pour que la seconde qu'elles vivent soit la dernière à vivre, que le souffle qu'elles respirent soit le dernier à respirer ?... Hélas, serait et coulerait ainsi le cours des jours futurs pour ces deux misérables créatures. De l'autre côté, il n'arrive pas à imaginer la vie, Cologne, Tours, le globe terrestre, l'univers sans Laura... Il admet qu'il n'a pas le droit de faire comme si sa mère, sa sœur, les grandes promesses et la parole donnée aux uns et aux autres n'existaient pas. Mais pourra-il, réussira-t-il à continuer à mouvoir sur terre avec son Allemande en moins ? Comment concilier les deux ? Comment concilier l'inconciliable ? Quelle direction devrait-il prendre ? L'idée de venger Laura gagne toutefois du terrain... De ces cruels de géniteurs, le Talassin a plus qu'assez...

Foudroyé par l'inchangeable, l'irréversible et toujours cloué dans l'entrée, Jafâr a le tournis, vacille et sent qu'il va s'effondrer dans l'entrée. La mère de Laura le rattrape, le prend par le bras et le conduit au séjour où il s'affale sur un fauteuil. Elle lui apporte un verre d'eau et avec une serviette humide se met-elle à éponger son front en sueurs.

Le jeune homme revient sur ses esprits et demande le dictionnaire français-allemand. La dame s'exécute. Lors

des dernières vacances, lorsque Laura s'absentait un moment, la mère et le jeune homme l'utilisaient avec amusement et gaieté. Le contexte est autre, hélas... Jafâr ouvre le manuel et, prononçant Laura, cherche les deux termes : « cimetière » et « tombe ». La dame pige... Coup de théâtre ! Elle lève son doigt en signe de négation. Jafâr ne suit pas... Il y a quelques minutes, entre sanglots, rictus apocalyptique et charabia allemand, elle lui indique par des gestes de la main et de la tête, que Laura n'est plus... La dame, à son tour, rouvre, en vitesse, le dico allemand-français et met l'index sur le terme « coma », puis sur un autre : « hôpital ».

Jafâr saisit. La Terre tourne encore ! Laura n'est pas morte ? Est-elle encore parmi nous ? Il s'assure d'abord qu'il a bien compris. La dame confirme : coma, hôpital. Jafâr est aux anges ! Il passe à la deuxième étape. Utilisant le magique outil qu'il a entre les paumes, il lui signifie son intention d'aller à l'hôpital sur-le-champ. Il veut la voir de ses propres yeux. La dame lui fait comprendre par gestes de clef qu'on fait tourner et de montre qu'à cette heure-ci les visites sont interdites. Sa fille est au service des soins intensifs, poursuit-elle, aidée par le dico. Il replonge dans presque le même cauchemar duquel il vient, à l'instant, de sortir. Il réalise, en effet, que la partie est loin d'être gagnée. Laura, dans le coma... Elle serait donc entre la vie et la mort...

Tant que le sang gonfle nos artères et veines, l'espoir s'y fourre dedans, s'accroche aux parois, s'agrippe aux cellules, desquelles, il ne laisse pas une seule sans l'appeler à la rescousse. L'espoir a la cuirasse dure... Jafâr fixe Laura. Empêtrée entre tubulures et flacons de perfusion, les paupières fermées, elle garde une mine calme, indifférente, dépourvue de signes de douleur ou d'accusation... Inexpressive ? Non, expressive. Il y a, en effet, sur son visage comme une figure de soumission,

d'abandon total. Est-il possible que cet être, allongé ici devant lui, s'apprête à nous quitter pour toujours ? À s'envoler ? Dans quelques minutes, heures, jours ? Il l'appelle.

- Laura... Laura... C'est moi... Jafâr...

Sous l'œil du médecin qui le suggère, il la pince. À l'instar de son grabat, la jeune fille reste inerte... Atone... Chose... Il la fixe intensément, profondément et longuement... Elle est vraiment ailleurs... Sur la mine, placide, Jafâr croit y lire les traits de quelqu'un sur le départ... Le jeune homme refuse... Il ne veut pas qu'elle parte... Lui prend la main. Il veut la tirer de la zone neutre, de la ligne de démarcation... Il suffirait d'un coup de pouce... D'un petit rien pour aller dans un sens comme dans le sens contraire... Il appelle Allah, Dieu, Jésus, Mahomet, Bouddha, Moïse et tous les saints des planètes et des cieux... Ceux qu'il connaît et ceux dont il a uniquement entendu parler... Il leur demande, les supplie de pourvoir Laura de l'énergie et de la force nécessaires pour tenir bon et se cramponner aux lianes qui l'attachent encore à ce monde, lui insuffler le vouloir et l'opiniâtreté de ne pas lâcher prise, dinguer et disparaître. De renverser les vents pour que le voilier de Laura qui ballote dans ce *no man's land* depuis quatre jours, se décide à tourner le dos à l'au-delà et mettre le cap sur le havre du salut... Même si après, Laura ne sera, peut-être, plus la même... Jafâr serait là pour lui agencer les bouts et fragments de son âme et son corps disloqués et lui redonner le sourire... L'amour océanique qu'il a pour Laura sera à même de faire ce miracle. Il en est certain. Il promet devant ces Dieux et Messies de tout faire, de ne pas la quitter d'une semelle si, de leur côté, ils y mettent des leurs, lui tendent la paume, l'arrachent de cet espace sombre et la propulsent vers le bon port, le port de la vie... Absorbé, saisissant une main flasque qui s'affale de tout son poids

sur le lit et plongé dans une détresse abyssale, Jafâr est secoué par un doigt qui l'aiguillonne et le tire de ses songes. C'est l'infirmière, lui signifiant que la visite est terminée, elle le prend par le bras et lui tend aimablement des Kleenex. Jafâr s'essuie les pommettes et dégage. La mère entre. Son père, enfin. Le jeune homme l'ignore. Son tour viendra, bougonne-t-il... Cependant et pour un moment, il n'a pu s'empêcher de lui lancer une œillade bourrée de haine, mépris et défi. Un regard sec, plutôt une flèche chargée de rage à même de transpercer la coque de ce bloc de marbre. Le même regard qu'il daignait jeter parfois à son géniteur. Toutefois, il se voit forcé d'admettre ce que ses yeux ont bel et bien vu... La figure du mec exhibe, en effet, un réel effondrement.

– À quoi bon, à présent que les dés sont jetés... susurre Jafâr.

Il est midi. La mère lui suggère de rentrer et revenir plus tard. Jafâr refuse. Il veut rester tout près. Il tuera les heures suivantes entre les bancs de l'hôpital et un bar proche. On retourne à 16 heures. Le tableau est, malheureusement, le même. État stationnaire. Laura plane toujours entre ciel et terre, entre le oui et le non à la mort. Le oui et le non à la vie... L'ange de la mort d'un côté, son adversaire de l'autre... Chacun essaie de la gagner à sa cause, de la tirer vers soi... Et Laura, elle-même, que fait-elle dans ce combat, en apparence muet et insidieux mais ô combien acharné dans le réel ?... Prise entre ces tiraillements et ces vents cosmiques contraires qui s'affrontent, que désire-t-elle ? Quel parti va-t-elle rallier ? Les deux forces paraissent égales... État stationnaire, répètent les blouses blanches... Pas une syllabe de plus... Hélas !

Jafâr entame, le lendemain, sa troisième visite. Il est au chevet de Laura. Il lui saisit la main. Le jeune homme oublie le cosmos et lui parle. Il réitère à son Allemande sa

demande irrécusable de ne pas chavirer, lui interdit de déguerpir, lui intime l'ordre de s'accrocher, de s'agripper, lui dit que, désormais, si elle opte pour revenir, hormis la mort, rien ne pourra les séparer... Il tente de lui insuffler un brin de vie qu'il se tue à puiser du fond de son dedans, de lui injecter un tonus qui la pousserait à se décider pour ici puis ramer et rentrer... Il rassemble toutes ses forces... Il veut la persuader, la retenir et l'empêcher de flancher... Coûte que coûte.

Jafâr n'en croit pas ses yeux... Ses paupières ont-elles bougé ? Il l'appelle.

- Laura. Laura...

Les yeux figés sur elle, il guette la moindre poussière de signal... Le signal ne vient pas... Jafâr resserre sa paume et lui demande, la supplie de mettre fin à ce titanesque et ténébreux cauchemar. De donner, d'accorder enfin ce signe de vie... Il attend. Ce n'était donc qu'une vision... Le désespoir qui, le temps d'un éclair, paraissait battre en retraite, tourne bride... Et le miracle tombe ! Cette fois, il est presque sûr... Ce n'est point de l'imaginaire, n'est-ce pas ? Laura remue ses doigts, lesquels doigts bougent d'une telle lenteur à se demander s'il ne s'agissait pas d'une simple fiction... Comme si elle l'entendait... Voilà qu'elle recommence. Elle veut lui serrer la main mais manque manifestement de pep. Certain à présent que le miracle eut lieu, Jafâr s'en va en grands éclats de joie... L'infirmière se pointe en catastrophe et lui ordonne le chut. On est au service des soins intensifs ! Où beaucoup ne sont qu'à quelques empans de l'autre bord. Ils ont le droit de ficher le camp en paix, sans vacarme et braillements, lui signifie-t-elle. Jafâr s'excuse. Aussi, pour la première fois depuis trois jours, commence-t-il à réaliser que la charpente du globe terrestre ne s'est, peut-être, pas effondrée. La planète Terre tourne toujours !... Alerté, le médecin-réanimateur rapplique en vitesse. Il examine la

patiente. Ravi, un sourire radieux sur les lèvres, il statue que Laura commence effectivement à réagir et qu'il est désormais permis d'être moins pessimiste... En sanglots, la mère, saisie de tremblote, manque d'air et s'affale sur un siège. Le père, encore plus pâle qu'hier mais aussi laid, n'arrive pas à se contrôler. Voilà qu'il chiale !... Jafâr n'a pas la tête à s'attarder sur la bouille du mec. Les galaxies, le firmament, le cosmos dans son ensemble s'illuminent rien que pour Laura et fêtant sa résurrection, se met-il à projeter millions et millions de feux d'artifice. Les angelots du paradis font la nouba et scandent en chœur le plus somptueux hymne à l'espoir et à l'amour. Jafâr saute de joie et se jette sur le médecin et les infirmières, les embrasse avec fougue et les remercie d'avoir sauvé sa bien-aimée. La mère revient sur ses esprits. Jafâr la prend dans ses bras. Leurs larmes s'entremêlent. Toutefois, devant le père, il s'arrêtera net. Il ne peut pas. Bien que le regard et la figure du type exhibent l'incommensurable bonheur de voir sa fille revenir sur terre, cela demeure au-delà de son pouvoir. Il ne lui tendra pas la main.

Laura sortira progressivement mais rapidement du coma. Le surlendemain, elle quitte les soins intensifs et l'hôpital quelques jours après. Faiblarde, elle est aussi pâle qu'une feuille de peuplier à la Toussaint. Elle refuse de voir son père. Jafâr lui demande d'être moins granite et lui raconte ce qu'il a vu de ses yeux... Laura n'émet pas de commentaires, mais sa mine va exhiber une certaine indulgence. Jafâr l'invite à ne plus se faire de souci. Il finira tant bien que mal son année scolaire. Dès juillet prochain, il quittera la France pour Cologne. Sitôt installé, il se mettra à apprendre l'allemand pour être à même d'intégrer l'université. Pas forcément médecine... Laura, en rogne, se cabre.

- Arrête de divaguer Jafâr. Je t'en supplie... J'ai d'autres desseins. Beaucoup moins coûteux en

termes de perte de temps voire d'années ! Avant tout, je te donne ma parole que quoi que qu'il arrive, je ne le referai plus jamais... Je n'avais guère pensé aux conséquences, dégâts et souffrances que j'aurais engendrés si j'avais... Écoute-moi bien. Je ferai mes études en Allemagne. Tu continueras tes études de médecine à Tours. Dans quatre ans, j'aurai terminé. Aussitôt, le lendemain même, je te rejoindrai. En attendant, nous nous verrons pendant les vacances scolaires. Jafâr tu sais que je t'aime. Je sais que tu m'aimes. Si tu tiens à Laura, je te demande de ne plus évoquer l'idée d'abandonner tes études. Cette idée, je ne veux plus, plus jamais, la voir t'effleurer l'esprit. C'est non seulement mon souhait mais aussi ma non-négociable condition de continuer notre chemin ensemble.

Jafâr est ébahi par la clarté, et surtout par la force et la détermination de Laura. Elle renaît vraiment de ses cendres... Aussi, puise-t-il de cette énergie débordante, de cette exaltation même et rentre, l'esprit tranquille, à Tours où il tâchera de rattraper les retards. Ils sont de taille...

Joseph pousse un grand ouf ! Profondément soulagé, il lui avoue qu'il avait la frousse de ne plus revoir son museau...

Les épreuves de fin d'année arrivent. Jafâr réussit dans la moitié des matières. Il passera l'autre moitié en septembre. Joseph ne grimpe pas en deuxième. Il changera d'orientation pour la pharmacie. Leur amitié se renforce. Elle est, désormais, d'acier.

Mon amour,

J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Mon père vient d'accepter que je fasse mes études à Tours. C'est lui-même qui l'a proposé ! De plus, il m'a demandé de lui pardonner... Il n'avait pas réalisé, dit-il. Maman est ravie de la tournure des choses. Elle m'a même dit qu'à Tours, « tu seras dans de bonnes

À l'ombre d'autrefois

mains ». Elle t'aime comme un fils, tu sais. Mon père, lui aussi, t'aime beaucoup. « Jafâr est un type bien. Je suis tranquille de ce côté-là » a-t-il déclaré. Naturellement, je lui ai pardonné. Je débarquerai à Tours début juillet. Maman m'accompagnera. Elle m'aidera à trouver une piaule et m'installer. Je sais que tu comptes partir au Liban, fin juin. Ne change pas ton plan, Jafâr. Là-bas, on t'attend...

Dans environ deux mois, je serai près de toi, amour de ma vie... Bientôt, nous serons ensemble ! Tu imagines, Jafâr ? Mon amour, nous serons ensemble pour la vie...

Laura.

Jafâr reçoit la missive à la fin des examens. Une titanesque vague de joie le submerge. Dans deux semaines, il prendra l'avion pour Talass et verra les êtres chers à son cœur. Le Libanais ne se sent pas sur terre mais flotter dans les airs... Il voltige... Il est heureux... Laura sera bientôt près de lui.

Fin juin, comme prévu, il prend l'avion direction Est. Dans son siège, il plonge dans les songes... Ce soir, il sera près de sa mère, sa petite sœur, ses sœurs mariées et leurs familles, ses grands-parents et ses oncles. Demain sans doute, ce sera le tour d'oncle Youssef et des amis... Tout baigne... Quelques matières à repasser en septembre ? Avec toutes les grâces qui l'inondent, ce ne sera qu'une bagatelle ! Que le monde est beau ! Que les gens sont aimables ! Dans l'air, les hôtesses, les passagers, et avant, tout à l'heure, sur terre, à l'aéroport, dans le taxi, dans l'express Tours-Paris... Qu'ils sont amènes ces femmes, ces hommes, ces bambins ! Tous ! Il était presque à se jeter sur eux, pour causer, bavarder, les embrasser... Dieu, que la vie est belle !...

Talass est tel qu'il était. Sa mère, voyant l'enjouement et l'entrain de son fieu, est presque à oublier ses misères... Le tandem grand-père-Youssef, aussi immuable, à la différence près qu'à présent, Youssef avance... Vers le

À l'ombre d'autrefois

bord où l'on va forcément trébucher et s'en aller dinguer pour de bon un jour... La grand-mère, les oncles, les amis... L'Esswane... Quant à son père, comme de coutume, il l'évitera...

6

- Jafâr, cette mascarade, prendra-t-elle fin un jour ? Je t'aime et tu m'aimes. Je veux que tu sois mon premier homme. Je ne te plais pas ? Dis-le !...
- Tu me plais Laura. Je ne vois que toi sur terre. Arrête de divaguer. Le fruit n'est pas encore mûr. Voilà tout.
- Mais donne-moi une explication. Une idée... Jusqu'à quand notre amour restera chaste ? Le fruit, quand mûrira-t-il ?
- Ça viendra en son temps.

Laura déniche une chambre dans le vieux Tours. Elle est en première année de lettres modernes. Jafâr réside à la cité universitaire. En septembre, il passa avec succès les matières restantes. Ils se voient tous les soirs. L'Oriental refuse de partager le lit avec Laura. C'est qu'il a des principes, puisés dans la culture « Talassine ». Il fait fi de ce que pensent et font les autres, Français et Libanais qui clament qu'à Tours il faut s'habiller comme les Tourangeaux. Leur relation restera régie par le vénérable monsieur Platon... Il refuse de coucher avec la fille qu'il

aime. Le statu quo va durer. Laura, au départ compréhensive, se révolte quelques semaines après pour finalement baisser les bras, accepter les choses et se résoudre à ne pas en faire un drame. Elle n'en parlera plus.

On dîne au restaurant universitaire. Ensuite, on prend un verre à l'Univers, le bar attitré des étudiants levantins. Les vacances de Noël viennent de commencer. Ils sont une dizaine. Outre Laura et Jafâr, Joseph et Carole, sa copine, sont là. La meute veut faire la fête. Ce sera dans une boîte de nuit du côté de Montlouis-sur-Loire, patelin situé à l'est de Tours. L'on déconne et s'amuse comme on le fait à cet âge... Bouclant la soirée vers 4 heures du matin, la troupe se disperse, l'humeur espiègle. La tête est lourde mais le corps est léger, chauffé à blanc. Le Vouvray, blanc du pays et la fougue de la jeunesse sont de connivence... Les deux amoureux atterrissent devant chez Laura. Elle invite Jafâr chez elle. Il refuse mollement. Elle insiste. Il hésite. Elle l'embrasse. Il cède... Arrivera ensuite ce qui arrive entre un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment à la folie et se désirent à la folie. Éméchés de plus ! Platon, ses thèmes et thèses ont du plomb dans l'aile. Épicure et Omar Khayyâm l'emportent... Triomphent. Un an, jour pour jour, après leur première rencontre dans l'express Paris-Tours. Déchaînés, brûlés par les braises du désir, Jafâr et Laura passent outre les rites obsolètes de Talass. Tels deux assoiffés devant une source prodigue de charnel, et l'un et l'autre se jettent dessus et s'en abreuvent, chambardant tabous et bornes et rendant poussière les dogmes ancrés dans la peau de l'Akkarite. Le lendemain, contrairement à ce qu'il pensait et redoutait tant, l'Oriental réalisera qu'aussi bien l'un que l'autre ne sont nullement souillés ! Pareils qu'hier ! Aussi s'aiment-ils autant qu'hier ! Jafâr, en particulier, en est surpris et ravi. Pure foutaise, histoires et babillages

orientaux qu'il lut et entendit... Laura commençait à s'habituer à l'idée de la ceinture de chasteté. Cependant, lorsqu'ils se trouvèrent dans le même pieu côte à côte puis face à face, dessus dessous après, Laura n'ose pas et n'a d'ailleurs pas la tête à farfouiller dans le pourquoi et le comment ! Des fois que Platon reprenait ses forces ! Le Vouvray n'est pas invincible !

Laura et Jafâr sont à présent comme tout le monde... Comme tous les couples... Francisés. Normalisés. Ils ne sont plus puceaux. On ne les désigne plus, en cachette, par l'index ou les clins d'œil discrets. On ne les regarde plus de guingois bien que gentiment. Les allusions s'arrêtent... Le pavement de la rive gauche sera souvent foulé. Émerveillés par ses splendeurs, ils s'en prélassent en contemplation. La vie est rose... Le ciel est bleu azur voilà de longs mois. Depuis le grave accident, le tsunami du printemps dernier qui faillit, à un cheveu, chambouler, raser tout, éteindre le soleil, biffer les étoiles, noircir les cieux et rendre le paradis enfer... Laura et Jafâr sortent seuls ou, plus souvent, en groupe. Un film au cinoche, un demi à l'Helder quand ils se trouvent dans le coin ou à l'Univers, lequel bar les adopte désormais comme clients fidèles. Avec les serveurs, on se hèle par les prénoms et se lance des boutades. Les deux amoureux tissent des amitiés. Voltigent dans un olympe dépourvu de la moindre poussière de nuage, s'entendent sur tout, se racontent et se partagent le moindre souci. Les préoccupations, projets, rêves de l'un sont ceux de l'autre. Laura ira jusqu'au doctorat et veut devenir prof de fac. Elle a, en outre, une propension nette aux arts en général, la musique et la poésie en particulier. Sur un autre plan, elle est très attachée à ses parents. Le grand conflit qu'elle eut avec son père et qui faillit tourner au plus âcre des vinaigres appartient, désormais, au passé... Elle leur écrit souvent. Jafâr, de son côté, a plus à faire avec les siens...

Son grand Projet est toujours d'actualité. Il deviendra également celui de Laura. Elle veut aider corps et âme dans l'entreprise... Les semaines et mois passent. Idylliques, sirupeux, miel sont leurs nuits et jours...

Le cercle d'amis s'agrandit. Il y aura deux groupes. Le premier est le cercle privé, lequel inclura, outre Joseph, des Français et des compatriotes, particulièrement un étudiant en lettres qui vient d'Akkar, pays de Jafâr. Le deuxième, l'essaim politique, sera également un hybride franco-libanais. Ceux du premier clan resteront dans l'ensemble amis et constitueront le cercle intime. Les camarades de « lutte » du deuxième groupe à qui le monde ne plaisait pas ou semblait tordu à leurs yeux, deviendront, pour quelques-uns, amis. Bien que distincts, les deux milieux ne sont, toutefois, pas aussi cloisonnés.

Ernesto Guevara, connu comme « Che » est l'idole de la jeunesse mondiale. Sa photo, la si fameuse et splendide photo avec l'étoile sur le béret, décore les t-shirts de millions et millions de jeunes à travers le globe. Che symbolise l'engagement jusqu'au-boutiste en faveur des opprimés. Accroché au téton de sa mère, Jafâr gobe outre le jus nourricier, l'horreur viscérale de toute manifestation d'injustice ou d'oppression. Service à domicile qui perdurera pendant toute son enfance... À profusion !... Il n'avait qu'à voir sur le tas et ingurgiter ! Comment son tyran de géniteur régnait sur son petit monde... Ayant eu sa part, il en éprouvera et endurera... Aussi, grandira-t-il avec ce sentiment qui l'accapare et s'ancre dans sa chair... À Talass puis à Tripoli, sa sensibilité vis-à-vis des histoires du genre est à fleur de peau. À Tours, cela prend une toute autre dimension... Oncle Firass n'est pas là pour contrôler et tirer sur la bride ! Jafâr adopte à fond l'esprit révolutionnaire post soixante-huitard. Quant à Laura, elle est là et beaucoup. Mais bien qu'elle remplisse presque tout l'univers privé du Talassin, changer le monde et la

politique en général ne se rendront pas un pôle d'intérêt pour elle. Toutefois, sur l'étudiant fougueux, elle n'exercera pas la moindre pression, ni dans un sens ni dans l'autre. Devant la verve et l'excitation de son homme, elle exhibe même, à l'occasion, une certaine admiration, du moins dans les premiers temps.

Balayer la tyrannie qui sévit et souille le globe terrestre est tâche prioritaire. La médecine va être reléguée au second plan. Les iniquités de par le monde abondent... Innombrables même... L'on n'a pas le droit de rester les bras croisés et laisser faire... Il y a Urgence ! Mais où donner de la tête ? L'Afrique ? Le Moyen-Orient ? L'Asie du Sud-est ? L'Amérique latine ?... Il y a du pain sur la planche ! Les laissés-pour-compte ne seront pas abandonnés à leur sort...

Le Libanais ne rejoindra aucun parti politique. Esprit libre de tout temps et bien qu'il ne daigne pas l'engagement, il déteste le cantonnement. Le jeune révolutionnaire fera partie de la mouvance gauchiste sans la carte d'adhérent à un parti particulier. Un turbulent, féru rebelle. Les meetings avec les collègues qui portent le drapeau de la révolution et la contestation sont quasi hebdomadaires. Les discussions, souvent houleuses, s'allongent tard, parfois jusqu'à l'aube. Refaire le monde et l'agencer comme il se doit le nécessite. L'Univers est le bar préféré des camarades. « Che, Che Guevara... Che, Che Guevara »... « Ce n'est qu'un début, continuons le combat »... Plus tard : « À bas Pinochet »... Tels slogans et d'autres retentissent dans les rues lors des manifestations, se voient sur les murs des villes et dans les stations de métro de la capitale. On investit même une fois les locaux d'un hebdomadaire de gauche à Paris. Sa faute : il n'est pas « assez » à gauche ! L'enthousiasme de Jafâr n'a pas de limites... L'oppression, l'exploitation des pauvres, l'avilissement et l'asservissement de par la planète Terre

seront abolis... Le monde arabe et ses régimes despotiques ne sont guère épargnés. Les diatribes et critiques du jeune homme à leur égard sont acerbes. Il les dit haut, fort et partout. Jafâr continuera ainsi la « lutte » pendant quelques années. L'amour qu'il a pour Laura n'en sera, pour autant, nullement affecté. Au contraire, il devient mûr. Dans le milieu franco-libanais et franco-arabe en général, Jafâr se trouve dans son élément. L'enthousiasme est à son comble, l'ambiance est grisante. L'esprit et la camaraderie qui règnent sont pure félicité. Outre l'engagement politique, on s'amuse beaucoup. Laura semble heureuse, épanouie même. Les soirées chez tel ami ou tel autre sont fréquentes et régulières. On écoute Léo Ferré, Georges Moustaki, Serge Reggiani, Claude Nougaro, Barbara, Jacques Brel, Georges Brassens, Jean Ferrat, Simon and Garfunkel, Bob Dylan, Joan Baez, Leonard Cohen, Cat Stevens, Jimi Hendrix, Muddy Waters, Miles Davis, et beaucoup d'autres... Parfois, Laura se met à racler de la guitare et chanter. Elle est accompagnée, à l'occasion, par celui-ci ou celle-là... De temps à autre, Jafâr avec certains compères libanais, particulièrement l'ami d'Akkar et un autre du Mont-Liban, s'isolent chez l'un ou l'autre jusqu'à tard dans la nuit et s'adonnent à l'écoute d'Oum Koulçoum, la *Diva*. L'époque est à la légèreté et l'insouciance. Laura et Jafâr habitent désormais sous le même toit.

Marie et Molina voient le couple régulièrement dans leur librairie. Ils saisissent la moindre occasion pour les inviter. Philippe Molina commence à montrer une mine de moins en moins fermée à la vue du couple, leur sourit même et de plus en plus. Une fois, Laura s'amène avec sa guitare. Elle veut en racler devant lui. Elle sait qu'il aime la flûte et qu'il en joue parfois. Ce soir-là, à l'heure de l'apéro, elle quitte le séjour et le rejoint dans sa piaule. Au début et à travers la porte, l'on perçoit à bâtons rompus un peu de

guitare, un peu de flûte puis rebelote. Mais un quart d'heure après, on entendra la guitare qui va graduellement prendre de l'audace. Minutes plus tard, Jafâr et les parents ne croient pas leurs oreilles. *El Condor Pasa* de Simon et Garfunkel, joué et chanté par le duo ! Au départ timidement, puis à mi-voix, puis à s'égosiller... Les Molina, Marie et Jafâr fendent tous en larmes. Depuis plus de huit ans, Philippe n'a pas ouvert son bec. C'est la première fois ! Un silence d'église s'abat. La chanson terminée, Laura sort de la piaule, les calots rouges, le sourire céleste. De sa splendide mine, émane une lumière qui gommerait les détresses d'un continent. Personne n'ose aborder ou même effleurer le sujet... Inabordable par les mots, par tous les mots... On entendit d'abord la guitare puis la flûte puis les deux instruments ensemble. Ensuite, la diaule se tait pour laisser place à la voix de Philippe, magnifique. Secondes après, Laura se lancera avec, en duo, tout en continuant à frapper sur sa guitare, avec une ardeur à déchiqueter les cordes. Les cinq dîneront tranquillement après. Philippe restera cloîtré dans sa crèche.

Sur le chemin de retour, Jafâr et Laura éludent le sujet par pudeur. Le starter, le mécanisme... Le COMMENT... Ils en sont époustouflés... Pour monsieur et madame Molina aux figures lacérées, labourées même par les vicissitudes de la vie, c'est, pour sûr, la première risée de bonheur qui frôle leur derme depuis de longues années. L'inespéré devient réalité... Ils sont, désormais, grands amis.

À compter de ce jour, Laura, seule ou accompagnée de Jafâr, visitera les Molina sans préalable invitation. Sitôt arrivée, le duo s'emballe... Plus. Philippe papote, cause même à présent. Très peu avec ses parents. Mais avec Laura et Jafâr, il se lancera dans des conversations qui deviendront ordinaires au bout de quelques semaines. Les

deux musiciens projettent de faire des chansons. Texte et musique et... Oui, ils envisagent de chanter en duo ce qu'ils composent. Laura veut donner des leçons de guitare à Philippe, lequel apprendra avec la rapidité d'un grabataire qui a décidé de défier, changer, chambarder son quotidien, briser son réel et mettre en pièces son infirmité. Oui, l'infirmes prit, à l'évidence, la résolution de pulvériser le mur qui le coupait, le détachait de la vie... Mur qui, voilà seulement quelques mois, semblait immuable, haut et infranchissable...

Un après-midi de dimanche, Philippe tend au Talassin un papier. Portant comme titre « Le sourire Sera », le texte est dédié à la mère du dernier. Le cœur y est. Jafâr et Laura sont touchés. Les paroles sont superbes. Elles décrivent la tragédie de cette femme comme si Philippe en était témoin en personne. Elles s'achèvent par l'affirmation qu'un jour, l'épaisse brume finira par se dissiper et céder place au soleil et au sourire qui Sera... Il demande à Laura de l'aider à composer la musique. Elle accepte avec joie... Jafâr refuse. Il ne veut pas que son histoire personnelle devienne publique. Par contre, il aimerait que Philippe lui offre le texte, paraphé de sa griffe. Ce dernier est compréhensif. Aussi, sur-le-champ, appose-t-il son autographe.

Dans leur studio au vieux Tours, le couple se plaît. Le quartier est calme avec des petits restos coquets et sympas, particulièrement ceux de la rue Colbert. Ils sont à deux pas de la cathédrale et de la Loire. Ils prennent plaisir à inviter les camarades chez eux. Le couple Joseph-Carole et l'ami Akkarite en particulier. Jafâr leur prépare, à l'occasion, des plats libanais. Les amis français en raffolent. En plus des habitués, les Molina et Marie sont, de temps à autre, conviés également. Il veut inviter Philippe. Il y tient. Jafâr et Joseph débarquent chez lui à l'improviste un samedi en début de soirée. Cloué sur son

fauteuil roulant, les deux gaillards le portent presque de force et le fourrent en paquet à l'arrière d'une petite camionnette qu'ils empruntèrent à un copain. Dans l'immeuble où crèchent les amoureux, il n'y a pas d'ascenseur, mais ce n'est que le premier étage. Pendant la montée, Philippe n'arrêtera pas de crier :

- Au secours ! Un kidnapping !

La soirée sera, à tous égards, mémorable. Ils sont une dizaine. Comme le reste de la meute, comme le commun des hommes, Philippe rit, déconne, lance des flèches, se montre même, à l'occasion, calomniateur doué ! Au retour, les quatre biceps qui l'amènèrent, le ramènent. Les parents qui attendaient leur fils, éteignent, par tact, la lumière et font semblant de pioncer. Philippe, paupières humides, les quitte sans mot dire. Jafâr et Joseph ont beaucoup de mal à se contenir. Au retour, ils éviteront le sujet « Philippe » pour babiller du pays. Quand ils se disent au revoir, Joseph demande à Jafâr la contrepartie. Il invitera Philippe bientôt et veut que son camarade l'aide dans la besogne.

Joseph quitte à son tour la cité universitaire pour louer avec Carole un studio dans le vieux Tours aussi. Traiteur connu, le propriétaire est un homme affable et sympathique. Il possède un resto-bar dans la banlieue de Tours sur la rive droite de la Loire. Le Libanais, joyeux drille, deviendra vite son pote. Il lui touchera un mot de Philippe et de ses talents. Peu de temps après, le traiteur propose au dernier de le mettre à l'essai et s'il passe au test, il pourra chanter dans sa boîte les vendredis ou samedis. Philippe passera. Deux de ses employés iront le chercher à 19 heures et le ramèneront vers minuit. Philippe est naturellement ravi de l'offre, laquelle, voilà un semestre, relevait de la science-fiction... Ses parents, Jafâr, Laura, Joseph, Carole et les autres sont atterrés. Leur joie est incommensurable. Au bout de quelque temps, le

chanteur va être de plus en plus connu. Il se donnera au resto vendredi et samedi. Plus tard, l'on demandera ses services pour les cérémonies de mariage et d'autres événements. Le restaurateur l'aide beaucoup dans l'entreprise. À charge de l'organisateur le transport du chanteur, lequel ne tardera pas à commencer à bien gagner sa vie. Il pense qu'il sera bientôt en mesure d'acheter une bagnole à son père, genre Deux-chevaux ou 4L. Ses parents devraient, à présent, croire que les miracles n'ont pas lieu que dans les légendes de grand-mère.

Le tableau de bord du couple Jafâr-Laura affiche vert. Ils s'aiment... C'est velours... Mais voilà que pendant les interminables conciliabules politiques nocturnes des camarades, l'on veut diversifier les activités. Parmi ces derniers, il y en a qui sont mordus de poker. Ils l'invitent à table... Joseph l'a su. Il les rejoint. C'est qu'après un très long sommeil et tout d'un coup, le virus se réveille... Au début il est timide. Après quelques semaines, il prend de la vigueur, se rendant même effronté... Étudiants libanais tous, ils se réunissent chez l'un ou l'autre autour des cartes magiques... Les deux amis s'y mettent. Totalement oublié pendant presque un an à la faveur de son Allemande et de la « Révolution », le maudit poker se réveille et revient au galop. Laura ne prêtera pas attention au départ. Carole non plus. Les deux filles sont quelque peu délaissées, elles passent les soirées ensemble ou en solo. Les deux compères prétendent que le jeu, tout à fait anodin, n'est que pour s'amuser... Aussi, permet-il d'être entre gens du pays. Avec le temps, ça s'aggrave. Quelques fois, rarement au vrai, on gagne de l'argent, mais le plus souvent on perd. Jafâr s'y glisse, s'y enfonce même jusqu'aux oreilles... Joseph se contrôle et réussit à garder sa retenue. Il n'arrive, hélas, pas à freiner l'envoûtement qu'exercent les cartes sur son ami. Les sommes d'argent

que le tapis vert engloutit deviendront de plus en plus conséquentes. Jafâr se fait rétamer... Sur le plan académique, Laura est brillante. Elle passera les épreuves de fin d'année avec distinction. Jafâr est contaminé. En dépit du temps perdu ici et là, il réussira, sans peine, à la première session dans toutes les matières et avec d'excellentes notes ! L'un et l'autre passeront les vacances d'été, chacun dans son bled. Ce sera l'occasion pour Jafâr de renouer avec tous. Cependant, dans l'état actuel, inviter sa mère à davantage de patience, voilà tout ce qu'il peut faire. Dopée par l'espoir, elle rassure son fils. Elle a pu supporter et survivre pendant tout ce temps... Aussi, saura-t-elle trouver patience et attendre quelques années de plus. Ses paroles tranquilisent le fils. Naturellement, elle ignore la maladie dont il est atteint. Elle ne peut pas savoir. Ni elle, ni personne d'autre à Talass, Jafâr ayant totalement largué les cartes pendant son séjour estival au pays. Comme à son habitude, son père est complètement situé hors de portée du champ visuel et d'intérêt de son rejeton. Hormis oncle Youssef dont l'état s'est encore dégradé et le père de Jawad, un tantinet moins terne, le reste du peuple n'a pas beaucoup changé. Il les a tous vus, passant beaucoup de temps à deviser avec ceux qui lui tiennent le plus à cœur, en tête desquels les deux vieux. Youssef n'arrive malheureusement plus à reconnaître les faces. Jafâr n'est pas surpris par la facilité avec laquelle ce bon bougre accepte son sort. Il s'agit d'une résignation totale devant la volonté du Tout Haut, de fait devant la cruelle réalité, tout en demeurant aussi bonhomme. Le seul changement qui eut lieu porte sur ses visites à Talass. Elles se rendent, à présent, moins aisées donc moins régulières. Le grand-père comblera les lacunes, augmentant la cadence des siennes. En charge de la navette, son fidèle âne n'y voit pas, ne peut pas voir d'inconvénient au rabiote ! Jafâr voit ses amis. Il note,

toutefois, que la force de ces liens s'est étiolée quelque peu... Quant à la situation au sein du foyer familial, elle n'est, pour sûr, pas pire. Pas une fois, Jafâr n'a vu sur la face de sa mère, coquards ou paupières humides. N'y a-t-il donc pas un léger mieux ? Cependant, force est de constater que haine, répulsion et antipathie vis-à-vis de son mari restent intactes. Le Talassin terminera ses vacances d'été par l'envie folle et l'irrépressible désir de revoir bientôt son Allemande...

Le premier contact avec le malade aura lieu à la rentrée, en tant qu'externe. Plein de soi, plastronnant même, le carabin jette sur lui son par-dessus de blouse blanche et, non sans une certaine suffisance, s'embarque-t-il à la découverte du sentier, des sentiers d'Hippocrate... Approcher le patient, prendre l'histoire de la maladie grâce à un interrogatoire minutieux, effectuer l'examen clinique, étudier les examens complémentaires, faire une synthèse du tout, établir ensuite un diagnostic et enfin un traitement. Il est en contact avec ses collègues et ses supérieurs, le corps paramédical, le personnel administratif... Par ailleurs et sur l'autre front, il assiste aux meetings avec les camarades et participe aux manifestations et diverses actions destinées à chambouler tel continent ou se contenter uniquement d'ajuster et remodeler l'autre ! Avec Laura, il fait beau temps. Celui-ci n'est toutefois pas aussi idyllique que naguère. Il y a, à présent, le virus du jeu... Virus qui refait donc surface, se mettant à lui casser les pieds, le ronger, l'empoisonner même... Laura reste totalement à l'écart, n'émettant pas la moindre remarque ou critique quant aux activités politiques de Jafâr. Par contre, elle va protester puis exprimer son mécontentement franc et lui demander, le supplier plus tard, de larguer cette piste glissante. Inquiète, elle s'ouvrira à lui, exprimant ses craintes. Jafâr la rassure. Bientôt, il le fera, affirme-t-il. Elle le croit. Les

semaines qui suivent lui donneront tort. Cela devient problème... Elle commence à s'affoler... Son amour pour Jafâr ne fléchit pas. La flamme reste aussi ardente, mais il y a cette épine coriace et vénéneuse qui s'implante de plus en plus dans la chair de leur quotidien... Ce nuage noir... Épais... Il est, certes, unique dans leur olympe, mais elle aimerait tellement qu'il se dissipe, s'émiette et disparaisse à jamais... Jafâr est moins détendu qu'autrefois. Quand il rentre de ses maudites soirées, il essaie de ne pas la réveiller. Elle se réveille toujours. Pendant ces moments d'intimité, elle n'en parle jamais. C'est, en général, le lendemain, qu'elle vide son sac... Il promet et il est sincère... Cependant, quelques soirs après, il se voit en manque... Ses guibolles le conduisent tel un automate, un simple amas de chair et os, vers le rendez-vous damné. Il est incapable d'opposer la moindre résistance. Aussi, est-il désolé après. Toujours désolé ! Il se mord index, pouces et orteils de regret, se maudit, se méprise... Il n'arrive pas à tenir la parole donnée à Laura et à lui-même et s'en veut beaucoup. Qu'elles sont sorcières, ces cartes ! Carreau et trèfle brillants, élégants... Le contact physique avec... Que c'est magique !... Étalées devant lui, il oublie tout et tous... Son amour, sa mère, sa sœur, le grand-père, oncle Youssef et les autres. Au fil des jours, Laura va prendre le pli. Ils dînent ensemble au restaurant universitaire. Après, elle rentre seule ou avec Carole. Jafâr et ses pairs se retrouvent. Et c'est parti... À 7 heures du matin, on s'arrête. D'épuisement mais aussi de honte ! En effet, à 8 heures, il y a classe. Quand les gars sont à table, pour éviter de louper un tour de cartes, les malheureuses vessies, pleines à craquer, sont forcées d'attendre !... Elles ne seront soulagées qu'à la dernière seconde... Quelques gouttes dans le froc, et c'est alors incontournable ! Le lieu, une piaule à la cité universitaire, est empesté par la fumée des Gauloises et Gitanes pompées à pleins poumons. Rien

n'est gaspillé. Presque bouffées ! Avec le temps, Joseph va réaliser que l'affaire commence à tourner au vinaigre. Il décide de se retirer. Ou presque. Il jouera de moins en moins et quand il se mouille, il quitte avant minuit. Les mises en garde qu'il lance, sans cesse, à l'égard de Jafâr sont épée dans l'eau. Il ne désespère pas, insiste, veut absolument tirer son ami du pétrin. En vain... Les jours et semaines couleront de la sorte. Laura finira par baisser les bras et ne plus en parler. C'est elle qui va, à présent, payer loyer et autres frais de leur logement. Jafâr, le Talassin si fier, est couvert d'opprobre... Il se démène pour gagner des sous. Il prendra des gardes de nuit en remplacement d'infirmier. Tout le fric qu'il reçoit du Liban ainsi que celui des gardes sera, telles ses Gitanes, immolé sur l'autel de la table maudite !

- Laura, j'inscris tout. Mes dettes, je te les rembourserai jusqu'au dernier sou.
- C'est mon dernier souci Jafâr. Naguère, tu avais refusé que je partage avec toi le loyer. Je ne fais que te rembourser. Ce qui me ronge les sangs est autre... Tu le sais... Mon amour, qu'on était bien !...

Ses prunelles saphir sont détrempées et se mettent à déverser des perles qui ruissellent, en silence, sur ses pommettes, abondantes et nonchalantes, ignorant les montagnes de souffrance qui les génèrent. Bien que sa figure s'efforce de rester sereine, son regard exhibe une détresse cosmique. Elle sait que Jafâr l'aime à la folie. Elle sait, également, qu'il est dans le même temps totalement désarmé face à cet impitoyable virus qui lamine, s'infiltrer, transperce sa cuirasse... Elle sait qu'il le ravage... Jafâr n'en peut plus... Aussi, la prend-il dans ses bras, l'enserme fort et ne dit rien. Ils restent un moment ainsi. Et l'un et l'autre ont la même idée. Et puis ? La descente aux enfers va-t-elle se poursuivre ? Si oui, jusqu'à quand ? Jusqu'où ? Tôt ou tard, cet implacable virus, ne finira-t-il pas par

corroder leur relation et la propulser dans l'impensable ? Tôt ou tard, cette calamité, ne finira-t-elle pas par avoir raison de leur nid et le déchiquter, pulvérisant alors desseins et rêves ? Jafâr vient de terminer ses cinq jours de garde d'affilée. C'est le début du mois. La poche est encore pleine. Il saisit subitement son Allemande, la soulève et se met à la tourner, comme une toupie. Riant de bon cœur, Laura est prise de vertige mais transportée... Heureuse... Aussi heureuse et légère qu'une jeune fille amoureuse que porte, cajole et balance l'homme qui l'aime et qu'elle aime... Il va choisir le resto le plus huppé de Tours.

- Mais Jafâr, qu'as-tu ? Tu dois être lessivé... Nous irons demain.
- Je viens de charger la batterie. J'ai roupillé deux heures. De la forme, j'en distribue !

Le dîner est superbe. Le pinard, gouleyant, capiteux. Nuits-Saint-Georges. L'ambiance est velours. Laura et Jafâr vont causer et bavarder comme dans le bon vieux temps... Les souvenirs de leur première rencontre dans l'express Paris-Tours... Leurs projets... Regards, mots, chuchotements et sourires échangés ont la tendresse, la suavité, l'intensité et l'ardeur d'autrefois.

- Jafâr...
- Ne dis rien...

Laura obtempère et avale une lampée de rouge. À nouveau, une gouttelette roule sur ses lèvres. D'autres suivront.

Par le revers de l'index, Jafâr lui essuie affectueusement la pommette. Laura lance un soupir profond et langoureux.

Le regard parti au loin, ils resteront muets pendant un bout de temps. La main dans la main, le silence qui règne déclame des poèmes tirés de la plus succulente et fougueuse romance d'amour... Un amour céleste, total...

Du genre que rien au monde ne pourra briser... Les yeux humides également, Jafâr gamberge... Pourra-t-il, un jour, prendre au cou et stranguler ce terrifiant virus qui le dévore ? Absente, Laura plonge, à son tour, dans les songes mais se ressaisit vite. Elle veut expédier au loin cette question qui, bien que cruciale, n'en demeure pas moins épineuse et complexe. Aussi, décide-t-elle de ne pas y penser pour se donner, entière, au miel de l'instant présent, désirant le savourer et s'en délecter à satiété... Elle veut humer les parfums de ce bonheur titanesque qui les sélectionna ce soir pour jeter son litham rien que sur eux deux... Dans cette atmosphère de velours qui amassa passions, charmes et délices du globe, elle ne laissera s'échapper aucune seconde sans la happer... Ces moments d'ivresse amoureuse avec l'homme de sa vie, elle aimerait les assembler, les mixer et en extraire un effluve... Aussi, toutes les nuits et pour le reste de sa vie, voudra-t-elle s'en embaumer et s'en enduire visage, lèvres et corps... Elle voudra que cet effluve chemine à travers ses pores, investisse son dedans, ses abysses et s'y loge à jamais... Elle voudra qu'il s'ancre sur les membranes de ses neurones jusqu'à la fin des temps...

- Je veux parler Jafâr... Je veux te dire que je t'aime, que je suis folle de toi comme au premier jour. Je ne te demande pas de m'aimer autant. Le pourrais-tu ? J'aimerais saupoudrer d'amour ces gens, ici présents autour de nous, Tourangelles et Tourangeaux aussi... Et il m'en restera quantités... dit-elle soudainement, émue, bouleversée et rouge de ferveur. « *Années passèrent telles des secondes avec toi... Et si je pouvais aimer une seconde fois, je t'aimerais toi* »...
- *Ansaâk*. Sublime chanson de la *Diva*. Tu en deviens experte ma chérie... répond-il après l'avoir longuement serrée dans ses bras.

Ils papoteront de choses et d'autres. De leurs parents, de l'avenir commun auquel les deux croient ferme... Jafâr s'était promis de ne plus promettre ! Les promesses creuses et insensées, c'est terminé... Un peu de décence ! C'est une nuit de fin mai, au ciel clair. Après le souper, leurs pas les amèneront naturellement vers la rive gauche. Sur le banc, l'un à côté de l'autre, ils aimeraient fusionner pour la vie... Ils devisent, contemplent le firmament comme ils faisaient jadis, prêtent par moments l'oreille au majestueux et imposant vacarme que produisent les masses d'eau qui se fracassent sur les piliers du Pont Wilson, écoutent de temps à autre le silence de la nuit... Nuit qui aime leur compagnie et décida de veiller avec... Ils rentreront tard, remplis d'espérance... En effet, Jafâr ne pipe mot sur le sujet. Laura croit, toutefois, percevoir comme un air de changement chez lui... Vrai cette fois ? Ose-t-elle espérer ?... Non, tellement est-elle échaudée... Pourtant !

Les soirées suivantes, Jafâr est soit avec Laura, soit au travail. Il ne joue plus ? Oui, il ne joue plus ! Est-ce vrai ? se demande-t-elle... Joseph se le demande également. Un mois s'écoulera sans tapis vert ! C'est l'été. Joseph, Carole, Laura et Jafâr partent pour les Pyrénées où ils feront du camping pendant un mois. Ils passeront des vacances qu'ils conteront à leurs petits-enfants... Au retour, en fin d'après-midi, Jafâr trouve dans la boîte postale une lettre dont l'enveloppe est à pourtour rouge rayé. Elle provient d'outre-Méditerranée.

- Chérie... Oncle Youssef est parti...

Laura prend appui sur l'épaule de son amoureux et se met à pleurer... Jafâr est stupéfait... Laura ne le connaît pas. Que par lui. Elle pleure... Tous les deux se mettent à chialer. En silence... Le soir, bien qu'ils soient fatigués, ils sortent et atterrissent sur la Loire... Ils parleront peu cette nuit-là. Oncle Youssef n'est pas cité une seule fois. Mais

pas une minute ne passe sans qu'il soit présent... Jafâr essaie de se consoler, de se trouver une raison qui l'aiderait à digérer la nouvelle. Ayant probablement atteint le stade de la cécité, Allah dut juger qu'il était temps de se montrer indulgent... pense-t-il. Mais alors, pourquoi continue-t-il son crachin ? se demande-t-il. N'était-ce pas le propre vœu de Youssef, que de lever le camp, le jour où il n'est plus en mesure de regarder les mioches gambader et les passereaux batifoler ? Il en fait part à Laura.

Laura, en larmes, reste muette... Jafâr la prend dans ses bras et la serre presque à la fondre en son sein. Elle restera blottie contre lui un long moment... Ils rentreront tard.

- Nous l'appellerons Youssef si tu veux, lance Laura soudain, après avoir éteint la lampe de chevet.

Jafâr est abasourdi.

- T'es enceinte ?
- Bien sûr que non. Je veux dire... Lorsque nous aurons un fils...

Bouche bée, Jafâr en reste coi.

- En mai dernier, tu m'as demandé si je pouvais t'aimer autant que tu m'aimes... chuchote Jafâr puis se tait.

Laura objecte avec sa douceur et sa finesse habituelles qu'il n'a nullement besoin de répondre à cette question... Elle sait. Depuis longtemps, elle sait... dit-elle. Jafâr attend qu'elle ferme ses paupières, glisse du lit et va à la kitchenette. De la fenêtre, il va contempler le cosmos tout en faisant ses adieux et une prière à la mémoire d'oncle Youssef. Aussi, se donnera-t-il, après, à Laura. En vers. En moins d'une heure, il griffonne un poème à son intention. Il est certain qu'oncle Youssef l'aurait aimé. Traduit, naturellement ! Certain, également, que Youssef aurait aimé Laura et beaucoup. Ce bon bougre n'avait pas besoin de baragouiner français ou allemand pour aimer. L'amour

a son propre langage... Universel. Jafâr passera deux heures près de la fenêtre. Il n'est pas fatigué. Il n'a pas sommeil.

« Nous l'appellerons Youssef »... Il pensait de temps en temps au prénom qu'ils donneront à leur premier fils. Dans son enfance, le Talassin tendait ses feuilles aux palabres des vieux de son patelin. Il n'ignore pas, ne peut pas ignorer, que dans l'Akkar, le fils, le dauphin, n'a pas le choix que de donner au premier de ses garçons le prénom du grand-père paternel. Toutefois, même encore marmot, Jafâr prit la décision irrévocable de ne pas s'exécuter. Quitte à être le seul fils d'Akkar à enfreindre cette sacrosainte loi ! Plutôt Chetan que le prénom de son géniteur ! Il est vrai qu'il ne porte pas lui-même le prénom de son grand-père. C'était, toutefois, à la demande non négociable du dernier d'octroyer au premier mâle de la nouvelle génération le prénom de Jafâr, son fils aîné qui fut lâchement abattu dans une embuscade nocturne sept ans avant la naissance de Jafâr junior. Le cas présent est tout autre. Non seulement, le prénom de son père sera définitivement biffé de son dico – minimum ! – mais aussi gardera-t-il vis-à-vis du mec un chien de sa chienne. Jafâr ne poussera, toutefois, pas plus loin sa recherche quant au prénom de remplacement. Voilà que Laura le lui offre !... Sur un plateau doré... Dans un panier tissé par les fils soyeux d'un incommensurable amour... Inestimable présent. Beau comme un mirifique songe d'une nuit d'été sur la rive gauche. Ayant fini de rédiger le poème dédié à Laura, il le dépose sur la table de la cuisine, avale son thé et file à l'hosto. Auparavant, il jette un œil sur Laura. Le visage est en repos. Les paupières closes, elle dort comme une amoureuse aimée. Paupières qui couvent deux splendides saphirs que Jafâr, au couchant de sa vie, aimerait n'avoir d'yeux que pour eux...

À l'ombre d'autrefois

- Merci mon chéri. Tes mots sont admirables... Particulièrement ceux sur les yeux saphir, au couchant... Que c'est beau ! Ils se faufilèrent voluptueusement à travers mes pores... Investirent tout mon être, tout mon dedans... Que c'est beau... Ton poème élit place dans mon cœur à jamais... lui dira Laura à son retour.

Jafâr tient bon. Il ne joue plus. Laura commence à croire au miracle. Elle vit au pays des merveilles... Voltige dans l'Éden... Comme elle le faisait auparavant, comme elle le faisait avant que la peste de poker frappât et empestât...

7

- Je ne sais pas si ça va mieux... Peut-être. Pas vu de rouge ce matin. Mais vous... Vous paraissez ramollo, même un p'tit peu pâlot... On s'active la nuit, Libanais !

Atteint depuis des années de broncho-pneumopathie chronique obstructive, Jean Santos, la soixantaine, est hospitalisé pour la troisième fois en huit semaines. Outre sa maladie, on lui découvre un cancer bronchique il y a trois mois. Le patient est dégustateur de vin, de profession. À la demande de Santos, Jafâr deviendra son externe attitré. Ce qui ne déplaît pas au Libanais. Le bonhomme sifflait deux paquets de brunes par jour. Sans filtre. Lors de sa dernière hospitalisation au centre hospitalier d'Orléans, il a exprimé le souhait que ce soit le Libanais qui s'occupe de lui. En sixième année, Jafâr y effectue un stage en pneumologie depuis mi-octobre. Il s'y rend de Tours tous les jours en train. L'externe et le patient ont d'emblée sympathisé. Le père de Santos avait été chargé de mission au Liban pour deux ans dans les

années vingt. Il en était revenu enchanté. Jean, le fils, est à son tour tombé sous le charme, y étant allé deux fois en vacances. Dès qu'il sut que Jafâr était du Liban, il lui demanda de lui parler du pays. Des banalités, pluie et beau temps, on ne tardera pas à passer aux romans personnels. Ils deviennent amis. S'attardant dans l'après-midi avec Santos, Jafâr loupe souvent le train de retour. Laura est compréhensive... Parfois, il ne rentre que la nuit. De tempérament gai, le patient est, en outre, affable. Tout le monde l'aime bien, des infirmières aux médecins. Doué d'un esprit délié, ses blagues sont fines, passent bien et font toujours rire ou sourire. Aussi, quand il crache du sang, il l'étiquette de « rouge » ! Ce matin, il va apparemment un peu mieux. Il n'y a toutefois aucun espoir quant à l'inexorable issue... Proche. On ne lui donne que quelques semaines. Santos méconnaît officiellement le ver qui le dévore... Il n'a jamais manifesté explicitement le souhait de connaître la nature du mal qui le frappe. On suppose qu'il s'en doute. En effet, son regard partant par moments au loin, en dit long... À l'occasion, les médecins lui parlent de poussées de sa maladie initiale. Santos se complaît à les croire. Ou à faire semblant de...

Il y a quatre ans, suite à une bourde inexpugnable, son épouse le largue après trente ans de vie commune et trois enfants.

- C'était à Bordeaux. Je suis en déplacement de travail. Très brune, genre andalou. On fait connaissance. Ambiance sympa, dîner exquis et comme il se doit, bien arrosé ! Saint-Émilion... Aussi, passe-t-on du pinard au plumard ! Je n'avais jamais trompé ma femme auparavant. Jusqu'à ce jour-là... Je le lui ai caché, naturellement. Ma femme notera chez moi comme un air de changement. Je la rassure, prétextant quelques soucis de travail.

Santos, la gorge serrée, s'arrête un moment, ravale sa bave puis reprend :

- Un mois après... Voici son courrier. Vous pouvez le lire. Lisez-le s'il vous plaît. Ça me ferait plaisir... Depuis cette lettre, voilà quatre ans, mes nuits sont aussi longues qu'un jour sans pain, noires comme les nuits de décembre... Le soleil, mon jardin et ses passereaux, les causettes au bistrot avec les camarades, le camembert, le munster dont je raffole, le plus capiteux Bourgogne, n'ont guère le goût de jadis... N'ont guère de goût... Dans les yeux des copains, je peux lire qu'ils doutent bien que ça ne tourne pas rond chez leur camarade... Ils n'en disent, toutefois, rien et j'en suis reconnaissant.

Santos stoppe soudain son laïus et tend une enveloppe élimée et jaunie.

Jafâr surprit le patient quand il entra dans sa chambre, vers 14 heures 30. Ce dernier avait les yeux fixés sur une ancienne photo noir et blanc qui a manifestement pris de la bouteille. Le couple et leurs bambins. La famille. Le regard du patient et son sourire, figés et enduits d'une teinte de mélancolie, exhibaient une nostalgie criante. Santos lui montre d'autres noirs et blancs. Il s'essuie les yeux. Il a envie de parler... Il va parler...

Dimanche, le 25 octobre 1970

Jean

« Mektoub », terme que tu as appris de ton père qui lui-même l'avait appris au Liban...

Hier matin, me prend le désir de monter chez ma cousine à Paris. Dans l'après-midi, je lui propose de sortir pour flâner. Nous atterrissons sur la place Saint-André-Des-Arts, notre quartier... Quartier dont les venelles nous virent échanger nos regards, entendirent chuchoter nos blagues, sous-entendus et complicités...

À l'ombre d'autrefois

Le cuir noir. Elle a l'air d'aimer. Veste et pantalon. Je ne l'ai pas vue de face. Toi non plus. Que de profil. Elle est brune, mince, bien plus grande que moi et semble avoir du chien. Vous vous apprêtiez à prendre la rue Saint-André-Des-Arts... La main dans la main, l'air badin, vous paraissiez légers et donniez l'air de bien vous entendre... La cousine note mon désarroi. Heureusement. Car je trébuchai... Nullement contre le trottoir... Mes pattes, en coton, butèrent contre notre passé... Contre notre histoire... J'allais m'affaler... Ma compagne me rattrape et me traîne jusqu'au bar le plus proche...

Je pars, Jean. Pour toujours. Tu m'as menti, il y a un mois. Tu me mens depuis un mois. Tu m'as trahie, Jean. Aussi n'habiterai-je plus Orléans. Je te demande de ne pas essayer... De ne rien tenter. Ma décision est irrévocable... Les enfants me donneront de tes nouvelles. Ils te donneront des miennes si tu aimes.

Il est « mektoub » que je monte à Paris ce fameux samedi, « mektoub » que je trimbale moi-même ma cousine vers le « coin des amoureux », place Saint-André-Des-Arts...

« Mektoub » que nous ne vieillirons pas ensemble...

Adieu.

- Vous pensez, peut-être, qu'elle était dure. Des fois, je me le dis aussi. Pourquoi ne m'a-t-elle pas donné une chance?... J'aurais, sans l'ombre d'un doute, coupé net avec ma maîtresse... Il faut dire que ma femme est spéciale, unique, tellement elle était dévouée corps et âme à sa famille. Nous étions son monde. Tout son monde. Avant d'accepter de m'épouser, elle exigea ma promesse formelle de ne jamais la trahir. C'était sa condition sine qua non. Elle l'a eue. Elle fit de même sans que je le lui demandasse. Vous savez... Lorsque je pense à sa réaction et sa décision de me plaquer, je la comprends... L'on ne peut pas se permettre de

commettre tel écart avec ma femme, avec cette femme précisément, ajoute-t-il.

Les perles de Santos cascaden. Jafâr, à son tour, ne peut se retenir. Soudain, il s'arrête.

- Vous savez, hier, dimanche, elle m'a fait une visite... C'est la première fois depuis quatre ans... Et vous ?
Laura ? Votre mère et le reste ?

Santos, qui connaît désormais presque tous les Sawâne, insiste pour avoir des nouvelles de chacun. Il s'attarde, en particulier, sur la mère et le grand-père. Ce dernier, précisément, après le départ de son ami Youssef, comment va-t-il ? Quant au père, bien qu'il sache à présent la haine cosmique que le fils nourrit à son égard, il n'éprouve aucune gêne à aborder le sujet. Jafâr est éluusif. L'ami le remarque.

- Voyez-vous, jeune homme, concernant votre père, je ne peux guère opiner... Toutefois, dans ces affaires, c'est souvent compliqué... Jamais noir ou blanc...

Jafâr en prend note mais passe rapidement outre. Il ne veut s'étendre ni avec son ami, ni avec qui que soit, sur une question aux données et réponses définitivement arrêtées dans sa tête et que rien au monde ne pourra changer...

Le jour suivant, le Libanais fait la connaissance de Madame Santos. Elle lui exprime sa gratitude, se renseigne sur l'état de son mari, et n'ignore pas que l'espoir est nul. Elle aimerait qu'il termine, si possible, ses jours à domicile. Elle serait auprès de lui nuit et jour. Jafâr objecte que, pour des raisons médicales atterrantes au cas, ce serait difficile, voire impossible. La figure très affectée, anéantie même, elle dodeline de la tête, compréhensive. Il la voit, désormais, tous les jours.

- Jafâr, j'apprécie beaucoup votre support. Puis-je me permettre de vous appeler par votre prénom ? Mon

mari est heureux de vous avoir auprès de lui en tant que médecin et ami.

- Il l'est encore beaucoup plus de votre retour...
- Ne suis-je pas revenue trop tard ? Je sais que vous savez tout... Que vous avez lu la lettre de rupture... Je ne sais pas Jafâr... Que de fois, m'étais-je demandée si j'avais bien agi... S'il n'y avait pas d'autres alternatives... Ces questions pesaient sur moi et pèsent encore plus aujourd'hui, à présent que... À présent que tout est presque fini... À présent qu'il est trop tard...
- Votre mari est aux anges depuis votre retour...
- Je pense qu'il sait...
- Je le pense aussi, bien qu'il n'ait jamais expressément demandé le souhait de connaître la nature de son mal... Le patron dit que, souvent, tels patients s'en doutent mais ne souhaitent pas en être certains...

Le patient sortira contre avis médical trois jours après pour appliquer quarante-huit heures plus tard.

Le lendemain. Jeudi 12 décembre, 13 heures. L'infirmière appelle, en urgence, le médecin-adjoint et Jafâr qui déjeunent ensemble à la cafétéria.

Santos est conscient mais dyspnéique, pâle et jaune comme un épi, le jour de la moisson. Une figure de fin. Sa tension est basse. Il vient de cracher beaucoup de « rouge ». L'adjoint décide de le transférer immédiatement au service des soins intensifs. Les mots martelés, Santos demande quelques minutes, en tête-à-tête avec Jafâr puis avec la famille... Le ton péremptoire du patient ne laisse pas place à la négociation. Le toubib les concède.

- Alors Libanais, c'est le bout du chemin ? La fin ? *Finis Terra* ? dit-il ahanant, un sourire tendre et chétif aux lèvres. Un sourire d'adieu.
- Pas sûr. Vous avez la cuirasse dure, Orléanais !

- La cuirasse est peut-être dure. Elle a néanmoins été transpercée puis charançonnée par le ver. Aussi, endessous, silencieux, puissant, sournois et persévérant, dandine, lamine et accomplit-il à merveille son job... N'aura-t-il pas, sous peu, le dernier mot ? N'est-ce pas imminent ? Merci docteur. Merci Jafâr. Merci pour tout, dit-il, lui serrant mollement la main, les paupières humides.

Les larmes de Jafâr dérapent. Abondantes. À présent que la partie se joue à découvert, pourquoi se contenir ?

- Libanais, la nuit dernière j'ai fait un rêve. Vous y étiez. Dans ce rêve vous paraissez heureux... Épanoui, même... Quant à votre père, je peux deviner que c'est sérieux. Très sérieux... Que Dieu vous guide vers la modération et la clémence. Vous en êtes capable. Je lui demande aussi de vous protéger, ami, ajoute-t-il avec difficulté. Que Laura me pardonne de vous avoir accaparé ces dernières semaines, termine-t-il.

Madame Santos et leur dernier fils attendent dans le couloir où le médecin et l'infirmière sont également en larmes. Jafâr sort et on laisse entrer son épouse. Deux minutes après, le dernier est chargé de prier madame Santos de dégager pour procéder au transfert. Jafâr entre. La figure cramoisie, la dame serrait son mari dans ses bras. Santos, les yeux rouges mais au sourire radieux, lui promet, en tentative finale de mettre une dernière, la dernière touche d'humour, que lorsqu'elle le rejoindra, il ne la trompera plus dans l'autre vie.

- Tu ne l'as pas fait depuis mon départ... Je sais que tu tiendras parole, cette fois. Adieu mon chéri.

Elle lui imprime un baiser franc et chaud sur les lèvres, le fameux baiser qui sonne, définitivement, le glas de la grande fêlure. Le baiser de la réconciliation. Elle jette dessus un regard tendre et chaleureux, reflet des trente

paisibles printemps vécus et partagés ensemble... De leur roman d'avant la place Saint-André-Des-Arts... Le regard de l'ADIEU. Et l'un et l'autre savent que le train qui est sur le départ déposera le passager, avant peu, dans la station terminus.

Madame Santos s'éclipse. Leur fils, également les yeux injectés, attend près de la porte. Il saisit la main de son père allongé sur le brancard, lui imprime un baiser sur le front puis prend sa mère dans ses bras. Jafâr accompagne le patient. Les deux ne se diront plus rien. Santos est éreinté, presque éteint. De ses yeux en coucher de soleil, émane pourtant un regard pathétique d'où se dégage un effluve de paix et quiétude. Arrivés à destination, les deux se lorgnent un instant. Un sourire discret et tendre sur les lèvres, le patient fixe son ami avant de disparaître... Au dernier moment, Jafâr stoppe le brancard quelques secondes.

- Merci Jean. Votre message a été bien reçu... Je le garderai en mémoire. Promis ! lui dit-il.

Manifestement enchanté, Santos cligne des yeux et s'éloigne.

Dix minutes après, le malade s'enfonce dans le coma. Le lendemain matin, à l'aube, Jean Santos met les voiles vers l'espace où, quelque part, sur un banc, attendra-t-il avec patience et impatience sa femme.

8

Noël arrive. Le temps est aux souvenirs... Les deux amoureux ne peuvent pas s'empêcher d'évoquer, visiter et revisiter les lieux qui virent l'éclosion de leur roman. Le froid d'alors, bien que polaire... Mais que c'était beau ! Toutefois, le présent n'est-il pas aussi beau ? N'est-il pas même plus sûr, plus compact, plus rassurant ? Laura et Jafâr sont ensemble et le seront jusqu'à la fin des temps... Rien ne les séparera. Rien ne pourra les séparer, comme l'a dit Laura dans sa fameuse lettre de février qui ressemble davantage à un poème d'amour. Les deux passereaux batifolent, nagent dans la suavité et la volupté. Les jours sont sucre, les nuits miel. Les projets et les rêves abondent. La machine du couple tourne à la perfection, dans un climat de complicité et certitude. Ils ont un paquet d'amis. Aussi, avec tous, sont-ils avenants, rayonnants. On s'amuse beaucoup. À ne pas voir le temps filer. Les heures sont secondes. Aujourd'hui est aussi radieux qu'hier et demain le sera encore plus... Le nuage qui, l'année dernière, tachetait leur olympe, décampa pour toujours.

Le ciel est pur... Le satanique jeu n'est-il pas du passé ? Enterré. Jafâr songe beaucoup aux enfants qu'ils auront... Il y pense plus souvent qu'avant, depuis que Laura émit, d'elle-même, le souhait de donner à leur premier fils, Youssef comme prénom. Symbolique, certes, mais n'est-il pas titanesque le présent que son Allemande promet d'offrir ? « Nous l'appellerons Youssef »... Le foyer qu'ils fondront sera un nid d'amour de légende. Auparavant, Jafâr aura débarrassé le plancher à Talass. Tâche qui sera, naturellement, l'avant-projet... Laura le soutiendra. Mais pour l'instant, les deux chardonnerets picorent par-ci et par-là les grains d'un bonheur aux dimensions des cieux. Tout le monde est beau, amène, sympa...

Laura part pour Cologne où elle passera les vacances de Noël. Sa mère doit subir une intervention chirurgicale. Sa fille veut être auprès d'elle. Avec son Allemande en moins, le temps s'écoulera moins vite... Il le sait. Toutefois, pour l'Oriental, c'est naturel, voire obligatoire que d'être auprès de sa mère pour la circonstance. Il l'accompagne jusqu'à l'express en compagnie de Joseph et Carole. Après son départ, les trois prennent un café à la brasserie de la gare. En effet, dans moins d'une heure, un autre rapide emportera le couple ami vers le sud-ouest où résident les parents de Carole. Ils y passeront une semaine. Jafâr sort de la station, la gorge serrée. Laura et le couple ami, en paquet ! Un peu plus loin, il serpente la ruelle où se trouve l'hôtel qui hébergea Laura, lors de leur première rencontre, voilà quelques années... Il se sent, déjà, un peu seul... Tours, cet après-midi, commence à ne plus être la même. Grise. L'ami Akkarite dégoté un petit job de remplacement à Paris pour deux semaines. Un autre couple ami est parti hier pour huit jours de vacances en Tunisie. Les camarades restants, bien que de poids pour certains, ne peuvent guère remplir le vide ; d'autant plus que les Molina, à leur tour, quitteront demain pour

les Vosges où passeront-ils les fêtes chez des amis, eux aussi anciens d'Algérie. Ce n'est pas encore le spleen, mais Jafâr le perçoit à l'horizon... Il est 17 heures. Stylo et papier vont l'aider à tuer une heure. Il écrit un mot à sa mère. Au dîner, au restaurant universitaire, il est à table avec des collègues libanais. Parmi eux, il y a ceux du tapis vert.

- Voilà que l'oiseau est libre. La dulcinée a pris les airs ! Qu'en dis-tu ? Ça fait longtemps...
- Je vais au ciné, coupe Jafâr.
- Dommage...

Jafâr tient bon. Il quitte le resto et se dirige vers le centre-ville, jette un œil sur les affiches des cinoches du coin. Rien ne le bottera. Consultant, en fin de tournée, la dernière affiche, il tombe sur un compère, lui aussi, un mordu de poker.

- Je vais rejoindre les copains. Ça t'dit ?

Jafâr n'a pas réussi à dénicher un film à son goût. Assis dans le noir sur un fauteuil en velours avec devant sur le grand écran une belle histoire d'amour, ou sociale, sur la famille ou l'amitié par exemple, l'aiderait, pour sûr, à enterrer le bourdon qui pointe son nez... Ne serait-ce que le temps d'une soirée... Il n'a trouvé rien qui vaille. Hélas ! Aussi, sans se faire prier, accepte-il l'offre de son compatriote... Mais à une condition. Il ne touchera pas aux cartes. Il regardera jouer. Uniquement !

- Jouer, pas jouer, personne n'oblige personne !
rétorque le camarade.

Jafâr passe outre la petite fléchette qui le fit sentir quelque peu niais.

Le Talassin se met à suivre les couleurs ensorcelantes. Au début, il ne s'immisce pas, restant neutre, loin, placide. Une heure après, il va lancer des remarques : « Toi, tu aurais dû monter la mise... L'adversaire aurait sûrement

déguerpî », « Toi, par contre, tu aurais dû te débîner... Tel ne bluffait pas, ça sautait aux yeux ».

- Dame, au lieu de nous prodiguer tes précieuses leçons, montre ton ingéniosité sur le tas !

Jafâr ne se rappelle pas vraiment le COMMENT... De peur d'être traité de couard ? Le souvenir visuel et tactile des cartes magiques ? De leur claquement ? Toujours est-il qu'il pénètre dans l'arène et se lance... La séance s'achèvera à l'aube. Jafâr regagne sa crèche, couvert de honte.

- Qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je faibli ? Et avant, avoir accepté de suivre ce Chetan déguisé en bipède humain devant l'affiche du ciné ? Allons ! Ne dramatise pas Jafâr ! Ce fut une dérive. Une faute. Une faute grave, certes. Mais ça s'arrêtera là. Tu ne recommenceras pas, se rassure-t-il.

Il essaie de fermer les paupières et gagner un petit somme avant de prendre l'express pour Orléans. Les paupières refusent d'obtempérer. Il n'arrivera pas à fermer l'œil, ne serait-ce qu'une minute. Aussi, prend-il une douche et file. Il dormira debout à l'hôpital... Ainsi passeront les vacances sans Laura... Jafâr, l'automate, se verra tous les soirs, après le dîner, porté par une vague irrésistible qui le crache sur la table damnée. À chaque fin de séance, en général, vers 4 ou 5 heures du matin, il commence par s'en vouloir d'abord, se maudire et se détester à mort après. Tous les matins, le Talassin roupille presque dans le service de pneumologie. Ses maîtres de stage, ainsi que ses collègues le voient bien et lui lancent des boutades plus ou moins acides. Il finira par prendre l'habitude de faire la sieste tous les après-midis. Histoire de charger ses batteries pour la partie du soir...

À sa rentrée de vacances, Joseph ne manque pas de remarquer la figure chétive de son ami.

- Tant d'effet, l'amour ! Ah vous, les Akkarites... Quand le béguin vous enfonce ses crocs dans la peau, vous vous laissez faire... Vous y prenez même plaisir ! Laura sera bientôt de retour, n'est-ce pas ? Tu retrouveras alors tes couleurs... dit son ami, le ton moqueur.
- Pas seulement l'amour ! Commente un collègue attablé avec eux au resto...

Joseph chope la flèche à la volée mais passe dessus, feignant de l'ignorer. Il demandera des explications à Jafâr en tête-à-tête, se dit-il.

Il saura, vite, le pourquoi du masque de pâleur qui enduit le visage de son pote. Joseph se rend anxieux. Mais que peut-il faire ? Il devine, est même sûr que Jafâr le regrette, qu'il se maudit et se méprise... Lui qui croyait ferme que son ami s'en était débarrassé pour de bon, en reste pantois...

À la fin du dîner, Joseph expédie Carole. Compréhensive, elle n'est pas vexée. Il y a priorité. Les deux camarades se dirigent ensemble vers le tapis vert. Joseph prétend qu'il a envie de revoir les belles cartes ! Il se contentera de regarder. À minuit, il propose à Jafâr de stopper. Ce dernier promet de le faire mais après quelques tours de jeu... Et encore quelques tours... À une heure trente, Joseph, désespéré, dégage, rongé d'inquiétude. Il note qu'à nouveau son ami y est plongé jusqu'au cou et s'en veut de l'avoir laissé seul. Lui qui s'empiffrait de foie gras, tandis que son pote se dépatouillait dans la boue « grasse » de ce « cancer » !...

- Bon sang ! Il en semblait totalement guéri... Que s'est-il passé ? se dit-il avant d'arrêter de se flageller. Mais, dame, faut-il, en permanence, trois cent soixante-cinq jours sur trois cent soixante-cinq, un ange-gardien pour tenir le mec à l'abri de ce fléau ? Est-ce possible ? susurre-t-il.

Aussi Joseph, et bien qu'il soit inquiet voire affolé eu égard le marécage où patauge son camarade, décide-t-il de ne pas lui en parler, du moins directement. À quoi bon ? N'est-ce pas inutile ? En effet, il sait parfaitement que Jafâr se démène pour vaincre, tuer le virus et qu'il n'y arrive pas. Mais, de l'autre côté, pourra-t-il rester les bras croisés face à son pote qui coule ? Comment et quoi faire ? Il attendra le retour de Laura et en discutera avec. Ensemble, ils pourront, peut-être, trouver une issue. Néanmoins, à la lumière du déjà-vu, l'espoir semble mince, pense-t-il.

Le compte en banque de Jafâr affiche rouge. Il a dilapidé le dernier de ses francs et demande à Joseph de le dépanner. Le dernier exige que personne ne sache.

Laura revient l'après-midi du premier dimanche de janvier. Jafâr l'attend à la gare.

Sur les quais, l'embrassade des deux amoureux dure de longues secondes. Jafâr lui dit que les vacances furent trop longues... Laura fixe son homme.

- Mais qu'as-tu chéri ? Qu'y a-t-il ? T'as maigri. T'es pâle. T'es malade ? Pourquoi ces larmes ? dit Laura, perplexe.
- Ce n'est rien... Juste l'émotion...
- Jafâr, tu n'as pas répondu. T'as maigri... T'es jaune comme un vieux citron...
- J'étais malade... Une sale grippe. Je me remettrai bientôt. Te bile !

La main dans la main, ils se dirigent vers leur nid où ils se jetteront l'un sur l'autre.

Comme de coutume, ils dînent au restaurant universitaire avec Joseph et Carole. Laura jubile. N'a-t-elle pas retrouvé son Jafâr ? L'intervention chirurgicale de sa mère a réussi. La voilà, à nouveau, à Tours. Dans son assiette. Dans son élément. Auprès des amis. Surtout auprès de son amour. Demain, elle réintègrera la fac. Elle

est enthousiaste. Exaltée même. Mais il y a... Une épine qui l'éperonne... La transperce même !... Pendant le dîner, le comportement de Jafâr ne manque pas de confirmer l'impression qu'elle eut à la gare. Il est absent. Dans un état second... Ne rit pas. Même le sourire est rare, souvent forcé. Jafâr n'est pas le même. D'habitude, avec Joseph, ils n'arrêtent pas de se taquiner, de se lancer des boutades, de petites fléchettes, de rire, de s'esclaffer... Ce soir, rien de tout cela. Laura est sûre. Elle est même certaine. Quelque chose eut lieu pendant son absence... Quelque chose de grave... Les larmes de la gare n'étaient pas des larmes d'émotion, se dit-elle... Carole les invite à passer la soirée ensemble. Laura prétexte qu'elle est fatiguée. En fait, elle veut s'isoler avec Jafâr. Au dessert, une pensée noire lui effleure les neurones. Est-il possible que Jafâr soit tombé amoureux d'une autre fille pendant son absence ? Quelques secondes de réflexion seront suffisantes pour chasser la pensée de son crâne. Impossible, se dit-elle. Jafâr l'a presque dévorée tout à l'heure... De plus et surtout, elle le connaît si bien. Cela fait quatre ans. Trahir n'est pas son genre... Mais qu'y a-t-il alors ? Sur le chemin, ils se dirigent presque enlacés vers leur crèche. Et l'un et l'autre restent, cependant, muets. Laura a la frousse... L'ancienne idée d'abandonner les études de médecine, renaît-elle de ses cendres ? Est-ce sa mère ? Sa sœur ? Les grands-parents ? Les oncles ? Laura se triture la cervelle. Mais... L'été dernier, lorsque Jafâr apprit le décès d'oncle Youssef, il ne fit pas cette tête. Il était différent... Très différent. Jafâr ressentait, alors, une peine certes profonde... Ses paupières s'humidifiaient facilement, pendant des semaines, à chaque fois qu'il l'évoquait... Toutefois, il semblait accepter cette fatalité sans difficulté. Laura s'en rappelle bien... Le tableau présent est autre. Devant le silence de Jafâr, son inquiétude grandit. Il est en sixième année. Abandonner

ses études ? Après six ans ! Ce serait vraiment... Mais bon sang, va-t-il enfin dégoiser ?

- Écoute Jafâr. Ton silence me calcine. Tu parais absent... Désarmé même. J'espère me tromper. Jafâr, t'es ailleurs. Où es-tu ? Je t'aime à la folie. Je ne supporte pas de te voir ainsi. Je ne t'ai jamais connu cruel... Je suis prête pour le pire... Qu'y a-t-il ? Tu vas parler, non ? lui dit Laura, une fois chez eux.

Jafâr persiste dans son mutisme. À quelques empan d'implorer, Laura est, à présent, certaine que c'est grave, peut-être même gravissime... Elle ne dit plus rien. Ses prunelles s'en chargent. Les larmes tombent. Abondantes... Jafâr se dirige vers la fenêtre qui donne sur la Loire, s'immobilise devant et contemple le tableau qu'il aime tant. La figure barbouillée, Laura le rejoint, s'adosse à son dos et, appuyant sa tête contre son cou, le serre fort. Comme lui, elle se met à regarder le fleuve qui, imperturbable, majestueux, puissant, insouciant, coule dans une nonchalance presque irritante. Ignorant les malheurs des Libanais, Allemands, Tourangeaux et terriens.

- Il y a quatre ans et onze jours... Presque mille cinq cents jours... La Loire à moitié gelée...
- Laura...
- Ne dis rien Jafâr. Je devine...J'espère qu'elle te rende heureux... En tout cas, du plus profond de moi, je te souhaite...
- Laura...
- J'accepte tout ce que...
- Laura, arrête de divaguer... T'es hors sujet... Complètement...
- C'est quoi donc ? La médecine ? Tu veux plaquer tes études ?...
- Non plus...

Laura n'en peut plus... Écrasée par l'inquiétude, elle s'affale par terre, ne dit plus rien puis éclate en sanglots incontrôlables...

- La maladie réapparut Laura... Le fameux virus a refrappé... Dans notre jargon médical, on parle de rechute...

Laura fait halte. Dix secondes. Elle commence à comprendre... Elle pige. Elle en est abasourdie. Pulvérisée. Anéantie...

La première idée qui lui effleure la tête... Elle en est surprise ! Ébouriffée, même ! N'aurait-elle pas préféré une femme ? Pas impossible ! Pour elle, il n'y a, tout simplement, pas pire... En dépit de son amour cyclopéen, à presque à en mourir à Cologne il y a trois ans et demi, elle aurait, quand même, préféré que ce soit une femme plutôt que ce satanique ver craché par l'enfer ! Elle sait que tôt ou tard, ce ver aura raison de lui, des deux, de leur cabanon... Lentement mais sûrement. Elle en est pétrifiée... Laura s'octroie une pause puis une seule question pose :

- Depuis quand ?
- Depuis le jour de ton départ, répond Jafâr.

Elle ne dira plus rien et lui demande d'en faire autant. Cette nuit-là, Laura va pleurer... Beaucoup pleurer... Elle voit noir. Sa détresse est abyssale... Du genre provoqué par un désespoir aussi profond que son désarroi et son impuissance à pouvoir changer la direction de leur barque qu'elle voit chavirer... Laura, elle qui croyait que le redoutable ennemi était vaincu voire tué et enterré, réalise que ce n'était donc qu'une bataille de gagnée... Une rémission... Telle une lourde dalle, un lugubre pressentiment va lui peser sur le coffre, l'écraser... Elle n'ose pas trop y réfléchir... Néanmoins, un énorme nuage gris lui embrouille la vision, lui donne le tournis, la terrasse. Ce ver, en fait plutôt tentacule à mille pattes,

comment s'en dépêtrer ? Laura est totalement désemparée, paralysée... Que peut-elle faire ? Face à cette calamité, elle n'a malheureusement à sa portée que larmes, sanglots, peine et détresse...

Vers minuit, Jafâr n'en peut plus. Il se lève et s'apprête à sortir. Laura le hèle et lui tend son châle en laine et son parapluie.

– Il fait froid, dit-elle à voix rauque semi-étouffée.

Abattue et résignée, elle ferme la porte, s'appuie l'échine contre et reste immobile une minute, puis titube et se jette sur le lit pour poursuivre ce qu'elle faisait... Des larmes, encore des larmes... Elle ne lui demande pas où il va. Elle devine...

Laura se trompe. Jafâr n'ira pas rejoindre le tapis vert cette nuit. Il pleut. Tant pis, il veut marcher. Seulement marcher... Il veut fuir. Fuir de tout... En premier lieu, fuir de lui-même... En effet Jafâr est effrayé, déchiqueté... Il ne peut plus supporter de voir devant lui l'incommensurable peine qu'il inflige à l'amour de sa vie. Il est vrai qu'il appréhendait énormément ce moment. Il y pensait beaucoup... Tout le temps... Il s'attendait à voir Laura choquée, affligée même, mais il était loin de réaliser les dimensions de son désarroi et l'immensité de la souffrance qui l'a saisie, foudroyée même lorsque la nouvelle lui tomba sur le crâne. Jafâr serpentera rues et venelles habituelles pour atterrir ensuite vers son lieu préféré. La rive gauche. Malgré la pluie, il y fera, comme de coutume, quelques allers-retours. Et à chaque pas, il se maudit... À chaque pas, il réfléchit à une issue, à la façon, aux moyens de briser, fouler, émietter une fois pour toutes, ce satanique virus. Il ne veut pas perdre Laura. Il ne veut pas se perdre. Il ne veut pas assassiner leur épique amour de ses propres mains... Il ne veut pas s'autodétruire et détruire Laura... Il sait fort bien que, tôt ou tard, ce « cancer », dévastateur à tous égards, viendra à bout de

leur relation et détruira par la même occasion sa carrière. Et puis ? Sera-t-il, alors, autre chose qu'un pauvre bipède paumé qui se roule dans la décrépitude ? Par ailleurs, ayant perdu Laura, qu'advient-il, également, sur l'autre front ? Le front de Talass ? Déception assassine, davantage de détresse, davantage d'avilissement... Que d'autre pour les deux misérables créatures, laissés-pour-compte ?

Jafâr rentre à 2 heures du matin, après avoir ingurgité deux demis dans un bar insomniaque. Rentre-t-il avec une décision ? Une promesse ? Non... Pour être honnête en premier lieu avec lui-même, il ne se promet rien. Il se connaît !

Le lendemain matin, Laura part tôt. Jafâr s'apprête à prendre son thé. Sur la table, il intercepte un billet de cinquante francs avec un petit mot :

- Accepte-les STP. Comme dette bien sûr.

Jafâr lorgne le billet. A-t-il le choix ? N'est-il pas sur le sable ! Pas un sou ! Avant de l'enfoncer dans son gousset, en plus de la chape de honte qui l'écrase et à moins d'être frappé de cécité, il voit très bien qu'il ne pourra pas continuer de la sorte... Il doit prendre une décision. C'est incontournable... Aussi, n'a-t-il pas le luxe d'ajourner, pense-t-il.

Pendant les semaines qui suivront, Laura ne pipe mot sur le sujet. Elle ignore ce que Jafâr mijote ou planifie. Elle va à la fac et parvient à assez bien travailler sur ce plan. Elle racle de la guitare et chante, à l'occasion, en duo avec Philippe au resto. En somme, elle continue ce qu'elle faisait les vendredis et/ou samedis, depuis quelque temps.

Jafâr poursuit son stage à Orléans. Il ne sèche pas ses cours. Il a arrêté de toucher aux sales cartes ? Pas tout à fait. La soirée où Laura chante, Jafâr ira jouer au poker. Il ne peut guère faire plus. Un compromis qu'il vient

d'obtenir de lui-même. À l'arraché ! Laura n'a pas le choix. Elle l'accepte. Joseph ne l'accepte pas. Il ne se résigne pas. Il poursuivra la tâche qu'il s'est assignée depuis qu'il réalisa la gravité du problème. Essayer de tirer définitivement son ami de la boue. Quand Jafâr joue, son ami l'accompagne. Lorsque minuit sonne, il l'arrache au cercle damné. Il va réussir. En effet, il n'y aura plus de veillées jusqu'à l'aube. Une fois sûr que Jafâr a trouvé l'équilibre, Joseph le lâche.

Laura demeure, toutefois, inquiète. Peut-elle être certaine que Jafâr, qui côtoie le virus tous les samedis, ne faiblira pas un jour ? Qu'il s'en tiendra là ? Que sa résistance ne s'écroule pas un de ces quatre ? Qu'il restera à l'abri d'une dissémination ? Aussi, même s'il ne joue qu'une nuit, il peut aisément se faire rétamé... Quelques petites heures autour de la satanique table sont plus qu'assez pour le dépouiller... Bien que l'angoisse engendrée par ce spectre reste de mise, Laura évitera d'évoquer le sujet avec lui. C'est inutile, probablement même risqué, pense-t-elle.

Pendant les mois qui suivront, Jafâr tient bon. La virée, uniquement une fois par semaine. Les amitiés et fréquentations du couple n'ont pas changé. Ils sortent en solo ou en groupe et s'amuse comme avant. Ou presque. En effet, quelque chose a changé. S'il est vrai que Jafâr persiste dans sa retenue, il n'en reste pas moins qu'il est presque toujours dans la dèche... Le poker, même une seule fois par semaine, est tout à fait à même de vous plumer ! Le Talassin, si digne, continuera à faire ce qu'il faisait depuis un certain temps : étant en permanence à sec, il fait les poches à Laura pour survivre. Il en est, naturellement, mécontent, voire en rage contre lui-même... D'en être réduit là... Il essaie d'alléger le poids de l'opprobre en inscrivant tout sur papier, considérant comme dette non négociable ce qu'il soutire de son amie.

Jafâr était clair. Il acceptera son argent seulement à ce titre. Laura n'ose émettre la moindre objection, encore moins une critique. Elle se contente de dodeliner de la tête. En dépit de la tornade qui eut lieu le jour de son retour des vacances de Noël et de la situation pécuniaire du couple au tableau de bord affichant rouge, leur amour va demeurer intact. Laura l'aime comme au premier jour. Toutefois, effrayée par le virus, elle ne peut s'empêcher de penser au risque, réel, de propagation... Du déjà-vu ! Quand elle y pense, elle s'en trouve pétrifiée. De son côté, à chaque lever de soleil, Jafâr évolue avec l'opprobre. Il n'arrive pas à s'en accommoder... Il continue, lui aussi, à aimer Laura comme au premier jour et apprécie hautement l'absence de la moindre allusion de sa part quant au sujet qui les meurtrit... À p'tit feu...

Sur le plan politique, le soleil des mouvements gauchistes commence à s'étioler. Che, avec son légendaire béret, reste le monstre sacré. Toutefois, les idéaux révolutionnaires que lui-même et d'autres figures emblématiques du tiers-monde incarnent, s'avèrent n'être que des rêves de jeunesse. L'oppression, l'inégalité des chances, l'exclusion des pauvres et des faibles ne sont-ils pas des syndromes humains universels ? N'existent et perdurent-ils depuis que le monde est monde ? Jafâr n'assiste plus aux meetings et ne participe plus aux activités de la mouvance gauchiste. Cela fait quelque temps qu'il a décroché, abandonné totalement ce qu'on appelle « la lutte ». Toutefois, il gardera, collée à sa peau, aux parois de ses artères et veines, une aversion irascible de toute manifestation d'iniquité ou tyrannie exercée à l'égard des humbles. Par ailleurs, hormis quelques-uns, les camarades de « lutte » vont désertir et se disperser... Peu resteront à Tours. Quant à Laura, outre les études, la guitare et la chanson demeurent ses deux principaux loisirs. Non seulement, lui procurent-ils un vrai bonheur

mais lui assurent, par la même occasion, une rentrée d'argent, lui permettant de boucler les fins de mois avec un partenaire à poche souvent, plutôt en permanence, trouée ! Le couple vit, désormais, petitement et fort serré.

Lorsqu'il terminera sa spécialité, Jafâr et Laura partiront pour le Liban où ils éliront domicile. Le Talassin était clair dès les premiers jours. Laura donna son accord et signa les yeux fermés. Ils évoqueront la question à plusieurs reprises. Laura ne changera jamais sur ce point. À l'occasion, elle se montre même enthousiaste. Elle ira avec son homme jusqu'au bout du monde. Le Talassin planifie de lui faire visiter le pays en temps utile. Il veut présenter sa bien-aimée et future mère de ses enfants à la smala, en tête de laquelle sa mère. Il n'ignore guère que les siens préfèrent une Libanaise et qu'ils verront d'un mauvais œil une Occidentale... Il passera outre. Laura sera son épouse qu'ils sourient ou qu'ils froncent les sourcils.

Joseph et Carole s'entendent à merveille avec le fameux couple. Les dimanches et jours de congé, ils les passent souvent ensemble. Aussi, comme il le faisait auparavant, Jafâr continuera à consacrer certaines de ses soirées à l'écoute des chansons de l'éternelle Oum Koulçoum avec les mêmes copains toujours aussi épris que lui par la *Diva*. Pour se griser, Jafâr et ses deux camarades n'ont pas besoin de boire jusqu'à plus soif. Un, maximum deux verres sont suffisants pour les transporter et les projeter dans un ciel d'extase. Absolument sublimes de par la voix, la performance, les paroles, la musique et les envolées lyriques, ces mélodies envoûtantes, purs chefs d'œuvre, font le reste. Marie et les Molina sont de grands amis. Leur fils est épanoui. Ses parents le sont encore plus. Un soir, alors qu'il chantait avec Laura au resto, Philippe décroche l'attention d'une étudiante en Beaux-arts. Lors des soirées suivantes, l'attention muera en sympathie, laquelle deviendra amour. La nouvelle recrue agrandit d'une unité

le cercle d'amis intimes. Peu de temps après l'intronisation officielle du couple, elle donnera à Philippe un texte qui porte sur la passion amoureuse. Tout le monde aime et les paroles et la musique que vont composer Philippe et Laura. Les deux chanteront la mélodie en duo. Des mois après, lors d'une soirée au même resto et alors que Jafâr était, exceptionnellement, présent, le duo se met à la fredonner puis à la chanter, au départ seul puis en chœur avec tous. L'atmosphère est chaleureuse. Éméchée par l'ambiance et le pinard, l'amie de Philippe, auteure du texte, surprend le peuple, dévoilant un secret : les paroles lui furent inspirées par la romance de Laura et Jafâr. Touchés, les deux cachent mal leur émotion. Les autres sont contaminés, à l'exception de Joseph ! Ce joyeux drille ne loupe jamais l'occasion et généralement sur-le-champ, de sortir anecdotes et boutades capables d'arracher le rire à Van Gogh !

Le Talassin s'y met aussi. Le littéraire se réveille ! Il donne aux deux artistes un texte portant sur la nostalgie pour le lointain pays natal. Il est bien accueilli. Laura souhaite composer la musique en solo. Une journée sera suffisante. Philippe y mettra une retouche appropriée et le tour est joué. Il y a beaucoup d'harmonica. La mélodie est tendre, douce et un tantinet mélancolique.

L'été arrive. Jafâr divorce avec le poker. Faute de partenaires ! Trois membres du cartel partent en vacances. Il profite de la pause pour faire le plein ! En juillet-août, il va prendre beaucoup de gardes pour toucher cet argent supplémentaire fin août. Il remboursera alors toute la dette de Joseph et une partie de celle de Laura, laquelle commencera, à la rentrée, sa première année de doctorat. Finissant sa maîtrise, son père lui ferme le robinet en juin. Elle devra, désormais, voler de ses propres ailes. Elle continuera ses soirées musicales et décrochera, en outre, un travail à l'acte à la fac des lettres. Jafâr sait qu'il serait

infâme que de continuer ainsi. Il se démène pour se dépêtrer de la bauge. Aussi prend-il résolution sur résolution... En vain ! En effet, le diable se réveillera au retour des collègues de jeu de leurs vacances ! Comme auparavant, le samedi soir à 20 heures, une force invincible le propulse et le largue sur la table maudite. Bien que la situation financière du couple redevienne vite critique, Laura ne dit mot. Elle sait que Jafâr n'y peut rien. Les sous qu'il vient de gagner de ses nuits de garde s'évaporeront sitôt perçus, n'ayant servi, hélas, qu'à éponger une partie des dettes...

- Pardon... Ah... Vous ne voulez pas les biscottes ? Et le jus de fruit ?
- Exact. Je m'excuse...
- Pas grave monsieur. On va les soustraire...

Mardi 30 septembre. Jafâr est au supermarché. Un camarade libanais l'accompagne. Sans le sou, comme de coutume, Laura lui laisse, ce matin, un billet de cinquante francs avec une petite liste de bidules à acheter. Il arrive à la caisse. Le montant à régler est de cinquante-trois francs. Jafâr n'a pas assez. Il s'excuse et rend deux articles. Faisant la queue derrière lui, son camarade a tout vu. Il propose de le dépanner. Le Talassin, sortant un prétexte aussi niais que ridicule, refuse. Il provoque, en outre, l'« embouteillage » derrière. Pris d'une bouffée de chaleur, il transpire. Il est, sans doute, tomate de honte, se sent méprisable, petit, indigne, larve... Nul.

Arrivé chez lui, incapable de se tenir en place, il va faire et refaire des allers-retours dans le minuscule séjour, se mettant à gamberger. Laura n'est pas encore rentrée. Il n'est pas bien, se voit à la cime de la déchéance. Au fond des fonds... Le virus le rapetisse... Il est, à l'évidence, plus fort que lui. À ce rythme, ce coriace de virus ne tardera pas à se payer sa tête. À le piler... l'annihiler... Va-t-il se laisser faire ? Va-t-il se laisser prendre comme un rat ?

Jafâr qui vient d'être humilié devant des étrangers et surtout devant un compatriote, réalise que c'en est de trop... Est-il possible de continuer de la sorte ? Les amis et les copains, celui-là en particulier qui vient de voir de ses propres yeux... Même s'ils font semblant de... Ils n'ignorent pas la situation... Savent très bien qu'il est, la plupart du temps, fauché comme les blés... Qu'il ne surnage que grâce à Laura... Ces choses ne peuvent pas se cacher longtemps... Jafâr réfléchit. Il ne parvient pas à trouver un compromis avec la table. À jouer avec modération. Une somme raisonnable à plafond préétabli qui ne sera pas dépassé et s'en arrêter là... Certains le font. Lui, hélas, n'est pas de cette trempe. Il n'y arrive pas. Il a déjà essayé. Et échoué. Il n'y parviendra jamais. Il monte toujours la mise... De plus, le plus souvent, presque toujours, se fait-il tondre ! Il y pense d'un coup. Pourquoi continuer cette putain de vie ? Frappé par ce fléau qui, telle une tenaille d'acier, l'enserme à le moudre, de cette maladie qui le dévore à petit feu et qui, tôt ou tard, aura raison de lui et de leur amour, à quoi bon continuer à vivre ?... Laura... Laura... Elle qui ne veut pas en rajouter ne prononce mot... Ce qu'elle doit endurer !... Mais... Jusqu'à quand pourra-t-elle supporter ce quotidien amer, cuisant, acide ? N'est-il pas une charge pour elle ?... Jusqu'où peut-elle aller ? Face à cette descente aux enfers qui ne donne pas l'air de s'arrêter un jour, le couple pourra-t-il rester à l'abri d'une implosion qui le mettra en pièces ? N'est-ce pas inéluctable ? Jafâr mijote. Il ne mérite pas Laura... Il la méritait... Ce n'est plus d'actualité, hélas. Mais pourquoi continue-t-elle avec un mec aussi indigne, minable, myrmidon ? Jafâr tire une conclusion et une résolution. Laura ne prendra pas les devants. Elle en est incapable. Son incommensurable amour l'en empêche. C'est lui qui va le faire. Oui, c'est Jafâr qui le fera. Il faut qu'il fiche le camp. Qu'il dégage.

Elle piquera une bonne déprime, laquelle durera, certes, longtemps, voire très longtemps ; mais elle remontera la pente et prendra le dessus avec le temps, le remerciera peut-être même après. C'est vrai qu'il l'aime à la folie. Raison de plus... Ses pensées quittent Laura. Direction Talass... Les promesses ? Aussi... Médecin... Esclave du tapis vert, pourra-t-il devenir bon médecin ? Médecin au sens vrai du mot ? Jafâr se déteste. Il ne mérite pas Laura. Il ne mérite pas les êtres chers qu'il laissa derrière lui dans son patelin. Même oncle Youssef... Ah ! Le vieux s'y met, lui aussi !... Voilà que de son trou, il lui lance une œillade acerbe... Pleine de tout sauf d'estime ! Il y a de la pitié également... Du mépris ? Y a-t-il également du mépris ? Jafâr ne supporte pas l'œillade ! Cette œillade... Mélange de déception et de dédain, lancée par oncle Youssef précisément... N'en pouvant plus, Jafâr se sent prêt à mettre un point final à ce cauchemar. Il ne mérite personne. Il n'est utile à personne... Plus... Il est parasite... Fardeau... Alors ? Alors pourquoi continuer à respirer ? Mettre un terme à sa vie et décamper pour toujours, n'est-ce pas la solution ? Loin de Laura, de Talass et son petit peuple, de tous et de tout... L'adage de son bled : « Se reposera et reposera » trouvera son plein sens. Écrasé par le poids de l'opprobre et du désespoir, Jafâr s'affale sur le fauteuil, pensant au moyen de finir ses jours, une fois pour toutes...

Laura surgit inopinément. Sitôt entendu le bruit de clé dans la serrure, Jafâr se redresse. Elle entre, se jette sur lui et l'enserme longtemps, avec la fougue de quelqu'un qui revient de loin. Sur le canapé, elle appuie sa tête contre son épaule et reste silencieuse un moment. Jafâr est surpris à moitié. Il sait très bien qu'elle l'aime... Mais pourquoi cette ferveur, cette fièvre, cette force ? À moins qu'elle ait pris la décision de faire sa valise... Est-ce une préparation à la déclaration solennelle de l'adieu ?...

- Tu pars Laura ? Je te comprends...
- Je ne pars nulle part, chéri... Pourquoi cette question étrange ? chuchote-elle de sa voix céleste.
- Je ne sais pas...
- Je ne me rassasie jamais de t'embrasser, d'être avec toi... Mesures-tu l'amour que j'ai pour toi, Jafâr ? N'est-il pas aussi fort que celui de *Layla* pour son *Majnoun* ?... Que les vagues de l'Atlantique... Aussi grand que les cieux... Il n'y a rien de nouveau !... C'était ainsi et ce le sera jusqu'à la fin des temps... Mon amour pour toi est le même... Tel qu'il est. Tel qu'il était... Tel qu'il sera... Embrasse-moi, Jafâr... Je ne veux que toi sur cette terre... Je me suffis de toi dans ce monde et dans celui de l'au-delà... déclare-t-elle, le fixant dans les yeux, sereine, apaisée, un sourire d'Éden sur les lèvres.

Aussi, de ses deux saphirs, ruissellent des gouttelettes aussi pures que l'eau du paradis.

De ces mots sirupeux, tueurs, qu'en fait-il, lui, à l'âme si malingre ? se dit-il, lui lançant une courte œillade. En effet, il n'arrive pas à soutenir son regard.

Jafâr prétexte d'aller aux toilettes. Troublé, secoué, éberlué, il veut s'isoler... Mais bon sang ! Peut-il rester le même après ces mots ? Après ces chaudes larmes chargées de la tendresse du globe... Cette détermination... Cette emphase... Cette fureur... Est-il de granite ? Être une moule de couardise, être submergé par l'opprobre, l'indignité et la déchéance, bifferait-il sa nature humaine ? Sa nature « Talassine » ? Il se plante devant le miroir et se regarde un moment... Il se déteste et se méprise. Ce n'est pas nouveau ! Mais... La haine et le mépris de lui-même peuvent-ils le disculper, le dégager de ses responsabilités ? D'abord vis-à-vis de cette créature qui, mordant sur sa plaie béante, se tait et se tue pour le garder... Puis vis-à-vis des autres au loin qui l'attendent...

Il est dans un sacré maelstrom... Il se force de se calmer un peu pour essayer de mettre de l'ordre dans son cerveau aux neurones en ébullition. Il ferme les yeux puis les rouvre une minute après pour voir alors les choses sous un autre angle. En effet, n'y a-t-il pas autre solution que se débiter ? Lui, fils de Talass, neveu de Cœur de lion et de Firass, peut-il se prendre le droit de périlcliter et plaquer alors la créature humaine qui l'aime tant ? La laisser à son sort ? La poignarder de souffrance, détresse et désespoir ? Sans parler des autres à Talass...

- Qu'y a-t-il chéri ? Pourquoi tu ne réponds pas ? Problème ?

- Non, non. Il n'y a rien... J'arrive, réplique Jafâr.

Ayant entendu sa magnifique voix, la voix qui lui rappelle celle des hôtesse de l'air dans les aéroports... Cette voix céleste... S'il passait à l'acte... Continuera-t-elle à scander ? À être entendue ? Sinon éteinte à jamais par un acte désespéré tel que celui qui faillit l'effacer de sur terre un jour à Cologne, ne le sera-t-elle pas de chagrin ? Laura, fleur des fleurs, ne flétrira-t-elle pas à jamais ? Pourra-t-elle retrouver le goût de racler encore de la guitare ? Chanter et frapper, avec verve, de ses doigts *El Condor Pasa* ? Jafâr ne supporte pas ces images qui, pour un moment, passent sur son écran. Insoutenables... Il s'en trouve effrayé... Il est à bout de nerfs... Sa boule n'est pas loin de voler en éclats...

Laura est devant la porte. Elle s'inquiète. Elle lui demande d'ouvrir. Jafâr lui assure qu'il n'y a rien... Elle insiste. Il promet de sortir à condition de le laisser seul quelques minutes. Lesquelles minutes seront cruciales, déterminantes...

Jafâr se secoue d'un coup et s'éveille. Il se trouve tout revigoré. Il ne fichera pas le camp... Aussi, se rebiffant pour de bon, fracasse-t-il la chape de noir qui l'écrase et sabre en pièces le tentacule de désespoir qui l'enserrait et

allait l'engloutir sous peu. En effet, il a pris sa décision. Il est vrai que c'est la énième fois... Mais c'est la première fois qu'il sent qu'il est aussi sûr. Aussi sûr de pouvoir saisir le virus au cou et le stranguler pour de bon... Contrairement aux fois précédentes, sa décision sera mise à exécution cette fois-ci... Il en est CERTAIN. L'histoire particulière de Laura, lorsqu'elle fit sa tentative de suicide mise à part, n'est-ce pas la première fois qu'il envisage sérieusement de se foutre en l'air ? N'a-t-il pas été à deux doigts de passer à l'acte ? Et si Laura ne s'était pas pointée ? Jafâr n'a pas le droit... Il n'a pas le droit d'être aussi pleutre et déguerpir... Il a décidé et il est déterminé... Plus que jamais. Face à l'implacable et sournois ennemi, Jafâr tranche. Au lieu de se faire descendre, il le descendra... Il aura raison du virus. De ce diabolique virus. Définitivement.

À Laura, il ne va rien en dire. Un peu de décence ! Les promesses et le bla-bla, etc. Elle peut et préfère, pour sûr, s'en passer ! Elle ne l'entendra pas de ses oreilles... Non, elle le VERRA... Laura, de ses propres yeux, verra que Jafâr a, cette fois-ci, enterré, pour la vie, le diable de poker... Résolution à effet et exécution immédiats. Dès cet instant. Rien que samedi prochain, s'il n'était pas de garde, il l'aurait accompagnée au resto pour l'écouter chanter. Aussi décide-t-il de muer pour toujours. Irréversiblement... D'un coup, une pensée jaillit.

- Une semaine de vacances au pays, n'est-ce pas une bonne idée ? bougonne-t-il.

Cela le remettra d'aplomb et lui donnera un sacré punch... Le Jafâr d'après cette semaine au pays, en fait, le Jafâr d'après ce jour même, ce mardi 30 septembre, sera... Est, déjà, un autre homme... Laura VERRA... Elle ne le reconnaîtra pas. Cette épine, grosse, dure, douloureuse, vénéneuse et si profondément implantée dans sa chair, sera, à jamais, ôtée...

« Tu verras, mon amour », faillit-il lui lancer lorsqu'il retourne au séjour. Il se retiendra, toutefois, à la dernière seconde. N'a-t-il pas décidé de ne rien dévoiler ? De laisser les faits, les actes parler ? Jafâr l'informerait uniquement de son intention de passer une semaine de vacances au Liban. Préoccupée par les nuages gris qui commencent à s'accumuler dans le ciel libanais au seuil de la guerre civile, Laura lui fait part de son inquiétude. Jafâr la rassure.

- C'est pas si mauvais que ça ! Des escarmouches, pas plus. Allons ! Ce n'est qu'une semaine, lance-t-il.

Laura s'arrêtera là, donnant même sa bénédiction.

- Après toutes ces gardes, ça te fera du bien, chéri... conclut-elle.

À la mi-octobre, Jafâr achèvera sa carrière d'externe pour entamer son stage interné. Puisqu'il n'a pas présenté le fameux concours d'internat, il ne sera pas interne titulaire. Il réussit toutefois à décrocher un poste de faisant fonction d'interne dans un hôpital périphérique du Loir-et-Cher qu'il rejoindra à sa rentrée de vacances dans deux semaines.

9

Le Talassin prendra l'avion le premier mardi d'octobre. Chez les Sawâne, personne n'était au courant. Il arrive, à l'improviste, la nuit même à Talass. La guerre civile qui ravagera le pays n'était qu'à ses débuts. Une poussée de violence par-ci, une autre par-là. L'arrivant réalisera vite que le climat général est empesté, en particulier dans son village... Comme s'il planait dessus un nuage menaçant. La tension est à son comble.

Jafâr est perplexe. Le type qui vient d'essuyer deux balles est l'homme qu'il déteste le plus sur terre. De l'autre côté, cet homme faisait des pieds et des mains pour le tirer, tirer Jafâr, son fils, de l'incommensurable guêpier. Pour l'instant, la rancune va prévaloir.

- Bon vent... N'est-ce pas trop beau pour être cru ? La planète Terre sera, pour sûr, plus légère avec ce bipède en moins... Mère et sœur vont, enfin, pouvoir respirer... Vivre... murmure-t-il à l'intention de son père. Pourvu qu'elles sortent de cette nuit d'apocalypse, debout pas les pieds devant ! enchaîne-t-il.

Toutefois, passées les premières secondes, le jeune homme se ressaisit. Ne serait-ce que par respect pour le mort, pour l'être humain qui vient de tomber à quelques mètres... Aussi, face à la boucherie qui se déroule à l'instant même à Talass, n'est-il pas impératif de ne pas agir comme un bloc de glace, comme une créature farcie de rancune, bourrée de haine et assoiffée de vengeance ? Dans ces moments critiques où la mort vient de faucher une âme et guigne les autres si chers à son cœur, sois un homme digne du nom et comporte-toi en tant que tel, se dit Jafâr.

- De plus, le type que, certes, tu détestes bigrement, ne vient-il pas de clamser pour te sauver ? Il n'est pas permis d'être aussi vil... susurre-t-il.

Tel un chiot ayant écopé une trombe d'eau glacée, le jeune homme s'ébroue, se donne une contenance et décide de passer outre l'irascible ressentiment qu'il éprouve à l'égard de son père depuis que ses yeux s'ouvrirent au monde.

Jafâr se sent du coup mûr et responsable, à présent que son protecteur qui, hélas, se trouve être son géniteur, vient d'être abattu. Il charge son revolver, se met à plat ventre et rampe vers le point où son père tomba. Il a l'intention de tirer sans sommation sur l'ennemi et tuer avant d'être fauché. Oui, de tuer, autant que possible... Les lâches, en face, ont-ils pris la peine de héler son père avant de l'abattre ? Lui ont-ils donné la moindre chance avant de le flinguer ? Il avance. Dans le canal, le corps de la victime est camouflé par le buisson. Jafâr est, maintenant, tout près.

- Reste où tu es. Bouge plus. Ils te descendront à la seconde, chuchote son père, la voix étouffée, à peine audible.

Est-ce possible ? Ce filet de voix... Cette voix, n'est-elle pas celle de son géniteur ? Le mec n'a donc pas claboté !

Le salaud ! Il a la cuirasse dure !... Toujours sur terre... se dit Jafâr, en réflexe. L'aversion vis-à-vis du père reprend le dessus... Jafâr veut s'approcher.

- Reste terré bon sang ! Pas un geste... Donne aux autres l'ordre de faire autant.

Même frappé par les balles, le mec poursuit sa mission... Les autres d'abord, lui après... bougonne Jafâr qui, passée la « mauvaise » surprise, se tance et devient le camarade de front.

- T'es blessé... C'est grave ? Je vais te tirer vers l'intérieur du jardin, murmure le fils.

Il n'arrive pas à l'appeler « papa ». C'est au-delà de son pouvoir... Aussi, ne peut-il pas l'appeler par son prénom. Au Levant, n'est-ce pas un sacrilège que d'interpeler son père aussi monstre qu'il soit par son prénom ? À l'occasion et quand cela s'avérerait incontournable, le fils s'adressait à lui par « tu » ; l'évoquant devant les autres, par « il »...

- Assez de sottises ! Buté, tu me seras inutile ! Je suis blessé, mais ça ne paraît nullement grave. Attendons un peu. Pour l'instant, restez tous planqués.

Jafâr admet que le bougre a raison. Les secondes passent... Ces vandales, quand vont-ils offrir le bouquet final ? se demande-t-il. Il a envie d'enfreindre les ordres et foncer vers l'ennemi... Et adviendra ce qui adviendra... Il n'en peut plus de faire le pied de grue avec ces montagnes de frayeur sur le caisson... Le film d'horreur, le cauchemar durent depuis neuf interminables heures... Une mouche le pique. Il ne supporte plus... Il souhaite en finir avec cette attente de l'inéluctable... Il ne veut plus attendre la mort venir. Il veut aller vers elle. Jafâr gigote. Il a l'intention de sauter par-dessus le fossé. Il en fait part au chef.

- Arrête tes âneries pardieu !... Si tu veux te suicider, tu pourras le faire après et t'auras, en prime, le luxe

de choisir le moyen !... Mais tu n'as pas le droit de suicider les autres, lance le père, en rogne, presque braillant.

C'est comme s'il avait reçu une tape sur le dos, Jafâr se réveille et se calme. Effectivement, il n'est pas seul. La moindre erreur, le moindre mouvement, pourraient s'avérer fatals... Pour tous.

Minutes plus tard, jugeant que c'est assez, Jafâr en a plein les bottes d'attendre. Il décide d'avancer à plat ventre. Ayant atteint le bord sud du fossé, il soulève sa tête et jette un œil. Kalachnikov sur les genoux, le père est assis, la main droite serrant le bras gauche près de l'épaule, les fringues bariolées de sang. Le jeune homme, se voyant transformé en compagnon d'armes, se fait glisser et atterrit près du chef, s'assure d'abord que la vie du blessé est hors de danger, ôte sa chemise et forme un garrot autour de la taillade. Le saignement s'arrête. L'absence du moindre signe de souffrance ne l'a pas surpris... C'est à peine qu'il releva sur sa mine un rictus aussi timide que furtif.

Jafâr veut et va désormais conduire la barque. Il en est ébouriffé mais nullement mécontent. Dans le canal, il se met progressivement debout. Le père laisse faire et ne dit plus rien. Comme s'il avait confiance ! Le nouveau capitaine sonde l'horizon. Nord, est, ouest. Bien que le vacarme et les lamentations continuent de plus belle dans le bourg, les tirs deviennent de moins en moins nourris, puis de plus en plus sporadiques. Le capitaine agite, en test, les brindilles du fagot et se planque. Il recommence. Voyant que personne ne tire dans sa direction, il grimpe et s'allonge dans la broussaille sur le bord nord du fossé, du côté opposé au jardin. Calme plat... La bataille a-t-elle pris fin ? Probablement. En effet, les armes se sont tues. Complètement. Jafâr avance prudemment puis se met ouvertement sur la chaussée. Il est debout à ciel ouvert.

Calme plat. Aussi, à voix haute, invite-t-il le peuple à le rejoindre. À l'instar de leurs compatriotes qui commencent à se manifester et affluer d'ici et de là, les Sawâne, au grand complet, vont détalier à travers champs vers la frontière qui est à quatre kilomètres au nord. Tous les Talassins évacuent le village en direction du pays limitrophe. Ils s'éparpillent dans les bourgades au-delà de la frontière où ils seront accueillis les bras ouverts. On leur offrira généreusement le toit et tout ce dont ils auront besoin. On saura dans l'après-midi le bilan de l'attaque. Quinze morts et six blessés graves.

Arrivés sur place, Jafâr conduira son père chez le médecin. Ce dernier inspecte la blessure. Une seule balle transperça la peau et les muscles sous-jacents du bras gauche puis sortit de l'autre côté sans trop de dégâts. La plaie n'est pas trop laide. Le toubib la désinfecte puis la suture et juge que c'est assez. Le jeune médecin est d'avis.

Jafâr passera les trois jours suivants parmi les siens dans le pays voisin. Il décide d'avancer de quarante-huit heures son retour en France et prend l'avion le dimanche.

Dans les airs, il revoit naturellement la cauchemardesque nuit. Il pense aussi et beaucoup à son géniteur. Il ne l'aime toujours pas. Il est néanmoins remué. Fichtrement... Il décoche ensuite un regard sur la photo qu'il garde en permanence sur lui. La petite copine de Philippe l'avait prise le lendemain du fameux soir où elle dévoila la source d'inspiration de son poème devenu belle mélodie... Elle fut prise lors d'un pique-nique, un dimanche de juin, sur les bords du Cher, près du château de Chenonceau. Prise à l'improviste par Philippe, la photo, Laura et Jafâr l'un à côté de l'autre, est magnifique. À l'image de leur couple et de l'inoubliable soirée de la veille... Laura, toute, y est... Entière ! Visage céleste... Cheveux laissés au vent, sourire communicatif, mirifique, regard tendre et chaleureux. Son vrai regard que lancent

les plus belles prunelles du globe... Quoiqu'un tantinet voilé par... Par un petit soupçon de... Un soupçon d'inquiétude ? D'anxiété ? Une appréhension ? Une crainte ? Jafâr ne sait pas vraiment mais il croit deviner... Il ne lui avait jamais posé la question. Il ne l'avait pas fait car il connaissait la réponse... Aucune importance. Oui, à présent, aucune importance... Des photos, ils se feront prendre tous les deux. Beaucoup de photos... Très bientôt. Ce « petit soupçon de » ne sera plus... Plus jamais. Et c'est Jafâr qui s'en chargera... Il en sera capable car il n'est plus le même... Oui, il n'est plus le même... Il y a quatre jours, planqué dans le jardin d'orangers dans l'attente de l'express pour l'au-delà, n'avait-il pas, de tout son cœur, souhaité pour Laura un homme qui l'aimera comme il l'aima ? Aussi, à présent qu'il est ressuscité, né à nouveau, cet autre homme ne sera, de fait, que le même, le même qui l'aima et qu'elle aimait jusqu'à presque en mourir... Un jour, il y a quelques années à Cologne... Joseph apparaît sur l'écran. Il le revoit... Ce grand ami, ami pour la vie, voulait l'accompagner en Allemagne pour l'empêcher de... Le persuader de rester... De ne pas se débiner... Il revoit le consulat allemand à Paris, le train du soir, puis le moment où la mère de Laura ouvre la porte... Puis ses sanglots... Son intention d'aller visiter, sur-le-champ, la tombe... Puis le lendemain. Puis le surlendemain... Et enfin le miracle... La résurrection... Tiens donc ! Laura et Jafâr sont et l'un et l'autre, ressuscités ! Oui. Ne vient-il pas d'échapper de justesse à la mort ? Jafâr muera. Il l'a déjà décidé... Comme promis, il n'en dira rien à Laura... Elle le VERRA de ses propres bleus saphir... N'arrête-t-il pas de répéter. Demain sera un jour pas comme les autres. Si ! Comme les autres... Mais alors, comme les autres ANCIENS jours... Les succulents jours... Le maudit jeu étant ENTERRÉ pour de bon et pour la vie... Le beau temps au ciel limpide reviendra... Dépourvu de la

moindre poussière de nuage... Du moindre « petit soupçon de »... Il n'y aura plus jamais « ce serait parfait si »... « C'EST PARFAIT » y aura... Il n'y aura plus « Chéri, qu'on était bien »... « Chéri qu'on EST bien » y sera.

L'hôtesse de l'air le tire de ses rêves et l'invite à attacher la ceinture. L'avion va atterrir. Jafâr s'exécute, ferme ses paupières et replonge dans ses songes... Laura... Dans quelques heures, elle sera dans ses bras... Il la serrera jusqu'à la confondre, la fusionner dans lui-même... À présent qu'il vient de frôler la mort, qu'il est ressuscité, à présent qu'il a pris la décision irrévocable de foutre une belle ruade au satanique tapis vert, de fouler de ses godasses ce ver jusqu'à ce que mort, mort certaine s'en suive, rien et personne ne pourra l'ôter de ses bras et ce jusqu'à la fin des temps...

10

Le Talassin est aveuglé par le spectacle... Pulvérisé. Non ! Ce qu'il voit devant lui n'est qu'un cauchemardesque songe... Rien qu'un songe. Ou alors une fiction... Il lui faut quelques secondes pour réaliser que ce qu'il a sous les yeux n'est ni cauchemar, ni visions. Ce qu'il voit, à l'instant devant lui, est réel. Véridique... Pris par le tournis, il vacille un peu et sent qu'il va s'effondrer. Ce n'est tout de même pas le moment de chavirer. Il fait un effort et se reprend. Battant la chamade, le cœur n'est pas loin de quitter son coffre... S'envoler... Saisi de tremblote généralisée, il ne prononce mot. Quand l'irréversible frappe de son poing de fer, quand le trop tard, imposant et colosse, est déjà là, quand le point de non-retour est franchi ; mots, explications, justifications, harangues et discussions seront-ils autre chose que billevesées, cancans, babils, papotages plats, creux, inutiles, des fois même écœurants ?

Laura, il ne la touche pas. Le faucon de Talass pique sur l'amant et le roue de coups. Là où ses mains peuvent atterrir... Aussi, le saisit-il à la gorge voulant la déloger. Il a l'intention d'achever l'intrus. Le sang gicle du blair du dernier qui se met à gigoter, se débattre et se démener pour se défaire de l'implacable tenaille d'acier qui le tient au cou. L'étranger, la cinquantaine, ne fait pas le poids devant l'enragé de jeune fauve qui sort toutes ses griffes, voulant déchiqueter, réduire en charpie ce bipède qui chamboule dessus-dessous deux vies, lesquelles, voilà seulement quelques minutes, étaient encore taillées l'une pour l'autre... Pour l'éternité...

- Jafâr arrête ! Je t'en supplie. Je ne veux pas que tu passes ta vie en taule...

Ce n'est pas l'injonction de Laura, ce n'est pas leur passé, ce n'est pas leur épique et légendaire histoire qui le stoppèrent. La « taule » ? Possible. D'autres raisons ? Il l'ignore. Il va brusquement desserrer sa poigne, libérer le type aux calots presque révoltés pour se tourner vers Laura avec un regard de braise. Lui décochant une œillade incendiaire et bourrée de mépris, il postillonne dessus, saisit sa petite valise à peine posée sur le parquet puis, claquant la porte derrière lui, sort et disparaît dans la brume.

Il ne sait pas s'il rêve ou s'il délire, s'il est sur terre ou sur une lointaine planète... Est-il halluciné ? Ne s'était-il pas trompé d'adresse ? Non, c'est bien Laura qui était au pieu avec un étranger. C'était bien leur cabane. Sinon, comment aurait-il pu ouvrir la porte et entrer ? Jafâr est déstructuré, disloqué, désintégré. Fragmenté. Peut-il croire ce qu'il vient de voir ? Est-ce imaginable ? Est-ce possible ? Comment l'impossible peut, le temps d'une chiquenaude, muer et se métamorphoser en possible ? Comment un monde aussi immensément prometteur, peut, en un tournemain, s'effondrer et se fracasser en

mille morceaux ? Des rêves et projets aussi roses devenir un réel noir comme jais, aussi grandioses se rendre soudain poussière et fumée ? Laura le trahit ? Laura, un Judas ? Est-ce Laura ? Est-ce Laura ?

La première idée qui lui effleure la tête est de refaire le trajet qu'il vient d'effectuer. Oui, il ne veut plus de ce pays, il ne veut plus de l'Europe. Il veut rentrer... Ficher le camp. Demain. Mais voilà un fait ! Il est 1 heure 30 du matin ! Où pourrait-il se fourrer et tuer les quelques heures qui le séparent du premier express Tours-Paris et de là le jet vers l'Orient ?... Il consulte sa bourse. Il réalise que ce qu'il a ne sera suffisant que pour billet de train et taxi. Et le reste ? Avion, frais divers, etc. ? Ce qu'il lui arrive est déboussolant mais il sait encore compter et qu'on ne lui offre pas le billet d'avion gratis ! Il n'a pas trente-six choix ! Il attendra. Joseph lui filera les sous pour l'entreprise. Il pleuvote. Lessivé, désarçonné, il lui faut un toit. Il veut se débarrasser de sa valoché, prendre une douche, rincer ses mains tachetées de sang, s'allonger sur un lit, fermer les paupières, ramasser ses idées et partir... Partir au Liban ? Ou mieux encore et si possible partir vers un cosmos dépourvu d'homo-sapiens... Oui, dépourvu de spécimens appartenant à l'espèce humaine... Après le coup de poignard de Laura, comment pourra-t-il continuer à côtoyer, faire confiance à cette espèce ? Comment pourra-t-il, tout simplement, continuer à vivre ?...

Titubant, Jafâr atterrit, inconsciemment, devant l'hôtel qui hébergea Laura... Il y a presque cinq ans... Il darde sur l'auberge un regard nauséux, flèche enduite de dédain, crache devant, lui tourne l'échine et poursuit son chemin. Il finira par dégoter une piaule dans un deux étoiles, près de la gare. Il pose ses affaires et se met sous la douche. Longtemps... Des fois que l'eau chaude raclerait, ferait le ménage des évidences... De la réalité... Réalité

aussi sombre que Kafka... Il s'essuie, s'allonge et se ferme les yeux. Hélas, l'eau chaude ne rince que la suée et les traces de sang... En fait que dalle. Ne laisse-t-elle pas intact le reste ? Le spectacle revient au galop et les idées noires avec... Elles sont déjà à table et commencent leur travail de sape. Telle une ruée de vautours, elles piquent sur lui. Il se débat, se lève, se met près de la fenêtre et contemple l'avenue. Il ne voit rien de singulier ! Aucun miracle dans l'air... Aucun miracle dans cette putain d'avenue ! Un miracle qui gommerait l'« ingommable », l'incroyable heure qui vient de s'écouler... À Tours, les miracles ne courent pas les rues ! Ce sont les idées sombres, les salopes d'idées qui courent les avenues ! Soudainement, Jafâr se rebiffe. A-t-il le droit de se foutre en l'air ? Le Talassin, si fier de ce qu'il accomplit, il y a seulement quelques nuits quand il prit les choses en main et, à la place de son père blessé, conduisit la barque des Sawâne, comment peut-il se rendre aussi couard et se permettre d'avoir telles pensées ? Non et non. Il ne mettra pas fin à ses jours. Aussi est-il temps pour la colère, la rage, la violence même peut-être... Temps pour tout sauf pour le désespoir... Temps surtout pour les grandes décisions. Il monte son plan. Dans les prochains jours, il quittera la France. Il laissera Tours aux Tourangeaux et Allemands... Aux deux chardonnerets... Laura et son mec auront ainsi le loisir de s'y promener au grand jour !... Sortir, dandiner dans ses venelles, aller voir un vieux film en noir et blanc au Studio près de la cathédrale, puis, pour finir la soirée en beauté, prendre un pot à l'Helder avec les amis par exemple... Les nouveaux amis... Les dimanches après-midis, ils pourront lézarder sur la rive gauche et contempler, la main dans la main, le vol des colverts... Ils seront tranquilles, auront le champ libre, Jafâr ayant, auparavant, débarrassé le plancher. Il ne leur fera plus de mauvaise surprise ni à minuit ni à midi ! Il sera loin. Bien

loin... Mais pour l'instant, l'oiseau blessé, meurtri, veut une bribe de repos. Juste un p'tit roupillon. Il n'y arrive pas. Il tourne en rond dans la pièce. Qu'elle est étriquée cette mansarde ! À peine fait-elle deux ou trois pas ! Jafâr suffoque. Il veut sortir. La Loire ? Non. Même la Loire ne lui dit rien qui vaille... Il la laissera aux autres !... Désormais, d'autres amis, aura-t-elle sur son banc ! Il sort. Le crachin a cessé. Il déambule. Une, deux, trois ruelles... Toutes aussi grises, aussi maussades, aussi lugubres, aussi marbre les unes que les autres... L'on ne se change pas les idées à coup de venelles et vadrouilles même à cette heure où tout est calme, où tout le monde est supposé pioncer ! Immuable, hélas, demeurera l'histoire maudite que tissèrent les trois sataniques dernières heures... C'est bientôt l'aube. Il retourne à l'hôtel, glisse dans le pieu et prie tous les saints qu'il connaît, non point de prodiguer des miracles et changer l'inchangeable... Non, il leur demande quelque chose de faisable et facile ! À portée de tous les saints, grands ou moins gradés ! Un somme. Rien qu'un p'tit somme... Ses torturés, déchiquetés de neurones qui pataugent entre flots et courants d'un ténébreux tourbillon, pourraient, ainsi, avoir, ne serait-ce qu'une p'tite pause pour se mettre un peu en ordre.

Jafâr réussira à piquer un roupillon. Au réveil, il se sent mieux sur le plan physique, pire, bien pire quant à son âme, en capilotade. En effet, l'irréversible demeure irréversible, l'immuable demeure immuable !... Il va chez Joseph. Ne trouve personne. Il laisse un billet dans sa boîte aux lettres : « Je suis à l'hôtel tel. Dès ton retour, passe. Urgent ». Déboussolé et vidé, il va serpenter quelques ruelles à la recherche de ? De rien ! En fait, à défaut de pouvoir biffer le titanesque séisme qui, le temps d'un clin d'œil, chamboula de fond en comble le monde et cassa tout, il va errer... Vers 11 heures, il atterrit dans ce que fut leur nid où il sera surpris de trouver Laura. À cette

heure, elle devrait être à la fac. De ses affaires personnelles, Jafâr ne prendra que l'essentiel.

- Je te laisse le studio si tu veux.
- Non tu peux te le garder. Je n'en veux pas, chevrote-t-il sans daigner lui accorder une œillade.
- C'est fini, n'est-ce pas ? articule Laura, entre deux sanglots et encore au plumard.

Jafâr ne répond pas. Telle question aussi ridicule mérite-t-elle une réponse ? Même un dodelinement de tête serait de trop... Il continue son travail. Elle continue de sangloter. Finissant de ramasser ses affaires, il les fourre dans un petit sac et file. En fermant la porte, Jafâr est en lambeaux... Il sait qu'il ne verra plus jamais l'être qu'il aime jusqu'à... Les sanglots qu'elle émettait, pouvaient résumer les détresses de Tours et Cologne réunies. Lui fendent le cœur, le transpercent, lacèrent sa peau... Il aime encore cette salo... Il n'ose pas prononcer le mot ! Pourtant ne l'est-elle pas ? Laura, une salo... se dit-il. Laura une salo... Jafâr n'ose pas, n'arrive pas à terminer le mot. Donner à Laura telle étiquette ! Il en est estomaqué... Il a mal. Beaucoup. Terriblement... Comment pourra-t-il supporter cette incommensurable souffrance ? Comment couper d'un seul coup le gros fil, l'a priori fil d'acier qui le liait, jusqu'à seulement cette nuit, à Laura ? Comment évoluer, continuer ses jours sans elle ? Le Libanais répond lucidement à sa question. Il le pourra tout à fait... Au Liban... De tous ses crocs, il mordra sur sa plaie ouverte, s'emploiera à la colmater et, à défaut de l'annihiler, à essayer de la fermer autant que possible... Cela prendra de longues nuits, des mois, des années... Toute la vie ? Peut-être et tant pis... Il le fera.

Joseph se pointe à midi et demi. Il est d'abord heureux de trouver Jafâr encore en vie. En effet, les journaux libanais qui arrivent régulièrement du pays du cèdre firent état du massacre de Talass. Ayant su ce qui s'est

passé, Joseph en informa Carole et lui demanda de ne souffler mot à Laura. Elle mourrait d'inquiétude, lui dit-il. Il se rongea les sangs de peur que Jafâr fût parmi les quinze victimes. À présent qu'il est rassuré et ravi, il note, cependant, que quelque chose ne tourne pas rondet !... Pourquoi son ami crèche-t-il à l'hôtel ? Que fiche-t-il ici ?

- Je veux que tu me prêtes, encore une fois, des sous.

Mille francs si tu peux. Dès que je trouve une place dans l'avion, je rentrerai au pays.

Joseph est à mille lieues de l'histoire présente. La décision que son ami s'apprête à prendre a certainement rapport avec le carnage de Talass, pense-t-il.

- Dis-moi d'abord s'il y a eu des pertes dans la famille.
- Non. Personne.

Grandement soulagé, Joseph demeure perplexe...

- Mais qu'est-ce que tu fiches dans cette auberge ? Qu'y a-t'...
- Laura et moi, c'est terminé... Tu n'auras pas d'explications. Tu peux me prêter les sous ? coupe Jafâr.

Joseph, debout, stoppe net son discours. Bouche bée, il se fige sur place et reste immobile quelques instants puis s'assoit doucement sur le bord du lit. Il croit entendre la plus grosse farce de sa vie, ou alors rêver, halluciner... Après trois minutes de silence, il se lève, se met près de la fenêtre, balaye l'avenue d'un regard vide puis se tourne vers son ami. À la caboche du dernier, Joseph est, à présent, certain qu'il ne s'agit ni de farce ni de rêve ni de visions. Il s'agit de réel. Il en est ahuri.

- Je ferai de mon mieux. Concernant Laura, tu peux t'abstenir de pérorer. Mais dans quarante-huit heures, tu devrais prendre tes fonctions d'interne à l'hosto. Là, tu me dois des explications. Les journaux disent que ton bled, de fond en comble, a rejoint le pays voisin. Quel vent te ramène là-bas, alors que tu

dois être à ton nouveau poste à l'hôpital, mercredi, après-demain, à 8 heures 30 du matin ? Ta mère, les autres Sawâne, tous, n'ont-ils pas besoin de toi ? De sous ? De tes sous ? Tu rappliques là-bas et après ? Pourras-tu te targuer de faire autre achèvement que d'augmenter d'une unité le nombre des sans-abris ? N'est-elle pas curieuse ta façon de prêter la main aux tiens ? Ceux-ci ne sont-ils pas dans le drame, dans le besoin jusqu'au nez ?

Jafâr reste muet. Effectivement, que ferait-il là-bas ? Hormis gonfler le nombre des réfugiés et démunis ? Il n'est pas encore diplômé. En quoi pourrait-il se rendre utile sur place ? D'autre part, comment survivrait-il, aiderait-il les siens ?... Il n'a pas de réponse à fournir ni à Joseph ni à lui-même. Patauger dans l'adversité et le désarroi ne donne pas le luxe de se fermer les yeux aux évidences qui crèvent les yeux. D'autant plus que, le plaidoyer qu'il vient d'entendre sort du bec de son meilleur et dévoué ami. Ce dernier sent qu'il fait mouche. Au summum de l'inquiétude, il ne veut pas lâcher prise. Rupture avec Laura... Inconcevable, unimaginable même... Réelle pourtant... Son fou d'ami projette, de plus, de retourner ? Retourner où ? Chez lui ? A-t-il encore un chez lui ? Son village, n'est-il pas en ruines ? Flanquer, de plus, en l'air six années de médecine... Le connaissant bien, Joseph n'exclut pas que les vieux démons reviennent... N'a-t-il pas voulu le faire à la fin de la première année ? Ne fait-il pas, de temps à autre, allusion à son penchant au littéraire ? Joseph croyait que c'était fini et bel et bien enterré... Je me trompais... se dit-il. Avec Laura, c'est terminé. Il veut rentrer au pays... Qu'est-ce que cela veut dire ? pense Joseph qui, à son tour, se voit déboussolé, submergé même par les événements graves et le cyclone qui ravagent son pote.

- Écoute Jafâr, je peux te filer deux cents balles. C'est tout ce que j'ai. Accorde-moi deux ou trois jours pour le reste. Je demanderai à Carole et à d'autres.

Avec ses économies et celles de son amie, Joseph pouvait aisément assurer la somme. Néanmoins, il s'abstient de le faire. En fait, connaissant bien l'absence de modération, voire l'extrémisme de son camarade, il veut gagner du temps. Le Talassin est tout à fait capable de sauter dans le premier jet et courir une deuxième fois et, de fait, une fois pour toutes, à sa perte ! Du moins sur le plan professionnel... Tant d'années balancées dans l'air... se dit-il. Il a l'intention de l'en empêcher... Coûte que coûte...

Joseph lui propose de pieuter chez lui. Il insiste. Jafâr décline l'offre. Il veut être seul. N'a pas la tête à parler et babiller... L'ami est vexé. Il le dit. Jafâr lui fait comprendre qu'il ne doit pas insister. Le premier quitte et lâche qu'il reviendra en début de soirée pour lui filer les sous.

Joseph en fera part à Carole et lui demande d'aller voir Laura.

Carole est ébouriffée... Tout le monde est ébouriffé !... S'ils l'avaient su, Tourangeaux et terriens réunis l'auraient été ! Elle se rend chez Laura pour rentrer deux heures après.

- Laura est dans son grabat. Je n'ai pu lui arracher mot. Elle ne doit pas rester seule. Elle est en miettes. N'arrête pas de chialer. Je dormirai chez elle.

Joseph retourne à l'hôtel.

- Jafâr, je ne partirai pas. Je me pieuterai ici.
- Tu vois pas le plumard !
- Je le vois et j'insiste. Je resterai ici. Si cela ne te sied pas, on déménage chez moi. Carole ne sera pas là. À toi, demeurerai-je collé ! C'est ici ou chez moi. Te fatigue pas. Ce n'est pas négociable.

Jafâr, dans son for intérieur, apprécie le zèle de son pote.

- De votre histoire, je n'en dirai pas une syllabe ! Tu as ma parole. Allez ! On se grouille.

Les deux camarades quittent l'hôtel pour se rendre chez Joseph. Ils parleront peu. L'hôte veut ouvrir une bouteille de pinard. Son hôte n'a pas le cœur.

Jafâr dormira assez bien.

- Demain j'intégrerai mon poste à l'hosto, lâche-t-il, à l'improviste, au petit déjeuner.

Joseph est ravi. Le soir, il l'accompagne à la gare.

La nuit que Jafâr passera dans la chambre d'internat de l'hôpital lui rappelle, un tantinet, celle de la rue du Belvédère, près du jardin des Prébendes. Il y a six ans... Comme ce soir, il se sentait seul. Seul... Les circonstances sont, toutefois incommensurablement différentes... Le quotidien, l'avenir même de toute sa famille, à présent réfugiée au-delà de la frontière, sont noirs, au mieux inconnus. Sa rupture avec Laura... Laura, son grand amour. La fêlure est profonde. Déchiqueteuse... Certainement incurable... Toutes les parcelles de son corps, toutes ses cellules ahanent, braillent de douleur... Les projets communs, les rêves qu'ils firent ensemble sont partis... Emportés par le vent... Fragmentés, dispersés... Poussière... Le petit Youssef est pulvérisé avant d'être né. Avant d'être conçu ! Préconçu !... Il se lève. Tourne en rond. Respire mal. Il sait qu'il n'a pas d'asthme... S'allonge sur le lit, contemple le plafond beige. À l'instar des plafonds à Tours, les plafonds des chambres d'internat du Loir-et-Cher ne sont pas prodiges de miracles... Ne sont pas compatissants, encore moins amènes ! Ce qui est fait est fait... Laura, oui Laura l'a trompé. Trahi. Il aimerait, évidemment, ne pas le croire... Ne pas avoir pris l'avion ce fameux dimanche... Aussi n'aurait-il pas vu... Su... Mais comment pourrait-il ne pas savoir à présent ? Il l'a su, les a vus de ses propres yeux. Il sort pour prendre l'air pour aussitôt remonter. Ces

putains de sorties et va-et-vient seront-ils en mesure de changer quoi que ce soit ? Laura et son amant étaient au plumard en costume d'Adam... Le petit Youssef, elle le faisait avec un autre ! Est-ce possible ? Mais est-ce bien Laura, pardieu ? Ne lui a-t-elle pas offert, il y a moins de deux semaines, le poème d'amour le plus succulent qu'il ait jamais entendu ?

« Mon amour pour toi, aussi fort que celui de Layla... Que les vagues de l'Atlantique... Aussi grand que le firmament... Ce sera ainsi jusqu'à la fin des temps... »

Laura, mardi 30 septembre...

« Mon amour pour toi, aussi minuscule qu'une flaque d'eau d'une crevasse sur la misérable chaussée de Talass... Aussi puissant que ses microscopiques vaguelettes... Ce sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine ! »

Laura, dimanche 12 octobre...

Félonne, menteuse, fourbe, Laura ? Incroyable !... Si... CROYABLE ! Les Dieux et les Cieux en sont témoins... Laura était au lit, leur lit, avec un mec.

À court d'air, il rouvre la porte de sa piaule et la claque derrière lui à la volée comme s'il voulait la brésiller et par la même occasion brésiller, peut-être, cette têtue de réalité. Réalité aussi implacable que le destin qui, lorsqu'il décide de frapper, ne lésine pas sur les moyens... Il remonte dix minutes après, renvoyé par la pluie qui commence à tomber. Il se jette sur le plumard et essaie de se concentrer... Si possible... Il fait un effort... Il le faut...

Le Talassin est, certes, émiétté par le terrible coup que lui administra Laura dans le dos. Toutefois, sa mère, sa sœur, ses grands-parents et les autres Sawâne sont toujours là. Ils sont dans le besoin, peut-être même dans la misère. Sûrement dans l'indignité... Il réfléchit. Aussi se voit-il sur une bifurcation à deux voies. Se faire sauter la cervelle pour avoir le repos définitif, ne plus penser à Laura, au petit Youssef et aux autres chiards qu'ils auront

faits, ne plus penser à Talass et son peuple et par la même occasion ne plus ressasser son dilemme avec monsieur Hippocrate... Ou alors se ramasser et se reconstruire... Renaître... Il n'y a pas de voie C. C'est A ou B... Tiens, tiens ! Il y a deux semaines, mardi 30 septembre, ces idées noires étaient à table... Laura débarqua et avec son poème d'« amour » (!) les chassa... Laura les a remis à table la nuit de dimanche dernier... La même Laura !... Ce qu'elle donna d'une main, l'a repris par l'autre ! Jafâr gamberge. Le temps est aux grandes résolutions.

Dans la solitude et le silence de la nuit, sous la musique sourde d'une pluie monotone, dans cette mansarde aux couleurs ternes, tout invite à broyer du noir. Jafâr va, cependant, réussir assez vite à mettre de l'ordre dans ses neurones et prendre une décision. Il statue d'abord qu'il n'a pas le droit de couler. Quant à Laura, c'est terminé. Il ne la verra plus. Il poursuivra ses études de médecine. Il délivrera sa mère et sa sœur. Il a déjà divorcé avec le jeu et tiendra bon et, coûte que coûte, sur ce plan. Le poker n'est plus. Jafâr est certain qu'il a flingué et foulé ce ver aux pieds. Ce sera donc plan B. Il a tranché et se voit surpris par la rapidité de sa décision. Comment a-t-il fait ? Est-ce la colère bleue contre Laura qui l'engendra ? Il y a de cela... Mais il y a aussi une autrement plus importante raison. Il est en rogne contre lui-même... Se faire sauter la cervelle !... À chaque fois qu'il est devant une vaguelette contraire, une vacherie, monsieur veut en finir avec la vie ! Jafâr, pourra-t-il continuer de la sorte ? Éternellement pleutre ? Peur d'affronter ?... Aussi est-il résolu. Il ne se permettra plus d'avoir le luxe de se débîner, ou de tomber en éclampsie à chaque tournant un peu tordu ! Demain sera un jour nouveau. Un jour sans Laura. Des jours sans Laura. Un avenir, tout l'avenir, sans Laura. Son Allemande appartient désormais au passé... Oui, demain sera un jour nouveau... Bien qu'il sera un jour sans

soleil... Bien que les jours d'après et ceux d'après, seront des jours sans soleil... Des jours de novembre... Bien que les mois, tous les mois seront novembre... Il vivra quand même... Jafâr survivra. Parce qu'il le veut. Et il le veut parce qu'il le faut. Il pourra poursuivre sa vie sans elle... Beaucoup d'animaux vivent et survivent dans le plus aride des regs... À leur instar, Jafâr réussira à survivre, surnager et crapahuter dans ce monde implacable, cruel, gris, froid et sombre... Dépourvu de roses, d'effluves capiteux, de fleurs d'orangers, de passereaux qui babillent et sautillent... Dépourvu de beauté, dépourvu d'emphase et gaieté... Dépourvu de Laura... Fruit sans suc, sans arôme, sans goût, tel sera l'interne... Automate, il arrivera à temps au service, examinera ses patients et accomplira platement mais honnêtement sa tâche. Si cela se trouve, le chef de service lui fera même des compliments pour le job qu'il fournit. Il continuera ses études... Aussi, médecin sera-t-il... Jafâr appréhende, toutefois, les soirs et les week-ends où il n'est pas de garde... Déjà ! Allons ! Il les passera à Tours où il verra les amis... Les autres amis... Les vrais... Pas ceux qui poignardent dans le dos !... À la Brutus... Mais visitera-t-il encore Tours ? En a-t-il le cœur ? Les terribles dimanches, où les passera-t-il ?

11

Joseph et Carole, qu'il voit pendant ses week-ends libres, lui donnent des nouvelles de Laura. Elle a arrêté ses soirées musicales au resto, dégoté un job à mi-temps à la bibliothèque municipale de Tours, largué le logement commun et pris une chambre dans la même rue qui l'hébergea lorsqu'elle débarqua de Cologne. Joseph n'a jamais demandé à son ami de lui dévoiler les raisons de la rupture. Bien qu'il soit persuadé qu'un jour il lui en parlera, Jafâr ne se sent pas à même de s'ouvrir actuellement. Le Talassin s'estime bafoué dans sa dignité. Pour l'instant, personne, même Joseph, son grand ami, ne connaîtra la cause. Jafâr apprécie la discrétion de son pote. Carole, qui dort chez Laura le lendemain du séisme n'avait, elle non plus, pas réussi à en savoir davantage. Elle lancera des insinuations. Sitôt interceptées par Joseph, celui-ci tourne le volant ! Carole n'insistera plus. Par ailleurs, le diabolique jeu, c'est donc terminé et ce sera pour la vie. Le virus n'est pas, comme autrefois, rendu inopérant, désactivé. Il est, à présent, tué et enterré. En

effet, grâce à un travail supplémentaire, Jafâr réussira à rembourser la totalité de ses dettes, y compris, par l'intermédiaire de Joseph, l'argent qu'il doit à Laura. Celui-ci lui relatera qu'elle avait manifesté au départ un refus catégorique. Joseph déposa alors l'enveloppe sur son bureau puis détala en vitesse. C'était à la demande formelle de Jafâr.

Ayant tiré un trait définitif sur Laura, Jafâr essaie de vivre ses jours et nuits sans l'être qui remplissait son cosmos. Tout son cosmos... Il veut sortir pour se distraire, s'amuser et oublier... Il sort. Toutefois, il ne réussit ni à se distraire ni à s'amuser. Encore moins à oublier. Aussi, après ces virées, lesquelles sont parfois bien arrosées, décline-t-il systématiquement le dernier verre avec la copine d'occase... Il n'a pas le cœur, préférant finir la soirée en solo dans sa mansarde, donnant alors libre cours à ses larmes, lesquelles, en privé, se sentent à l'aise... Lors de ces tête-à-tête avec lui-même, Jafâr désire être seul. Ne veut de personne, se débarrasserait même de son ombre s'il pouvait ! Pendant ces moments, il revoit Laura et ne comprend toujours pas. Comment ? Comment a-t-elle pu ? N'a-t-elle pas, elle-même, proposé d'appeler leur premier fils Youssef ? N'est-ce pas une preuve d'amour ?... N'a-t-elle pas réaffirmé son amour océanique, rien que douze jours avant l'hécatombe ? Prétendu qu' « elle se suffit et se suffira de Jafâr, rien que Jafâr, dans ce monde et dans celui de l'au-delà » ? Comment a-t-elle pu tant changer en si peu de temps ? À moins que... Jouait-elle ? Mentait-elle ? Comprendra-t-il un jour ? rumine-t-il. Bien qu'il l'aime encore, Jafâr est certain qu'il ne pourra plus refaire sa vie avec elle. Au cas où elle le voudrait ! Si cela se trouve, elle est éprise de son quinquagénaire ! Pendant ces interminables nuits et bien qu'il meure d'envie de regarder les centaines de photos souvenirs qu'ils avaient prises à eux seuls ou avec les amis, de regarder

l'admirable visage de Laura paré de son sourire céleste, ses cheveux laissés au vent et son regard envoûtant, il se réprime et s'empêche de le faire. Laura sur ces photos n'est plus, n'existe plus... Laura, l'actuelle, n'est pas la Laura du passé, n'est pas la Laura des photos... Elle est autre... Incroyable ! Au fait... Depuis combien de temps le trompait-elle ? Le trahissait-elle ? Que c'est cuisant que de biffer la personne qu'on aime de son quotidien... Qu'on aime de cet amour... Jafâr aime toujours Laura. C'est Laura qui ne l'aime plus. Est-ce une raison suffisante pour ne plus l'aimer ? Qu'elle se soit donnée à un autre est, indiscutablement, une raison pour rompre chez l'Oriental. Une raison majeure. La reine des raisons. De rupture définitive. Il l'a faite. Il a fait ce qu'il devait faire. Aussi valable, aussi lourde et aussi incontournable soit-elle, cette raison demeure, toutefois, loin d'être suffisante pour qu'il puisse mettre un terme à son amour. Jafâr est fou de rage, moulu de chagrin. Il a rompu avec Laura. Et c'est définitif. Il est, néanmoins, incapable de rompre avec son amour... Cet amour, il l'a, incrusté dans sa chair, dans tout son dedans... L'amour ne se commande pas... L'amour ne se décommande pas... Acharné quoique bref, le combat qui eut lieu entre ses neurones et son cœur en cette nuit noire du 12 octobre s'était achevé par la victoire des premiers. Effets secondaires et dégâts laissés sur place sont, toutefois, titanesques. La charpente de Jafâr, son tout est un champ de ruines. Besoin de beaucoup de temps pour déblayer et reconstruire. Une victoire à la Pyrrhus. Jafâr s'en sortit mais meurtri. En dépit du temps qui s'est écoulé depuis ce jour, le cœur, bien que brisé, reste rebelle, déloyal... Jafâr l'aime encore. Il revoit oncle Youssef et la causerie qu'ils eurent tous les deux sous le figuier, il y a une éternité...

- De toute manière, on ne peut pas s'en dépêtrer (de l'amour) aussi facilement, même si la tête s'en mêle !

À l'ombre d'autrefois

L'adolescent Jafâr ne mesurait pas, ne pouvait pas alors mesurer la portée des paroles du vieux, ô combien pertinentes et exactes, pense-t-il, résigné, abattu, éreinté, broyé.

12

- Palma, c'est bien plus chaud que Paris...
- Sûrement.
- Les gens paraissent plus sympa... Moins fermés. Pas vrai ?
- Peut-être.
- « Peut-être », « sûrement »... La conversation avec vous n'est pas « peut-être » mais « sûrement » raseuse, cher monsieur !
- Possible.

La dame, quelque peu exaspérée, se lève.

- « Sûrement », « peut-être », « possible »... Votre dico, est plutôt dégarni, dit la dame qui s'apprête à dégager.

Jafâr pousse un petit rire et l'invite à se rasseoir. Il insiste, affichant comme un geste d'excuse. Aussi remarque-t-il que c'est la première fois qu'il rit de bon cœur depuis la fameuse nuit d'octobre et qu'il n'en est point mécontent.

Ainsi, commencera-t-il à papoter avec cette inconnue qui semble avoir de l'esprit.

Jafâr atterrit à Palma de Majorque vers midi, en compagnie de Joseph et Carole. Son ami eut l'idée de cette escapade d'une semaine en voyage organisé.

- Ça fera du bien à nous tous, lui dit-il.

Jafâr accepta. Le trajet n'est pas long et les prix sont raisonnables en février, basse saison.

La quarantaine, c'est une femme *smart*, gaie, au langage direct. Ce qui plaît à Jafâr. Il lui offre une bière. Elle est seule et débarque à Palma pour une semaine. Et elle compte s'amuser pendant une semaine ! Aussi, au lobby de l'hôtel, va-t-il constater qu'avec elle, il n'arrête pas de rire ou sourire. Fait-elle un tilt chez lui ?

- Vous êtes triste... Pourquoi ?
- Ah bon ! J'en donne l'air ? Les apparences sont des fois trompeuses...
- On le lit sur votre front. Exactement dans vos yeux. Les yeux ne savent pas tricher. Et ça saute aux yeux ! Je vous ai vu ! Dans l'avion, ensuite dans le car qui nous transporta à l'hôtel, puis ici. Là encore, vous buvez votre bière comme si c'était un sirop pour la toux ! Changez donc ! Une grenadine par exemple ! coupe-t-elle.

Jafâr s'esclaffe cette fois. Il est sous le charme et en est surpris.

- Pourtant voyez-vous, je ris. Je n'arrête pas de rire, pas vrai ?
- Le rire, n'est-il pas une expression d'un état de contentement de l'instant ? Rire et contentement ne s'arrêtent-ils pas sitôt l'instant passé ? L'on peut être triste et rire, auquel cas, le rire c'est de l'aspirine. Soulage, ne guérit pas. Bien qu'ils n'ont rien contre, les gens heureux n'ont pas besoin de rire, peut-être même rient peu. Avez-vous vu un animal rire ?
- Soutenez votre thèse.
- Je suis en vacances !

- Vous êtes psychologue.
- Non.
- Prof de philo.
- Banal. Ordinaire !
- Minute ! Je réfléchis à une profession qui sied à une blonde, sportive, aux cheveux courts, qui a du chien, de l'esprit et du charme et qui atterrit un certain lundi de février sur une île non déserte de la Méditerranée pour dire bonjour au soleil, bonsoir au monde et m... « Mince » à la routine ! Ah ! J'oublie. Elle retournera à Paris six jours plus tard pour réintégrer son douillet de nid ! De ces six jours, elle ne dira mot à son mari ou p'tit ami qui, pourtant, devine que là où elle était, elle ne mourrait pas de mal du pays !...
- Vous visez juste. Il est en croisière sur le Nil. Nous sommes d'accord pour garder, chacun de son côté, un espace propre à soi où l'on est libre de picorer, gambader et batifoler... Dans ce contrat, deux conditions doivent, cependant, être scrupuleusement respectées par les deux parties.
- Laissez-moi deviner.
- Trouvez et vous gagnerez le gros lot.
- Et qui vous dit que je meurs de gagner le gros lot ?
- Ça se voit que vous êtes difficile. Peut-être même impossible ! Je l'ai deviné... Mais c'est vous qui m'avez tirée par le bras et invitée à un verre...
- Je vous offre un deuxième.
- J'accepte. À une condition. Ne pas décliner mon invitation au dîner ce soir.
- Article premier : votre couple et votre famille demeurent préservés. Les enfants ! Au-dessus de tout... Ligne rouge, couleur de votre magnifique écharpe !
- L'enfant. Nous n'avons qu'une fille.

- Article deux... Article deux...
- Pas très difficile pourtant. Allez ! Ce sera moins ardu, tout à l'heure ! Un peu de pinard et vos neurones seront plus vifs ! Maintenant, je monte chez moi. Rendez-vous ici à 20 heures 30. C'est bon ?
- Vous n'avez pas fini votre verre.
- Dois-je ?... À plus tard.

Jafâr est stupéfait. Quarante minutes passèrent telles quarante secondes. Draguer-t-il ? Jafâr en train de draguer ! Il note, toutefois, que c'est la dame qui le fit, pas lui. Il note aussi qu'il n'en est ni mécontent, ni contrarié, ni anxieux. Troublé, oui. Et alors ! Mais n'est-il pas libre, à présent que Laura le largua pour un autre ?... Peut-être même que les soirs de dimanche, fait-elle avec lui les cent pas sous le Pont Wilson... Et lui, qu'attend-il pour faire avec cette dame, avec toutes les dames qui se donneraient à lui, les cent pas sur les côtes de Palma de Majorque ? Cette belle femme s'offre manifestement à lui. Pourquoi refuserait-il ? N'a-t-il pas, lui aussi, le droit d'avoir une nouvelle maîtresse ? De continuer sa putain de vie ? Il se prendra le droit. Dans sa chambre, Jafâr remplit la baignoire d'eau chaude. C'est la première fois de sa vie. À Talass, la baignoire est denrée inexistante. À Tours, étant souvent à sec, il n'a pas eu l'occasion de connaître ce luxe. Aussi, dans le bain, se met-il à revoir Laura. Il aurait bien aimé qu'elle soit avec lui dans cette eau bien chaude... Mais, au fait, où est-elle maintenant ? Jafâr sent pour la première fois la distance... La vraie distance. Celle qui ne se mesure pas par les miles... En amour, les milliers de kilomètres sont-ils autre chose qu'éloignement physique ? Entre lui et Laura, entre Palma et Tours, il n'y a pas que les miles... Laura ne chante plus. Elle plaqua le resto et son duo avec Philippe. Mais racle-t-elle encore de la guitare en privé chez elle ? Elle prit un nouvel emploi. Abandonna enfin et surtout le studio où ils ont vécu

ensemble quatre ans... Il ne sait rien de son nouveau logis. Il connaît le coin mais ignore où il se trouve exactement. Son intérieur, comment est-il ? Ses affaires, comment y sont-elles agencées ? Que fait-elle à cet instant ? Les autres instants ? Que fait-elle de ses journées ? Il est incapable de deviner. De ses nuits, par contre, il peut deviner !... Jafâr sent qu'ils sont, désormais, réellement loin l'un de l'autre... pense-t-il. C'est Joseph et Carole qui lui briefèrent de ses nouvelles. Ils ne savent pas davantage. Ils la voient rarement. Comment est-elle ? Joseph affirme qu'elle n'est plus la même. Il le lui a dit ce matin dans l'avion.

- Elle n'est plus la même. Laura est chamboulée. Je ne la reconnais plus. On la voit presque plus, lance Joseph.
- Detaille, réplique Jafâr.
- Je ne sais pas...
- Comment semble-t-elle, bon sang ? Paraît-elle en forme ?
- Elle ne donne pas l'air. Le terme qui la décrirait le plus serait... Je dirais « aigrie ». Suis-je près de la vérité chérie ?
- Tout à fait. Aigrie. C'est le mot que je cherchais, enchaîne Carole, dodelinant de la tête.

Jafâr n'insistera pas. Il réfléchit... Aigrie... Qu'est-ce que cela veut dire ? « Aigri »... Ce terme, ne décrit-il pas aigreur, insatisfaction, dégoût, indifférence ? « Aigrie »... À plusieurs reprises, comme piqué par une mouche, il a failli relancer la conversation avec ses amis. Il souhaitait abonder davantage. Savoir si elle manifeste des signes de dépression... Il y renoncera après coup. C'eut été insensé, déplacé même que de s'étendre sur Laura sans dévoiler la raison de leur rupture. « Aigrie »... Ça le taraude... Beaucoup. En dépit des griefs titanesques qu'il a contre Laura, il n'aimerait pas la voir sombrer. Des perles le

surprirent et coulèrent soudainement. Finalement et tout au long du trajet, il ne remettra plus le sujet à table.

Il sort de son bain, les yeux, à l'instar de son corps, mouillés. Laura est toujours là... Est-elle déprimée ? Il revoit cette femme du lobby. Belle, intelligente, bien faite, du caractère... L'on ne s'ennuie guère avec. Mais, lui, que veut-il d'elle ? Il réalise qu'il n'est pas prêt... Qu'il n'a pas le cœur... Ce cœur... Qui malgré et en dépit de tout s'obstine... Ce cœur qui ne lève pas le petit doigt pour l'aider... Ce cœur qui n'a pas de cœur... susurre-t-il. Jafâr n'éprouve pas de gêne à se l'avouer. Certes, il est libre... Mais il ne peut pas tromper Laura...

- Pardon que dis-je ? Tromper Laura ? Mais, bigre de moi, nous ne sommes plus ensemble, soliloque-t-il. C'est vrai, nous ne sommes plus ensemble... Dans le cas d'espèce, le terme tromper, n'est-il pas tout sauf approprié ? Je peux et j'ai le droit de déguster à d'autres fruits, sentir d'autres fleurs... se dit-il. Mais le désiré-je ? Non, ça ne me dit rien. Je n'en ai pas le goût et je ne veux pas me forcer... grommelle-t-il. Il faut donc décommander le rendez-vous.

Il se nippe en vitesse, n'attend pas l'ascenseur, dévale les escaliers et, tel un ballon, atterrit, haletant, à la réception.

- Monsieur ?
- Madame... Euh... Dans quelle chambre ?...
- Pardonnez-moi, je n'ai pas saisi le nom.
- Une dame blonde, les cheveux courts, belle... Sporti...

Jafâr, se sentant au faîte du ridicule, s'arrête et se la boucle au milieu de son speech. Ne pigeant que dalle, l'étonnement est visible sur la figure de l'hôtesse médusée. Il ne connaît pas le nom de la dame. Il voulait l'appeler au téléphone pour annuler le rendez-vous. Il n'a pas pu. Que faire à présent ? Déguerpir ? Pleutre et, de plus, impoli ! Il n'a pas le choix. Aussi se dirige-t-il vers le

lobby. Elle se pointera à 20 heures 30. Il l'attendra et s'excusera. Désolé, pas la pêche et bla-bla... Il lui sortira un truc du genre.

- Alors ! La deuxième clause ?

La dame svelte le prend au dépourvu alors qu'il était en train de fignoler son discours d'excuses...

- Pardon ! Ah ! Eh...

- La première, la famille au-dessus de toute considération, vous l'avez dégotée. La deuxième ?... Vous aimez la paella ? J'en raffole. Si le cœur vous en... Je corrige ! Si l'estomac vous en dit, il y a un resto à cinq minutes d'ici. On y offrirait la meilleure paella de Palma, m'a-t-on dit.

- C'est-à-dire que...

- Vous hésitez, je le sais. Je ne vous boufferai pas. Je mangerai autre chose ! La paella... Alors ?

Jafâr rit. Irrésistible, ce beau brin de femme !... se dit-il.

- Marmottez pas. Je m'appelle Irène. J'ai la cuirasse dure. Avec moi, vous pouvez dire tout haut ce que vos neurones mijotent tout bas. Je vous trouve sympa. De plus, vous semblez triste. Un autre atout !

- Ah ! Seriez-vous attirée par les hommes et sympas et tristes ?

- Oui... Parfois ! Lorsque je suis en vacances ! Vous êtes tombé au bon moment, au bon endroit.

- Pour la deuxième fois, vous affirmez que je suis triste. Pourquoi en êtes-vous aussi sûre ?

- Mon petit doigt n'y est pour rien ! Le mérite revient à vos yeux qui virèrent à la tomate dans l'avion. Ne prenez pas mauvaise opinion de moi... Je ne vous épiais pas. Je l'ai toutefois vu... Simplement vu. Une personne adulte, un homme de plus, qui a les larmes aux yeux... Ça me touche. Profondément... C'est ainsi ! J'y suis à fleur de peau. Je n'y peux rien.

- La raison ?

- Une longue histoire, Jafâr.
- Me sont-elles interdites les longues histoires ? Vous connaissez mon prénom ?
- Pour le prénom, si vous désirez le mettre sous scellés, il faudra le dire à votre joyeux pote qui le clamait sur les toits, précisément dans le couloir de l'avion ! Quant à mon histoire, elle est non seulement longue mais également pas gaie... Ancienne, de plus ! Très ancienne. Par contre la vôtre a l'air d'être fraîche. Je me trompe ?

Jafâr, le sourire un peu mélancolique, reste silencieux un moment puis, prenant appui sur une bonne lampée de blanc, force sa bave à glisser. Ses yeux commencent à palpiter. Pas seulement à palpiter... Il s'excuse et se retire vers les toilettes où il se sèche les calots et le blase, s'asperge la figure d'eau fraîche puis revient.

- C'est à présent vous qui avez les yeux rouges. Alors on est quitte !
- Pas exactement. Vos larmes d'il y a quelques minutes, sont des larmes de souffrance. Les miennes ne le sont pas, réplique la dame.
- Développez.
- N'avez-vous pas eu l'occasion de bailler lorsque votre voisin le fait ? Par réflexe ?

Jafâr pige. Les perles d'Irène sont d'un genre particulier. Compatissantes. Les larmes, une maladie contagieuse ! Il s'en trouve touché. Secoué. Cette femme est bien plus sensible qu'elle n'en a l'air. Il se tait, désire une pause. Irène aussi apprécie donner place au silence. Elle demande une deuxième fiasque. Ils l'achèvent. Une troisième la suivra. Aussi, à une heure du matin, quittent-ils le resto et se dirigent vers la plage avec, sous le bras, la troisième bouteille à peine entamée. Il fait frais mais pas froid. Éméchés, ils s'y promènent un peu puis rentrent à l'auberge, titubant, la main dans la main.

Dans l'ascenseur, Irène s'approche de lui et l'enlace autour de la taille.

- Si vous voulez terminer la soirée chez moi, vous serez le bienvenu. Là encore, n'ayez aucune crainte... Vous êtes imperméable... Je le sais. J'en prends acte !

Jafâr pouffe de rire.

- Imperméable ! Avec plaisir. À condition de nous tutoyer, madame !
- Accordé, prince oriental !

Sitôt la porte fermée, les deux se regardent tendrement et longuement. Jafâr la prend dans ses bras. Irène est surprise. Elle ne s'y attendait pas. Les lèvres s'approchent. Aussi et en dépit du désir réciproque, se rateront-elles, à la dernière seconde. Jafâr s'esquive. Il la serre contre lui et restent un long moment ainsi, l'un contre l'autre...

- Irène, ta compagnie est délicieuse, succulente même. Ce que je veux c'est continuer la soirée avec toi et babiller. Rire, légèreté, tendresse... Je ne veux pas plus. Es-tu vexée ?
- Je l'aurais été. Mais à présent que je te connais un peu, je ne le suis point. Ta balafre paraît profonde, Jafâr. Elle n'a pas encore cicatrisé. Hormis souffler dessus, que puis-je faire d'autre ?
- Tu fais beaucoup Irène et tu le fais bien.

Ils passeront une soirée mémorable. Il est demi-assis sur le lit, dos contre le mur. Elle est demi-assise, la tête sur son épaule. Ils se racontent leurs vies... Des choses de leurs vies... Jafâr s'étend sur son passé au pays. Ses parents et cette sauce qui n'a jamais pu prendre entre eux ; Jawad, l'ami disparu, ses grands-parents, ses oncles, oncle Youssef... Le massacre de Talass, son père qui faillit y passer... Irène parle de son mari, de leur fille, des amis...

- Tes parents ?

- Une ancienne et longue histoire, t'avais-je dit, n'est-ce pas... Triste et poignante de plus.
- Je meurs d'envie de la connaître... éjecte Jafâr, songeur, pensant à sa putain d'enfance avec le...
- Il était une fois un père tendre et adorable qui aime, adule même sa fille. Celle-ci s'éprend à l'âge de 18 ans d'un garçon de son âge. Le type n'est pas mauvais type mais jaloux et de tempérament acéré, violent même. Elle veut le prendre pour mari. Ses parents sont contre. Elle passe outre et l'épouse. Après le mariage, sa jalousie devient maladive. Un garçon lui adresse une syllabe et il pique une folie. Plus tard, il aura la main leste. Au début elle encaisse. Avec le temps, cela devient intenable. Elle en fait part à son père. Une fois, la dernière, à la vue de sa fille à l'arcade sourcilière ouverte et le nez qui saigne, ce dernier pique une folle de rage et s'en va à la recherche de son gendre. La fille et la mère tentent de le dissuader. Il les ignore et s'élance. Une demi-heure après, le mari appelle sa femme au domicile des parents. « Viens de suite, ton père est par terre. Inconscient ». On attribuera son décès, lequel eut lieu avant son arrivée à l'hosto, à une crise cardiaque foudroyante. Ce bon bougre était mon père... dit-elle les paupières humides. Un père dont les conjonctives s'injectaient à la vue des faibles et laissés-pour-compte, des gens dans la misère ou en peine. À la vue d'une quelconque iniquité. Avoir facilement les larmes faciles, tu le sais à présent... Je le tiens de ce père. De mon père... Maladie héréditaire docteur ! Ma fille ? De mon second et actuel mariage, le premier ayant rendu l'âme avec la disparition de mon père.

En dépit de ses veines gorgées de blanc, Jafâr absorba mot pour mot l'histoire. Ne s'agit-il pas d'une histoire de père ?

- Il y en a qui ne sont pas aussi tendres, Irène. Ceux-là ne larminoient pas... Jamais... Ceux qui ne connaissent les larmes que dans les yeux des autres.... Ceux qui font larmoyer...
- Les pères sont, évidemment, différents les uns des autres. Mais, dis-moi Jafâr, as-tu regardé le tien, l'as-tu regardé dans les yeux pour voir si parfois il le faisait ? Évidemment, je ne le connais pas. Tu m'en as parlé. Longuement... Un monstre, d'après l'image que tu en donnes. Mais sais pas... Un homme prêt à donner sa vie pour sauver celle d'autrui... Peut-il être aussi laid ?
- Maintes fois, j'ai pensé à ce que tu viens de dire... Mais un acte, un seul acte, aussi brave et sublime qu'il soit, peut-il gommer tout un passé ? Les odieux méfaits qu'il a commis presque chaque jour pendant de longues, très longues années ? Contre toute sa famille ? Contre cinq personnes... Au minimum quatre, se rattrape le Talassin, pensant à la sœur dont il est le cadet.

Jafâr ne dit plus rien. Irène lui accorde un break. Il revoit son père qui l'ordonne, ordonne tout le monde de rester derrière lui dans le jardin. Il réentend les deux coups de feu... Le son sec et sourd de la culbute dans le fossé... Il repense au vil sentiment de soulagement qui le prit alors pour quelques secondes... Instinctivement... Jafâr prend une minute de réflexion. Bien que les neurones fussent alanguis par le baril de pinard qu'il siffla, il réalise, effectivement, qu'il n'a jamais regardé vraiment l'homme. Étant petit, par crainte et répulsion. Plus tard, par cocktail de haine et dégoût... Irène a raison. Jafâr n'a jamais, jamais regardé son père, admet-il, tout bas.

- Elle. Parle-moi d'elle. Qu'a-t-elle fait ? Qu'avez-vous fait ? Que s'est-il passé entre vous deux ? dit Irène, rompant le silence.
- Une brève et récente histoire...
- Ton histoire est brève et récente... La mienne est longue et ancienne.... N'ont-elles pas toutefois la douleur en commun ?...
- Un autre genre de douleur.
- Toutes les douleurs sont douloureuses, Jafâr !

Épaté par cette « introuvable » palissade (!) Jafâr s'esclaffe. Irène l'accompagne. Leur rire s'oublie dans sa lancée et s'en va continuer à cascader, s'arrêter un moment puis reprendre pendant de longues minutes avant de s'étioler peu à peu puis atterrir et enfin s'éteindre... Le blanc de Palma est d'une efficacité !... La troisième bouteille vient de rendre l'âme !

À l'aube, Irène pique du nez. Jafâr tire son bras, lui dégage la tête, l'allonge, la couvre et se retire en doucette. Il essaie la pointe des pieds. Ardu. Périlleux même ! Il trébuche et se casse la figure faisant un boucan et emportant avec lui le fauteuil qui ne put l'éviter ! Irène tressaille.

- Tu t'es fait m...al ? bredouille-t-elle.

Traînant sa paire de fesses par terre, elle s'approche de lui. Jafâr la rassure.

- Mal ? Hormis le pinard qui gonfle les veines de ma ci...trouille et me rend si lourd...
- Trouille ? Mais trouille de...quoi ? Tu t'es rien...cassé ? interrompt-elle.
- Troui...lle ? Mais qui parle de trouille ? J'ai dit citrouille... Quant au mal... Quant à la casse... Ils eurent lieu bien avant, Irène... Une certaine nuit d'octobre... La présente nuit n'y est pour rien !
- Tu te relèveras Ja...fâr. J'en suis sû...

Pompettes, les deux se soutiennent et se lèvent. Un tenace de hoquet frappe Irène, l'empêchant de finir son laïus.

- Une soirée é...pique... N'est-ce... pas ? Il m'a fallu quarante-deux berges pour prendre une cuite pa...pa...reille. Dors bien Ja...fâr, balbutie-t-elle.
- Pique... Mais qui pique qui ? éjecte Jafâr avec peine.
- Épique... Soirée épique... braille Irène et pouffant de rire !

Jafâr le lui rend sans savoir ni pourquoi rit-elle, ni pourquoi rit-il !

Le lendemain, l'Oriental se réveille vers midi. Il n'a pas la gueule de bois. N'a pas mal à la tête. Il n'est pas mal... Il a même bon moral. Après la fantastique beigne que lui administra Laura, il se sentait humilié. Pourquoi a-t-elle pris un amant ? Le Talassin se posait même parfois des questions sur sa virilité... Il ne s'y connaît pas beaucoup en femmes... Laura fut sa première expérience avec le sexe doux et le restera jusqu'à ce jour. La nuit dernière, Irène lui donna une bonne dose de *self estime*. Il est apprécié, voire désiré par une femme. Son ego se trouve, du coup, ballonné. Il reprend confiance en lui et en est heureux. Mais comment se débarrasser de l'amour qui est encore incrusté dans sa peau ? Jafâr veut s'en détacher. Il veut l'étêter et aller de l'avant. S'attaquer au reste... Entamer une spécialité, finir ses études... S'occuper des deux créatures humaines au pays... Fonder ensuite une famille avec femme - FIDÈLE - et enfants qu'il chérira. Être, à nouveau, mordu par l'amour... L'amour à sens unique entrave ses projets... Cette nuit fit son effet. Elle le changea. À Irène, il en est reconnaissant. Commence-t-il à l'aimer ? Bien que ce ne soit point interdit, ce n'est pas le cas. Pas encore, du moins...

Au lobby, Carole s'assied puis se dresse puis s'assied et rebelote... Elle n'arrête pas de remuer. Plus. Sur son

pétard, il y a comme du poivre fraîchement moulu ! Ça picote. Elle gigote. Gambille. Elle aimerait savoir où en sont-ils, ces deux rossignols... Elle n'aura que ce qu'elle verra. Pas davantage ! Aussi restera-t-elle sur sa faim. Quant à Joseph, il est manifestement ravi que son ami retrouve le sourire et le désir de prendre un verre, se promener sur la plage, flâner dans les venelles, les mains dans les poches. Il restera muet quant à Irène. Comme à son habitude, il ne pose jamais de questions directes sur la vie privée, laissant à Jafâr la liberté de parler. Il est alors tout oreilles à l'écoute des soucis de son pote. Aussi, les grandes théories et jugements de valeur, les laisse-t-il aux autres. En est même allergique ! Irène trouve sympathique le couple, particulièrement Joseph. Les quatre sortent ensemble la plupart du temps. Après les dîners, Jafâr et Irène se promènent sur la plage puis finissent leur soirée toujours tard. Le samedi soir, Joseph et Carole prétextent qu'ils sont fatigués. Jafâr invite Irène au même resto pour une deuxième et dernière paella. La soirée est aussi miel que la première. Ils se diront au revoir sans dépasser la ligne de démarcation dessinée le premier jour. Ils se serrent longuement, les babines restant au même point. Aussi têtues. Aussi sèches. Aussi frustrées...

« Paris, le 17 février

Jafâr,

J'ai lu ta lettre plusieurs fois. Elle est belle. Tu écris bien. Tu seras médecin écrivain. Tu mets sur papier ce que tu ressens, tel que tu le ressens. Et tu ressens beaucoup...

Tu aimerais qu'on se revoie. Je ne veux pas.

Jafâr, notre histoire a commencé à Palma et s'arrêtera à Palma. Tu te souviens ?... La deuxième clause... Tu ne l'avais pas sue... Ou peut-être tu le savais ? Mais pour autant que je me souviennais, t'ayant interrompu, je ne t'avais pas laissé poursuivre ton laïus !... À propos, tu gagnas le gros lot !... Tu

t'en doutais, bien sûr. Mais c'est toi qui refusas de le toucher !... À présent, je vais te le dire. La deuxième clause que mon mari et moi respectons à la lettre depuis qu'on « signa notre contrat » il y a six ans, stipule que toutes nos aventures, aussi enrichissantes, puissantes et passionnantes soient-elles se terminent, s'oublient et doivent s'oublier, à notre descente de l'avion de retour. À la première foulée du sol de Paris.

J'avoue, néanmoins, que ce n'est pas la principale raison. Avec toi, prince oriental, j'aurais, peut-être, sans doute puis-je même avancer, enfreint, passé outre la fameuse clause... Oui, je suis sûre que je n'aurais eu ni la force ni le courage de refuser l'aventure avec toi...

Je ne veux plus continuer, Jafâr, pour une autrement plus importante raison. Tu diras, peut-être, que ce sont des babillages creux, ordinaires, que tout le monde se complaît à ressasser... Oh, la barbe ! Arrête de nous bassiner avec tes idées fades ! Dirait-on... Je n'ai aucune gêne à pérorer fade si le fade est vrai à mes yeux. L'original n'est pas forcément et toujours d'une caste supérieure...

Je te connais assez bien maintenant. Suffisamment pour pouvoir affirmer que tu ne fais pas les choses à moitié, Jafâr... Tu fais peur, Oriental... T'aimer me fait peur. Que tu m'aimes me fout la pétoche !... M'effraie... Tout à fait. Ton amour, jeune homme, paraît du genre impétueux, grave, total... De plus, aimer à 25 ans une femme qui est de dix-sept ans son aînée... Ma fille a dix ans. Ne désires-tu pas construire une famille et avoir des enfants ?... Ne me l'as-tu pas dit ? Tu ne pourras pas réaliser ce projet sérieux et grandiose avec Irène. Bâtir un foyer, faire des enfants avec une femme qui a 42 berges... J'ai 42 ans Jafâr... Que veux-tu, maman eut la fâcheuse idée de m'éjecter au monde dix-sept ans avant la tienne... Balivernes et potins plats, disent les uns et les autres... Mais sont-ils pour autant faux ?

À l'ombre d'autrefois

Arrêtons-nous là... Ne me fais plus signe. Tu me chamboulerais... Ne me donne plus l'occasion de douter... De faiblir... Je t'en supplie...

Si le souvenir que tu garderas de moi est à l'image de celui que je garde et garderai de toi... Il est alors beau, épatant, magnifique, inoubliable, indélébile. Aussi, de toute ma vie, n'ai-je jamais autant ri. Je ne parlerai à personne des moments féeriques et uniques que nous passâmes ensemble. Ce sera mon jardin secret... Mon propre poème... Poème émouvant, généreux, somptueux, ravissant et chic. Il ne quittera jamais mon cœur... M'accompagnera jusqu'à mon dernier jour. Il sera à moi... Ou peut-être, probablement, je le lirai un soir, à mon automne, à ma petite fille qui aura 14 ans, alors fleur qui éclot au monde au mois de mai...

Adieu l'ami, adieu mon prince. Je guetterai les librairies jusqu'à la fin de mes jours. Je serais heureuse de lire ton livre...

Irène. »

Jafâr n'est pas étonné. Il revoit Irène, ses remarques et commentaires, son franc-parler, sa transparence, sa repartie, son esprit vif et sa sensibilité à fleur de peau. Il aime beaucoup sa compagnie. Il apprécie, à présent, son bon sens et surtout son honnêteté. Aussi et sur-le-champ, décide-t-il de plier la page. Définitivement. Le « livre Irène » sera, à l'instant, fourré dans un repli reculé de la tronche de l'Oriental... Il est blanc. Dégarni. Il n'y a que la couverture. Ou presque. Mais qu'il est dense ! En effet, dedans, Jafâr y glissera le billet d'Irène. Billet doux, tendre, à l'odeur grisante et ô combien galant. Un seul billet. Un seul papier qui pèse aussi lourd qu'un bouquetin. Ce livre sera à lui... À lui tout seul. Il ne le lira, lui aussi, à personne. Quoique !... Peut-être, probablement, à l'un ou l'une de ses petits-enfants avant le dodo... Jafâr remarque qu'il ne fait que plagier l'idée d'Irène, jusqu'à même répéter sa phrase... Presque mot pour mot !... Il n'en est ni contrarié, ni mécontent. Bien au contraire, agréablement

surpris. Il songe à Irène et son entrain et reconnaît qu'il lui doit le sourire qui revient. Il lui doit également la nouvelle fenêtre par laquelle il regarde à nouveau le monde, un monde qui n'a, de fait, aucunement changé... C'est lui, Jafâr, qui a changé... pense-t-il.

La lettre d'Irène restera sans réponse. Jafâr lui dit « Adieu » dans sa tête. Il ne veut pas l'écrire sur papier. Elle l'entendra pourtant. C'est plus *smart*, se dit-il.

Les collègues et les infirmières sont quelque peu étonnés de l'allant que manifeste Jafâr. Ce dernier le remarque. Il le lit sur leurs visages. C'est même flagrant lors du pot qu'il offre au staff deux jours après son retour. Tout le monde aime les friandises et le blanc qu'il amena de Palma. Le même qu'Irène et lui sifflaient jusqu'à plus soif autour des deux paellas. Ambiance détendue, boutades, plaisanteries... On ose même inviter l'interne, l'« inespéré », l'« imperméable » à l'anniversaire d'une des secrétaires. L'interne accepte.

Jafâr finira la soirée, en beauté, avec une fille, amie de l'hôte et libre. Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, il décline l'offre de lanterner avec, bras dessus bras dessous, puis casser la croute ensemble, pour retourner au plumard... Prenant congé de la nouvelle compagne, c'est assez pour aujourd'hui, se dit-il. Aussi, après cette aventure qui, hormis Laura, fut la première expérience sexuelle de Jafâr, préfère-t-il rester seul, en tête-à-tête avec les heures à tuer et au plat les souvenirs et les choses de la vie... Laquelle vie n'est pas forcément toujours grise... marmotte-t-il, songeant à la palpitante et poétique aventure de Palma...

Ce dimanche, Jafâr n'a pas le goût à faire les comptes... Il sent toutefois qu'il est différent. De fait, pas depuis cette nuit mais depuis la semaine dernière... Il prend le volant, appuie sur le champignon et fonce direction Tours. Seul et

n'étant pas de garde, le dimanche est une journée difficile à négocier. Elle le sera moins avec Joseph et Carole.

Tours, le 22 février

Jafâr,

Sur mon bureau, le stylo est le même. Celui d'autrefois... Il y a cinq ans, il s'élançait... Effréné, la bride sur le cou, il avançait mes pensées, s'envolait... À dire qu'il écrivait au courant de la plume... Qu'il écrivait tout seul... Ce jour, je le saisis, hésitante, tremblante, craintive...

Il est temps, non pas de te demander pardon. On désire pardonner mais l'on ne pardonne pas. On fait avec... disait mon grand-père. Ce que je te demande, Jafâr, c'est de lire cette lettre. Aussi, à la fin, y a-t-il une deuxième requête.

Il est temps de vider mon sac, un sac qui me pèse lourd, très lourd sur l'échine. Il me lamine, m'épuise, m'écrase.

Après le grave accident, je n'ai pas voulu mettre fin à mes jours. Je t'avais donné ma parole à Cologne de ne plus recommencer. De plus, cela n'aurait fait que du mal à l'être que j'ai aimé et que j'aime. Je t'ai causé un mal abyssal, indélébile, peut-être inguérissable... Je n'ai pas voulu et ne veux pas te causer un autre qui pourrait être tout aussi poignant. Sois tranquille Jafâr sur ce plan. Je ne mettrai pas un terme à ma vie.

Quand le point de non-retour est franchi, perd-on nécessairement le luxe du futile ? Perd-on le droit de parler, d'alléger, de décharger les faix qui nous brisent les épaules et les côtes, bien qu'on sache à l'avance que cela ne changerait rien à l'irréfutable, l'invincible, l'âpre, la froide et cruelle réalité ? Réalité qui, solide comme le sphinx, a les pieds sur terre, défie et nargue tous et tout... Jafâr, je prends le droit d'évacuer... Des choses qui, hélas, n'altéreront probablement guère le cours de nos trajectoires... Pourquoi alors les dire ? Parce que mon coffre n'en peut plus de les garder... Telle une grosse boule, elles s'accumulent dans mon gosier, m'étouffent, me rendent la vie intenable... Et j'ai décidé de poursuivre ma vie. Je répète, je ne mettrai pas un terme à mes jours. Je veux cracher cette lave qui

m'étrangle. Je veux aussi les dire car il faut que tu les saches. Je te le dois.

Cet homme, je l'ai connu un samedi soir, fin juin, au resto où je chantais. À la fin de la soirée, il s'approche de nous deux – Philippe et moi – et nous invite à un verre de champagne. J'avais refusé. Philippe insista. Je cédaï. Il se montrera tous les samedis. Il aime notre musique, disait-il. Comme tu le sais, je rentrais toujours avec Philippe dans la voiture allouée par le resto. Vers mi-août, lorsque la partie se termine, il propose de m'amener. Il a une belle décapotable. J'accepte. En cours de route, il me dit qu'il est très riche et que si des fois, j'avais besoin de sous, il serait ravi de m'aider. Tu l'ignorais Jafâr, mais le loyer de juillet n'était pas réglé. Celui d'août non plus. Tu sais que le dernier virement que mon père m'effectua eut lieu fin mai, sonnait la fin de mes études de maîtrise. La propriétaire accepta de m'accorder jusqu'à mi-juillet. Elle repoussera l'échéance deux fois. Août arrive. Tu la connais, elle ne badine pas. Passé la mi-août, elle « nous virera », dit-elle. Je lui avais demandé de ne pas t'en parler. Elle l'a promis et tenu. J'étais aux abois. À qui demander ? Joseph et Carole, tu leur devais des sous... Pouvais-je demander à Philippe, estropié ?

Le type dit que l'argent qu'il me prêterait ne serait pour lui qu'« un grain de sable »... Pour m'encourager, il ajoute que ce serait considéré comme dette. Il me prêta trois mois de loyer. C'était sa condition. « Trois mois ou rien ! » avait-il dit. Et ce fut. Les semaines d'après, il n'arrêtait pas de m'inviter à déjeuner tantôt dans tel restaurant quatre étoiles, tantôt dans l'autre... À présent, j'en connais un paquet... Bien que je refuse qu'il me touche, je dois reconnaître, je dois t'avouer que j'étais éblouie par ce monde de luxe... L'homme était si patient... Il ne forçait pas les choses...

Fin août, tu m'as filé une somme d'argent. Ce que tu avais touché de tes gardes supplémentaires. Je lui ai immédiatement rendu ses sous. Il a d'abord refusé. Voyant que j'étais inflexible, il finit par accepter. Je lui ai dit qu'à présent que je ne lui devais

plus rien, je ne voulais plus le revoir. Il se montra très compréhensif, déclarant que même si l'on ne se voit plus, je pouvais, toujours, compter sur lui, en tant qu'ami. Il continuera à fréquenter le resto. J'arrêtai de sortir avec.

De ton côté Jafâr, tu avais fait ce que tu avais à faire ! Hélas !... Sitôt tes camarades revenus, tu retournas à tes vieilles habitudes... Le maudit jeu et les maudites dettes... N'as-tu pas demandé, à deux reprises, de l'argent à Joseph en septembre ? Il y avait longtemps que j'avais perdu tout espoir de te voir, un jour, libéré de cet esclavage, débarrassé de cette malédiction... Je pris, alors, le pli de vivre avec, tant bien que mal, à vrai dire tant mal que mal... J'avais réussi à l'assumer, non sans peine, jusqu'à l'été dernier. Mais que faire devant la propriétaire qui exige que le loyer soit versé, à l'avance ? Réclamait-elle, d'ailleurs, que son dû ? Arrive octobre. Elle n'attendit pas le premier. Elle m'assena le coup de matraque le 30 septembre. « Le premier, au plus tard le deux octobre, le loyer devra être réglé. À défaut, ce sera la rue »... Je l'avais suppliée de temporiser et nous accorder quelques jours. En effet, j'avais, enfin, décidé de t'en parler. Te parler non seulement du loyer mais de tout... De nous deux... De cette calamité de satanique jeu... Je pris, de fait, une décision irrévocable. Il fallait que tu choisisses, et une fois pour toutes, entre Laura et le poker. Ce sera ou l'un ou l'autre, allais-je t'imposer. Jafâr n'aura plus le loisir de garder et l'un et l'autre... Au moment où je m'apprêtais à déballer tout sur table, tu me fis part de ta décision de faire un saut au Liban. C'était le mardi 30 septembre... Tu t'en souviens, j'en suis sûre. Ce fameux mardi, tu étais insondable, donnant l'air préoccupé, voire égaré, du moins au départ. Plus tard, après ton retour au séjour, tu devins quelque peu différent... Une certaine lumière ? Je dirais une lueur d'espoir émanait de tes yeux... J'ai alors jugé qu'après tout ce temps de peine et patience, il serait préférable d'éviter cette déterminante mise au point la veille de ton départ et la remettre à plus tard, mais très prochainement, en fait dès ton

retour. En effet, telles discussions pouvaient dégénérer, ai-je pensé. Avec les diverses dépenses, j'étais sur le sable. Le soir du samedi 4 octobre, j'ai décidé de demander à Philippe de me dépanner. Il se débîne. Je tombe des nues. Mais, sur le coup, j'ai pensé qu'il doit, peut-être, avoir ses raisons... Je ne pouvais pas m'adresser à Joseph qui venait de te dépanner à nouveau... Devant l'urgence, je me suis tournée vers le mec à la décapotable. M'accueillant les bras ouverts, il a proposé d'offrir deux loyers. Je n'ai accepté qu'un seul, m'étant dite que très bientôt, en fait dès ta rentrée, avais-je planifié, nous deux tirerons définitivement au clair nos divers problèmes... Financiers et autres...

Le loyer d'octobre fut ainsi réglé. Le samedi suivant, la veille du dimanche NOIR, l'homme me dépose devant notre studio après ma séance de musique. Il me demande de l'inviter à un verre. Il sait que tu es au Liban. Il boit son verre et part sans rien tenter... Il est « noble » !... Il me propose de dîner avec, demain soir dans l'un de ses fameux restaurants... J'accepte. Après le dîner, il me ramène et suggère un dernier verre. J'accepte.

Il m'embrasse. J'étais embarrassée. J'avais tout sauf l'envie d'aller loin... J'ai laissé toutefois faire... Lorsque tu rentras à l'improviste cette damnée de nuit, tu nous trouvas nus dans notre lit, allongés l'un à côté de l'autre. J'avais consenti non pas de faire l'amour avec le type mais de coucher avec. L'amour, je ne l'avais fait qu'avec toi, Jafâr. Tu appellerais mon acte de la prostitution ? Si ce n'était pas le cas, ce n'en était pas bien loin, dois-je admettre.

Vois-tu Jafâr, beaucoup de décisions furent prises la veille et pendant ton voyage. Pour cet homme, j'allais considérer que je lui ai rendu son dû et qu'il devra désormais disparaître, à jamais, de ma vie. J'avais, également, décidé d'arrêter mes soirées musicales avec Philippe. En effet, bien que je fusse compréhensive au départ, je n'ai pas réussi à digérer son refus de m'aider, lequel refus me poussa vers le précipice. Puis et

À l'ombre d'autrefois

surtout, j'allais avoir avec toi, le jour même de ton retour, à l'heure où tu arrives, une discussion franche, détaillée et décisive... Jeter une nouvelle base à notre relation qui se rendait de plus en plus charançonnée par le ver... Définitivement dépourvue de poker. Aussi sera-t-elle alors invulnérable, incassable... Ou alors... Ou alors, chacun prendra son propre sentier. À propos, sache que bien que j'avais l'irrévocable intention de t'informer de ma grave dérive, je ne savais pas trop comment m'y prendre, de quelle manière et surtout où puiser le courage pour le faire... J'étais toutefois absolument résolue à te le dire et ce quelles que fussent les retombées que cette titanesque bombe pourrait avoir sur le devenir de notre couple... En tout cas, pour moi, cette brève, si malencontreuse et maudite histoire allait être totalement stoppée. Cet homme m'a dépannée. Je lui avais rendu sa dette et ses dîners quatre étoiles... En « avantages en nature » ! Cela devait s'arrêter là. Il sera définitivement gommé de ma vie.

Le mec, c'était décidé. Fini. Il restait la question vitale : Jafâr... C'était à régler, à fixer, donc, le soir de ton retour supposé être pour le mardi 14 octobre. Ce fut réglé quarante-huit heures à l'avance !... Mektoub...

Vois-tu Jafâr, ces choses, je pouvais te les dire avant... Je n'avais, cependant, ni la force ni le goût à le faire... Fracassée, fragmentée, je ne me sentais pas capable. Plus de quatre mois passèrent depuis le dimanche 12 octobre... Je prenais mon stylo tous les jours mais celui-ci se cabrait et refusait d'obtempérer... Comme bridé. Jusqu'à ce jour, 22 février.

Tu débarques ce dimanche soir, sortant vivant, par miracle, de l'hécatombe qui frappa ton village. Carole me l'apprendra le lendemain, lundi, lorsqu'elle dort chez moi. Voilà qu'un deuxième te frappe de plein fouet quatre jours après. J'imagine ta rage, ton dedans qui, en cette nuit noire, dut être volcan déchaîné et, après coup, en capilotade... Je craignais le pire. En effet, quelques minutes après ton départ, je suis sortie à ta trousse. Ma première idée fut d'aller chez Joseph et Carole.

À l'ombre d'autrefois

N'ayant pas vu de lumière chez eux, je n'avais pas sonné. Je me rends alors à la rive gauche... Ensuite, à la gare... Puis les ruelles habituelles... À 3 heures 30 du matin, je suis rentrée bredouille, anéantie. Quand tu es revenu le lendemain pour prendre tes affaires, la frousse a décampé. Tu es toujours vivant. Par contre, le désespoir, total, épais et noir comme de la suie, a campé. Est resté... Et restera... Quand tu quittas le studio, j'eus le pressentiment, ô combien poignant, déchiqueteur, tueur, de ne plus jamais te revoir... Mille glaives me transpercèrent alors et continuent à le faire... Depuis cet odieux dimanche, je maudis, matin et soir, le jour où, à Cologne, je t'avais donné ma parole à ma sortie d'hôpital de ne plus jamais recommencer...

Jafâr, je ne sais pas si tu t'en souviens. Des fois que la rage, compréhensible, t'aveuglait et t'empêchait de te rendre compte de tes actes en cette horrible nuit. Après la violente raclée que tu administras au type, tu crachas sur moi. Je fus surprise, choquée même. Je te connais. Je sais que tu ignorais mon état, notre état... L'état des lieux... L'état de nos finances... Je sais que tu n'en étais pas conscient. En fait, totalement inconscient. Ayant réussi à bien te le cacher, j'admets que je partage une part de responsabilité. Je n'osais pas t'en parler de peur d'une discussion qui pouvait dégénérer... En fait, de peur de te perdre... Je ne faisais que repousser l'échéance... Qu'ajourner... En ajournant, j'ignorais, naturellement, que ce n'était pas ajournable...

Cracher sur moi m'a blessée Jafâr. Te connaissant bien, je pense et j'ai espoir que tu le regrettes. J'aimerais que tu me le dises si tu daignes m'écrire... Hormis lire ces lignes, c'est tout ce que je te demande.

Laura.

Finissant de lire la lettre, Jafâr a le tournis. Il est atterré. Bouleversé. Foudroyé. Sent qu'il valdingue d'une haute tour... Que lit-il ? Impensable ! Inimaginable. Il ne sait quoi faire... Saute-t-il dans son auto pour foncer vers Tours, retrouver Laura, se mettre à genoux devant et

demander pardon non seulement pour son sale crachat mais aussi et surtout pour le reste ? Le reste... Laura qui se démenait pour sauver le couple, pour éviter qu'ils fussent jetés à la rue pendant que monsieur calcinait le fric sur la table maudite. Jafâr méconnaissait les dimensions de la situation. Ils avaient, en effet, conclu, il y a plus de deux ans, un accord explicite. Laura prend complètement en main tout ce qui est finances. Elle rapporte à Jafâr ce qu'il lui doit à chaque début de mois. Les choses allaient ainsi. Il ne cherche pas à se disculper. Mais c'était vraiment ainsi. Il revoit Laura... L'été dernier, à présent qu'il sait, elle paraissait effectivement moins détendue que d'ordinaire. Il lui fit la remarque en septembre. Elle le reconnut et l'attribua aux préparatifs, la veille du commencement de ses études doctorales. Jafâr pense qu'il était, non seulement inconscient et irresponsable mais également égoïste. Il savait que le père de Laura avait coupé le fuel en juin. Il ne fallait pas étinceler d'intelligence pour deviner que Laura aura du mal à faire face, seule. Aussi a-t-il préféré fermer les yeux. Se rendre autruche. Ne pas savoir. Ajourner... N'était-ce pas plus facile ?... Il avait, aussi, ses raisons... Ayant l'intime conviction, la certitude même qu'un jour, il arrivera à piler le ver, il comptait, non pas le lui annoncer, mais le lui montrer, le moment venu. Elle le verra de ses propres yeux, se disait-il. Il l'aurait accompagnée tous les samedis soirs pour assister à ses concerts avec Philippe. Il aurait ensuite procédé au redressement de leurs finances. Et cette fois-ci, la victoire sur le virus aurait été décisive et définitive. Il ajournait donc... Dans l'attente de cette faveur qui lui tombera sur la tête un jour et lui donnera la force de mettre à exécution son plan, il ajournait... Lui aussi, ignorait que ce n'était pas ajournable.

Mais, tout de même... Bon sang... Comment Laura a-t-elle pu aller aussi loin ? Jusqu'à se prostituer ! Était-ce de

la prostitution ? Une femme qui aime vraiment son homme, peut-elle tomber dans les bras d'un autre ? Les raisons et les circonstances atténuantes sont trouvables quand on veut ! Comment entrer et fouiner dans les neurones de Laura afin de connaître, établir, la part des responsabilités ? En septembre, Laura accepta, maintes fois, les invitations du mec. Elle n'en souffla mot à Jafâr... Elle appréciait même ce monde de luxe, avoue-t-elle. Jafâr tire une seule et unique conclusion de son analyse. Il a, certes, été pour beaucoup quant à l'engrenage dans lequel Laura s'était fourré le doigt. Il porte une grande responsabilité quant à la désintégration du couple. C'est indiscutable. Ce n'est cependant pas suffisant. Jafâr est péremptoire. Laura, en dépit et malgré tout, n'aurait pas dû... Aussi se voit-il incapable de rafistoler leur relation. Jafâr ne renouera pas avec Laura. Quant à cracher sur elle, il le regrette. Il était même vil que de l'avoir fait, déduit-il.

Dimanche, le 29 février

Laura,

L'on ne pardonne pas, disait ton grand-père. C'est sans doute vrai pour les actes commis avec préméditation, à froid. Tu me dévoiles tant de choses... Choses qu'effectivement j'ignorais et pour certaines, je voulais peut-être ignorer... Naturellement, à présent que je sais, à présent que tu me dévoiles la situation qui prévalait, je regrette d'avoir postillonné sur toi. Acte bas et indigne, lequel eut lieu, tu le sais, sous l'effet du séisme qui me déboussola. Ce fut un geste impulsif. Cet acte, hautement condamnable, j'ai espoir que tu me le pardonnes, car irréfléchi et surtout inique...

Pour le reste, sache que je regrette aussi et beaucoup l'égoïsme qui m'aveuglait, m'empêchant de voir nos difficultés financières dont je porte l'entière responsabilité et que tu te démenais, généreusement, pour faire face.

De tout mon cœur, je souhaite une vie pleine de bonheur à Laura, l'être qui fut l'amour de ma vie.

Bien que nos chemins ne pourront plus converger, gardons dans notre cœur nos innombrables beaux souvenirs et tâchons, autant que possible, d'oublier le dernier.

Jafâr.

Laura le devinait. En était presque certaine... À présent, il n'y a plus de « presque ». C'est certain. La rupture est définitive. Sans appel. Elle connaît bien son Jafâr. Elle ne le verra plus. Son homme a pris son envol. Il est parti. Pour toujours. La cigogne ne reviendra ni à l'automne ni au printemps... Laura ne fera plus d'enfants avec l'homme qu'elle aimait. L'homme de sa vie... Il n'y aura pas de petit Youssef...

En dépit de sa promesse formelle de ne plus le refaire, la première idée qui lui vient à l'esprit est de se foutre en l'air. Elle ne pourra pas vivre sans Jafâr. C'est simple... C'est clair. Cependant, Laura se ressaisit. Il n'y a pas que la promesse. Il y a aussi et surtout son amour qui est encore là, entier, se dit-elle. Elle ne peut pas poignarder une deuxième fois l'homme qu'elle aima et aime. En effet, elle l'aime toujours et autant qu'avant. Mais alors que faire ? Continuer à vivre ? Elle s'en voit incapable... Laura se sent abattue. Désarçonnée. Paralysée. Disloquée... Sa tête n'est pas loin d'imploser. Elle est prise dans une spirale au sein d'un labyrinthe savonneux qui l'aspire. Elle voit noir. Elle ne désire plus vivre... Que faire ?

Elle se rebiffe quelques minutes plus tard. Par respect et tendresse pour Jafâr, elle n'a pas le droit de mettre fin à ses jours. De l'autre côté, elle se sent totalement incapable de continuer à aller de l'avant sans lui. Dans sa chambre, en ce jour ensoleillé de mars, Laura mijote, réfléchit. Se lève, fais quelques pas, s'assied... Ferme les yeux, les ouvre... Rien. Aucune issue en vue. Elle jette son par-dessus sur elle et sort pour atterrir à l'Helder, le fameux café, la boîte à souvenirs...

- Un chagrin d'amour. On fait pleurer les beautés ? lance, à son adresse, le voisin, un homme, la quarantaine, lourdaud, gluant, escargot !

Laura ne répond pas, ne se tourne pas même la tête vers l'auteur du « sublime verset », plaque son chocolat chaud et se dirige vers la voisine : la Loire. Le banc, leur banc, est occupé par une vieille dame « armée » d'un imposant berger allemand. Elle prend place à côté. L'« arme » est dissuasive ! Elle sera à l'abri des balourds... Pourra même donner libre cours à ses larmes... Car elle a envie de chialer... De crier, sangloter, brailler... De finir sa putain de vie... De sauter dans le courant... Y a-t-il meilleure destination ? Y a-t-il meilleur destin ? C'est si simple... Se lever, avancer quelques pas, jeter un regard furtif, le dernier regard sur le banc... Leur fameux banc... Puis Adieu et oust... Elle sera engloutie par les eaux du fleuve qui fut témoin de leur amour naissant, puis de leur amour de légende... Pourrait-elle espérer meilleure fin ? Les colverts sont au rendez-vous. Comme il y a une éternité, comme il y a un peu plus de cinq ans... Et comme ce sera... Pour eux, rien n'a changé, rien ne changera... ils font leurs va-et-vient... Ne se soucient de rien... Ignorant, à l'évidence, les montagnes de chagrin et de détresse qui ensevelissent l'être humain en charpie et qui n'est qu'à quelques empan...

- Soyez tranquille ma p'tite. Nous deux montons la garde pour vous. Restez autant que vous voulez, lui lance la dame, indiquant son berger. Ça fait du bien, enchaîne-t-elle, posant l'index sur l'œil, insinuant les perles. Le fleuve de perles...

Laura ne répond pas. Dodeline de la tête... Brûlantes, les larmes continuent leur trombe... Larmes de quelqu'un qui, à la faveur d'un moment de faiblesse, d'inattention, de stupidité, de malédiction des dieux et des cieux, réalise après coup que la bévue qu'il a commise est irréparable

quoi qu'il fasse, et que ce qu'il a perdu suite à cette bévue est essentiel à sa vie et que cet essentiel est perdu pour la vie...

Laura ne rajoute mot. Elle n'a pas envie d'étaler ses misères ou de s'ouvrir à qui que ce soit, pas même à cette débonnaire de dame qui, manifestement, lui tend, généreusement, la main.

La vieille, bien qu'elle reste muette pendant la cinquantaine de minutes qui suivront, pose sa paume sur la main de la jeune et la serre. Laura apprécie l'empathie et la compassion de sa voisine et laisse sa main au chaud... Elle se sent un peu mieux. Le pauvre dogue crève d'ennui. Gigote de temps à autre mais sitôt le bec ouvert, l'ordre de se le fermer lui tombe dessus. Aussi obéit-il la matrone au doigt et à l'œil.

- Au revoir, lance Laura en se levant.
- Au revoir ma fille. Des fragments de notre souci s'évacuent, glissent sur les flots de nos larmes et partent avec. Ça fait du bien, ma p'tite...
- Merci, dit Laura qui la serre fort et l'embrasse.

Elle donne ensuite une longue et sincère caresse au chiot puis s'éclipse. En dépit de la noirceur qui remplit son être, tout son être et malgré la tenaille de souffrance qui l'enserme et la détresse qui s'infiltré dans son dedans jusqu'à ses entrailles et l'émascule, Laura ne manque pas de noter et aimer la figure poétique et le geste velouté et *smart* de la dame qui, par sa main gantée, dessina « la glissade du souci » sur les flots des larmes porteuses, comme s'il s'agissait de la glissade d'un gamin à la foire...

Laura a pris sa décision. Sur ce banc. Le même banc... Elle tiendra parole. Une deuxième fois. Ne mettra pas un terme à sa vie. Ni dans la Loire, ni ailleurs. Ni maintenant, ni plus tard. Elle est résolue. Elle continuera à vivre et aller de l'avant. Les deux à la fois ? Sera-t-elle capable de faire et l'un et l'autre : et vivre et aller de l'avant ? Elle

À l'ombre d'autrefois

tranche. Ce qu'elle sera en mesure de faire, c'est continuer à VIVRE. Aller de l'avant est hors de portée, au-delà de ses capacités... Vivre. Vivre même comme un végétal, elle se sent à même de le faire. Elle le fera. Pour Jafâr... Elle le doit à l'homme qu'elle aime et aime...

13

En tant que faisant fonction d'interne, Jafâr n'est pas mécontent de sa performance. Il n'excelle pas mais parvient à accomplir correctement sa tâche. Toutefois, la passion manque. S'y attendant, il n'est ni surpris, ni alarmé. À défaut de grand médecin, il deviendra médecin. Peut-être, même, bon médecin. Ce sera assez, pense-t-il.

Quelques mois après le carnage, une bonne partie des habitants regagneront Talass. En effet, le lendemain même de la sanglante razzia, son père, l'oncle échalas et une dizaine d'autres pairs, retournent au village au risque de leurs vies. La nuit, ils roupillent dans les champs à la belle étoile. Pendant la journée, ils y travaillent tout en étant sur le qui-vive. L'un d'eux, un homme, la cinquantaine, payera de sa vie. Il a été kidnappé, en plein jour, par l'une des bandes qui ravagèrent le bourg la nuit de l'assaut. Sauvagement mutilé, son cadavre sera retrouvé, le lendemain, sur un sentier dans les environs. La veille de l'affreux crime, le père de Jafâr fit face à une tentative d'enlèvement par la même bande. Il leur tint tête et refusa

d'obtempérer à l'ordre de monter dans leur tacot. Non seulement il défia les vandales, mais il alla même jusqu'à proférer des injures à leur égard. Son épique courage face à deux hommes le sauva. Aussi, Allah, sans doute, était une fois de plus (!) dans le coin, lui épargnant l'horrible sort que subira son compatriote le jour suivant. L'ignoble forfait devait servir d'exemple à tous ceux qui osent montrer le nez à Talass... Il ne réussit toutefois pas à dissuader ce paquet d'hommes au cœur de lion qui continuèrent leurs périlleux va-et-vient faisant fi des graves et réelles menaces scandées en public par les pillards. Leur courage et obstination vont payer. Elles forceront l'intervention des partis laïques. Un accord est conclu. Retrait des envahisseurs et retour des Talassins chez eux. En contrepartie, aucun dédommagement quant aux pertes humaines et matérielles. Talass est libéré. Tous les Sawâne ainsi que les autres familles qui le souhaitaient purent, ainsi, réintégrer leurs foyers et champs. Jafâr est naturellement fort soulagé.

Après l'épopée de Palma, la vie de l'interne libanais deviendra moins lugubre, voire ordinaire avec le temps. Banalisée et balisée. Il travaille, sort et essaie de se distraire. Parfois même, il s'amuse. Ce n'est cependant pas Jafâr... Le Jafâr d'antan... Il n'arrive pas à décoller... À tomber dans les filets de l'amour. Au fait, désire-t-il aimer ? Se lier ? Il n'a pas vraiment envie. Aussi va-t-il jusqu'à penser qu'après Laura, il lui sera impossible de se faire épingleur une deuxième fois. Ses stocks en la matière lui paraissent épuisés, consommés. La batterie semble vide... Sera-t-il en mesure de la recharger un jour ? Le Talassin est sceptique, pessimiste même. Sur ce plan, il y a toutefois une chose dont il est sûr. Il ne pourra plus aimer une fille comme il aimait son Allemande de Cologne.

Laura, on ne la voit plus à Tours. Joseph et Carole l'affirment. Jafâr demande des nouvelles.

- Elle ne fréquente plus le resto universitaire. De temps à autre, on passe à l'Helder. La rive gauche. Les cinoches... Personne. Rien que la semaine dernière, celle d'avant aussi, je suis passé chez elle. J'ai sonné. Pas âme qui vive, lui dit Joseph un jour de juin.

Jafâr est tarabusté. Il aimerait que Laura surmonte les difficultés présentes, qu'elle revienne à une vie, sinon rose, du moins proche de l'ordinaire... À son instar. En dépit de son angoisse quant à l'état où pourrait se trouver Laura, Jafâr pense qu'il ne peut plus rien pour elle. Pour eux deux... L'unique moyen, le meilleur, est de laisser au temps le soin de faire et colmater la plaie... Leur plaie. Une fois les fêlures fermées, ils pourront, peut-être, retrouver, chacun de son côté, un quelconque goût à la vie, laquelle sera, toutefois, immanquablement différente, certainement moins bariolée que celle d'autrefois... Une vie comme tant d'autres, beaucoup d'autres... Ordinaire.

- Laura a quitté sa piaule. J'ai pu avoir des détails de son voisin de palier. Elle décampa fin juin, m'a-t-il dit, lui annonce Joseph.
- Sûr ? demande Jafâr.
- Certain. Le voisin a même affirmé qu'il lui donna un coup de main pour le déménagement. D'ailleurs, sa chambre est vide, toujours pas louée, alors que nous sommes mi-juillet.

Jafâr sent un pincement au cœur, une aigreur d'estomac, une crampe. Son ciel devient, du coup, bas. À présent, il réalise... Un voile gris et lourd lui tombe sur les yeux, sur son tout et l'enserme. Il découvre à l'instant les pleines retombées de la rupture... Laura a quitté son logement. Où est-elle ? Est-elle toujours à Tours ? Sûrement pas. Elle aime beaucoup le vieux quartier. Elle ne changerait pas son logement. Laura a quitté la ville... La ville où ils se connurent, vécurent et s'aimèrent... La ville qui a vu et

connu leur épopée... Laura est partie. Pour toujours... Il ne la verra plus... N'aurait-il pas dû y penser avant ? Était-ce vraiment impossible que d'essayer ? L'hécatombe du 12 octobre, était-ce insurpassable ? Laura étant encore à Tours, n'avait-il pas, à l'évidence, quelque espoir ? Regrette-t-il la décision irrévocable qu'il avait prise ? Il ne sait pas vraiment. Il l'aimait à la folie mais dans le même temps, se voyait-il incapable de refaire sa vie avec... Il y pense d'un coup... Pour commencer, la rupture, en soi, était-elle incontournable ? Plus tard et après la lettre-bombe du 22 février, et les explications claires et valables de Laura, n'aurait-il pas pu, dû se montrer plus compréhensif ? Plus indulgent ? Moins rancunier ? Plus assagi ? Jafâr, ayant pris connaissance des circonstances dures que traversait Laura et qui furent, en grande partie, engendrées par sa nonchalance et son comportement à lui, égoïste et irresponsable, n'aurait-il pas dû soupeser à nouveau les choses, remettre en cause le bien-fondé de son intransigeance ? De son entêtement ? Jafâr est songeur... Ses neurones sont, d'un coup, ailleurs... Son regard, triste, part au loin...

- Jafâr, Laura est partie. Pour toujours. Puis-je faire quoi que ce soit ? lance Joseph, le ramenant sur terre.
- C'est peut-être mieux ainsi. Mektoub...
- « Mektoub »... Et s'il ne l'était pas, désormais il l'est !... Août « est à la porte » comme on dit chez nous... Dans deux semaines. Partons passer quinze jours au pays. On s'amusera bien tous les deux. Qu'en dis-tu ?
- Je ne l'oublierai pas au pays. Je ne l'oublierai pas ici. Je ne l'oublierai pas ailleurs. Je ne l'oublierai pas en août. Je ne l'oublierai pas après... Je ne l'oublierai jamais...

- Tes mots auraient fait le thème d'une belle mélodie pour le duo... Le fameux duo... Tiens ! Celui-là également, n'est-il pas lui aussi du passé ?

Deux perles dégringolent sur les pommettes de Jafâr. Joseph s'y met à son tour. Le Talassin, songeur, quitte son ami. Il veut être en tête-à-tête avec madame solitude... Rien qu'eux deux... Ne sont-ils pas bons amis depuis le sinistre dimanche ?

Jafâr pense ferme que la page de Laura est bel et bien tournée... Il ne réussit, cependant, pas à agir en conséquence. C'est au-delà de son pouvoir. Dès qu'il se trouve à Tours, il fonce vers la Loire. Sur son passage, il jette un œil sur l'Helder puis fait trois ou quatre venelles habituelles dans la vieille ville. Il continuera de la sorte pendant de longues semaines. Il arrêtera, après, ses visites d'inspection, pour s'adonner aux visites nostalgiques. À présent, il ne s'attend plus à surprendre Laura sur leur banc, à l'Helder, au détour d'une ruelle du vieux quartier ou au Studio, leur cinoche préféré... Il visite, à présent, les sites de leur passé, de leur histoire qui appartient désormais à l'histoire... Il n'aime pas son présent. Non plus le déteste-t-il... Quant au futur, il le vivra tel que vivent d'autres... Beaucoup d'autres... Aussi, dans l'olympes, sur un tapis roulant, n'aura-t-il pas l'occasion de « se balader de galaxie en galaxie » avec Laura... Il se baladera sur la croûte terrestre, de chez lui à l'hôpital... Plus tard de chez lui au cabinet... Le soir, il feuillettera « Le Monde », se mettra ensuite à table pour mâchonner son steak qui, forcé, glissera dans son gosier. Un verre de pinard ? Non. Seul, il ne boit jamais. Et pendant qu'il négocie le morceau d'onglet dont il raffole, pour être exact, raffolait, il regardera la télé... N'est-il pas bien, n'est-il pas agréable, exquis un tel passe-temps ? Un dîner tranquille devant la télé ? Il choisira, si possible, un documentaire... De préférence sur les animaux sauvages.

Voilà soixante minutes de tuées à bon escient ! Après ? Un film. À la télé aussi. Ainsi passeront les soirées futures... À l'instar, d'ailleurs, de celles qui passèrent ces derniers mois... Petite différence ! Les jours et nuits qui s'écouleront dorénavant, ne seront pas tout à fait comme celles d'avant. Ceux-là seront vécus avec Laura, biffée, cette fois, définitivement, de la vie. De sa vie... Une différence de poids... Il est vrai que cela fait neuf mois que la rupture eut lieu, que cela fait neuf mois que Jafâr persiste et signe. Que Laura et lui, c'est bel et bien terminé... Néanmoins, sa présence à Tours ne lui prodiguait-elle pas une quelconque assurance ? En fait, pourquoi se cacher derrière son annulaire ? Jafâr débite le mot : un quelconque Espoir. Oui, un quelconque espoir. Espoir ? Jafâr retourne à l'accident du 12 octobre... Non. Il refuse d'utiliser le mot espoir... Il ne veut pas et ne voudra pas de Laura... Mais alors ! Mais alors pourquoi donc s'est-il vu aussi tourmenté voire déchiré sitôt appris qu'elle a quitté son logement, donc sûrement Tours ? N'est-ce pas dû à la certitude que Laura s'est évaporée pour de bon et pour toujours de sa vie ? Saura-t-il un jour où, dans quel patelin, a-t-elle atterri ? Probablement jamais... Aussi est-il certain qu'il ne la verra plus... Il vivra quand même... Biologiquement, médicalement, n'est-il pas possible de vivre sans amour ? De continuer à respirer en dépit de la certitude que jamais plus il n'aura le privilège d'aimer à nouveau ? Au fait... Et les samedis soirs ? Que fera-t-il ? Eh bien, le samedi soir, il sortira ! Comme il le fait depuis quelque temps. Resto ou film de cinoche avec la copine de la semaine... Ou du mois... Pour finir... Au pieu... Le lendemain, petit-déj avec. Après ? Il aimera être seul ou peut-être, ne verra-t-il pas d'inconvénient à tuer les quelques six ou sept heures suivantes en bonne compagnie... Tuer les heures... N'est-ce pas plus facile à deux ? D'aucuns prétendent le

contraire... Le soir ? Le dimanche soir en particulier ? Ah, le dimanche soir, c'est sacré ! Il voudra, pour sûr, être seul... Plutôt en tête-à-tête avec monsieur Cafard ! Et les amis ? Joseph et Carole partiront à la rentrée pour s'installer du côté de Grenoble. Son ami Akkarite est déjà parti. Un autre compatriote, carabin comme lui, fan aussi de la *Diva*, a jeté l'ancre dans la région parisienne. Deux couples amis restent pour l'instant. Il verra ces derniers et sortira avec. Il les aime bien. Il verra aussi les autres copains et ceux qu'il se fera. Mais personne au monde ne peut, ne pourra remplacer Laura... Personne ne peut, ne pourra prendre sa place... Quant aux « camarades de lutte », ils se sont, pour la plupart, éparpillés. À l'instar de Jafâr, tous courent, à présent, derrière des projets et des rêves incommensurablement moins grandioses que ceux de naguère... Des projets plus terre-à-terre... Remodeler le globe terrestre et ses continents, ce sera pour une autre fois...

14

Chamboulé d'une part par la profonde, l'incurable plaie qui eut lieu la nuit du 12 octobre et qui devra mettre longtemps à ou à ne pas cicatriser, par le manque de passion pour la carrière de l'autre, Jafâr ne se presse guère pour choisir une spécialité. Il va prendre son temps, continuant à sauter d'hôpital en hôpital, uniquement pour assurer sa survie. Toutefois, réussissant à faire quelques économies de ses salaires et gardes, il envoie des sous à sa mère. Ne pas être sous la coupe de sa brute de mari allégerait pour sûr le poids de son quotidien... Pendant les vacances qu'il passe à Talass, il évitera son père, naturellement. Il ne le voit presque pas. Une année passe. Le concours d'internat, il ne l'a jamais envisagé. Cette voie royale est une affaire de bûcheurs ! Pas faite pour la race « Talassine » !

L'été, il y pense d'un coup. Pourquoi pas Gynécologie-Obstétrique ? Il s'y connaît un peu, pour avoir fait un stage intensif dans cette discipline à l'hôpital de La

Rochelle. Il décide de préparer le concours d'entrée à la faculté de médecine de Paris. La veille des épreuves, il dort chez son camarade, le collègue compatriote qui réside dans la région parisienne. Celui-ci lui lâche la nouvelle-bombe. En préparation pour l'examen de demain, la dite faculté a dispensé des cours, deux fois par semaine, pendant les mois de juillet et août ! Jafâr tombe des nues. Il n'était pas au courant. Aussi réalise-t-il que les dés sont jetés... Pour les candidats qui n'ont pas assisté à ces cours préparatoires, la chance de passer n'est pas loin de zéro. Il en voudra naturellement à son collègue qui aurait pu et dû l'en informer à temps. Aussi, se regardant dans le miroir chez ce faux camarade, se flanque-t-il une bonne calotte ! N'aurait-il pas dû, lui-même, être moins fainéant ? Moins assoupi ? Plus attentif ? Plus éveillé ?

Ayant raté ce train, il prendra le train suivant. Celui qui se présente ! Endocrinologie. Spécialité plus tranquille ! Il le prend.

Pendant ce temps, il ne perd pas de vue sa mère qui demeure son point de mire. Sa petite sœur vient de se marier. Reste donc à charge uniquement la première.

Pendant des années, il restera sans nouvelles de Laura. Bien qu'elle appartienne désormais au passé, il n'arrive pas à trouver la fille qui lui donne le tournis. L'aime-t-il encore ? Est-ce la cause ? Les expériences qu'il eut ces derniers temps sont nombreuses. Néanmoins, toutes n'iront pas loin. Des aventures plus ou moins éphémères... Par ailleurs, dès qu'il se trouve à Tours, en général les samedis après-midis, il passe à la librairie pour voir ses amis et s'acheter une nouveauté. Marie, toujours aussi prévenante et accueillante, refuse une visite sans siroter le café avec son jeune ami dans l'arrière-boutique. Molina a pris un coup de vieux. Toujours aussi chaleureux et le regard aussi tendre, il paraît toutefois moins loquace, plus taciturne. Il ne parle jamais de son fils. D'après la

patronne, ce dernier serait à Paris où il gagne bien sa vie, à présent qu'il est devenu une mini-vedette. Sa petite amie ?

- Il y a longtemps qu'ils ont rompu, dit Marie un jour.

Jafâr fréquente l'Univers au détriment de l'Helder. Avec les quelques restants et les nouvelles recrues, les débats et discussions d'autrefois ont, à leur tour, déserté les lieux comme s'ils appartenaient à une autre époque... Ils ont fait place à d'autres moins fougueux, aux dimensions réalisables... Humaines. On atterrit !... Cependant, l'aversion de toute manifestation d'oppression ne le quitte pas. Elle demeure et demeurera entière. Il ne mâche pas ses mots lorsqu'autour d'un express à l'Univers on soulève la question des potentats et régimes arabes... Publiques et virulentes, ses diatribes à leur égard restent d'actualité.

15

Brooklyn, le 14 juin

Jafâr,

J'ignore où tu en es... J'ignore, aussi, s'il est opportun, s'il est bien que de t'écrire... Je prends le risque.

Il est 22 heures. Le stylo est le même...

À la fin de ma première année de doctorat, j'ai quitté Tours pour New-York où je vis depuis. Cinq ans déjà... Dix ans et demi depuis l'express Paris-Tours... J'ai pu me ramasser... J'ai pu me reconstituer...

J'ai terminé mon doctorat en lettres modernes il y a deux ans. Stendhal fut mon sujet de thèse. J'enseigne le français à l'Université et me suis faite un cercle d'amis. Cosmopolite par excellence, la ville pullule d'activités culturelles, ce qui me va. Je me plais à New-York.

J'ai eu beaucoup de mal à obtenir ton adresse. Aussi a-t-il fallu que j'aille en personne à Tours. Je n'avais pas eu le cœur à visiter la Loire, l'Helder, la librairie ou les autres hauts lieux d'antan... J'ai pu avoir ton adresse à la fac de médecine. Ne te sens pas obligé de répondre Jafâr.

À l'ombre d'autrefois

Je me suis remise à chanter depuis quelque temps. En privé ou dans un resto français, situé dans un quartier huppé. En solo. Voici ma dernière. J'ai chopé le texte dans un vieux bouquin que j'ai déniché dans un kiosque. Elle est sans titre. Tu lui en donneras un, si tu aimes.

« Alors que les passereaux chantent, dansent, folâtrant et batifolent,

Alors qu'insouciant font-ils la fête et sautillent de saule en saule,

Alors qu'autruches, nous planons dans notre olympe, insouciant, frivoles,

Un cyclone se lève d'un coup, brésille la baraque et tout s'envole.

Un silence lugubre jette son litham et plante silencieusement sa tente,

Le soleil se lèvera encore mais oubliera de broser les brumes restantes,

Les années passent, les heures filent, les nuits défilent, toutes pesantes

À quand, resterai-je ainsi en attente, aux cordes du vent pendante ?

Je veux renaître de mes cendres... Assez de peine et de tourments,

Assez de remâcher le passé, je veux vivre l'avenir et le présent, Sur un carrefour me vois-je... J'attendrai un p'tit quelque temps,

Qu'on vienne me prendre la main... À défaut, me pousser vers l'avant.

Par toi, n'ai-je pas appris que le monde restera monde même sans toi ?

À sourire perpétuer et garder sans relâche allant, confiance et foi ?

À croire qu'il sera possible d'aimer demain et d'aimer comme autrefois ?

Moi dis-je : possible de vivre demain... Quoiqu'à l'ombre d'autrefois. »

Je t'embrasse.

Laura.

Décidément, Laura ne finira pas de le surprendre... pense Jafâr, après avoir lu, relu et relu la missive. C'est le troisième courrier-bombe, se dit-il. Le premier, l'informant de sa tentative de suicide. Le second, celui du 22 février, il y a près de cinq ans. Jafâr est perplexe. Songeur... Il le restera pendant une semaine. Que faire de cette lettre ? De fait, que faire ? Il y réfléchit longuement... Laura lui donne une deuxième chance. Quelques mois après l'accident sismique ; péremptoire, il rejeta la première offre de retenter. Aussi avait-il donné une fin de non-recevoir à sa fameuse lettre... Mais aujourd'hui, après tout ce temps... Jafâr palpe sa balafre. Il sent la cicatrice. Elle est encore quelque peu douloureuse. Aime-t-il toujours Laura ? Oui. Pourra-t-il vivre sans Laura ? Tout à fait, répond-il. La vigueur de la passion d'autrefois s'étiolant forcément au fil du temps... À l'évidence, Laura l'aime encore. Sa lettre est l'on ne peut plus claire. D'ailleurs, lui-même, bien qu'une bonne couche de cendre commence à couvrir les braises de leur histoire, a-t-il cessé de l'aimer ? Désire-t-il, pour autant, renouer, redonner vie à leur relation ? Auquel cas, pourra-t-il lui refaire confiance ? Elle l'aimait à l'époque. Cela ne l'avait pas empêché de le trahir... De se prostituer pour être exact ! Même si c'était pour sauver leur couple. Même si c'était pour le garder... De se prostituer quand même ! Sur ce, ne vaut-il pas mieux faire comme si ce courrier n'était pas arrivé au destinataire ?

Son Allemande lui propose, manifestement, de souffler sur la cendre, de tisonner le feu et rallumer la flamme,

laquelle, bien que malingre, demeure effrontée, insoumise. Dans le cas contraire... Laura mettra le cap sur d'autres ports... Pour toujours... Jafâr n'ignore pas que la décision qu'il s'apprête à prendre est déterminante pour lui. Le cours de sa vie en dépendra...

Le 30 juin,

Laura,

« Le dernier sifflet », « À l'ombre d'autrefois ». J'hésite entre ces deux titres. Poème magnifique, émouvant... J'aimerais lui donner une suite. En prose.

Après avoir longuement réfléchi, le voyageur décide de faire la sourde oreille au sifflet... Le dernier sifflet... Sur les quais, le contrôleur l'interpelle et l'invite à monter. Le voyageur tergiverse. L'agent lui accorde quelques secondes. Il l'interroge de la main. Le voyageur, déchiré à la verticale et l'horizontale, lève son bras, un rictus de profonde souffrance sur la figure... Aussi lent soit-il, ce geste du bras, signifiant le refus de monter, ne prendra qu'une seconde... Une seconde qui, pourtant, aura un impact décisif sur ses jours, tous les jours, pour le reste de ses jours... La seconde, cette microscopique fraction de temps... Quelle puissance ! La main se lève. Le point de non-retour est franchi... Les portes claquantes se ferment. Le wagon royal démarre sous ses yeux aux paupières humides. Il entend le crissement des roues... Lorgne la machine, encore au ralenti... Bien qu'elle soit déjà en mouvement et que c'est déjà trop tard, n'est-elle pas encore à portée de vue ?... L'espoir de pouvoir la héler, la stopper, même s'il est infinitésimal, presque inexistant, n'est-il pas encore là ? La machine prend de la vitesse. Peu à peu, sa silhouette s'amenuise dans la brouillasse, puis disparaît. À jamais... Le voyageur reste un moment cloué sur le quai et lance un dernier regard en direction du train... Il n'aperçoit que le néant... Néant qui remplit ciel et terre... Épais, cruel, lourd, total et définitif... Entre et parmi les passants affairés et pressés, tel un zombi flottant dans la cacophonie de la gare, au gré des sifflements, échos, voix et sons qui résonnent, il reste immobile

À l'ombre d'autrefois

quelques minutes, désorienté dans le temps et l'espace. Aussi, à l'express, va-t-il tourner le dos, lequel manque de fléchir, de se briser sous le poids de la souffrance et des turbulences qui le pétrissent, puis, titubant, bras ballants, il s'éclipse... Pour la vie...

A-t-il bien fait ? A-t-il mal fait ? Il l'ignore... Ayant raté, il y a des années, le premier train, il réussit, depuis, à sauter dans des omnibus de fortune... Cette fois encore, il fera pareil... Le wagon royal n'est pas fait pour lui... Ça l'effraie. Il n'est pas audacieux. Il est couard...

Faisant ses premiers pas vers son nouvel univers, le voyageur pense à ce qu'il vient de faire... Il sait que cet univers sera plat et quelconque... Il sait aussi que dans ses nuits, seul au coin du feu, il verra, reverra et reverra ce court-métrage tourné dans la gare...

Tu te plais à New-York. Réjouissante nouvelle pour Jafâr qui t'aima... À en perdre la tête.

Ne réponds pas Laura.

Je t'embrasse,

Jafâr.

Face à la boîte aux lettres de son hosto, Jafâr s'apprête à y fourrer son courrier. Le tenant entre pouce et index, il reste devant quelques moments, immobile, figé. La lettre, quant à elle, est prête pour prendre les airs... Il passa deux nuits entières à la rédiger. Que de fois a-t-il déchiré son gribouillis pour recommencer à nouveau... Aussi, à l'aube du 30 juin, réussit-il à se fixer les idées. Il les met sur papier, le papier dans une enveloppe qu'il ferme et timbre. Il loupera exprès le premier ramassage de onze heures. Ce sera pour tout à l'heure, se dit-il.

Mardi 30 juin, 17 heures 45. Dans un quart d'heure, la fourgonnette 4L jaune de la poste passera pour le second ramassage. Saisissant la lettre entre les doigts, Jafâr écarte le battant de la gueule. Mais au dernier moment, il se

rétracte et se voit bloqué. Il va céder la place à une infirmière qui attend derrière lui. Ils se connaissent.

- Vous avez oublié de mettre le timbre, je parie ! Ça m'arrive aussi !...
- Vous avez deviné.
- Il y en a dans mon portefeuille. Vous en voulez ?...
- Non merci. J'en ai.

La dame part. Hésitation et angoisse demeurent. Il s'éloigne une dizaine de mètres puis s'arrête.

- Oncle Youssef, que dois-je faire ?

Youssef apparaît. Ce dernier ne l'a jamais déçu.

- Mon petit, compte sur le Tout Haut et ne te soucis guère du reste. Quoi que tu fasses, ce sera bien car guidé par Lui, que Son Nom soit loué... lance-t-il avant de disparaître.

Le vieux trouve, sans doute, ses paroles on ne peut plus claires, pense Jafâr. Il le connaît. Toutefois, son jeune ami ne pige que dalle. Aussi, reste-t-il perplexe. Sur sa faim. Au même point... Il n'arrive pas à déchiffrer le message... Il est 17 heures 58.

Jafâr tourne brutalement bride et, telle une fusée, fonce vers la boîte jaune, lui ouvre la gueule, y glisse la missive et dégage...

Il rentre chez lui. N'étant pas de garde, il file son survêt' et part à la conquête de l'air frais. Des fois que l'air, le dehors... Il passera deux heures et demie entre courir, marcher et s'étirer. Sur le chemin de retour, il repense à sa lettre qui a déjà entamé sa route vers l'Amérique. Qui a déjà jeté les fondations de l'irréversible... Il sait que l'après 17 heures 58 de ce jour ne sera pas comme l'avant. Sous la douche bien chaude, il relit le message d'oncle Youssef. Aussi réussit-il, peut-être, à le décoder, pense-t-il...

Un peu moins de trois semaines passeront depuis la fameuse lettre du 30 juin. Jafâr partira bientôt au Liban. Le

samedi précédant son départ, il passe à la librairie. Marie est là. Plus présente que jamais, elle paraît, contrairement à d'habitude, moins joviale. Lugubre même.

- Je ne vois pas Moli...
- Difficile de le voir... Molina nous a quittés, coupe Marie.
- Ah bon ! Pour aller où ? Que fera-t-il ?
- Rien. Il a pris sa retraite... Éternelle !
- Comment ? Quoi ?
- Tout à fait.

Jafâr s'octroie une pause. Il aimait bien ce bon bougre.

- Il n'a pas souffert. Lundi dernier, le dîner prêt, sa femme le hèle de la cuisine pour venir à table. N'ayant pas répondu à l'appel, elle va au séjour... Il était sur son fauteuil, plié sur lui-même. Vous savez... Il vous aimait beaucoup. Madame Molina me conta que la veille au soir, il mit près de lui le petit bocal à fleurs d'oranger que vous lui avez offert. Il n'arrêtait pas de l'ouvrir et le humer, a-t-elle dit. Lorsqu'il alla au lit, il le posa, pour la première fois, sur sa table de chevet. Laura, aussi, il l'aimait beaucoup. Il lui était éternellement reconnaissant... À vous aussi. Écoutez Jafâr... Eh bien... C'est-à-dire que... Bon... Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous... Cela ne regarde que vous deux. Mais on l'aimait bien cette Laura... Où est-elle ? Dans son pays, sans doute ?

Une paire de larmes lui tombe sur les lèvres. Jafâr l'accompagne... Ils laissent de côté les trois éclairs au chocolat qu'il apporta et sirotent leur café dans un silence chargé de tonnes de mots. Jafâr ne sait pas trop si leurs larmes sont en souvenir de Molina ? De Laura ? Du bon vieux temps ? De tous et de tout à la fois ? Probablement... Il se souvient, du coup, de son ami du

lycée et de son père qui fit ses adieux de la même façon... Il y a longtemps...

- J'irai tout à l'heure présenter mes condoléances à madame Molina.
- Ça lui fera plaisir, la pauvre. Elle est effondrée et seulette. Son fils est venu pour l'enterrement. Aussi déguerpira-t-il le lendemain... Depuis des années, les relations entre Philippe et ses parents ne sont pas au beau fixe. Son père n'en parlait jamais mais sa bouille en disait long...
- Je sais...

Jafâr fait une halte. Son regard quitte ses yeux et part au loin... Il pense à Laura... À Philippe qui refusa de la dépanner alors qu'il était à Talass... À l'éternelle *El Condor Pasa*... À sa petite amie et son poème que lui inspira l'amour légendaire de Jafâr et Laura... Il revoit Molina et sa nostalgie malade pour le pays natal... Il se le remémore alors qu'il l'aidait à se relever avec du sang sur la figure et les besicles rendues grabataires... Au fameux rendez-vous qui les a réunis à l'Helder... Onze étés déjà !

Marie, le voyant songeur, ne dit plus rien. Elle pose sa paume sur sa main.

- Pleurnicher comme je le fais, à l'instant... Cela fait si longtemps, mon petit... En tout cas, ça fait du bien... À propos... Je vous offre un livre. Je viens de le finir. Il m'a beaucoup plu. Il est à votre goût. Vous l'aimerez. Je l'ai laissé de côté pour vous...
- Laura vit à New-York, Marie. Elle enseigne le français à l'université. Elle s'y plaît, coupe-t-il, à l'improviste.
- New-York ?... New-York !... Elle s'y plaît dites-vous... Oh mon Dieu ! En voilà une bonne nouvelle ! Depuis le temps !... Je veux son adresse. S'il vous plaît Jafâr. Je la veux. Et vous ? La maman ? Les grands-parents ? Le pays ?

À l'ombre d'autrefois

- Je pars samedi prochain en vacances au Liban. De ma mère, des autres et du pays, vous aurez bientôt des nouvelles fraîches.
- Votre malheureux Liban n'est pas sorti de l'auberge. Aussi, n'est-il pas inutile de vous dire d'être prudent. Je vous connais... Vous ne l'êtes jamais assez ! Enfin, je l'ai quand même dit ! Ça me pesait sur le cœur !

Jafâr choisit trois livres. Marie lui offre le quatrième. Son présent. Elle l'ouvre, écrit sa dédicace et appose sa signature.

*Comment ne pas sourire voyant le soleil se lever le matin
Et s'il fait la moue ce jour, il sera là demain...
Avec toute ma tendresse et mon affection,
Marie.*

16

Jafâr prend l'avion le samedi d'après, direction Khassib, pays proche du Liban. Il compte passer deux jours à découvrir Chamâne, la capitale, puis de là, il rejoindra le pays.

Le Libanais compte, parmi ses camarades, quelques étudiants venant de Khassib. L'un d'eux, ayant fini ses études de médecine dans son pays, débarque en France pour se spécialiser en pédiatrie. Jafâr l'aide à dénicher un poste à l'hôpital. Les opinions du Talassin sur les régimes arabes, en général, sont, comme jadis, connues et publiques. Dans les salles d'internat, à l'Univers, chez les camarades, les moins camardes, etc. Partout.

- Vous êtes bien Jafâr Sawâne, de Talass, Akkar, Liban ? dit le policier à l'aéroport de Chamâne, après avoir examiné son passeport à la verticale et à l'horizontale.
- Exact, rétorque l'arrivant.
- Reposez-vous là-bas.

On lui indique un siège.

Jafâr remarque qu'on le traite différemment des autres passagers qui faisaient la queue devant lui et en voit un mauvais présage. Aussi, a-t-il juste eu le temps de susurrer quelques mots à l'oreille du collègue, Libanais, qui attendait son tour derrière lui et avec qui il venait d'échanger quelques banalités.

- T'es de Minara, tu m'as dit ? Je suis de Talass. Nous sommes voisins. Je m'appelle Jafâr Sawâne. Si je ne sors pas d'ici, tu iras à Talass chez l'avocat Firass Sawâne et lui diras qu'on a arrêté ton neveu, Jafâr, à l'aéroport de...
- Eh là ! Vous deux... Finie la causerie. On n'est pas au souk ! dit le flicard.

Jafâr note que ce dernier ne stoppa leur court manège qu'une fois le message terminé. Il en est soulagé.

Talass n'est qu'à six kilomètres de Minara.

Passées les formalités, on demande poliment à Jafâr de prendre le nécessaire de sa valise et on le prie de monter dans un 4x4. Le trajet prendra des heures. À l'arrivée, on lui donne un petit sac en coton, où il y glisse sa montre et son portefeuille. L'employé inscrit sur un registre le montant de l'argent ainsi que les objets déposés. Aussi a-t-il vite compris qu'il s'agit d'une taule et que la randonnée ne donne pas l'air d'être éphémère.

Jafâr élira domicile au rez-de-chaussée de la prison de Nafaq. Il ne tardera pas à entendre des cris de douleur provenant du sous-sol... Pigé ! Traitement classique réservé aux hôtes de marque dans les auberges du tiers monde ! bougonne-t-il. Il a vu des films du genre.

Il y résidera cinq jours. Tout au long de son séjour, on le traite respectueusement, voire aimablement. Lit convenable. Toilettes acceptables. Nourriture correcte. En somme, il partage tout avec ses geôliers. Sur un même pied d'égalité. De son côté, le docteur Jafâr exercera son

art, prodiguant à ses gardiens, consultations et soins médicaux.

À la question :

- En quel honneur suis-je votre hôte ?

L'on se contente de répondre :

- Nous n'en savons rien... Peut-être une erreur de nom.

Le détenu doute d'emblée qu'il ne s'agit nullement d'une erreur de nom...

Durant les quatre soirées, un homme au visage mafflu, la cinquantaine, courtois, se mettra à bavarder avec lui sur le balcon qui surplombe le sous-sol. La discussion porte souvent sur des sujets politiques d'ordre général. Jafâr estime que le courage dans de telles conditions égale une ânerie de première classe !... C'est donner son cou à la corde... En a-t-il assez de la vie ? Non. Il veut continuer à vivre. De l'autre côté, des personnes très chères à son cœur l'attendent à Talass. Depuis le temps qu'elles guettent le jour J... Le retour du toubib... Aussi, n'a-t-il pas droit à l'erreur, laquelle pourrait être fatale. Discourir sur le cobra à l'Univers de Tours est une chose, s'y trouver en face, dos au mur est une autre ! Le moindre geste signe le billet, aller simple... En dépit de son imprudence légendaire, certains diraient de sa naïveté démesurée, qui l'une ou l'autre vient de le jeter dans la gueule du loup, le docteur Jafâr réalise que pour sauver sa peau, il faut se la jouer malin. Vite. Très vite. Dès la première seconde... N'est-il pas temps ? Ne vient-il pas d'avoir, tout juste, 30 ans ? Naïf, stupide même peut-être, mais pas débile profond !

Tout au long des cinq jours, Jafâr se gardera d'émettre la moindre critique politique comme il le faisait à Tours et avec zèle (!). Devenant adulte - acquisition récente ! - il s'abstiendra de l'autre côté de faire le chien couchant ou le thuriféraire du régime ! Pas le moment de se lancer dans

des panégyriques plats et creux ! Personne n'a cure, car personne n'en a besoin !... Ce serait même indigne de lui et, de plus, mal vu par ses geôliers supposés avoir feuilleté son dossier à la loupe !... Ils le tiennent par le cou ! Pendant les babillages du balcon, Jafâr émettra, toutefois et à l'occasion, son opinion... Il n'arrêtera pas de bassiner son interlocuteur, à propos de telle ou telle question... Principes généraux... Idées neutres, barbant, banales, assassines de platitude ! Manifestement, l'homme joufflu chargé de ces entretiens-interrogatoires, lesquels prennent l'apparence de discussions anodines et générales, apprécie l'attitude et la retenue du détenu. Ce dernier, sans en être sûr, croit déceler que tout en assumant la tâche qui lui est assignée, cet homme donne l'air de vouloir l'aider. Par sa retenue, Jafâr l'aidera à l'aider. De fait, un sentiment de sympathie réciproque s'établira entre le prisonnier et le geôlier qui doit être le maître de céans. Avec le reste des gardiens, également.

Le soir du cinquième jour, on lui annonce qu'on décolle. Où ? Jafâr s'aventure à poser la question. La réponse s'attarde. Il n'est pas dans la position d'insister...

Vers 19 heures 30, on le fourre dans un 4x4, en compagnie d'un autre compatriote libanais. En route, on fait halte dans un poste « confrère ». Tout le monde se met dehors sur une natte posée à même le sol où un dîner est servi. On invite avec insistance le docteur et son compère à table. De peur de les vexer, Jafâr avale, sans conviction, quelques becquées. On sert un thé sucré, plutôt un sucre au thé ! Et oust...

La liquette que Jafâr porte sur lui est très légère. Le 4x4 fonce. Personne ne pipe mot. Personne ne pique du nez. Les fenêtres sont ouvertes. On traverse manifestement une terre aride, dénudée. Bien qu'on soit au mois d'août, le désert, fournaise le jour, est frais, voire frisquet aux heures

avancées de la nuit. Jafâr a froid. Voilà qu'il a des coliques... Il tremble. De froid. Il tremblera... D'effroi.

La virée nocturne durera environ trois heures. On arrive à 2 heures 10 du matin. Le chauffeur du 4x4 vient de l'indiquer à la sentinelle qui tire son calepin et note l'heure de livraison ! Du pro ! pense Jafâr. Noudoûb... La fameuse prison de Chamâne, la capitale. Griffes de renommée régionale, voire mondiale ! Rien que le nom de cette geôle provoquerait une fausse route avec sa propre bave ! On fait descendre civilement les deux hôtes. L'on prend soin de leur annoncer où l'on atterrit. L'on se montre même galant ! On leur dit tout. Jusqu'au nom du cinq étoiles qui leur ouvre ses bras : Noudoûb ! La marchandise arrive, donc, à destination ! En bon état, faut-il admettre ! Les gardiens accusent réception. La marchandise, côté Jafâr, oublie ses coliques... Les coliques on les a quand on a froid au ventre. Pas qu'on a froid au dos... Au contraire, le froid au dos les fait taire ! Pour quelques minutes, pas plus. En effet, voilà que le détenu sent qu'il va... Jafâr fait un effort surhumain pour ne pas souiller son froc... Il est difficile de se retenir dans l'univers où il vient de pénétrer. Aussi, va-t-il s'employer à dépenser ses calories à confectionner un implacable anneau obturateur autour de son pot d'échappement !... Le « docteur » ne peut pas se permettre de puer... De sentir la chiasse !...

Sitôt franchi le seuil, dès qu'on pose le pied dedans, à la première foulée, l'on bascule d'un monde à un autre. D'une planète à une autre. De Venus à Mars le rouge, terre de feu... Jafâr compare. À l'évidence, Nafaq est l'Éden... Avec ses anges de geôliers... Ceux-là étaient, tous, déférents, amènes, voire pour certains débonnaires. De plus, avaient-ils l'apparence de créatures humaines ordinaires. Quelconques. Ceux d'ici ont, par contre, l'aspect de bipèdes qui paraissent crachés par les gueules de dragons monstrueux ou éructés du ventre de la terre

avec les laves d'un satanique volcan... L'espace transitionnel, l'interstice entre Nafaq et ici, entre tout à l'heure et maintenant est inexistant. Entre Nafaq et Noudoûb, le changement est abrupt. Foudroyant. La lune de miel qui dura cinq jours disparaît, tout d'un coup, derrière un voile de nuages lourds, menaçants, effrayants... Un agglomérat aussi épais et gris que celui des crépuscules ténébreux de l'automne tourangeau. Le paysage à l'intérieur de la nouvelle « auberge » pousserait l'hôte à traiter sa mère de tous les noms. Toutefois, par la dévotion qu'il a pour la sienne, Jafâr se garde de le faire. Elle n'a, vraisemblablement, probablement même, pas fait exprès que de l'éjecter au monde aux dernières heures d'une nuit d'été. Si cela se trouve, il n'est, peut-être, que le fruit d'un viol commis par sa brute de mari dans une nuit sombre de novembre... Jafâr va laisser sa maman tranquille... Elle n'y est pour rien.

Comportement, regard et glossaire de ces créatures de jugement dernier sont à l'instar de leurs caboches...

- Entre. Allez, fripouille ! Oust... beugle le gardien, le poussant.

La paume qui le projeta vers l'intérieur... Est-elle humaine ou est-ce la paume d'un dinosaure ? se demande Jafâr qui, pourtant, était persuadé que cette espèce avait bel et bien disparu !

On descend au sous-sol. Jafâr se remet aussitôt à Nafaq, l'Éden où il était... Pas au rez-de-chaussée où il créchait, mais à l'étage du dessous, alcazar réservé aux hôtes spéciaux... Le sous-sol d'où provenaient des plaintes et des braillements qui n'étaient pas des cris de jouissance...

L'escalier se termine.

- Par ici, canaille !

On le pousse à nouveau dans un couloir où l'économie d'énergie est appliquée à la lettre ! Étriqué et si mal éclairé que, pour ne pas trébucher, on doit tâter au passage les

murs. Le gros colon n'est pas à l'aise. Il gonfle. Commence à gronder. Jafâr serre l'anneau. Il va réussir encore à dompter ses saligaudes de tripes... Mais jusqu'à quand ? Les boyaux seront rapidement en rage... Presqu'à chaque foulée, telle une grosse pince en acier, la paume du tyrannosaure agrippe son bras. Le détenu accélère alors le rythme de ses pas. La pince est régulièrement assortie de bouquets de qualificatifs tirés du lexique des grossièretés les plus respectables ! De couloir en couloir, on arrive enfin... À la fin !

Le cachot est sale, sombre et délabré. Jafâr arrive à s'y mettre debout. Le caillou ne touche pas le plafond. Il peut même se mettre sur la pointe des pieds. La hauteur est correcte. Humaine ! La largeur, également, est acceptable. Par contre la longueur présente un problème. Elle est sévère. Inhumaine ! Pas de matelas. Jafâr teste le dodo sur le béton. Tout compte fait, il préfère. Le béton, assez correct côté propreté, reste moins crado qu'une pailleasse. Il n'est pas poli. Allons ! Faut pas être exigeant ! Allongé, il va falloir se plier les genoux... Pour se dégourdir les guibolles, pas de problème. Étallé sur le dos, il posera ses pattes en hauteur sur le mur d'en face. Jafâr trouve le moyen de se convaincre que ça pouvait être pire... Imaginez donc la hauteur avec trente centimètres en moins... À chaque lever et boum ! Non, ils ne sont pas inhumains les seigneurs des lieux ! Puis les cachots devraient être standards. Il n'a donc pas à se plaindre d'être traité différemment ! Se plaindre ? Faut-il être décérébré pour oser... Oser y penser ! Jafâr s'assoit. Il se met debout. Et rebelote. Quatre fois. Rien ne change. Le gros colon gronde toujours et pas discrètement !... Il menace d'imploser... Va-t-il faire dans son froc ? Va-t-il ramasser toutes les parcelles de sa bravoure - s'il lui en reste - et héler « Tyrano » ? Aussi, entre les deux alternatives, hésite-t-il un instant puis tranche. Tout,

même claboter, mais pas la première option ! Tout sauf ça ! Au moins crèvera-t-il propre ! Pas dans la merde ! Il opte pour la deuxième. Jafâr, le téméraire, prend son courage à deux mains et lance son appel. Et une trombe d'injures va se déverser sur la tronche...

- À peine arrivé, monsieur veut chier ! C'est d'accord. Je te conduirai. Mais je te préviens, petite ordure, qu'il faudra te démerder pour nettoyer ta chiasse après. C'est la loi ici. Je vérifierai. Si je vois la moindre saleté, ce sera par la tapette que tu l'ôteras. Non mais, il ne manquerait plus que ça ! Nettoyer votre merde !... Rien que la semaine dernière, j'ai obligé un connard comme toi à laper les traces de sa chiasse. Plus. Je l'ai forcé à admettre que c'était pas mauvais ! Ah le con ! Si tu voyais sa gueule !

Pétrifié, Jafâr tangué d'effroi... La frousse l'investit... Le geôlier, dit-il vrai ? Le pauvre prisonnier a-t-il vraiment léché sa merde ? Pas impossible, pense Jafâr. N'est-on pas à Noudoûb ? Le taulard s'emploie à serrer au maximum l'anneau. Devant cette possibilité de crème fine à savourer, il décide d'annuler la commande... Allons pour la première option... Qu'il implose de derrière et adviendra ce qui adviendra !... Voilà qu'il s'aventure à ouvrir son bec pour décommander...

- La ferme, racaille... Tu veux chier, non ? Ou alors tu crois que je suis là rien que pour te faire la causette ! File devant moi et boucle-là. Tu maudiras Allah cent fois par jour d'avoir omis de t'éjecter chez tes ancêtres, petite crapule !... lance la gigantesque masse d'os et de chair.

Jafâr a, à peine, entrouvert ses lèvres. Pas même une syllabe ! Il en a le souffle coupé. Il ne sait pas s'il va clamser par implosion de son bide ou de sa respiration qu'il oublie de poursuivre... Il transpire à n'avoir plus un poil de sec, sent qu'il suffoque... Qu'il va s'affaler.

- Mais qu'as-tu p'tite larve ? File...

Jafâr se voit brutalement projeté face contre terre. C'était foudroyant. C'est à peine s'il sentit la bourrade. « Tyrano », le voyant, un peu dans les vapes, voulut le réveiller et il a réussi ! Jafâr se réveille, reprend sa respiration, se lève en vitesse et s'en va détalé comme un dératé. Il n'a pas eu le temps de palper ses côtes mais il pense qu'elles sont encore en place ! Aussi n'a-t-il pas eu le temps d'avoir mal ! Il n'a mal nulle part.

Tout au long du trajet, le discours de « Tyrano » sera garni ! Une deuxième puis une troisième poussée moins brutales, plus « humaines » ! Le colosse, se rend-il un tantinet moins dinosaure ! Jafâr devine que l'animal préhistorique n'utilisa, jusqu'à présent, que le cinquième de ses muscles ! Ne serait-il pas capable de le harponner avec une seule griffe ce « Tyrano » ? Absolument terrifié, le prisonnier va se la boucler hermétiquement et obéir au doigt...

Bien qu'il soit au milieu d'un tunnel noir comme jais, au fond du gouffre, Jafâr est soulagé. Il n'a pas explosé ! Arrivé juste à temps, il va se vider. Tout vider. Jusqu'à presque ses tripes. Là, au moins, pourra-t-il se concentrer un peu, pense-t-il. Se concentrer ? Sur quoi et à quoi bon le faire ? Il ne sait pas trop. Mais il est sûr et certain d'une chose. Il est grandement soulagé malgré et en dépit du miasme suffocant que dégagent les latrines qu'on oublia de nettoyer le trimestre dernier !

Encore sur le trône, et une fois l'ouragan intestinal passé, il vérifie ses côtes. Elles sont intactes. Les coudes aussi. Un petit bobo au poignet gauche. Paume gauche écorchée. En somme, pas de dégâts. Jafâr reste entier ! Pour l'instant...

Pas de papier toilette ! Avec quoi s'essuie-t-on ? Avec rien ! Il regarde en dessous. Des traces visibles persistent en dépit de la chasse d'eau qui, grâce au ciel, eut la gentillesse de ne pas faire grève ! Mais avec quoi va-t-on

nettoyer les têtues de saletés ? Index et majeur !... N'est-ce pas mieux que la tapette ! Il essuie d'abord ses salissures corporelles puis récurve les souillures n'utilisant qu'une seule main. La deuxième restera propre. Démerdée !

Pas de savon ! Mais il y a un robinet vacillant, datant d'avant-guerre. Pourvu qu'il soit encore en vie ! Jafâr l'ouvre. L'eau coule ! Mon Dieu ! Que le monde est beau ! Jafâr est heureux... Il se lave. Sent la patoche qui accomplit le sale boulot. Ça pue. Il insiste. Elle pue encore, mais moins. Jafâr est heureux !

- T'es pas con toi. Tu piges vite, dit « Tyrano » après avoir jeté un œil sur les latrines. Mais bon sang ! Que c'est dégueulasse ! Que ça pue ! Mais qu'avais-tu dans le bide saligaud ? Qu'as-tu englouti ? Était-ce les boyaux d'un cochon ton dîner ? enchaîne-t-il.

Jafâr ne sait pas s'il faut répondre... Il va, en un éclair, peser le pour et le contre. S'il s'en abstenait, une tarte de « Tyrano », vexé, le rendrait invalide. Aussi décide-t-il vite de dégoïser. Mais que dire ? Oh, Facile ! Le 4x4... Fenêtres ouvertes... Froid... Coliques... Il oubliera, pour sûr, d'évoquer les quelques becquées douteuses qu'il ingurgita lors de la pause pendant la virée nocturne. Il tient, encore, à la vie !

- C'est-à-dire que...
- La ferme, vermine ! De tes âneries, je peux me passer. Des fois que tu aurais vraiment cru que t'es pas con ! Pour atterrir ici, andouille, faut être le roi des cons ! Maintenant, écoute bien ce que je vais dire et t'as intérêt à pas être dur de la feuille. À présent, tu vas me ficher la paix. Les chiottes, c'est terminé ! Non mais ! Des fois que tu crois que je vais passer mon temps à promener monsieur ! Il est 3 heures du mat'... Je veux piquer un somme ! Pigé ? Alors, gare à toi connard. À moins d'avoir un penchant pour l'immolation, termine-t-il, l'index levé.

Jafâr, va-t-il ouvrir le bec pour signer à blanc aussi docilement qu'un chiot ? Devrait-il répondre par : « oui, pigé » ? Il n'ose pas. De l'autre côté, ne pas le faire, n'est-ce pas vexant, donc risqué ? Pesant le pour et le contre, il choisit le juste milieu. Il dodeline de la tête. Réussi ! « Tyrano », à l'évidence, apprécie ! En effet, il va dégager, laissant Jafâr sur sa faim ! Pas même une réprimande en guise de dessert, par exemple. Le juste milieu, c'est bien, pense Jafâr. En tout cas, ça a marché...

Le taulard est chez lui ! Il pose son pétard sur le béton. C'est frais. Il se lève aussitôt. En effet, gargouillements et gaz sont, de règle, de connivence avec le frais ! Des fois qu'ils décidaient de faire demi-tour !... Il fait en silence quelques mouvements, histoire de s'échauffer un peu. Ce n'est pas qu'il a froid mais des coliques, il en la frousse. Elles pourraient revenir ! Auquel cas, Jafâr n'hésitera pas cette fois ! Il tranche net. Catégorique même. Au cas où... Au cas où... Eh bien, il se soulagera sur place ! Dans la camisole... Tout à fait... Après l'avertissement de « Tyrano », clair comme soleil, le tirer de sa ronflette pourrait, peut-être, le pousser, cette fois, à vraiment pas être sympa avec maman...

Jafâr est relativement rassuré. Dix minutes passent... Pas de coliques !... À présent, il peut s'occuper à... Mais avant... Il n'a pas oublié. Il renifle la pogne qui s'était prêtée volontaire. Elle sent la... Il déteste ! Oh ! Géniale, la trouvaille ! Parce qu'il y en a qui raffolent de cet effluve capiteux !

- Original, sois original Jafâr, crie-t-il. Tout bas ! Oh, ça y est ! Voilà une idée !

Il postillonne sur les deux doigts qui accomplirent le sale boulot et se les frotte contre le mur. Il insiste. Effectivement, ça sent moins ! Il approche son tarin du mur qui fit fonction de savon.

- Ça sent ! Ça sent bien la... Évidemment ! « Rien ne se perd, tout se trans... » Rien ne se perd, vrai. Tout se transforme ? Faux ! Rien ne se perd, tout reste. Et merde ! éjecte-t-il, presque tout haut.

Jafâr s'allonge et pose ses pieds contre le mur. À présent que le front interne s'est calmé, et qu'il est seul, il peut s'adonner... S'adonner à quoi ?

Il se met d'abord à balbutier tout bas ce que « Tyrano » vient de brailler sur le toit. Du deuxième sous-sol de Noudoûb pour être précis. « Tu maudiras Allah d'avoir omis de... » De fait, Jafâr a commencé à demander des comptes au Tout Haut avant d'avoir « Tyrano » entre les pattes. Plus exactement, avant d'être lui-même entre les siennes ! Il l'a fait à l'arrivée, dès qu'on lui annonça et souhaite la « bienvenue » à Noudoûb, l'alcazar ! Mais pour le moment, il laisse de côté ses comptes avec le Ciel pour être davantage terre-à-terre. Il note que jusqu'à hier, il était encore dans le doute, bien que minuscule. Depuis une heure, le doute est levé. Depuis une heure, il est dans la m... Au sens vrai et au sens figuré. Plongé jusqu'au nez... Pourquoi est-il ici ? Pourquoi l'a-t-on arrêté ? Il a, bien évidemment, une idée... Presqu'une certitude. Erreur de nom ? Il peut en rire ! Si rire est possible là où il est ! Erreur de nom ! Sûrement pas. On ne jette pas en enfer les erreurs de nom ! À ce qu'il a entendu, au dire des rumeurs qui circulent dans le milieu levantin de Tours, il est rare, presque impossible que les services de renseignements de Khassib se trompent. Hélas ! Toujours est-il que bien qu'il ignore officiellement, jusqu'à cet instant, le chef d'accusation, Jafâr n'en doute plus... Il y a pensé dès son arrestation à l'aéroport... N'est-ce pas sa lavette bien pendante ?... Sacrée lavette qui faillit, à l'instant, avoir d'autres fonctions... De nettoyage. Il revoit les activités politiques qu'il menait et réentend ses diatribes publiques et toujours caustiques contre tel et tel régime du Levant...

Il n'a pas oublié le rôle moqueur et virulent qu'il avait accepté de jouer dans une pièce de théâtre donnée à la cité universitaire de Tours, où il avait incarné le potentat d'un pays du Proche-Orient. Lors de l'organisation de l'évènement, les tourtes qui s'étaient proposées pour interpréter le rôle se comptaient sur les doigts. Exactement sur un doigt ! Monsieur Sawâne ! Laissant cette fleur pour une buse qui ne voit pas plus loin que son pif, les autres, tous les autres s'étaient débinés. Trop risqué... Au fait... Il se rappelle du coup... Ces « camardes de lutte »... Cherchaient-ils, voulaient-ils vraiment refaire le monde et gommer les injustices ? Ne couraient-ils pas, plutôt, derrière l'étoile étincelante de la gloire personnelle ? Après un pouvoir au sein du groupe, tout en souscrivant un contrat d'assurance tous risques ? Une chose est sûre : ils ont certainement été plus malins que leur collègue de Talass.

Bon, ce qui est fait est fait. Pensons au présent... Qu'advient-il de lui maintenant ? Liquidation sommaire ou liquidation à petit feu ? Naturellement, si on lui donne le luxe de choisir, il préférera la première hypothèse. Il a une idée quant à la deuxième... Probablement des jours, semaines, années de supplices... Les geôliers, seront-ils aussi cruels qu'on le dit ? De fait, non seulement il a entendu dire... Il a entendu... De ses propres oreilles... À Nafaq... Les hôtes de « marque » du sous-sol... Bien qu'il n'eût pas eu, quant à lui, le « privilège » d'en faire partie, il les entendait tous les jours tout au long de son séjour au rez-de-chaussée. Et lui, n'est-il pas au sous-sol, en ce moment ? Situation similaire ne signifie-t-elle pas faveur similaire ? Une petite différence toutefois ! Plutôt notable. Le sous-sol où il séjourne présentement est d'une classe autre, d'une race autre ! Pédigrée ! Supérieure ! Il est à Noudoub !...

Dans le noir où il se trouve, Jafâr ouvre le catalogue des moyens et objets d'« amusement » : 1- Communs : tartes, châtaignes, pochées, rossées, coups de botte, trique, fouet sec ou trempé à l'eau... Cocktails de ceux-là, la règle... 2- Électriques : décharges, brûlures. 3- Arrachage d'ongles... 4- Jambes au plafond, tête à la renverse. 5- Roue. 6- Sévices sexuels... 7- Divers... À Nafaq, il n'arrivait pas à saisir avec précision ce que les gosiers des suppliciés éjectaient. Mais vu l'intonation des braillements, il devinait qu'il s'agissait, le plus souvent, d'implorations... À fendre le cœur... Le reste étant un mélange de cris différents qui, tous, sont de tout sauf de joie... Aigus, forts, ou lointains, parfois presque éteints... Amateur de cinoche, Jafâr eut l'occasion de voir des films du genre et à la télé des documentaires sur les traitements infligés aux prisonniers politiques. Films et documentaires donnent une idée, déballet même scènes, moyens et outils de torture. Ces derniers restent, toutefois, films, documentaires, cinoche et télé... Ceux du sous-sol de Nafaq ne se déroulaient pas sur l'écran, mais sur le tas. Le tournage s'effectuait *in vivo*, à quelques pas. À l'étage du dessous. Quelques marches d'escalier, sans doute un ou deux couloirs et l'on est au théâtre... Les mélodies lugubres qui en sortaient lui donnaient la chair de poule. À Nafaq, le spectre de l'effroi planait en permanence au-dessus de sa fiole. L'investissait. Toutefois, se trouvant parmi ses geôliers, plutôt sympas, il n'imaginait pas qu'il foulerait un jour l'escalier conduisant vers le bas. Vers l'enfer... Jafâr eut raison. Il ne l'a pas fait. Il n'a jamais été descendu, même pour jeter un œil, ne serait-ce qu'à titre d'intimidation par exemple. Oui, à Nafaq, Jafâr a échappé à cette vadrouille au pays des arts... Des arts intimidants. Sera effectivement intimidé, guéri de toute velléité de perpétuer ses « âneries », quiconque entend, uniquement entend les gémissements provenant du sous-sol, de tels

sous-sols, pensait Jafâr alors qu'il bavardait tranquillement sur le balcon avec son gardien au visage de poupard. Parfois même autour d'une tasse de café. Aussi, à chaque fois qu'atteignaient ses feuilles adjurations et supplications du dessous, envisageait-il de faire ses aveux accompagnés d'une déclaration franche, brève et solennelle. Genre :

- Écoutez, noix étais-je. Je le regrette. Ouvrons une page nouvelle...

De fait, il tournicotait sa déclaration dizaines de fois sur la langue et dans la citrouille... Sous tous les angles possibles. Les deux premières phrases lui plaisaient, paraissaient incontournables. Aussi sont-elles concises. Viriles même. Non, vraiment, elles sont bien ! Il revoyait toutefois le côté viril. Viril ? Non mais ! Il en riait, après coup. En effet, ose-t-on se rappeler des mots tels que fierté et virilité quand on est dans tels lieux ? Oui, il en riait... Malin peut-être ! Au maximum ! Viril !... Un peu de décence monsieur Sawâne, susurrerait-il. Sur ce plan, il avait finalement tranché. La déclaration sera directe et précise. Elle résume tout ? Vrai. De la virilité ? Jafâr en était à des lieues... Concise. Pas virile. Plutôt vile... Il la garde quand même. Elle lui plaisait ! Quoique pour la dernière phrase, il n'était pas sûr... « Ouvrons une page nouvelle » ? N'y a-t-il pas dedans une certaine prétention ? Une insinuation d'égal à égal ? Qui est-il lui ? Est-il dans la position de proposer ? De proposer un troc à un État, à un système aussi puissant ! Ignore-t-il que l'offre, pour avoir des chances d'être acceptée, est plutôt du ressort du plus fort ? Le minable qu'il est, aura-t-il, le cas échéant, d'autre choix, que dodeliner de la tête et signer ?... On va saquer la troisième phrase. Ce sera :

- Écoutez, tourte étais-je. Je le regrette.

Pas une syllabe de plus... Naturellement un steak se mange avec sel et poivre... Il cafouillera quelques syllabes

d'usage en guise d'introduction. Ensuite, crachera-t-il son laïus mot pour mot ! Jafâr tenait à sa trouvaille ! Il en était même fier. Cependant, à chaque fois que le Talassin s'apprêtait à dégoiser sa déclaration, son frein se déclenchait... Il craignait, de fait, un faux-pas. Ça lui foutait la pétoche. L'on ne sait pas trop comment faire qu'on est dans un pétrin pareil... Dans un endroit pareil... Un faux-pas sur des patinoires aussi glissantes et dangereuses engendrera, probablement, des dégâts irréparables... Pourrait signifier simplement avoir son laisser-passer pour l'au-delà... Tant qu'il ignore officiellement le chef d'accusation, il ne pouvait pas se lancer dans les aveux, lesquels, une fois hors bec, deviendront non rétractables. Seront document. Il ne pourra plus faire marche-arrière et les retirer... À Nafaq, quand arrivait l'heure du dodo, alors que les tortionnaires se reposaient, Jafâr, dans son pieu, ruminait ces pensées... N'est-ce pas mieux que de rester dans le doute, aussi minime soit-il ? N'est-il pas plus sensé ? Moins risqué ? Il avait conclu qu'il a bien fait de se la boucler... De Nafaq, il sortira donc propre pour débarquer à Noudoûb sans la moindre confession, voire allusion... Il faut dire que ses gardiens de Nafaq, n'ayant exercé sur lui la moindre pression, la moindre menace, lui avaient grandement facilité la tâche. Pas même une question du genre frontal ou direct. Toutes les conversations sur le balcon, durant la journée ou pendant la soirée demeuraient générales, neutres, plates, incolores. Bien qu'ils soient geôliers, ces hommes, ceux de Jafâr du moins, s'étaient-ils comportés en gardiens, l'on ne peut plus corrects. D'une race supérieure. Même à celle des pays qui en distribuent de la démocratie.

Bon... Nafaq - l'Éden - appartient désormais au passé... On en est loin à présent... Ailleurs... Sur une autre comète. On est à Noudoûb...

Il est au deuxième sous-sol depuis environ une heure et demie. Un silence de morts règne. Plus exactement de morts-vivants ! Évidemment, on ne travaille pas à cette heure-là... À telle heure, on fait le plein. On charge sa batterie pour le jour suivant, côté matons... Les muscles sont fatigués !... Besoin d'étirement !... Les suppliciés, de leur côté, bénéficient d'une pause à leur tour... Du temps pour souffrir... De fait, continuer à souffrir... En solo. En privé. Dans leurs cachots. Chez soi !... Aussi auront-ils également le temps de méditer, se triturer la cervelle et songer à ce que demain pourra cacher...

Dans le noir, Jafâr ferme ses paupières. Point pour avoir un somme. C'est hors de portée. Il veut se les fermer pour s'imaginer ailleurs et ne plus voir le noir où il est. Les yeux fermés, le taulard voit, toutefois, aussi noir. Il les rouvre pour voir encore plus noir... Que va-t-il faire ? Que pourra-t-il faire ? Il mijote... Tout sauf... Tout... Tout... Sauf...

Jafâr est prêt à avouer. À regretter. À demander pardon. À coopérer peut-être... À coopérer ? Devenir leur mouchard ? Leur vassal ? Mais... Il le voudrait, en serait-il capable ? Il pense qu'il passera facilement aux aveux. À demander pardon sans peine. Il essaiera de le faire dans un cadre de dignité. Si possible !... Aussi et tout compte fait, n'aura-t-il pas de problème avec la dignité, passant dessus, le cas échéant. Mais devenir leur agent, il n'est pas sûr de pouvoir le faire. Il est même sûr qu'il ne le pourra pas. Quoique... Devant ses tortionnaires et le *smart* de leurs gadgets électriques, devant la machine avide qui lorgne les ongles !... Il ne sait pas... Il ne peut pas en être certain... Il leur dira directement, oui, de but en blanc, s'il le faut, qu'il est et sera à jamais neutralisé, que sa tapette sera raccourcie... Bridée pour la vie. Considérée comme coupée ! Il pense qu'il sera tout à fait à même de le faire. Il donnera sa parole d'honneur... Honneur ? Honneur, dis-

tu Jafâr ! Il décide de gommer ce mot de son dico. Il n'est pas permis de se souvenir, même, de ce terme à Noudoûb ! Il pourra, au maximum, proposer de donner sa parole. De signer, s'il le faut, une déclaration sur l'honn... Voyons ! Une déclaration, point à la ligne ! Noir sur blanc : que de toute sa vie, il se la bouclera... Pas l'ombre d'une diatribe ou critique à l'égard du régime... Ceci, il pense qu'il peut le faire. Il le ferait à l'instant même si on le lui demandait. Mais pour le reste... Et s'ils exigeaient davantage ? Il ne sait pas. Vraiment pas. Il verra sur le tas... Mais calme-toi Jafâr. Sois logique et honnête. Depuis six jours et jusqu'à cet instant, hormis la petite bousculade de « Tyrano » sur la route des latrines, tu n'as pas à te plaindre. À Nafaq, tu as été traité presque comme un pacha. Incarcéré, certes, mais respecté. Même ici, s'il est vrai que depuis environ deux heures, ce n'est plus le cas, tu restes indemne jusqu'à cette seconde. Oui mais ! Minute... Parlant de geôles, il est connu qu'en général, le taulard qui y entre, marinera dans le vinaigre une certaine période, le temps de purger sa peine. Après, il est libéré. On y entre puis un jour on en sort. À Noudoûb, l'on dit :

– On y entre...

Alors Jafâr Sawâne, épargne tes neurones telles futilités... Aveux, demande de pardon, etc., probablement inutiles. Le verdict est, sans doute, déjà prononcé... Tu peux, peut-être, réfléchir aux moyens d'amoindrir tes supplices imminents, lesquels rien que de se les imaginer te fout des cauchemars. Parlant de cauchemars, il revoit le quinquagénaire trapu au fez rouge qui, poignard à la main, fonçait sur lui pour le dépecer. Jafâr aurait sûrement préféré avoir son cœur dépecé par cet homme que d'être là où il est à l'instant. Ôter le cœur, ça va vite. Quelques petites minutes. Ici ce sera des jours et des nuits ? Des mois ? Des années ?... Personne ne sait... Ce peut être une liquidation sommaire... Comme ce peut être une

marinade à vie... L'on dit et raconte beaucoup sur le sujet. La deuxième hypothèse le terrasse de frayeur. Noudoûb effraie qui que ce soit... Il se met à prier. Cela fait longtemps qu'il ne l'a pas fait. Aussi fait-il au Tout Haut sa commande. Précise. Faire pencher ses geôliers pour la première hypothèse. Le moyen lui importe peu. Exécution sommaire et le compte est fait. Il est décidé. Sa requête auprès du Divin est définitive ! Exécution rapide. Voilà tout. En fait, pendant qu'il y pense... Au cas où le Ciel faisait la sourde oreille... Le détenu pense qu'il doit envisager sérieusement l'hypothèse. Jafar est, certes, croyant. Mais... Mais... Il revoit Molina et la longue conversation qu'il avait eue avec lui à l'Helder. Évoquant ses misères, n'avait-il pas osé accuser le Tout Haut de partialité, voire de parti pris ? N'avait-il pas affirmé qu'Il se met le plus souvent du côté de ceux qui sont dans l'aisance, tandis qu'Il tourne le dos à ceux qui sont dans la difficulté ? La première pensée que Jafâr avait alors eue était de se dire tout bas :

- Heureusement oncle Youssef n'est pas là pour entendre tels propos blasphématoires...

Lui qui croyait ferme qu'Allah est miséricordieux et généreux avec tous, y compris impies et blasphémateurs tel que Molina... Eh bien, au cas où le bon Dieu n'aurait pas le temps de jeter un œil sur Noudoûb et se pencher sur son cas, c'est Jafâr, lui-même, qui agira... Médecin, il trouvera, le cas échéant, le moyen d'abrégé... D'en finir... Au sein d'un noir qui remplit l'olympé d'un homme dont l'univers se trouve et se trouvera peut-être à jamais réduit à un cachot crado d'un mètre carré à Noudoûb, dans ce mètre carré de suie, Jafâr n'est pas mécontent d'avoir pris la décision de mettre, éventuellement, un terme à ses jours. Il aura recours au moyen le plus approprié, en fait le plus rapide... Il y réfléchira... Rien ne presse. Pour le moment, il veut poursuivre son périple sur terre... Bien

qu'il soit dans un sacré pétrin, son sort n'est pas pour l'instant définitivement fixé... Sait-on jamais... se dit-il.

Étant certain qu'il ne sera pas en mesure de supporter la torture d'usage, et quelque peu soulagé d'avoir dégotté une solution, il va, à présent, trouver le temps de remonter le temps...

D'abord le type de Minara. A-t-il délivré le message ? Auquel cas, bien qu'un fil d'espoir existe encore, force est d'admettre que les efforts d'oncle Firass restent, jusqu'à cet instant, vains. Puis, il y a la deuxième éventualité. Le mec, sitôt quitté l'aéroport, balança la missive derrière son dos... Après tout, rien ne l'oblige... Dans ce cas, Jafâr est fait comme un rat, pense-t-il. Toujours est-il que jusqu'à l'heure, pas de nouvelles...

– Pas de nouvelles, mauvaise nouvelle !... murmure-t-il.

Sur son écran vont alors défiler visages et images... Maman. Survivra-t-elle à la perte de son fils ? Hormis les becquées de désespoir qu'elle trouve dans son assiette trois fois par jour, qu'aura-t-elle à attendre de sa putain de vie ? Sinon la certitude de perpétuer encore ses vacheries ? Jafâr imagine sa mère sans lui et ne freine pas ses larmes... Elle est sur le calvaire depuis trente-cinq ans. Elle le restera jusqu'au terminus...

Grand-mère et ses trois sœurs... En sanglots, elles tentent de consoler la mère, inconsolable.

Grand-père se tourne vers le Ciel et fait sa prière... Ardemment.

Oncle Firass se démène comme un fou, jour et nuit, pour le dépêtrer du boubier. Toutefois, résultat nul jusqu'à cette seconde. Non, Firass ne lève pas le doigt. Aussi, ignorant totalement l'enfer où grésille son neveu, dort-il à poings fermés, pardi ! Possible... Tout dépend du jeune de Minara... Celui-là, a-t-il...

L'oncle échalas. Toutes les armes dont il est si fièrement décoré ne sont que parade ! Du vent !... Sur qui va-t-il tirer pour venger son protégé ? Sur l'état de Khassib ! Alors que la vie de son neveu est suspendue à un cheveu, entre ce qu'il peut faire pour le tirer de son bournier et le strictement rien, la différence est invisible. L'échalas au cœur de lion tangué de rage, tire dans l'air de rogne mais finit par baisser les bras, reléguant la tâche à Firass, son frangin. Il a toutefois un plan. En tout état de cause, que son neveu sorte ou pas de ce cauchemar, il chamboulera le monde dessus-dessous afin de trouver le mouchard qui le balançait... Ce dernier ne s'en tirera pas comme ça !... Ou alors... À l'instar de Firass, l'échalas dort lui aussi comme un enfant... Oui, tout dépend du jeune homme de... Celui-ci savait-il que la mission dont il fut chargé à l'aéroport est, au sens propre du mot, une question de vie ou de mort ? Ce jeune homme, l'homme-clé, le sauveur, le messie, qu'a-t-il fait, bon sang, de la missive vitale ?

Oncle Youssef. Eh bien, Youssef a des comptes à rendre... Il y a quelques semaines, devant la boîte aux lettres de l'hosto, Jafâr, hésitant, l'avait appelé. De son trou, le vieux avait répondu à l'appel, le laissant faire. N'aurait-il pas dû saisir son bras et le stopper, l'empêchant ainsi de fourrer la lettre dans la gueule de la boîte jaune ? Auquel cas, Laura lui serait revenue... Et Dieu seul sait où ils auraient été, tous les deux maintenant... À New-York avec ses magnifiques parcs et théâtres ? En Ardèche, en camping sur les bords d'un splendide torrent ? À Florence, admirant ses ravissantes sculptures et fontaines ? En safari dans la savane de Tanzanie, à contempler rhinos, hypo, zèbres, léopards, gazelles ?... Dans tous les cas de figure et en toute certitude, pas ici... Oncle Youssef apparaît. Jafâr lui en veut mais l'adule encore. Il le voit en train de prier... Le vieux ne prononce mot. À l'instar de grand-père, il le fait

avec ardeur... Aussi, en guise d'adieu, jette-t-il sur Jafâr un regard, mélange de profonde tendresse et foi. Sa trombine semble tranquille et pas inquiète outre mesure ! Jafâr n'est pas surpris. Quelles que soient les dimensions du drame, oncle Youssef n'était jamais catastrophé... Aussi, avec une rare sérénité, acceptait-il toutes les météorites qui pouvaient lui tomber sur la tête... Jafâr, à la vue de l'image de ce bon bougre, se voit alors quelque peu apaisé.

Joseph. Affolé. Se trouvant à des années-lumière de tout ce qui touche de près ou de loin à la politique ; n'ayant, donc rien à se reprocher, il prend le jet et rapplique à Chamâne. Il veut d'abord connaître le trou où se terre son ami. Il cherche. Se démène. Ira loin... Presque trop loin... Lors de son dernier rendez-vous avec un officier hautement gradé et plutôt taciturne, on va lui lancer des insinuations. En fait, des menaces à peine voilées... Se sentant inutile et, de plus, en danger, il retournera en France bredouille, les mains vides, dépité, triste et inquiet...

L'ami Akkarite... Celui-ci, toujours pressé... Même s'il n'a rien à faire ! Il revoit cet ami, perspicace, profond et dévoué. Il avait la particularité d'avoir horreur de boutonner les manches de sa chemise. Aussi les avait-il toujours déboutonnées ! Le taulard sourit. Il se rappelle du coup... À son anniversaire, il y a huit ans, Jafâr et les potes ramassèrent des sous et lui achetèrent une chemise comme cadeau. Ils l'ont choisie exprès avec deux boutons aux manches !

- Votre liquette, vous pouvez vous la garder. Je n'en veux pas... dit-il, catégorique, sitôt vu le présent et deviné le pourquoi !

Tous pouffèrent de rire... Fan d'Oum Koulçoum, il n'était, par contre, jamais pressé de finir d'écouter ses mélopées... Surtout les éternelles *Ana fintizarak* et *Al*

Roubaiyyatt... Jafâr le revoit sincèrement rongé d'inquiétude, bien que totalement impuissant.

Ses deux amis du lycée et quelques autres sont aussi inquiets qu'incapables d'aider. Jawad n'est pas là pour s'inquiéter ou aider...

Les camarades du milieu libano-arabe. Certains sont préoccupés. Réellement. Les autres, surpris, expriment la condamnation de convenance. Le bout des lèvres recouvre son plein droit pour la circonstance. Ceux-là, les « camarades de lutte », se trouvent, du coup, réaffirmés, dans leur conviction que le courage d'ouvrir son bec et afficher ouvertement son opinion contre l'oppression et l'iniquité égale ânerie... Ils le savaient... Mais l'exemple de Jafâr ne le prouve-t-il pas une fois de plus ? Aussi ne sont-ils guère heureux du sort que subit leur camarade... N'exagérons pas ! Ils sont juste heureux parce qu'ils n'étaient pas aussi cruches, qu'ils étaient sagaces d'avaler la langue quand il le fallait... Ainsi n'ont et n'auront-ils pas le « privilège » d'être à la place de leur camarade de Talass, hôtes des « palais » de Noudoùb et Nafaq...

Marie. Elle l'apprend de Joseph.

- Est-ce grave ? Oh, mon dieu... Je vois... Si je puis être utile, faites-moi signe Joseph...

Croyante, la libraire fera à l'église des prières à l'intention de Jafâr... Elle s'en veut de ne pas avoir été plus directe. Plus incisive. Elle en fit allusion il y a presque deux semaines. « Soyez prudent », lui a-t-elle dit, la veille de son périple vers la géhenne...

- N'aurais-je pas dû être moins mollasse, plus tranchante et le lui dire clairement et directement ? se demande-t-elle.

Elle laissait, à l'occasion, sa bouille exhiber des signes désapprouvateurs quant à l'enthousiasme, l'excès de zèle, le « jusqu'aboutisme » manifesté ouvertement par le Talassin dès qu'il s'agissait de soutenir un peuple

opprimé contre le pouvoir en place, du Tibet à l'Amérique Latine en passant, naturellement, par le Moyen-Orient. Néanmoins, elle se taisait et se gardait de pérorer et jouer les personnes sensées qui savent tout... Que tel comportement excessif, tel engagement entier, tel extrémisme pourraient être chèrement payés un jour. Aussi, le cas échéant et dans le temps, jetait-elle un regard interrogateur sur Laura, l'invitant à exercer un effet tempérant, modérateur... Un frein... Laura répondait par une grimace et un haussement d'épaules, traduisant son impuissance sur ce plan... Le détenu se rappelle...

- Laura, ton Jafâr est du genre qui, sur le carrefour, avance d'abord, regarde après... L'on ne pourra pas sortir indemne à chaque fois ! Cette fougue, ce punch !... Mon dieu ! La jeunesse signifie-t-elle forcément sottise ? N'y a-t-il pas moyen de lui injecter, ne serait-ce qu'une petite dose de retenue ? Qu'il se calme bon sang ! dit-elle un jour à Laura.

Le Libanais se souvient avoir beaucoup aimé l'image... Il n'était pas surpris. Marie est une femme dotée d'une vaste culture. À Laura, Jafâr lança alors en tout commentaire :

- Marie se soucie de trop... Toi aussi Laura. Vous exagérez... Après tout, je n'exerce que mon droit à la liberté d'expression... Je ne peux pas brider ma langue, ne pas dire ce que pense. Voilà ! À propos, avancer sur le carrefour... Regarder après... Tu diras à Marie que l'image est belle.

Sans mot dire, Laura s'était alors contentée de lever les paupières et faire la moue de désespoir de changer quoi que ce fût. Marie... *Smart*. Avenante. De l'esprit. Du caractère... devisera-t-il, encore, avec elle autour d'une tasse de café dans l'arrière-boutique, avenue de Grammont.

Le prisonnier allait clore le chapitre... Le chapitre des humains qui l'aimèrent ou connurent et qu'il aima ou connut. Reste Laura. Minute ! Un vilain monsieur apparaît subitement sur l'écran. Bien qu'il n'en fasse pas partie, il demeure incontournable. Le géniteur. Son père... À ce titre, ne mérite-t-il pas une pensée ? Ne devient-on pas magnanime, voire chevaleresque quand on est sur le départ ? Pour la première fois de sa vie, Jafâr fléchit sur ce plan et se décide à regarder le mec. C'est facile, il n'est pas là ! Il le déteste toujours mais qu'il le veuille ou non, l'homme a failli payer de sa vie pour le tirer du pétrin il y a six ans. Il réentend le sifflement des deux balles et le son de la culbute. Repense à sa première réaction... Ce qu'elle était abjecte !...

- Un homme prêt à clamser pour sauver la vie des autres... dit Irène de Palma.

Il revoit Irène... De la noblesse et du caractère... Il réfléchit à son commentaire... Jafâr est curieux, vraiment curieux de savoir ce que fit et fait son père, sitôt appris (?) que son fils est sous les fers à Khassib...

Laura ? Il la laissa de côté. Pour le dessert ! Elle n'a pas su, ne peut pas savoir où il est... Aussi, bien installée au loin, Outre-Atlantique, ignore-t-elle complètement son cauchemar actuel. Le billet de l'adieu du 30 juin lui est naturellement parvenu. Clair, catégorique, définitif, terminal. Elle l'a lu et relu... Elle n'est pas bien... La vie est un long fleuve tranquille ? Non. La vie est un torrent ô combien houleux et accidenté, pense-t-elle... La vie continuera quand même... Jafâr s'en réjouit. Bien qu'il ne puisse pas s'empêcher de repenser à l'avenir et au petit Youssef qu'ils auraient eu si... Si... Si... Le « Si » sortant, braillé, de son gosier... Il le dépècerait, ce « Si »... Et pour la porte une beigne bien claquante ! En réflexe et le « Si » et la beigne... Le voisin le hèle :

- Eh, baudet ! Ici, les coups, on les administre pas ! On les reçoit... L'on se calme nouveauté ! C'est plus malin !

Jafâr est frigorifié de peur. Pourvu que « Tyrano » ne se soit pas tiré de son somme... Il grelotte. À l'affût, il arrête de respirer. Les secondes passent. Une minute. Une minute trente. Le voilà rassuré ! Pas d'avalanche... Pas de beuglement ou claquement de foulées préhistoriques... Pas d'hécatombe ! De justesse... Ouf ! Laura revient. Un sourire tendre apparaît sur la figure de Jafâr. Il pense qu'elle n'aurait probablement pas fait cette assassine de bourde si lui-même avait été moins égoïste, fichu du culot de s'ouvrir les yeux... Aussi, du fond de sa cabane et du fond de son cœur, Jafâr lui pardonne. Entièrement. Il est à même de le faire à présent. Sans effort.

Tout ce peuple, tous, ignorent, probablement, la moindre syllabe du roman noir que le Talassin vit depuis six jours... Hormis ses geôliers et le mouchard, Jafâr est, peut-être, la seule personne au monde qui sait où il crèche en ce moment... Le jeune de Minara, a-t-il... Extenué, le détenu clôt le chapitre...

Jafâr ferme ses calots. Un petit roupillon serait d'or. Il n'y arrive pas. Ah ! S'il pouvait étendre ses quilles et roupiller un peu... Il se met en position demi-assise. Étendues, les guibolles sont contentes !

- Ta gueule p'tite merde ! Arrête de clabauder...

Derrière sa porte, Jafâr tressaillit tel un écureuil effarouché. Il est prêt. Ça y est... Son tour arrive ? Le plan est figolé. Précis. Pour être dans ce trou, le chef d'accusation doit être grave. Il peut encore attendre avant de passer à l'acte. Rien ne presse. Il a pu dormir. Deux heures peut-être ? Le jour se lève. On l'entrevoit. C'est août. Dehors. Au cachot, c'est décembre ! Là, il fait et fera toujours décembre... Dans la nuit qui continue dedans en dépit du soleil qui devrait déjà commencer à griller les

toits de Chamâne, le petit somme que le Libanais vient d'avoir lui procure du pep. Ses neurones apprécient. Il se sent à même de voir plus clair, d'analyser lucidement la situation et penser au moyen d'en finir, le cas échéant... La flanelle qu'il porte est crado. Elle aura toutefois une fonction. Petit, oncle Youssef, sous le regard bien veillant de grand-père, lui avait montré une fois la façon de faire un nœud indéfectible. Le moment arrivé, il déchire par ses crocs le tissu, en fait un nœud gordien, à la Youssef, se le glisse autour du cou puis brutalement et de toutes ses forces, tirera-t-il un coup sec dessus. Mouvements violents, amples et incontrôlés, convulsions généralisées, trépидations brutales comme celles que font les coqs que grand-père ou l'oncle échalas égorgeaient, à l'occasion, pour grand-mère... Puis l'on s'éteint progressivement mais rapidement... Une minute, maximum deux. L'on gagne après et petit à petit le silence... De mort ! Pendant ce petit laps de temps, il regrettera et voudra défaire le nœud, il ne le pourra plus... Deux minutes maximum, puis la paix... Éternelle. Toutes ses connaissances médicales et les innombrables leçons qu'il ingurgita à la fac pendant ces longues années pesèrent peu devant celle d'oncle Youssef ! Pour mettre un terme à sa vie, la méthode du bouseux eut le dessus sur celle de la blouse blanche immaculée et repassée ! Il se sent capable d'y recourir. Prêt même. Naturellement, s'il y a moyen, il préfère vivre... En tout cas, pour l'instant, on va attendre...

« Ta gueule p'tite merde » l'a donc brutalement réveillé, bien que l'heureux gagnant du succulent p'tit déjeuner soit un autre ! Il n'a pas reconnu la voix de « Tyrano ». Soulagement ! Un autre gardien a dû le remplacer. De temps à autre, il entend des pas. Des va-et-vient. Des « gentillesse », également ! Ça va de « p'tite larve » à « p'tite merde » en passant par tout le jargon imaginable.

Le sac à ordures est bien garni et l'on se sert... Jafâr commence à s'y habituer. Il eut l'expérience il y a quelques heures... Aussi, en complément, eut-il droit quant à lui à du rab avec « Tyrano »... Il s'était relevé après la bourrade du colosse avec un de ces tonus ! Non, pour l'instant, pas de bruits de bousculades. Il prend espoir. Les gardiens de la ronde actuelle, bien qu'ils boivent à la même source question vocabulaire, seraient-ils moins brutes ? Le voilà un tantinet rassuré. De plus, il n'entend toujours pas – pas encore ! – les symphonies lugubres telles que celles qui provenaient du sous-sol de Nafaq... Il y repense... Tels les hululements d'oiseaux d'apocalypse arrivaient-elles sur ses tympans...

– Pitié ! Je ferai tout ce que voulez... Tout. Ne m'y amenez pas... Pas là-bas... Pas là-bas... Je vous en supplie !

Jafâr a la chair de poule. Gelé de peur, il s'assoit et se cramponne, le dos contre le mur. Rasant sa camisole, le convoi aurait frôlé son nez, si la porte de son cachot avait été ouverte.

– Tout ce que vous voulez... Mais pas là-bas...

Entrecoupée de supplications poignantes, l'imploration du bagnard fend cœur, foie et reins. Quelle heure est-il ? Jaffr l'ignore. À Noudoùb, le lugubre concert commence donc à cette heure-là... Cette fois-ci, ce n'était pas des hululements incompréhensibles... Les mots furent chevrotés devant son cabanon, presque dans ses oreilles.

– Ne m'y amenez pas... Pas là-bas...

Il n'y a plus de doute. Jafâr est tétanisé. Je suis fait... À quand mon tour ? susurre-t-il. Quelques minutes ? Quelques heures ? Il revoit son plan et sa flanelle. Teste le tissu. Sa résistance à la déchirure... Les canines sont là... Le test est positif. Coriace, la cotonnade est à la hauteur... Elle pue mais le choix est limité !

- Tu le diras au « *Mouallim* », p'tit con. Avance et cesse de japper comme un clébard... Peut-être te faudrait un...

L'ouragan qui vient de passer s'étirole. Jafâr n'a pas pu saisir la suite des « fleurs » ! La queue de la réplique du gardien lui a échappé.

Le travail continue. On bosse dur à Noudoûb... À chaque convoi, les pelletées d'injures se déversent et se succèdent telles les giboulées de mars. Brèves mais grasses... Au passage, elles lui lacèrent les tympanes et griffent la porte de sa camisole qui le « protège », le sépare encore de l'inconnu. Du tunnel...

Jafâr attend son tour. Il est prêt à se faire sauter le caisson comme à obtempérer à tout. Ou presque... Jusqu'à la ligne rouge : devenir leur mouton, ongles, électricité, agression sexuelle et peut-être autres sévices qu'il ignore. Par contre, pression psychologique, claques, coups de poing, rossées et condiments, il pense qu'il sera à même de les endosser. Quoi que !... Au cas où « *Tyrano* » était de service...

Les bruits de va-et-vient s'accroissent. On augmente la cadence. La machine va bientôt battre son plein. Les tripes sont vides. Pas d'emmerdes, ce côté-ci ! La vessie est sympa aussi. Il a soif, mais préfère rester tranquille. N'appelle pas pour demander à boire. Mieux vaut éviter de se fourrer le doigt dans le guêpier...

- Eh toi, par ici.

À l'ouverture de sa porte, effarouché et boosté par l'effroi, Jafâr se met droit comme un piquet ! L'heure a enfin sonné ! Le punch qu'il se constitua suite à la poussée « contenue » de « *Tyrano* » fait-elle encore de l'effet ? Un effet retard ! La lumière, bien que timide, l'éblouit à la sortie de son cachot. Il se frotte les yeux et file devant le gardien comme un lévrier de chasse ! Il a les jetons. Évidemment... L'heure de vérité arrive. Il essaie de se

donner une contenance, une impression de déjà-vu !... Il est à mille lieues de réussir ! Que faire de la tronche qui devrait hésiter entre jaune et vert et surtout des calots qui, eux, sont maîtres dans l'art de révéler et divulguer l'état réel de vos neurones... Tels qu'ils sont... Ne devraient-ils pas refléter la terreur personnifiée ? Il lance une œillade sur le geôlier. Plus petit que lui, costaud et bien grassouillet. Sa liquette fine et serrée met en relief une imposante bedaine et deux boules de chair qui pendillent de chaque côté de la taille. L'orbite gauche est dépourvue de locataire. Bien qu'on épargne à Jafâr pour l'instant le vocabulaire de « circonstance » et bien que le borgne paraisse moins rustre que le colosse de la nuit, ce courtaud donne, néanmoins, l'air d'être plus sournois. Jafâr compare... Il soupèse la dose d'un possible « coup de main »... Avec celui-ci, une poussée ne le rendrait pas infirme. Jafâr est, cependant, loin d'être rassuré eu égard le regard fourbe qu'éjecte l'œil encore en vie...

- Puis-je aller aux toilettes, s'il vous plaît ? s'aventure Jafâr, de peur de mouiller son froc !
- Voilà qui est plus sage, bélître ! Évidemment, si tu te pointes chez le « *Mouallim* » avec l'odeur de chiasse, c'est moi qui vais merder !...

Pendant le *break* dans les latrines, les minutes qui le séparent encore de l'inconnu, peut-être même d'un terrifiant sort, lui donnent le temps de revoir le passé en coup de vent... Les principaux chapitres... Enfant, avec la ceinture de son père, alors en convalescence de sa fracture de jambe, et sa mère qui le prend dans ses bras et le porte au loin, narguant, défiant même le despote... Le fameux dimanche quand il voulut flinguer le monstre... Les sœurs, oncles, grands-parents... Youssef et Jawad... Qu'il va, peut-être, rejoindre dans peu... Puis Laura... En ce moment peut-être ultime, Jafâr accorde à la fille qu'il aime une pensée de profonde tendresse, voire d'amour qui,

bien qu'il n'ait plus le lustre d'autrefois, défie les années, s'obstine et demeure vivace... Les amis, en tête desquels Joseph, l'Akkarite, les deux camarades de lycée, Marie, Irène de Palma... Par-dessus tout, sa mère et la putain de vie qu'elle vécut, vit et probablement vivra... Après la disparition de son fils, ne flétrira-t-elle pas aussi rapidement qu'une fleur de jasmin?... Passent ensuite furtivement le carnage de Talass et l'image de son père au milieu de ce drame, en cette nuit d'octobre, il y a six ans... Bien qu'il l'ait encore dans le nez, il doit admettre, à son corps défendant, que tout au long de ces interminables et tragiques heures, le comportement de ce bloc de marbre fut, à tout égard, héroïque... Absolument héroïque.

- Dis donc canaille ! Tu cavales comme un sloughi ! Tu ralentirais le pas si tu savais ce qui t'attend !

Jafâr qui reprit sa course après avoir soulagé sa vessie, a, du coup, froid dans le dos. Aussi, tiré de ses songes et glacé de peur, revient-il au présent et stoppe net son envolée vers jadis...

- J'ai pas dit de stopper andouille. Allez, file... L'échafaud se morfond d'attendre !...

Ce saligaud de borgne est une vraie crapule, se dit Jafâr. De ce que lui reste comme mirette, semble sourdre une petitesse à laquelle s'ajoute une mesquinerie patente. Quant à ses mots !... Fléchettes enduites de cyanure !... Ils savent choisir les maîtres des lieux ! Soit un titan dont le souffle vous pulvérise et vous pousse à ne pas être amène avec votre mère, soit un p'tit con que sa mère le fricota avec un cochon... Une larve qui vous fait penser que les godasses ont d'autres emplois que flâner et protéger ses pattes !... murmurent les neurones de Jafâr. Il en est tellement dégoûté qu'il craint de perdre contrôle, d'exploser et lui flanquer en pleine gueule, par réflexe, une belle injure garnie d'un bouquet de postillons sur son pif... Une belle calotte en rab serait également la

bienvenue... Il en meurt d'envie ! Le taulard n'a pas eu ce sentiment avec « Tyrano ». Il est vrai qu'il avait les grelots avec ce dernier. Mais au moins, le mec a-t-il eu l'honnêteté de mettre le client en garde ! De lire à ses oreilles le règlement et le prévenir ! Jafâr n'a-t-il pas ainsi pu éviter de ruminer sa chiasse?... Non vraiment ce vaurien de salaud... Qui me traite de clébard en plus !... Ne serait pas étonnant que sa mère vive dans le regret d'avoir omis de l'étrangler à son premier braiement ! Et une ordure en moins sur terre !... N'est-il pas dommage que le destin qui lui péta l'œil gauche n'ait pas eu l'idée de continuer sa balade à droite et parachever son travail ?...

- Mijote, connard, mijote !... T'as raison... Bientôt t'auras autre chose à faire...

Non, vraiment cette vermine est tout sauf cruche... Le cochon sait lire dans les pensées ! se dit Jafâr.

Le prisonnier arrête, effectivement, de mijoter ! Des fois qu'un mot de travers soit éructé de sa dalle par inadvertance ! Il préfère que la foudre tombe d'elle-même !...

- Bonjour docteur. S'il vous plaît... dit le « *Mouallim* » avec respect, indiquant le siège.

La voix est tonnante. Les mots sont clairs et martelées. Jafâr est subjugué. Il sait qu'on s'adresse à lui. Il n'y a pas trente-six docteurs dans la carrée. Aussi, pose-t-il sa croupe sur la chaise mais reste sur ses gardes comme s'il avait une mine sous le pétard ou qu'il s'attendait à un coup félon...

- Mais détendez-vous...

Jafâr agence sa paire de fesses. Ses lèvres dessinent un petit sourire timoré. Ignorant totalement le dessein et les plans qu'on traficote pour lui, il préfère faire les choses à moitié ! Un demi-sourire peut être vite rétracté !... Une croupe indécise peut être vite ramassée et ajustée !... Le Talassin est, cependant, quelque peu rassuré. Au regard

insondable, le « *Mouallim* » dépasse la cinquantaine et donne l'air d'un bipède ordinaire. Plutôt svelte, brun, bacchantes poivre-sel et bien taillées. De plus, le cadre, au premier étage, est un bureau quelconque. Ce n'est pas une salle d'exercices !... Elle n'a rien de ce qu'il a vu au cinoche... Pas d'appareillage, pas d'outils électriques... Rien qui puisse engendrer les gémissements des sous-sols sombres !... En somme, ce n'est pas une salle spéciale... Bien qu'il ne soit nullement exclu que ce traitement de faveur puisse être gardé pour plus tard, Jafâr pense que, pour l'instant, il s'agit d'interrogatoire qui donne l'apparence d'être routinier... Lequel interrogatoire pourrait, toutefois, se rendre musclé !... Rien n'empêche !... Claques ? Châtaignes ?... Possible. Raclée et coquarts au maximum. Côtes cassées ? Probablement pas. « Tyrano » n'est pas dans les parages ! Dans la pièce, en plus du « *Mouallim* », il y a un autre type qui semble très quelconque. Bien que ses moustaches soient ciselées à la Hitler, le mec exhibe un air tout à fait débonnaire. Le borgne, se tenant à l'écart près de la porte, donne l'air d'une vraie carpette. En effet, ses manières et gesticulations paraissent celles d'un petit toutou dont l'ultime ambition serait que le « *Mouallim* » lui accorde la faveur de lécher ses bottes ! Jafâr n'est pas mécontent de connaître le vrai poids de ce nullard qui, voilà une minute, faisant encore de son nez et roulait les mécaniques !

Le téléphone sonne. Jafâr sursaute. Son tressaillement est toutefois mesuré. À peine perceptible. Le détenu prend de l'assurance !

- Mes respects, général... Euh... Un peu plus de quatre mois qu'il est notre « hôte » général... Demain, dites-vous ?... À vos ordres, général... Demain, à la pointe du jour, il sera hors les barreaux. Mes respects, général.

Jafâr réalise qu'on parle d'un autre. Aussi a-t-il eu le temps de jeter un œil sur les lieux. Sur le mur d'en face, il y a une photo en cadre du président. À droite, une horloge qui indique 12 heures 20. Dix heures, dix minutes que je suis là, se dit Jafâr...

- Vous êtes bien Jafâr Sawâne de Talass, Akkar, Liban... Vous résidez en France depuis une douzaine d'années.
- Exact... Euh...

Jafâr est perplexe. Que doit-il ajouter ? « *Mouallim* » ? Monsieur ? Colonel ?... Il ignore le qualificatif approprié à utiliser. Il ne veut pas froisser l'homme en face de lui. Dans sa pogne, ne tient-il pas sa gorge ? Il peut serrer comme il peut desserrer... Alors quoi balancer comme titre ? Lequel serait celui qui séduirait l'homme d'où se dégage une autorité manifeste ? Est-ce un officier ? Jafâr le suppose. Officier de renseignements ? Pas certain mais très probable. L'homme est habillé en civil. Sentant l'embarras du détenu, le maître de céans vient à sa rescousse...

- Docteur, vous appartenez aux milieux isolationnistes libanais. Bien que ces réactionnaires soient basés au Liban, ils ont des antennes à l'extérieur, particulièrement en France. Pas vrai ?
- Avec mes respects, euh...
- « *Mouallim* », coupe l'assistant.
- Toi, on t'a rien demandé ! lui lance-t-il mordicus, l'index levé. Colonel. Appelez-moi colonel, ajoute-t-il à l'adresse de Jafâr.

Le sous-chef prend un air renfrogné.

Jafâr est plus que soulagé. La réponse qu'il va fournir est l'on ne peut plus facile. Il a appartenu à la mouvance gauchiste dans le temps. S'il est vrai que depuis longtemps il n'y est plus, il n'a cependant jamais adhéré ou éprouvé une quelconque sympathie pour la droite

libanaise. Aussi, nier l'accusation n'est-il pas plus aisé car c'est la vérité. Mais... Ne s'agit-il pas d'un traquenard ? Et si traquenard il y a, lequel ? En quelques secondes, Jafâr trouve le temps de tourner et retourner dans son citron ces pensées... Traquenard ?... Pas le temps de s'y attarder... Allons, la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... Ça roule, pense-t-il.

- Colonel, il y a, peut-être, une erreur. Je n'ai jamais appartenu à ces milieux-là.
- Bon... Passons. Docteur, vous allez être relâché. Libéré. Mais un conseil. À l'avenir, écarter-vous de ces milieux. Aussi, généralement parlant, faut-il se calmer. S'assagir... Ces deux derniers mots, les dit-il martelés.

Jafâr ne saisit pas. Il jette un œil à gauche puis à droite.

- Mais qu'y a-t-il ? Que cherchez-vous ? C'est à vous que je m'adresse.
- Moi ?... Libéré ?
- Oui. À moins que l'air de nos sous-sols vous sied !
- Merci Colonel.
- Un thé, docteur ?
- Non, merci.
- Désirez-vous quelque chose ?
- Oui, une savonnette s'il vous plaît.
- Allez, mule ! Conduisez le détenu à sa cellule. Docteur, à votre place, je marcherais devant. Les mules, ça peut donner des coups de pied ! dit le colonel après avoir dardé sur le gardien un regard de mépris, presque haineux.
- À vos ordres, « *Mouallim* », réplique le tocard, la figure pas même tomate ! Habitué, à l'évidence, à ce type de « fleurs » ! Guéri par désensibilisation ! susurre le toubib.
- Une savonnette et un déjeuner pour le docteur.
- À vos ordres, « *Mouallim* ».

Jafâr présume que par respect pour l'incarcéré, l'officier voulut qu'il devançât le gardien au retour. Il est, en effet, clair que ce dernier ne doit pas figurer sur la liste de ses invités du soir ! Le colonel donne l'air de ne pas pifer ce gros visqueux de borgne, rumine Jafâr, satisfait.

- Colonel, puis-je...
- Qu'y a-t-il ?
- Mon compagnon libanais du 4x4 ?... lance timidement Jafâr, dopé par la bienveillance qu'on lui témoigne.
- Qu'en est-il ?
- Euh... C'est-à-dire... je voulais sav...
- Au revoir docteur.

L'au revoir est expéditif. Jafâr pige qu'il a commis une gaffe. Probablement sans effets secondaires, pense-t-il. Aussi le message est-il reçu cinq sur cinq... Jafâr se la boucle immédiatement... Il n'en saura rien du collègue.

En route vers son cabanon, sur les escaliers puis dans les couloirs, le geôlier qui le suit ne pipe mot. Jafâr évite de le regarder. Par dégoût et aussi de peur d'une possible vengeance. Arrivés devant « chez lui », le gardien ouvre la porte, laisse entrer le taulard avec les égards dus à un prince et la ferme doucement. Avec déférence même.

- Dix minutes et je reviens, docteur.
- S'il vous plaît. Uniquement la savonnette. Pas la bouffe. Pas faim.
- Mais docteur... Le « *Mouallim* » a donné ses ordres. Le déje...
- Dîtes au colonel que le détenu le remercie infiniment, mais qu'il n'a pas faim.
- Euh...

Jafâr pige. Le type n'ose pas. Il prend presque pitié de lui !

- C'est bon ! Ok pour le casse-croûte. Merci.

Soulagé, le gardien dégage, chaud comme une caille au service du docteur !

Seul, Jafâr ferme ses paupières et se met à réfléchir. Est-ce possible ? Est-il exclu que ce soit un traquenard ? Un film bien monté ? Libéré !... Libéré !... Lui qui pensait aller vers l'échafaud voilà une demi-heure ! Puis, qu'est-ce que c'est que cette salade d'accusation ! Appartenir aux « milieux isolationnistes libanais » ! Jafâr ne comprend rien. Pourquoi ne lui a-t-on pas balancé de but en blanc la vraie raison de son incarcération : ne pas manquer la moindre occasion pour barbouiller et traiter de tous les noms les régimes arabes, celui de Khassib, en particulier ? Il ne peut guère nier... En effet, il le faisait et comment ! Le Talassin conclut vite. De deux choses, l'une. Ou bien il s'agit d'un piège dont il méconnaît les modalités et les fins, ou bien on veut pour une raison « x » le libérer. Ne pouvant pas alors lui dresser un chef d'accusation aussi grave et dans le même temps le relâcher, on lui trouve un alibi autre, nettement moins grave. D'ordre général... Mais alors, si l'on a décidé de l'ôter des fers, pourquoi l'a-t-on jeté ces interminables heures dans cette camisole crasseuse ; balancé entre les mains de geôliers qui, de trouille, sont à même de vous foutre en éclampsie ?... De ces deux hypothèses, laquelle paraît la plus vraisemblable ? Jafâr se triture la cervelle. L'espoir prend toutefois le dessus. En effet, outre le discours clair du colonel, lequel paraît un homme sérieux et à poigne, il y a des signes objectifs. Le comportement du gardien. De vraie vermine à l'aller, c'est un ange au retour. Auquel cas, cachot et maltraitance qui, bien qu'ils soient de très courte durée, n'en restent pas moins qu'ils sont d'une terreur à marquer quiconque au fer rouge et pour la vie... Bourrique, toqué ou kamikaze sera le bipède qui n'assimile pas la leçon...

- Voilà docteur. Sitôt fini, appelez-moi.

- Je peux aller aux toilettes maintenant ?
- Bien sûr, docteur.

Jafâr se rince les mains et la figure avec un savon ! Que c'est bon d'être propre ! De ne pas sentir la... ! Même la sienne, elle n'est nullement moins répugnante que celle des autres ! murmure-t-il. Au retour, le maton lui annonce que sitôt son repas terminé, il sera libre.

Jafâr commence à croire sérieusement au miracle. Il veut sortir tout de suite, réplique-t-il. Le gardien s'exécute immédiatement et le conduit au rez-de-chaussée. Le détenu est prié d'attendre dans une carrée empoussiérée mais acceptable.

- Voilà ce billet, docteur. Il est recommandé de ne pas le perdre. Vous en aurez besoin pour être autorisé à quitter le territoire. Il vous sera demandé par la police des frontières.

Avant de s'éclipser, le bonhomme aux bacchantes à la Hitler lui souhaite bonne chance. Aussi, donne-t-il ses ordres au borgne, comme il convient ! Sous forme d'un brocard, évidemment !

« Peut quitter le territoire ». La taille du papier sur lequel sont griffonnés ces quatre mots ne dépasse pas la largeur d'une demi paume. Jafâr le plie et l'enfonce soigneusement dans son gousset.

Au dehors, devant la taule, le Talassin s'arrête une minute. Tournant le dos au trou qui faillit l'engloutir, c'est avec peine qu'il arrive à s'ouvrir les yeux. Au mois d'août, le soleil est intraitable à la mi-journée. 13 heures 13, indique sa montre qu'il vient de récupérer avec le reste de ses affaires. Six jours depuis son arrestation à l'aéroport. Onze heures et trois minutes à Noudoùb. Jafâr est hors les fers. Libre. Pendant les premières secondes de sa nouvelle vie, l'ex-taulard réalise pourquoi le cabot se roule par terre quand il est heureux ! Jafâr en a envie. Il s'assoit à même le sol pour se lever à l'instant. Le trottoir est braises ! De

plus, il n'est qu'à quelques mètres du krak ! Risqué ! N'interne-t-on pas, sur-le-champ, l'homo sapiens qui le ferait, quitte à le transférer, le lendemain, à l'asile ? Infaisable... Même pour un ressuscité ! Alors on embrasse les gens. À droite... À gauche... Qui me tombera sous le nez ! Mais là encore, ne risque-t-il pas une ou deux bonnes châtaignes ! Au cas où l'embrassé était mâle ! En effet, pour une bise flanquée à une femme prise au hasard sur la place publique de Chamâne, le prix à payer peut être le gibet si le coupable est prouvé non fada... Au minimum un coup d'eustache au flanc. Allons ! Du calme, monsieur Sawâne ! Savoure ta liberté... Surgit alors l'image du rossignol affranchi par ses propres mains ce fameux dimanche d'août... Aussi n'est-il pas loin de penser qu'il peut faire autant et décoller ! Il essaie de faire un frou-frou ! Deux ou trois badauds s'arrêtent. Jafâr ne leur laisse pas le temps d'être médusés. Il déguerpit vite ! De la mesure, Jafâr Sawâne ! Le passereau de ton oncle ne fit pas tout ce cirque ! Il prit son envol sans emmerder personne. Comporte-toi normalement... À présent, tu es un homme libre ! La trouille, l'épouvante, le noir, le cauchemar, le désespoir... Tout cela est terminé. Bientôt tu retrouveras Talass et les tiens... Maman en tête. Elle ne sera pas la mère morte-vivante qui perdit et son fils unique et tout espoir d'écoper, un jour, la moindre lampée de joie... marmotte le ressuscité. Jafâr veut se calmer. Il compte se délecter, savourer l'incommensurable extase qu'il éprouve, laper goutte par goutte le bonheur de vivre... De revivre...

- N'étais-je pas, voilà une heure, à des années-lumière de l'état présent ? De ce que je vois, entends et sens à cet instant ? Où étais-je et où suis-je ?... Pris dans l'implacable tenaille du désespoir aux bras qui m'enserraient jusqu'à m'égruger, voilà que le destin se résout d'un coup à tourner bride, m'ôter des

flammes de l'enfer et me propulser dans le jardin d'Éden... Ce destin, le même (!) qui, là encore, quand il décide d'être sympa ne lésine pas sur les moyens... bougonne-t-il.

Le revenant va dandiner dans les rues de Chamâne. Au mois d'août, la ville, languissant sous un soleil de plomb, est suffocante à cette heure. Jafâr n'a pourtant pas chaud. Pour lui, c'est la température qui convient ! L'air de la métropole paraît même sain en dépit des tacots à l'âge de rendre le tablier et aux pots d'échappement qui, à chaque démarrage, se plaisent à montrer du zèle ! Cet air... N'est-il pas aussi rafraîchissant que celui des Pyrénées où il campa avec Laura, Joseph et Carole il y a des années ? Jafâr fait la glandouille. Il veut papoter. Causer. Il aimerait qu'on l'aborde, qu'on l'arrête pour lui demander ceci ou cela... N'importe quoi. Où se trouve tel magasin, tel café, tel resto, telle pâtisserie, telle épicerie, tel cordonnier, tel bidule... Certes, la visitant pour la première fois, il ne connaît rien de la cité. Tant pis ! Il sera courtois, aura montré son amabilité et s'excusera avec chic ! Dix minutes passent. Personne ne l'accoste ! Il n'existe pour personne ! Le voilà quelque peu contrarié ! Il poursuit sa virée. Point à la découverte de la fameuse capitale où il comptait passer deux jours de détente, mais à la découverte de la vie... De sa deuxième vie... Ces vendeurs ambulants pittoresques qui, sur leurs charrettes, trimbalent pastèques, poires, prunes, raisins, figues disposées en cônes, écrabouillées par la chaleur... Répétant sempiternellement la même sérénade dans l'espoir de racoler un client... Et ces légumes verts qui, sous la torpeur, tournent de l'œil... Et les sacs de jute exhibant pois chiches, fèves, lentilles, haricots secs, épices aux effluves capiteux... Ces ruelles qui sommeillent et languissent, assommées par la touffeur... Ces passagers affairés qui peinent, ruissellent de sueurs et détalent,

rasant le devant des boutiques à la recherche d'un microsème d'ombre... Tous paraissent sympas... Tous. Ces terriens, comme ils sont gentils ! Tous ? Oui, tous. Jafâr est formel. Pour commencer, l'étudiant en médecine qui rappliqua de Khassib et que Jafâr aida à dénicher un poste en pédiatrie. Il y a pensé quand il était sous les fers. Est-ce lui qui le balança ? Bien qu'il ne soit pas certain, il a des doutes à son sujet et ses doutes sont basés sur des faits assez fiables et concrets... Jafâr ne mâchait pas ses mots quand on discutait politique avec lui directement ou en sa présence... Et les divergences des points de vue étaient criantes... Pas seulement ceci. Il y a d'autres indices... Dans tous les cas, Jafâr n'a pas le goût à chercher et farfouiller. Que le mouchard soit cet homme ou un autre, il ne veut pas savoir. Ne désire pas savoir. Il entame une deuxième vie, pardonne à tous et se voit totalement prêt à ouvrir une nouvelle page, un nouveau tome dépourvu de la moindre rancune, du moindre ressentiment vis-à-vis de qui que ce soit. Même vis-à-vis de ses geôliers. Le colonel, son lieutenant, les gardiens de Nafaq... N'étaient-ils pas aimables, au minimum corrects ? Même « Tyrano »... Même le borgne au gros bide... L'image des deux gardiens, auparavant si laide, ne l'est plus... Jafâr regarde autour de lui. Déguste. Se régale... D'aucuns prétendent que les songes sont plus beaux que la réalité... Lui, Jafâr, n'est pas d'avis... La sienne, sa réalité à lui, surpasse les plus mirifiques des rêves...

- Vos papiers... Ah ! Oui... Euh, c'est vous... Jafâr Sawâne... Très bien... Bonne route...

Le lendemain, à l'aéroport, là où commença la « randonnée », le flicard laisse passer Jafâr, après avoir vérifié en long et en large son passeport et surtout scruté la demi paume de bout de papier : « peut quitter le territoire ». Sacré bout de papier !... Magique billet du salut...

Le soir, la mère accueillera son fils comme s'il revenait de l'au-delà. Avec des larmes de joie. Bien sûr ! Grand-mère et sœurs, également. Père, grand-père, oncles et beaux-frères sont là, naturellement. Émus tous, la joie rayonne de leurs yeux. Jafâr salue son père et lui accorde un regard. Ordinaire ! *In vivo*, cette fois-ci. Pour la première fois de sa vie ! De sa nouvelle et de son ancienne. Trente ans pour être en mesure de le faire !... Il ne l'aime toujours pas.

- Bienvenue à toi, fils. Qu'Allah soit loué, dit le père d'une voix tonnante et un brin tremblante.

Jafâr remarque comme un air de gêne sur la figure de l'homme. Troublé, le sexagénaire cache mal son émotion. Les yeux tergiversent. Les perles tranchent. Elles resteront encastrées. Dès son atterrissage, avant les salamalecs, Jafâr comprit que la foule l'attendait. Il n'y aurait pas eu foule. Aussi, réalise-t-il vite que le jeune homme de Minara, messenger des Dieux et des Cieux, a bel et bien livré la missive vitale, laquelle lui épargna un séjour dont Dieu seul pouvait connaître la durée et les conditions.... Peut-être même de ne pas finir ses jours, strangulé par ses propres mains... Personne d'autre sur le globe ne pouvait le faire. Le messenger, le Messie pouvait seul le faire et le fit.

- Ici, on n'a pas fermé l'œil depuis que l'ange-gardien de Minara, qu'Allah le bénisse, rappliqua ici, comme ce jour, voilà une semaine, dit l'époux de sa grande sœur. Nous savions que tu arriveras cette nuit. On t'attendait, enchaîne-t-il.
- Allez, mon cœur. Tu dois avoir besoin d'une bonne douche, dit sa mère.

Jafâr dormira cette nuit sur un duvet moelleux de paix, quiétude et sécurité. Le lendemain matin, alors que la chaleur est encore négociable, il se rend au jardin pour

respirer l'air frais. Il surprend le beau beau-frère sous un figuier.

- Raconte, dit Jafâr au dernier.
- Le jeune homme de Minara se pointe ici, la nuit, il y a sept jours. À l'instant même, ton oncle Firass entame ses démarches. Il n'a pu trouver le sommeil depuis. Résultat nul. Pas même réussi à dénicher le terrier où tu crèches. Khassib, c'est grand ! Devant le constat, ton père entre en scène hier matin, de bonne heure. « C'est le sixième jour. Mon fils est peut-être déjà dans l'autre monde... Peut-être encore vivant... Ton père est l'ami du docteur... Celui-ci est puissant et ministre. « Qu'en penses-tu ? » me dit-il, les paupières mouillées. Sur-le-champ, mon père, le tien ainsi que moi-même, nous rendîmes chez le docteur-ministre qui nous reçût vers 11 heures. À l'instant et en notre présence, le docteur appelle au téléphone l'un des plus hauts dignitaires du régime de Khassib et lui donne ton nom, le point et la date de ton arrestation. À en juger par le ton et leur façon de causer, on peut comprendre que le ministre et son interlocuteur au bout du fil sont amis proches. Le docteur raccroche et nous prie de rester dans son bureau. Quinze minutes après, le téléphone sonne. Le toubib répond : « Aujourd'hui... Très bien... Parfait... Merci mon cher », lance-t-il et raccroche.
- Votre fils est à Noudoùb. Il n'y entra que cette nuit. Pas d'inquiétude. Il est sain et sauf. Intact. Aujourd'hui même, une heure ou deux, le temps des formalités et il sera libéré, dit le docteur-ministre à ton père. À la prononciation du nom de la fameuse taule, nous sursautâmes tous les trois pour nous calmer aussitôt, rassurés par les paroles du ministre. Ton père n'a pu retenir ses larmes... Jafâr, c'est ton tour. Je t'écoute, termine le beau-frère.

- Après quelques figures, réplique Jafâr.

Avant de s'étendre sur sa récente « aventure » en terre de Khassib, l'ex-détenu veut s'allouer une pause. Quelques minutes de réflexion... Son père, serait-il, en fin de compte, un être humain ! Le beau-frère est un homme digne de confiance. Ce qu'il raconte n'est pas matière à doute. Aussi, quand il rappliqua hier, n'a-t-il pas vu, lui-même, en personne, les larmes, quoiqu'indécises, dans les yeux du bipède, supposé monstre ?... Jafâr n'est qu'à moitié étonné. Oui, hier soir à son arrivée, le père a failli larmoyer... Cet homme, précisément cet homme, larmoyant ! Jafâr aura tout vu...

L'ex-taulard va s'octroyer deux semaines de dilette. Il veut se détendre, respirer à profusion les parfums de sa nouvelle vie... Tous les matins, dans le jardin des orangers, le même, il s'étend sur une natte, se prélasser et désire y rester un long moment. Il fait chaud. Le ressuscité s'adonne à pleins poumons aux senteurs estivales, tend ses oreilles pour capter un discret frou-frou qui s'opère en cachette, écouter un chant de cigale qui enfin se réveille, entendre une abeille affairée qui passe en coup de vent avec son fin et furtif tintement ou un bourdon qui ronronne et ronronne puis trouve son créneau et stationne... Et tombe alors un silence de velours sur les lieux... Émerveillé par ces beautés et cette paix, Jafâr sent le bonheur l'enlacer, l'investir... Il promène son regard autour de lui... Avec tant de grâces et splendeurs, comment ne pas espérer, ne pas avoir la foi, ne pas aimer les heures qui passent et ne pas attendre fébrilement celles qui viennent... Il revoit oncle Youssef avec sa simplicité, sa bonté et son incommensurable amour de la nature et ses merveilles... Se remémore le parafe de Marie sur le livre qu'elle lui offrit, la veille de sa virée vers l'Est : « Comment ne pas sourire à la vie... » Il se tourne pour lorgner un ami d'enfance : le fameux oranger, témoin des

ruses, stratagèmes et secrets... Tolstoï contre Archimède... Promène son regard ici et là... Fixe le fossé où, frappé par les balles, son père valdingua il y a six ans... Revoit et réentend Irène de Palma... Repense à Laura.

- Hormis ta mère, Jafâr et ses sœurs... Les autres, je veux dire grands-parents, oncles... Ceux-là, que pensent-ils de ton père ? Avec quels yeux le regardent-ils ? lançait-elle de temps à autre.

Jafâr se contentait alors de donner une réplique approximative :

- Au Levant, le lien de sang passe avant tout. La tribu est ligne rouge ! S'il y a problème, on se soutient aveuglement. En cas d'écart, on essaie de corriger, rectifier, colmater. Et l'on pardonne toujours.

Laura enchaînait :

- Oncle Youssef ? Les Talassins ? Qu'en pensent-ils ?

Question pertinente ! Très pertinente... Jafâr se rendait encore plus élusif dans sa réponse. C'est qu'il n'était pas mal vu le type ! Hélas ! admettait Jafâr tout bas.

- Ils le connaissent mal... se contentait-il de répondre.

Plus tard, Laura n'évoquera plus la question aussi frontalement. Toutefois, si, à l'occasion, se hasardait-elle à jeter une remarque indirecte, celle-ci allait généralement à l'avantage du « despote ». Mais Jafâr n'y accordait aucune importance, mettant cette marque d'indulgence sur la méconnaissance de la vraie nature du mec. Il en arrive aux choses récentes... Ce que le beau-frère vient de lui dévoiler... Il revoit son père, sa figure et ses larmes hésitantes quand il le salua à l'arrivée...

Jafâr est heureux à Talass. Un de ses copains a épousé sa cousine. Ils ont à présent un bambin. Aussi, avec lui, fera-t-il les bords de l'Esswane une fois. Pendant la promenade, Jafâr songera à Jawad... Il demandera des nouvelles de l'un de ses camarades d'enfance. On lui apprend que la nuit du carnage d'octobre, il y a six ans, il

quitta Talass avec ses parents ainsi que la tribu au grand complet et que personne n'y a remis les pieds depuis ce jour. Même pour une visite. Jafâr n'oublie pas de visiter la veuve d'oncle Youssef. Elle a mal au dos et attend beaucoup du docteur ! Elle veut une piqûre. La même !

- Celle qui a guéri ma belle-sœur ! Elle souffrait le martyr. Il y a une semaine, un docteur de Tripoli lui a fait une piqûre. Depuis, c'est comme une épine d'ôtée !... Elle n'a plus mal. Mon fils, pourquoi tu ne me fais pas cette piqûre ? lance-t-elle à l'adresse du jeune toubib.

Aussi, prend-elle sa liberté avec lui ! Oncle Youssef n'est pas là pour montrer, par un soulèvement de paupières et une moue, son mécontentement quant à l'insistance et la certitude manifestées par sa bonne femme... Jafâr est perplexe ! Il ne veut surtout pas vexer la vieille. Il l'adore. Mais quoi dire ? À ses yeux, il n'y a pas trente-six maux de dos et pas trente-six piqûres ! Jafâr finit par lui prescrire de l'aspirine et quelques conseils préventifs, promettant de revenir la voir dans quelques jours. D'ici là, elle aura fait une radio de son dos... La bonne femme n'est pas ravie ! Elle ne le dit pas, mais sa bouille est éloquente. Ce qu'elle veut c'est une piqûre, pas plus ! Bon sang ! C'est pas l'Esswane à boire !

Le père... Pendant son séjour, le jeune médecin décide, forcé, d'accorder, de temps à autre, une œillade au type qu'il n'arrêtait pas de traiter de tous les noms depuis trois décades... L'homme emploie des journaliers agricoles dont le nombre oscille entre quatre et vingt, dépendant des saisons et récoltes. Pendant celle des cacahuètes, de mi-août à mi-septembre, le travail bat son plein. Le chantier est à son faîte.

Chérif, la quarantaine, unijambiste, est son aide de camp. Cet homme travaille comme deux. Venant à pied du pays voisin, il rappliqua à Talass, il y a longtemps.

Jafâr avait 10 ans. Il s'en rappelle bien. Un bâton gros, long, lisse et solide avec deux biceps à même d'immobiliser un lion, font la besogne de la jambe gauche. Frappée de poliomyélite dans la petite enfance, celle-ci, malingre, se termine par un pied myrmidon, lequel, refusant de suivre le pas, a préféré rester en suspens dans l'espace, à quelques trente centimètres de la croûte terrestre. Le jeune homme s'était pointé, en ce jour d'été, avec son père, la femme de ce dernier et la marmaille. Une armée de demi-frères et sœurs, gringalets tous par un régime des plus implacables ! De ceux qui sont prescrits par le quotidien, pas à la carte !... En toute fortune, dodelinant à dos d'âne, quelques baluchons, babioles et casseroles datant d'avant-guerre, leur tenaient compagnie. Le propriétaire de la bête avait, à l'avance, touché son dû de location : trois jours de travail fournis par Chérif. Le colis déposé, il grimpe sur son baudet et, mettant le cap sur le nord, frappe de sa paume les fesses de la monture et déguerpit. Le père de Jafâr engagea, sur-le-champ, le nouvel arrivant. Aussi avait-il cruellement besoin d'un pareil tâcheron doté d'une motivation, d'une détermination et d'un vouloir à déplacer les montagnes, de fait du genre : ta vie et celle de ton peuple sont au bout de tes biceps et de la quille restante... Il offre aussi à la nouvelle famille une maison à lui, abandonnée. Elle y logera, gratis, pendant plusieurs années. Homme à tout faire, Chérif gagnera vite la confiance de son chef et devient son bras droit. Il répondra présent, hiver comme été, jours de vent glacial du nord, de pluie ou de soleil brûlant. À la saison de la cueillette des cacahuètes, il dé plante, à lui seul, plus du tiers de ce tapis vert, d'une époustouflante splendeur, qui s'étale sur une vingtaine d'hectares. Derrière lui, un chantier de tonnerre fait le reste dans un fastueux, épatant, branle-bas. Jafâr va sur place et y reste un long moment à admirer cette ruche.

Maître de céans, le père de Jafâr surveille et y met souvent la main. Un spectacle à couper le souffle ! Aussi, avec respect et émerveillement, observe-t-il ce gaillard d'unijambiste... Il le revoit avec son frère de père lorsqu'ils rappliquèrent à Talass, il y a une vingtaine d'années... Ce dernier, toujours présent sur le théâtre, est, la moitié du temps, assoupi sur une rigole ou accroupi sur un amas de pierraille, prenant manifestement grand plaisir à contempler le spectacle, bouche entrouverte... En effet, avec ses tempes enneigées, ses bacchantes crayeuses et près de quatre-vingt étés sur l'échine, le vieux n'est là que pour le décor ! Le tableau est pathétique... Petit, puis adolescent, puis plus tard, pendant ses vacances, Jafâr évitait systématiquement de se trouver là où se trouvait l'ombre même du monstre ! Aussi avait-il une très vague idée de ce qui s'étalait devant ses yeux ce jour. Jafâr y pense d'un coup. Son père ne l'avait jamais forcé à travailler dans les champs. Jamais ! Pourquoi ? se demande-t-il. Il se lance dans les suppositions... Il ne sait pas. N'y avait jamais pensé ! Toute question qui touchait, de près ou de loin, à son géniteur avait une seule et unique réponse : ogre, despote, brute, au mieux homme de marbre indigne de la moindre considération. Sûrement pas d'une minute de réflexion !... Et si réflexion est accordée, elle sera consacrée à la recherche d'un quelconque moyen de s'en débarrasser... Le Tout Haut est alors appelé à la rescousse... Non vraiment ! Il découvre... Une nouveauté ! Non seulement avec Chérif, mais, également, avec les autres journaliers, le chef se comporte NORMALEMENT ! De plus, il ne donne nullement l'air d'être détesté. Il est respecté et respectueux. Parfois, se montre-t-il même attentif vis-à-vis de tel ou telle, particulièrement ceux-ci de constitution chétive ou ceux-là que la déveine prit en camaraderie. Plus. Il lance à l'occasion des boutades... Jafâr est secoué... Un fossé

éléphantinesque sépare l'homme public de l'homme privé ! L'homme, bipède ordinaire ici, n'est-il pas tout un autre chez lui ? Ici, il est normal, voire débonnaire ! Au foyer, un tyran. Mais voyons ! Jafâr ne pige pas... Le mec a-t-il deux personnalités ? Où est la part du vrai et du faux ? Et maman dans tout cela ? Les idées toutes faites... Pourront-elles résister, perdurer, demeurer immuables ?... Ne pas être, sinon chamboulées, du moins remises en cause, ébranlées sous le poids de l'évidence ?...

Jafâr prendra l'habitude de se rendre tous les matins aux champs. Aussi, quelques jours après, finit-il, non seulement par commencer à voir son père sous un autre angle, mais même à l'accoster. À l'occasion ! Faut pas exagérer !

- Le dîner est prêt, mon cœur. Ton père ne va pas tarder, lui dit sa mère, un soir.

Les deux s'attablent et veulent finir avant que le potentat montre son museau. En effet, tout au long des trois décennies écoulées, Jafâr n'a jamais partagé un repas avec son père. Pas une seule fois. Même les dimanches et jours de fête, et à quelques exceptions près, ce dernier se mettait à table tout seul. Ce soir-là, Jafâr prend ainsi son souper, devisant tranquillement avec la personne qu'il chérit le plus sur terre. La mère termine vite son repas, fourre dans un sac de quoi manger et prend congé de son fils. Jafâr avait l'habitude de voir sa mère amener la bouffe à ses parents. Le gamin aimait bien ses grands-parents maternels, bien qu'ils fussent loin d'être aussi adulés que les paternels. Des fois, elle lui demandait de leur transporter le casse-croûte. Il adorait le faire. Le fils apprécie, comme jadis, le dévouement de sa mère envers les siens. Le père arrive. Comme de coutume, il s'attable seul et commence à grignoter. Jafâr n'est pas surpris. C'était toujours ainsi. Mais ce qu'il voit en ce jour, non seulement le surprendra, mais fera date. Il en est

estomaqué. Son père n'a devant le nez que les restes d'hier. Ce que sa mère cuisina ce jour remplit la panse de Jafâr, de sa mère et celle des grands-parents maternels. Sitôt rentrée, le fils pose la question à sa mère en tête-à-tête.

- Il est vrai que c'est d'hier. Mais ton père aime bien ce mets.

Le fils n'est pas preneur. Il reste incrédule. Pour en avoir le cœur net, il fera le soir une visite à sa sœur dont il est le cadet et lui en parle.

- C'était et c'est toujours ainsi. Ne le savais-tu pas, frère ?

Jafâr l'avait certainement vu auparavant. Aussi, le considérait-il comme normal. Le despote ne méritait pas davantage... La nuit, le jeune homme se trouvera forcé de voir ce qu'il ne voyait pas ou refusait de voir... De considérer les choses autrement... Il va penser qu'en dépit de tout, son père mérite mieux que des restes... La matrone ne manquera pas de noter le changement qui s'opère chez son fieu. Elle n'en parle pas, mais exhibe une figure peu enchantée... En paraît même irritée.

Le fils est troublé. Éberlué. Mécontent. Que faire des promesses qu'il faisait à sa mère ? De ses a priori ?... Que faire de son roman noir qu'il mit trente ans à écrire et dont les pages, toutes les pages, sont bourrées d'aversion, rancœur et dédain à l'égard de son géniteur ? Ces ressentiments, bien que totalement compréhensibles, n'étaient-ils pas, après tout, démesurés ? Disproportionnés ? Que faire de sa mère ? À l'évidence, cette dernière ne peut pas pifer son mari. Et ce dernier ? Ses sentiments ?... En a-t-il ? L'amour et le dévouement que l'homme gardait et garde pour ses parents et ses frères font légende dans le bled. Le grand problème fut et demeure ses relations avec sa femme et ses enfants. Comment un homme aussi exemplaire avec tous peut-il

être aussi monstrueux avec sa propre famille ? Comment un être humain normal, respectueux et respecté ici, peut-il se rendre aussi exécrationnable là ? Laura, ne l'interrogeait-elle pas parfois sur ce que les autres pensaient de lui, se comportaient avec ?... Comment peut-il ne pas s'en rappeler ?...

À la fin de son séjour, Jafâr retourne en France avec mille pensées, questions, incertitudes et doutes... Ce n'est pas demain qu'il oubliera la « randonnée » qu'il vient de faire... Nafaq, Noudoub puis Talass et son peuple vu par des yeux différents, nouveaux... Il ne déteste plus... Plus personne... La haine s'est évaporée. Il en est nettoyé... Et puis son grand amour... La profonde fêlure, ne la sent-il pas complètement fermée à présent ? Ne porte-t-il pas une bonne part de responsabilité quant à la pulvérisation de leur couple ? L'amour, aussi cyclopéen qu'il soit, dispense-t-il de jeter de temps à autre un œil sur l'état des lieux pour voir si tout va aussi bien qu'il paraît ? Bien que la machine du couple donne l'apparence de bien rouler, peut-on prendre le luxe de s'endormir sur le rôti ? Puis le géniteur... Il n'a plus la moindre rancune envers lui. Il repense à Santos, son défunt patient et ami atteint de cancer. « Dans ces affaires, ce n'est jamais noir ou blanc »... À ce que Laura insinuait... À la remarque d'Irène. À ce que le beau-frère lui conta... Jafâr n'est, toutefois, pas en mesure de deviser avec son père... Pendant son séjour, il n'arrivait à lui parler, le cas échéant, que du bout des lèvres et de choses qui ne dépassent pas le plat, le banal... En effet, outre le poids de la pudeur et surtout de la gêne qui l'écrasent encore après trente ans d'éloignement cosmique, une question cruciale, élémentaire et incontournable, demeure toujours sans réponse : sa brutalité verbale et physique presque quotidienne envers ses mêmes... Y a-t-il cultures, pays, traditions, coutumes de par le monde qui justifieraient tels

méfais ? Telles cruautés ? Jafâr n'arrive pas à déraciner, effacer ces souvenirs absolument ineffaçables, car d'une laideur inouïe... Pourquoi cet homme était-il aussi cruel ? Aussi monstrueux ? Oui, aussi monstrueux...

Dans les airs, Jafâr se sent, toutefois, un homme nouveau. Refait. Tout à fait à même d'oublier et pardonner... Il revoit tout ce monde qui l'attendait le soir à son retour... De l'au-delà !... Non seulement tous rayonnaient de joie et d'exaltation mais, également, aucun, personne n'a évoqué avec lui, ni de près ni de loin, ni ce soir-là ni les jours d'après, la raison de son arrestation... Jafâr est surpris et ravi par tant de bon sens, tact et délicatesse. Pas le moindre commentaire ! C'est noble, pense-t-il... N'est-il pas barbant que de pérorer sur le pourquoi et surtout sur les leçons à tirer ? Les leçons de la vie ne se dictent pas, ne se gavent pas. Elles s'assimilent toutes seules ou, au contraire, restent-elles hors de portée...

Le médecin libanais, à présent spécialiste, commence à penser à rentrer au pays. En attendant, il continue sa formation à Tours et la perfectionne à Paris où, deux fois par semaine, il va assister à la consultation d'un professeur de renom. Aussi, effectue-t-il, pour survivre, des remplacements de médecins qui lui assurent des revenus suffisants. À l'occasion, pendant les vacances ou les longs week-ends, il voit les copains. Joseph et les autres. L'un des deux couples, camarades de longue date, déménagera pour la région parisienne. À Tours, il ne lui reste qu'un seul couple ami qu'il continuera à voir régulièrement. Quant à son cœur, il campe sur sa position, ayant toujours du mal à décoller... Les neurones le voudraient bien, mais la pompe fait la sourde oreille. Jafâr ne désarme pas. Preuve, les expériences nouvelles avec le sexe doux. Avec l'une, il fait la Crète. Avec une autre, l'Andalousie. La Toscane, avec une troisième. Les trois

coins n'eurent pas l'effet de la France... De l'express Paris-Tours... Pas même celui de Palma... Le poulx grimpait parfois, mais guère plus. Loin de s'envoler... Pourquoi ? Y loge-t-elle encore ? Refuse-t-elle d'évacuer les lieux et laisser le champ libre à une autre ? Aussi, un jour, puis un deuxième puis un troisième, puis un énième, prend-il le stylo... Chez lui, ou devant son express à l'Univers, Le Helder ou Le Cluny de Paris... Il griffonne. Tantôt des paroles directes et simples, tantôt des vers qui atteignent, parfois, le statut de poème. Ils lui sont destinés. À Laura. Aucun d'eux n'aura, toutefois, le privilège de prendre les airs, direction New-York... Tous subiront le même sort... La poubelle. Le néant. Pourquoi ? D'abord, pour quelle raison lui écrit-il et à quelle fin ? Que veut-il lui dire ? Que veut-il de Laura ?... Il aimerait qu'elle sache qu'à présent, le virus du poker est tué et enterré. Que l'accident-cataclysme du 12 octobre est définitivement classé. Qu'il planifie son retour définitif au Liban. Aussi, n'a-t-il plus la répulsion et la rancune qu'il avait vis-à-vis de son père... Il réfléchit... Ces nouvelles seront, effectivement, de grand intérêt pour Laura. Elle sera ravie d'apprendre que Jafâr réussit à piler le satanique ver, le charançon qui put venir à bout de leur nid. Qu'il va réaliser son rêve de retourner au pays natal, s'y installer, se balader sur les bords de l'Esswane... Et surtout... Sa mère... Étant sur place, il trouvera sûrement le moyen de lui assurer ce à quoi elle aspire : l'indépendance économique de son mari, quelque dignité et peut-être un peu de bonheur. Laura sera également enchantée pour ce qui est de la relation avec le père, rendue acceptable. Quant à l'accident assassin d'octobre, qu'il soit classé, c'est bien, c'est même capital... Mais après ? Et puis ? Y aura-t-il un sens à telle démarche si elle demeure orpheline ? Dépourvue de l'aveu qu'il a encore son Allemande dans la peau, donc par la proposition claire de renouer, quel intérêt aurait-elle ?

Jafâr griffonne et griffonne... Voilà ! C'est fait. Il lui suggère qu'au cas où elle est encore libre, de retenter... D'essayer. Bon ! Pourquoi ne pas être plus direct et cracher le billet : de renouer. Voilà ! Il l'écrit. De renouer... En cette nuit d'octobre, il n'est pas loin de décider de lancer l'hameçon. Il hésite... Il ne finira pas la lettre. Il y reviendra à plusieurs reprises les jours suivants. Laura est installée à Brooklyn. Elle s'y plaît. Un poste respectable à la fac. Elle racle de la guitare dans un resto huppé. Peut-être même qu'à présent, y chante-t-elle en duo avec un mec ?... Son mec ?... Elle vit dans un milieu artistique où elle trouve son élément... Affable de nature, ses étudiants l'adorent et elle les adore... Et lui, Jafâr, que fait-il ? Qu'est-il en train de faire ? De farfouiller ? De traficoter ?... Lui proposer de plaquer tout : boulot, appartement, camarades, son milieu, le petit ami (?) qui commence à l'intéresser sérieusement, qu'elle aime peut-être même !... N'en a-t-elle pas le droit ? Devrait-elle attendre monsieur Jafâr Sawâne une décennie encore ? Depuis son fameux lettre-poème du 14 juin et sa réponse à lui du 30 juin, seize mois passèrent. C'est du temps... Alors pourquoi et à quoi bon raviver, souffler sur les braises qui sommeillent à présent sous une bonne couche de cendre ? En a-t-il le droit ? A-t-il le droit de la remuer, de l'ébranler, de la bousculer ? À quelle fin veut-il lui écrire ?... Rappliquer à Tours. Aider monsieur à faire ses cartons... Partir ensuite avec au Liban... Pays qu'elle n'a jamais visité, et où, de plus et surtout, bien qu'il soit vrai que les fronts de guerre se soient tus, la situation reste loin d'être saine... Voitures piégées, enlèvements, absence de règlement politique, présence de troupes étrangères... Depuis l'accident du 12 octobre, c'est la première fois que Jafâr envisage de lui proposer de... Et ce sera la dernière... En effet, il va vite enterrer la nouvelle-née d'idée. Il s'en veut même que d'y avoir pensé. Il s'en veut

beaucoup. En est même choqué... À moins d'être le dernier des saligauds... A-t-il fait ses adieux à la valeur numéro UN que le tandem grand-père-Youssef plaçait par-dessus tout ? A-t-il gommé de son dico le terme honnêteté ?... Il revoit Irène... Irène de Palma... Une femme, un être humain de qualité... Voilà quelqu'un, quelqu'une d'honnête... Aussi, sur-le-champ, déchire-t-il le billet, pour le moins toxique et prend la résolution de ne pas secouer Laura... De ne pas lui écrire. Ni ce soir, ni un autre soir... En somme, de la laisser tranquille là où elle est, dans son coin douillet et sympa de Brooklyn... Ne l'a-t-elle pas aimé jusqu'à presque en mourir, une certaine nuit à Cologne ? Ne l'a-t-il pas aimée jusqu'à sérieusement envisager de le faire à son tour, au cas où ? Jafâr ne la dérangera plus. Il le lui doit. Il ne la contactera plus. Plus jamais... Mais puisqu'Irène, la *smart*, est à l'esprit, pourquoi ne pas écrire un mot à elle, oui à Irène ? Il en a envie. Il aimerait lui dire combien il apprécia et apprécie encore sa noble attitude... Il lui dira également qu'il n'a pas oublié, qu'il n'oubliera pas cette semaine de rêve qu'ils ont passé ensemble. Qu'il n'a pas, non plus, oublié son commentaire, ô combien exact sur son père... Voilà une bonne idée ! Pas celle qui la précéda. Au fait, est-elle aussi bonne ?... Non, après tout, elle ne l'est pas tant que ça ! Sûrement pas, réalise Jafâr. Finalement, à Irène aussi, il n'écrit pas. Ne s'étaient-ils pas convenu de ne pas le faire ? Jafâr tiendra parole. Il ne lui écrira pas. Il l'a promis. Il est, en effet, des choses qu'il ne faut pas remuer... Des feux qu'il faut se garder de tisonner... Des souvenirs qu'il faut laisser en sommeil, en paix... Intacts... Immaculés... Ne gardent-ils pas ainsi, pour la vie, leur charme, leur valeur et leur chic ?

LA VIE

17

En dépit des nouvelles peu réjouissantes en provenance du Liban, Firass encourage son neveu à plier bagages et rentrer. Depuis Laura, pas de grand béguin. Que de passades qui, bien qu'enrichissantes, voire palpitantes pour certaines, ne dépasseront pas ce stade. Jafâr est libre. N'a-t-il pas de tout temps voulu terminer ses études et retourner au pays ? Il n'a pas besoin d'un coup de pouce pour prendre les airs, direction Est...

Il atterrira à l'aéroport de Beyrouth un jour froid de janvier. Auparavant, il dit adieu aux amis. Joseph, l'ami Akkarite, Marie, madame Molina et les autres. La libraire n'émet pas de commentaires directs, mais son jeune ami perçoit un malaise qu'elle arrive mal à dissimuler. Il n'est pas surpris. Ses vues et remarques sur le pays du cèdre n'ont jamais été roses. Décidé plus que jamais à faire ses valises, Jafâr attribue la grisaille de son amie à sa méconnaissance du pays, du terrain... Toutefois, une fois sur place, il ne tardera pas à réaliser que Marie n'avait pas

tort. Le climat est insalubre. Jafâr en fait part à Firass. Celui-ci persiste et signe. Il est optimiste. Ça s'arrangera... La situation s'améliorera... Il n'est pas le seul. C'est l'avis de beaucoup.

Le jeune médecin plantera vite sa tente. En plein centre de Tripoli, deuxième ville du pays où il fit ses trois années de lycée. En effet, l'oncle lui déniché, en moins de deux, un cabinet, au deuxième étage d'un immeuble flambant neuf. Firass s'occupe de tout. Jusqu'au bureau de la secrétaire. Il insiste pour que tout soit nickel. Pendant ces premières semaines, il ne quittera pas son neveu d'une semelle. Fin février, tout est prêt. Le nouvel arrivant est satisfait sur ce plan. Ravi même. Très large, la fenêtre de son bureau de consultation donne sur le seul et unique jardin public de la ville. Bien qu'il soit petit, voire minuscule, comparé aux jardins de France, il est bien agencé, élégant et coquet. Oliviers, palmiers et orangers sont les espèces dominantes. Arbres que Jafâr place par-dessus tous. Les deux premiers pour leur beauté et symbolique, le dernier pour la senteur de ses fleurs au printemps et la splendeur de sa parade lorsque les fruits sont mûrs. Fières, infatuées de leur belle parure, les oranges guettent alors les brises pour éblouir et briller sous le soleil d'hiver.

- Qu'en penses-tu neveu ? Est-ce à ta convenance ?
- Un local de rêve ! Le loyer est, de plus, acceptable à ce que tu m'as dit.
- Mieux qu'acceptable. Le loyer est nul. Ton père te l'a acheté. Il est à toi.

Jafâr tombe des nues. Firass lui a dit que c'était une location. Aussi a-t-il voulu que ce soit une surprise. Et ça l'est. L'oncle lui apprend également que son père dut déboursier presque toutes ses économies à cet effet.

- Sans demander mon avis ? réplique Jafâr, contrarié.

- T'es pas content neveu ? Il n'est pas trop tard ! Considère qu'il s'agit d'une location... Si cela te sied, tu pourras rembourser ton père au fur et à mesure... Mieux... Je pourrais mettre le local en vente si tu aimes... Il ne doit pas être ardu de trouver preneur, répond Firass dépité, vexé même par l'ingratitude, du moins la réaction inattendue du neveu.

Jafâr tempère et dit apprécier le geste, mais qu'on aurait pu le mettre au diapason... Il compte, il veut rembourser son père. L'oncle se contente du commentaire et dégage. Seul, Jafâr pense à cet homme qui se trouve être son père. Cet homme ne finit pas de l'étonner... Aussi va-t-il vite oublier l'histoire du local. Il en a des fils à découdre...

Le jeune médecin aura, en effet, de quoi ficher sur plusieurs fronts. Le front intérieur en premier lieu. Il habite avec ses parents. Dans sa Peugeot 504 blanc cassé, il se rend à Tripoli le matin et rentre le soir. Ses parents... Que faire d'eux ? De leur quotidien ?... Il note d'emblée un changement. Les invocations et prières de sa mère demandant à tous les saints et saintetés de venir à bout de son mari ne sont plus de mise. Bien qu'un titanesque fossé sépare encore les deux créatures, l'ancien discours de la matrone a changé. Elle laisse tranquilles Jésus et autres divinités... Ne leur demande plus rien... Il y a belle lurette qu'elle réalise que les déités ont d'autres chats à fouetter... Ou alors, deuxième hypothèse... Prendraient-elles, des fois, le parti de son époux ?... Si ça se trouve !... Par ailleurs, à quelques empans de la soixantaine, peut-elle foutre le camp ? Quitter le domicile conjugal ? Au pays du cèdre, particulièrement dans l'Akkar, y penser, demander, souhaiter, évoquer même le divorce à tel âge, n'équivaut-il pas, chez une femme, outre le scandale cyclopéen, à un suicide social assuré ? Même si ses enfants la comprendraient et soutiendraient, le reste, tout le reste, les peuples du Levant, en chœur, à commencer par ses

propres parents, frères et sœurs, non seulement, désapprouveraient, mais la dénigreraient et traiteraient de tous les noms... Puisqu'à soixante berges l'on est quelque peu flétrie, quoique hautement respectable, il serait débile d'aller loin dans ses pensées... Vers l'immonde ou l'abject, par exemple. À cet âge, il n'y aurait qu'une seule et unique raison ! La vésanie !... Oui, l'on peut perdre raison à tout âge !... dirait la matrone voisine. Et les autres ! Dans le cas d'espèce, l'on n'accuserait pas le mauvais œil... Non ! Ce genre d'affaires n'est pas du ressort du mauvais œil !... La discussion est close. Ne cherchez pas ! Cherchez, plutôt, où caser, où interner la pauvre ! Aussi, divorce voire séparation étant exclus, n'y a-t-il pas d'autres alternatives ? Autres solutions ? Pourquoi pas un logis à Tripoli ? Sa mère sortira ainsi de son trou et habitera avec son fils. Encore célibataire, qui d'autre que sa maman lui ferait mieux à manger et s'occuper de tout le reste ? Deux raisons seront cependant contre. La première est intrinsèque. Jafâr n'est plus aussi sûr qu'autrefois... Ni de la monstruosité de son père ni de la sainteté de sa mère. Outre ce que père a fait pour lui, n'a-t-il pas vu, de ses propres yeux, comment le traite-t-elle ? Ce qu'elle lui met dans l'assiette ? Des restes... À pied d'égalité avec le chien ! Sa sœur, celle qui était presque toujours épargnée, n'a-t-elle pas laissé entendre qu'elle avait des griefs contre leur mère quant à la façon dont elle traitait son mari ? Jafâr commence à réaliser qu'il doit y réfléchir, peut-être même remettre en cause le bien-fondé de ses anciens projets basés sur les idées préconçues... Aussi décide-t-il de prendre du recul sur la question.

La deuxième raison est extrinsèque. Au Liban, à Tripoli, en particulier, la situation, au fil des semaines, va devenir de plus en plus préoccupante. En effet, les deux anciens potes du lycée qu'il vit récemment montrèrent, et l'un et l'autre, le Tripoliteain en particulier, une mine funeste.

Naturellement, lui avaient-ils souhaité la bienvenue et beaucoup de succès. Mais...

- Et les gars ! Minute... Ça ne doit pas être si vilain que ça ! Tripoli, le pays, en général, ne sont pas en forme... Ça saute aux yeux... Ne le voit pas que celui qui ne veut pas voir... Mais mon oncle qui s'y connaît bien et quantité de gens persistent dans leur optimisme. Toutefois, faut pas être spécialiste en lecture des lignes de la main pour deviner que ses deux amis restèrent dubitatifs...
- Écoutez ! Faites pas cette lugubre tête... J'ai planté ma tente, je reste.
- Jafâr, tu vas me donner ta parole d'honneur de m'appeler en cas de pépin, dit l'un, à présent capitaine dans l'armée de l'air, marié à sa fameuse cousine et père de deux bambins.
- Moi aussi, ne m'épargne pas, lance le deuxième, encore célibataire. Je suis de Tripoli et j'y habite. Je connais bien la ville, mon père encore plus.

Dans la ville à grande majorité musulmane, Jafâr se trouve un tantinet rassuré par l'appui net et sincère que manifestèrent ses deux camarades musulmans.

Question boulot, le début est plutôt satisfaisant, voire encourageant. Par ailleurs, quand la salle d'attente est vide, le jeune médecin trouve autre chose que se tourner les pouces. Oliviers et palmiers en face avec leurs passereaux sont là pour le distraire. Aussi, quelques petites semaines après son installation, les orangers se mettront de la partie. Dieu, qu'ils sont généreux avec leur somptueuse senteur ! Bien qu'elle soit à des milliers de miles, et en dépit des années qui se sont écoulées depuis ce maudit jour d'octobre, Jafâr se surprend, souvent, à penser à elle dans de tels moments... Laura... Il lui en avait tellement parlé... Plus. À chaque fois qu'elle se trouvait chez les Molina, elle demandait le fameux bocal

pour humer l'effluve qu'elle n'a jamais eu l'occasion de sentir dans la nature... Aussi, peu de temps après, sitôt le seuil franchi, l'ami libraire avait-il pris l'habitude de la recevoir avec l'élixir à la main... Aussitôt, Laura y prenait une grande respiration, puis une deuxième. Le bonhomme paraissait alors si heureux de voir illuminé de ravissement le visage de la personne qui tira son fils de l'abîme. Que c'est loin tout cela... Laura, bien installée à Brooklyn... Peut-être même flanquée, à présent, de mari et bambin... Plus de sept ans déjà ! Bien que ces magnifiques souvenirs commencent à s'assoupir, et bien que le cerveau a bel et bien plié la page, Jafâr doit reconnaître, à son corps défendant, que le cœur n'est pas d'avis... Tenace, coriace, rebelle, intraitable ce cœur...

- Écoutez... Que pensez-vous d'un bon café ? Appelez les voisins... dit Jafâr à sa secrétaire pendant ces moments.

Car, en plus de la superbe du paysage d'en face, il y a également les voisins de palier. Deux confrères, un avocat, un notaire, tous comme lui, nouvellement installés dans l'immeuble. Presque tous les jours, l'on papote autour d'une tasse de caoua chez l'un ou l'autre. Quarante-sept ans, veuve, mère de trois enfants, déjà grands, la secrétaire, en besoin de tout sauf glandouiller, déteste le farniente. Elle se démène pour lancer son patron. Ayant de l'expérience pour avoir travaillé dix ans chez un confrère, elle est affable et dotée de savoir-faire avec la clientèle. Il y a quatre mois, son ancien boss décida de fermer boutique et mettre les voiles, direction Montréal. La dame reste discrète quant aux raisons qui poussèrent son ex-patron à fermer boutique, mais Jafâr apprendra bientôt que, voyant le bateau sombrer, il n'en pouvait plus d'attendre des jours meilleurs... Un collègue le lui a dit. Manifestement, le toubib opta pour des horizons où l'on ne lit pas l'avenir du pays dans le marc de café à chaque

lever de soleil... Jafâr avale l'information sans montrer l'effet qu'elle fit dans le gosier et le gésier... À la nouvelle, ses neurones l'éperonnèrent, mais il put se maîtriser et rester placide, voire plein de soi. Il y réfléchira le soir dans son pieu où il peut s'offrir la tête qu'il veut... Seul, il ne sera pas forcé de se donner une contenance... Aussi, se verra-t-il songeur, revoyant la bouille que ses deux amis lycéens se payèrent lors de leur dernier briefing.

- Mon dieu ! C'est quoi docteur ? s'exclame en sursaut la patiente, allongée sur le divan pour être examinée.

Jeudi, 11 heures 30. La secrétaire ouvre, en catastrophe, la porte du bureau de consultation.

- Docteur ! Écartez-vous de la fenêtre... L'on tire parfois au juger...

- Ça va ! Ça va !... Calmez-vous... Je commence à prendre le pli...

En pleine rue, juste au nez de son cabinet, un gars, la trentaine, abat, à bout portant, un homme, la cinquantaine. Mission accomplie, l'assassin soulève sa chemise, planque l'arme derrière la ceinture, tire tranquillement une clope, l'allume, aspire une longue goulée et entre au jardinet, presque dandinant ! Étant près de la fenêtre lorsque la détonation eut lieu, Jafâr a quasiment tout vu. Sidéré, voire tétanisé, il n'arrive pas à maîtriser sa tremblote. Le quinquagénaire s'affale. Les trois balles de revolver le frappèrent de plein fouet au front et à la poitrine. Jafâr se précipite à son chevet. Lorsqu'il arrive, le malheureux a déjà opté pour ailleurs. Le docteur Jafâr notera que police, autorités judiciaires, personne ne prendra la peine de lui demander son témoignage ni ce jour, ni plus tard. Il s'en étonnera. Sa voisine, la notaire, l'invite à la raison... Lui insigne que, pour elle, est bien révolue l'ère des étonnements et exclamations devant pareilles « bagatelles » !

- Tels actes odieux ne se comptent plus !... Les temps, ne sont-ils pas à l'extermination de l'autre qui ne scande pas le même slogan ?... Qui ose s'afficher différent ?... Sachez docteur, qu'ici, une tête humaine ne vaut pas plus qu'une piastre, et ne pèse pas davantage qu'un moustique ! ajoute-t-elle.

Le docteur se trouve, du coup, « rasséréné » !

Deuxième semaine d'avril. À quelques mètres de la mare de sang, sous un soleil qui commence déjà à s'affirmer, imperturbables et indifférents, les orangers inondent de leur inégalable senteur, pareillement, et la victime et le criminel. Sachant que son docteur en raffole, la secrétaire venait d'ouvrir la grande fenêtre pour laisser entrer l'effluve.

Attentats et voitures piégées se multiplient. Presque tous les jours, des coups de feu lointains ou proches s'entendent dans la ville. Des enlèvements sont perpétrés de part et d'autre. Chaque clan accuse l'autre d'avoir commencé... Beaucoup d'innocents payent... Des fois de leur sang... Le climat dans le pays s'envenime. À Tripoli, la situation prend toutefois une toute autre ampleur. Les rumeurs vont bon train... Les partis fanatiques extrémistes montent en puissance. L'on dit qu'ils planifient de nettoyer, balayer, débarrasser le plancher une fois pour toutes... Ils ne cachent pas leur intention de vider la cité des partis laïcs, en fait de tous les partis politiques. Ils veulent clairement et simplement mettre main basse sur la cité. Hélas, les faits ne tarderont pas à démontrer le bien-fondé de ces rumeurs. Tel dirigeant de telle organisation est abattu en pleine rue, tel autre est kidnappé... Une bombe est lancée sur le local de tel parti, sommé de plier bagages... Des chrétiens, tirés au hasard et qui n'ont que faire de la politique, sont enlevés en représailles à des musulmans enlevés de l'autre côté, également au hasard et qui n'ont, eux aussi, que faire de la

politique. Les tractations aboutissent parfois à l'échange d'otages et leur libération. Mais beaucoup de malheureux frappés par la guigne de se trouver au mauvais moment au mauvais endroit n'auront pas cette veine. En effet, dans la majorité des cas, leurs familles les récupéreront à l'horizontale !... Des fois, souvent, l'on n'aura pas même ce « privilège » !... Ni dans l'immédiat ni plus tard. C'est un climat de guerre civile larvée. Les uns et les autres se chamaillent pour un rien et règlent leurs conflits sous le crépitemment des kalachnikovs et la détonation des bombes. Aussi, envisagée à un moment, l'idée d'élire domicile à Tripoli avec sa mère se trouve écartée puis totalement abandonnée.

Jafâr s'ancre quand même. On le met en garde contre ce quotidien aller-retour à Tripoli, ô combien haut de risques.

- Allah est grand. Lorsque mon heure sonnera, aura lieu que ce qui est mektoub, réplique-t-il aux uns et aux autres.

École du fameux tandem grand-père-Youssef... Ses deux camarades de lycée, naguère anxieux, sont désormais inquiets. Le concierge, la soixantaine et à l'esprit vif, se met lui aussi de la partie. Asthmatique, il est l'un de ses premiers patients, sachant qu'au Liban l'on s'autorise à soigner des maladies qui ne sont pas de sa spécialité. N'ayant aucune couverture sociale, Jafâr lui offre son expertise, gratis et lui file, à l'occasion, les échantillons que les visiteurs médicaux lui laissent. Quelques semaines après, le bonhomme ne jurera que par son toubib ! Lui aussi se bile pour son docteur et l'invite à la prudence... Jafâr rétorque qu'il cessera de côtoyer le danger le jour où, lui aussi, de son côté, fera de même ! En effet, épris de Winston, au minimum un paquet par jour, il fait fi des conseils de son médecin. Il y croit bien sûr mais reconnaît qu'il n'y peut rien. Il finira par lui avouer que bien qu'il

sache que la cigarette le grille à petit feu, il est incapable de cesser de l'allumer !

- Docteur, j'arrêterai d'en pomper, le jour où j'arrêterai de respirer !

Jafâr n'insistera plus... Dès qu'il tient une information à caractère sécuritaire, le bonhomme monte vite chez son doc pour le prévenir. Dare-dare, celui-ci met alors la clef sous la porte et détail.

Sur le front intérieur, il y a du nouveau. Gagnant à présent pas trop mal sa vie, Jafâr veut commencer à rembourser son père. Il compte lui consacrer une somme mensuelle. Celui-ci refusera, promettant d'accepter le *deal* plus tard. Lorsque le bateau atteindra sa vitesse de croisière, en somme, lorsque la clientèle sera plus cossue. Jafâr se tourne alors vers sa mère. Il la rend totalement indépendante de son mari. Il y a, toutefois, une contrepartie. Même entre fils et mère ! Son mari aura à manger comme son fils ! Et surtout jamais de restes... Sur le coup, la matrone essaie de tourner autour du pot. Ferme et catégorique, le fils arrêtera net la gravitation et lui impose son desiderata sur un ton sans appel. Elle cède. Plus. Lorsque Jafâr se pointe le soir, s'il hasarde son père à table, il le rejoint même si le gésier n'a rien demandé. Maman en prend note. Elle a du mal à digérer ces changements cosmiques. Toutefois, elle gagnera sur un point. Jafâr n'arrive pas à deviser avec le père. Les deux se parlent, mais pas beaucoup. Et alors de choses qui se disent entre gens qui se connaissent peu et qui ne paraissent pas impatients de se connaître davantage, du moins du côté de Jafâr... Pluie, beau temps et banalités... Alors que papotages et causettes resteront pour maman... Que pour elle. Elle en paraît enchantée !... Mais grosse épine ! En effet, au train où vont les choses à Tripoli, elle se meurt d'inquiétude.

- Allah est grand. Tu es là mon fils, leitmotiv qu'elle éjecte chaque soir à l'arrivée de son fieu, rentré sain et sauf.

Tous le préviennent. Le jeune médecin n'est pas aveugle. N'est-il pas devenu adulte depuis Noudouïb ? Bien qu'il en soit pleinement conscient, il ne fléchit pas. Demain sera un jour meilleur, se dit-il à chaque crépuscule.

- Par terre, docteur... lance la secrétaire qui se jette par terre.
- C'est bon... Je vous l'ai dit... J'ai pris le pli... répond Jafâr qui la devança dans la pirouette !
- Ouf ! Ils sont partis... Toute la nuit, un groupe de vandales et vauriens ont sillonné les rues, tirant dans l'air et scandant des slogans fanatiques odieux... Ces vermines réussirent à semer la panique. Peu de Tripolitains dormirent poings fermés cette nuit... Qu'Allah nous protège, dit-elle, les paumes tournées vers le ciel.

Le calme revient. L'on entend qu'un filet de voix. C'est la queue de l'orage. On fait le bilan. Frappées par les balles, des vitres aux différents étages sont trouées. D'autres rendirent l'âme. Celles de Jafâr échappèrent à la mutilation. Par miracle, pas de victimes ni blessés dans l'immeuble.

Sur le front sentimental, Jafâr est prêt. Il ne sera pas « imperméable » ! Droit d'auteur : Irène !... L'idée de trouver femme et fonder foyer est mûre... Il reste à dénicher la dulcinée !

Brune, les yeux marron, elle se trompe d'adresse. La secrétaire est absente. Elle est partie acheter du café fraîchement moulu.

- Ah ! Je vois ! Je me suis trompée ! Excusez-moi.
- Pas de mal. Le docteur tel est juste au-dessus.
- Mais vous êtes endocrinologue à ce que je vois, désignant, par l'index, la plaque. Je change de boîte

demain. Dans deux semaines, je vous devrai une visite, si cela vous sied. J'aurai en charge un nouvel antidiabétique. Je m'appelle Yasmina.

- Yasmina... Fleur de Jasmin ! Seconde, dans la - ma - hiérarchie des senteurs !
- Oh ! Vraiment !... À bientôt docteur, dit la visiteuse médicale avant de s'éclipser, la figure écarlate.

Le concierge se trouvait par hasard là.

Bien que la porte de son bureau soit fermée, Jafâr sait que la secrétaire est rentrée, pas uniquement par le bruit de ses foulées, mais par l'effluve du caoua qui remplit le cabinet. Jafâr l'informe que bientôt nous aurons la visite d'une certaine Yasmina, représentante médicale. La bonne femme exhibe un petit air d'étonnement mais ne dit rien. Comme si elle se demandait, pourquoi le lui annonce-t-il...

Jafâr réalise que cette brune lui fit comme un tilt dans l'étage supérieur. Ce n'est sûrement pas le coup de foudre. Il compare avec Laura et l'express Paris-Tours. Non, ça n'a rien à voir ! Il faut dire qu'à l'époque, il avait dix-neuf ans. À présent, douze ans et quelque de plus... À cet âge l'on ne se foudroie pas à chaque coin de rue ! se dit-il. Cette fille a toutefois provoqué chez lui un je-ne-sais-quoi... Oui, il a trouvé ! Quoique timidement, elle a comme remué, dans son dedans, une eau dormante... Il n'en est nullement mécontent. Bien au contraire.

La majorité des citadins sont contre les exactions commises au nom de la religion. Les Tripolitains bien intentionnés ne cessent pas d'appeler au calme et à la raison. Leurs appels resteront, toutefois, lettre morte. Des têtes brûlées sont attirées et recrutées en nombre par les organisations extrémistes. Jafâr reste inflexible. Il aime son pays natal, Talass et Tripoli. Il s'accroche et veut y vivre coûte que coûte.

- Oui, il est là. Je vais le prévenir, dit la secrétaire.

Jafâr est dans son bureau, en train d'examiner un patient. La dernière entre pour lui annoncer la visite tant attendue. Le médecin n'est pas surpris. Il reconnut sa voix sans peine. Ne comptait-il pas les jours depuis leur première rencontre-éclair ? Dix minutes après, il fait entrer la brune qu'il attendait tant.

- Yasmina bonjour... Prenez siège. Vous êtes au rendez-vous, comme promis. Je vous attendais...
- Et la première des senteurs ?
- Celle que vous humez à cet instant...
- Ah ! La fleur d'oranger...
- Vous y êtes !

Sous une brise légère et chaude, les orangers se déchaînent, embaumant les environs de leur parfum. Hier vit l'affreux crime commis sous sa fenêtre. Néanmoins, la vie continue son cours pour Jafâr, ces arbres prodigues et le reste du monde...

- Je vois que vous êtes épris d'Oum Koulçoum... « *Al Ahaât* »... dit Yasmina à la vue de la cassette oubliée sur le bureau.
- Vous aimez ?
- J'ai grandi avec. Pas un jour, mon père n'omet d'écouter l'une ou l'autre de ses chansons. « *Al Ahaât* » est sa préférée...
- Et votre mère, qu'en pense-t-elle ?
- Elle l'aime tout autant. Les deux écoutent la *Diva* avec délectation. Il leur arrive même de fredonner ensemble les fameux refrains. Toutefois, contrairement à mon père, exclusif, ma mère ne daigne pas la sublime Asmahâne, le tendre Farid, l'admirable Fayrouz, la magnifique Najate, l'exquise Chadia...

Quelque peu interloqué, Jafâr se rend pour un moment soudainement absent... Y a-t-il, sur terre, époux et épouse qui écoutent, fredonnent même ensemble des mélopées ?

Tels maris et femmes, existent-ils vraiment sur terre ? se demande Jafâr tout bas, songeant et remontant à...

Yasmina note la distraction. Passé quelques secondes, elle s'apprête à relancer la causette...

- Et vous ? lance Jafâr qui, s'éveillant, la débarrasse de cette charge.
- Je ne peux pas imaginer oreille qui soit insensible aux chansons de la *Diva*... Mais docteur, votre temps est précieux... Je ne vais pas abuser... Je suis là pour vous parler de...
- Du temps, j'en ai ! J'en distribue ! Et puis l'antidiabétique, serait-il prioritaire ? Passe-t-il avant la *Diva* ?... Dis-je faux ?
- Je n'ai pas voulu...
- Je sais... Écoutez, faisons un troc. Laissez-moi la brochure et deux ou trois études sur le bijou ! Je vous promets de les lire à tête tranquille... On se passera ainsi de papoter pharmacologie lors de vos prochaines visites... Êtes-vous contre ?
- Non, non...

« *Oh quelle rencontre que ta rencontre ! La rencontre du premier jour ! Oh quel regard que le regard de tes yeux... En ce jour... Ce premier jour, le sommeil quitta, bouda mes yeux... Ah, que ce jour !... Ce premier jour !* » Ces paroles, magnifiques perles, chantées sur une aussi sublime musique par l'incomparable *Diva*... N'est-ce pas moins rasoir, plus distrayant qu'une « histoire de pharmacologie » ?

Sur ces vers de la succulente *Al Ahaât*, Yasmina quitte le cabinet sans pouvoir déroiser une syllabe sur son produit pendant la demi-heure écoulée. Jafâr est exalté. Le soir, sa mère va le remarquer.

- Qu'y a-t-il, mon cœur ? Tu parais si enjoué ?
- Il n'y a rien maman. J'ai rencontré ce jour mes amis de lycée et me voilà content de les avoir vus...

- Que tous tes jours soient comme ce jour, lumière de mes yeux ... Qu'Allah ne me prive de ce sourire et de cette radieuse mine...

Le soir, Jafâr pensera à Yasmina. Il ne connaît pas son âge avec précision. Autour de vingt-huit ans ? Elle est belle, charmante et à l'esprit délié. Elle a promis une visite dans dix jours. Jafâr put garder sa retenue. Bien qu'il ait souhaité que le rendez-vous soit plus proche, il préféra ne pas brusquer les choses. Ne pas se montrer impatient. Plus sensé, pense-t-il... Il s'allongera cette nuit sur son plumard avec la fameuse « *Al Ahaât* » en marche sur son magnéto. Inconsciemment, il se verra transporté loin... Loin dans le temps et dans l'espace... Laura, n'aimait-elle pas aussi et beaucoup la *Diva* ? Au début par curiosité, plus tard par plaisir. Ravi, Jafâr se complaisait à lui traduire les textes... Comment peut-il oublier ses commentaires lorsqu'elle écouta et comprit les admirables vers de cet envoûtant chef d'œuvre, particulièrement les premiers ? Leur épique amour n'a-t-il pas commencé ainsi ? Dès la première rencontre, dès les premières secondes de la première rencontre dans l'express ? Dès le premier regard ?... Le regard ensorcelant de Laura que lançaient ses magnifiques saphirs... Et « le sommeil qui boudera et l'un et l'autre cette nuit-là »... « *La nuit... La nuit... Et l'horloge qui sonna, réveillant la nuit...* » Mots sublimes d'une autre succulente mélopée de la *Diva* : « *Fatil maâd* ». Laura n'en finissait pas d'être éblouie par l'image tout à fait unique de ce vers. Qu'ils sont loin ces temps... Engloutis par le temps... Passé ces douces réminiscences, Jafâr revient au tilt provoqué par Yasmina. Pour la première fois depuis de longues années, il sent qu'il est un brin changé et que, peut-être, il n'est pas aussi « imperméable » qu'il le pensait... Caressé douillettement par cette brise d'espoir, Jafâr plongera cette nuit dans un sommeil langoureux et paisible.

Les visites de Yasmina se succéderont pour devenir hebdomadaires. À présent, Jafâr connaît davantage son roman. Musulmane, originaire d'Akkar, elle habite avec ses parents à Tripoli où elle naquit il y a vingt-six ans. Elle épousa il y a plus de quatre ans son cousin. Par amour ? lui demande Jafâr une fois.

- Presque de mon âge, je connaissais mon futur époux pour être le fils de mon oncle. J'avais vingt-deux ans. Mes parents m'encouragèrent... Quelques mois après notre mariage, mon mari partit pour les États-Unis. Depuis ce jour, aucune nouvelle...
- Divorcés ? Séparés ?
- Séparés pour sûr. Ne nous le sommes pas depuis presque quatre ans ? J'aimerais divorcer. Bien que mes parents soient profondément mécontents de la présente situation, ils temporisent et m'invitent à davantage de patience... Mon oncle - son père - est en rage contre son fils. Toutefois, il ne peut rien faire d'autre que de condamner la conduite de son fils.

Jafâr réalise que Yasmina commence à le secouer. Il reste, néanmoins, réticent. Désire-t-il aller plus loin avec ? Si oui, à quoi bon ? N'est-elle pas musulmane ? Et surtout n'est-elle pas mariée ? Liée ? Le pays du cèdre, de fond en comble, se dresserait contre telle transgression aux traditions et rites. Presque impensable. Sur ce point, il n'y aura pas de clivage confessionnel ! La désapprobation et la condamnation seront unanimes et sans équivoque. Musulmane et mariée de plus ! Jafâr ne veut pas pour autant baisser les bras. Il y a dans ses profondeurs, une force, un vent fort, qui gonfle son voile et le pousse dans cette mer haute de vagues, où pourtant planent incertitudes, risques et périls. Six semaines passeront. Yasmina est prête pour la grande discussion.

- Avant-hier, j'ai abordé la question avec mes parents. Mon désir d'en finir et divorcer. Pour tout dire et à la

vérité, qu'on continue, nous deux, ou qu'on cesse de nous voir, je veux tirer au clair la situation avec mon mari. Je le leur ai dit noir sur blanc. Naturellement, je n'ai pas parlé de toi et de nos rencontres. Pas à pas. Mais, à supposer que c'est fait, que ferions-nous du reste ? Un chrétien et une musulmane divorcée veulent se rendre mari et femme ! Jafâr, n'est-ce pas trop compliqué ?... De plus, si mon frère l'apprenait, il serait fou de rage. Je le crains. Il est ami avec mon mari. Bien qu'il a toujours été honnête homme, voilà qu'il commence à sympathiser avec les milieux intégristes et ce, en dépit de l'opposition farouche de mon père. Trop d'obstacles, pas vrai ? Aussi, n'est-il pas préférable que de stopper maintenant ? Immédiatement ? Notre relation n'étant que naissante...

- Ce que tu dis est sensé. Prenons, toutefois, un peu de recul. Une semaine de réflexion...

Le soir, dans son lit, Jafâr ressassera leur conversation. D'un côté, il paraît totalement absurde que de continuer alors que Yasmina n'est pas libre. De l'autre, il éprouve un désir irréprensible de poursuivre la navigation contre vents et marées. Tirillé, Jafâr ballotte, gigote, tourne et se retourne dans son pieu... Ses paupières refusent d'obtempérer. À l'aube, il finit par prendre sa décision. Il va tirer un trait sur cette histoire qui donne l'air de mal commencer. Sûrement quelque peu tordue... N'est-il pas plus sensé que de déraciner le germe illico ? Avant qu'il pousse et grandisse ? Aussi se sent-il mieux après et réussit à roupiller quelques heures.

- Écoute Jafâr, devant mon insistance, en fait, mon intransigeance, mon père a promis de soulever la question avec mon beau-père. Il tâchera de trouver une issue claire, a-t-il dit. Qu'en penses-tu ? dit Yasmina le jour suivant.

- Si tu arrives à obtenir ton divorce, nous pourrons continuer. Voilà ma position. Promis. À propos, ton frère, qu'en pense-t-il ?
- Franchement, j'en ai peur. Il me fout la pétoche !... À ma connaissance, il n'a pas été informé de mon intention de divorcer. Bien sûr, il ne tardera pas à le savoir. Tu sais, il me regarde de guingois depuis quelques jours. Est-il au courant de mes visites ici ? Possible.

Deux semaines passeront. Yasmina s'est évaporée...

Lundi 20 juin, 17 heures. Jafâr prend la sortie nord de Tripoli, direction Talass. Une Renault 12 verte, le double. Le passager à l'arrière, buste dehors et Kalachnikov à la main, lui intime l'ordre de s'arrêter sur le bord de la chaussée. Jafâr tempore et dodeline de la tête en signe qu'il va s'exécuter. Bien qu'il soit préparé à l'avance à une telle éventualité, il a les jetons, mais essaie de donner l'apparence d'une certaine maîtrise. Il fait semblant d'obtempérer. En fait, il veut gagner du temps dans l'espoir d'être aperçu par une quelconque voiture qui passerait par hasard par là. Ou alors... Les enlèvements sont tellement fréquents qu'il s'attendait à y être confronté un jour. Auquel cas, et quoi qu'il arrive, il ne se rendra pas. Tout le monde sait que ceux qui sont enlevés, de part et d'autre, reviennent souvent les pieds devant... S'ils reviennent !

Ils sont trois. Le chauffeur, un passager à côté et un autre derrière. Dans sa 504, Jafâr roule lentement derrière et au pas de la Renault. Brusquement, il met sa deuxième, tourne brutalement le volant, baisse la tête, écrase le champignon et dépasse en trombe les agresseurs. Des coups de feu partent dans sa direction, telle une saucée. La trouille a disparu. Se peut-il qu'au moment ultime, les neurones de la frousse, froussards, se débinent et passent la main à leurs collègues, spécialistes de la survie ?... Il

fonce à fond la caisse. La 504 ne le dépitera pas. Bien qu'il ne soit pas certain, Jafâr pense qu'il n'est pas touché. Au bout d'un kilomètre environ et suite à un déluge de feu, les assaillants lâchent prise. N'étant plus poursuivi, il stationne dix minutes après et se palpe. Il est intact. La voiture aussi. Pas d'impacts de balles, pas même une égratignure. À l'arrivée, il n'en parle pas à sa mère. Ce genre d'affaires relève d'oncle Firass.

- Bien que l'affaire soit d'une extrême gravité, un point demeure inexpliqué. Aucune balle n'a frappé l'auto. Ceci dit, n'allons pas vite dans les déductions rassurantes. Je vais entamer mes investigations. En attendant l'éclaircissement de l'affaire, je préfère que tu restes à Talass. Toujours est-il, ne pas obtempérer aux assaillants, bien que hautement périlleux, fut un acte sensé et de bravoure. Neveu, y a-t-il quelque chose d'important que je dois savoir, avant de démarrer mon enquête ? dit l'oncle, naturellement ravi et heureux que son neveu ait pu s'en tirer.
- Non... Rien.

Quarante-huit heures après, Firass lui apprend qu'il s'agit d'une bande de pillards qui voulaient mettre la main sur l'auto. Lançant cette affirmation, sa tête garda néanmoins un enduit d'inquiétude. En effet, bien qu'un haut responsable politique du parti qui tient la ville en main lui ait donné sa parole que, désormais, son neveu ne sera plus inquiété, l'oncle ne paraît pas rassuré.

- De son côté, le docteur Jafâr ferait bien d'être plus raisonnable, éjecta-t-il pour finir, sans que je puisse lui arracher une syllabe de plus ! Aussi ignoré-je la signification et la portée de ce message... Aurais-tu idée, neveu ? dit Firass, taraudé et perplexe.
- Non.

N'arrivant pas à gober l'histoire de la voiture, Jafâr se mettra à réfléchir. Il est clair qu'on ne voulait pas sa peau.

Pas une seule balle ne frappa sa Peugeot. Le responsable affirma qu'il ne sera plus inquiété. Ce fut, néanmoins, assorti d'une condition... On l'invite à « être plus raisonnable ». Jafâr n'est qu'à moitié apaisé. L'évaporation brutale de Yasmina... Cette tentative d'enlèvement ? Y a-t-il rapport ? Hypothèse à ne pas exclure... Sérieuse même... Il lui en parlera lorsqu'il la verra. Mais Yasmina, où est-elle ?

Jafâr ne verra plus Yasmina... D'un côté, il se surprend à être quelque peu soulagé. N'était-ce pas un chemin sans issue ?... Trop d'obstacles. Et de taille... De l'autre, il ne peut s'empêcher de broyer du noir et sentir comme une grisaille qui l'enserme... Commencerait-il à être épris d'elle ? Il sait qu'elle habite Tripoli. Elle lui fila le nom du coin où elle crèche. Mais il ignore le reste. Tout le reste. Pas de numéro de téléphone. Il ne sait pas même si sa famille en a un. Avoir un téléphone qui fonctionne, n'est-ce pas un luxe dans cette ville presque en état de guerre ?... Il ne va tout de même pas se pointer tous les jours dans son quartier et se mettre aux coins des rues pour la guetter ! Hormis la secrétaire, le concierge est la seule personne qui la connaît.

– Je ne la vois plus. Disparue, lui dit ce dernier.

Pendant les deux semaines qui suivront la tentative d'enlèvement, Jafâr se rendra à Tripoli accompagné par un garde du corps alloué par le capitaine, son ami de lycée. Firass poursuit ses démarches afin d'assurer le maximum de protection à son neveu. Au fil des jours, le toubib commence à perdre espoir de revoir la belle brune aux yeux marron un jour. Il finira par prendre son mal en patience, se disant, qu'après tout, c'est peut-être mieux ainsi. Pour tous... Bien qu'elle ait pu constituer un projet d'avenir, leur chemin, aurait probablement été semé de cactus... Peut-être même sans issue.

Lundi 22 août. 17 heures. La secrétaire est partie il y a une heure. Une puissante déflagration secoue la ville. Cette fois, la grande vitre du bureau de consultation change d'avis et part en miettes. Jafâr n'est pas touché. Il bavardait avec sa voisine dans le couloir. Quelques minutes après, brailant à tout bout de champ, les sirènes d'ambulances entament leur lugubre symphonie. Tout le monde se rassemble au rez-de-chaussée. La nouvelle ne tardera pas à tomber. Une voiture lourdement piégée explosa devant le siège d'un parti laïc, lequel est situé à moins de cent mètres du cabinet. Il y aurait des dizaines de morts et beaucoup de blessés.

Ce matin, Jafâr dit au revoir aux uns et aux autres, surtout à sa mère dont les larmes ne font jamais défaut dans telle circonstance. Il quittera Tripoli ce soir pour Beyrouth d'où il prendra l'avion pour Paris demain. Il y séjournera deux semaines pour une mise à jour au service de médecine-diabétologie d'un hôpital parisien. Aussi et par la même occasion, aura-t-il l'occasion de rompre avec cette ambiance de haut voltage, en fait presque de guerre. Son retour est fixé pour le lundi 5 septembre. Venant d'assister à cette terrible tragédie et à la danse macabre des ambulances d'une part ; ayant par miracle, échappé à la tentative d'enlèvement de l'autre, Jafâr se voit ravi par la coïncidence. Cette pause en France tombe à pic... De plus, Yasmina... Yasmina n'est plus...

Paris. Les nouvelles gagnent rapidement la capitale française où réside Jafâr depuis douze jours. En effet, 48 heures avant la date prévue de son retour, éclate au pays une autre et énième poussée de guerre d'une rare violence. L'aéroport de Beyrouth sera immédiatement fermé au trafic et continuera à l'être pendant de longues semaines. Sitôt achevé cet épisode particulièrement sanglant, un autre front prendra le relais à Tripoli même cette fois. Le Talassin se trouve bloqué à Paris.

En attendant de pouvoir rentrer, le toubib va effectuer des remplacements de médecins dans la région parisienne. Au pays, les poussées de violence se poursuivent et se succèdent. Lorsque Jafâr réussit à joindre Firass au téléphone, l'oncle insiste pour ajourner le retour, voire de ne pas y penser tant qu'il n'aura pas obtenu, au préalable, son feu vert... Le feu restera rouge un long moment...

Vers Noël, qui a une signification particulière chez lui, Jafâr repense à Laura... Treize ans exactement depuis le premier jour... Qu'est-il advenu d'elle ? Pense-t-il à Laura parce que le cœur demeure inoccupé, faute de locataire, ou bien parce qu'il l'aime encore ? N'est-ce pas les deux à la fois ?... Pourquoi alors ne pas lui écrire ? Des fois que son cœur serait encore libre... Il réfléchit beaucoup à la question... Aussi, après des jours d'hésitation, décide-t-il de laisser tomber, une fois de plus... En effet, ne rentrera-t-il pas bientôt au Liban à la faveur d'une accalmie ? N'a-t-il pas bouclé cette question l'année dernière, à savoir s'interdire de perturber, voire déstabiliser Laura ?

18

- Jafâr est un prénom de chez nous, n'est-ce pas docteur ? dit le patient en ce lundi, lendemain de Noël.
- Prénom du Liban aussi, bien que qu'il y soit peu commun.
- Beau coin... Dommage...
- Vous connaissez ?
- Et comment... Que de fois ai-je visité ce pays autrefois... Naturellement avant cette satanique guerre qui n'en finit pas...

Rached, la soixantaine, homme d'affaires originaire d'un pays du Golfe arabo-persique se présente avec une trachéo-bronchite aigüe. Jafâr, en remplacement de généraliste dans la banlieue ouest de Paris, l'examine, prescrit un traitement et lui donne rendez-vous dans cinq jours. Pendant la demi-heure écoulée et en dépit de leur différence d'âge, les deux hommes ont à l'évidence sympathisé.

Au rendez-vous, le vendredi suivant, le patient va beaucoup mieux et en paraît ravi. Il s'amène avec deux trente-trois tours d'Oum Koulçoum. « *Al Atlal* » et « *Al Roubaïyatt* ».

- Merci pour le présent. Deux sublimes chansons. Comment avez-vous su...
- Vous n'auriez pas fredonné « *Al Atlal* » ! Le faire en examinant un patient ! J'ai aimé... Je suis un grand admirateur de la *Diva*. Docteur, je quitterai Paris après demain et serai de retour dans quelques petites semaines. Nous dînerons alors ensemble. À condition de ne pas être contre vous exhiber en public avec le handicapé et laid que je suis...
- Ce sera avec plaisir. La vraie laideur, n'est-elle pas celle de l'intérieur ?
- Vous avez la répartie élégante et spontanée docteur. Elle ne restitue pas un grain de beauté à mon visage hideux mais elle est plaisante et apaisante. Et le plus important, ce qu'elle est vraie !

Après avoir terminé son remplacement, Jafâr part voir les amis. Joseph et Carole dans l'Isère. Ensuite, Tours à la mi-janvier. Il revoit le couple ami ainsi que Marie, toujours en poste dans sa librairie et toujours aussi prévenante. Voyant qu'il reste muet sur Laura, elle n'en pipe mot. Lui donne des nouvelles de madame Molina. Ne voyant presque plus son fils, elle sombre dans la dépression. La dernière fois remonte à juillet dernier. Après de longs mois de silence, ce dernier daigna lui téléphoner il y a trois semaines pour lui souhaiter joyeux Noël ! Jafâr n'oubliera pas de visiter, en solo, la rive gauche... Histoire de dire bonjour... Est-ce tout ? Que cherche-il, que désire-t-il, qu'espère-t-il dégoter là, sinon ce gigantesque cours d'eau qui, il y a treize ans, ne lui avait strictement rien promis ? Il s'y attarde un moment, essayant, devant le paysage majestueux, de voir plus clair,

là où, pourtant, tout est clair... Y a-t-il, y aura-t-il ici, autre chose que les bribes de souvenirs qui voltigent dans l'espace, telles les particules projetées et dispersées par ces masses d'eau qui n'arrêtent pas de se tuer sur les piliers du Pont Wilson ? Rien n'a changé... « *Rien n'a changé et pourtant tout est différent. Rien n'est pareil et pourtant tout est comme avant* »... Contemplant le magnifique vol des colverts, il se met à fredonner ces magnifiques mots de Moustaki... À moins de se dépiauter, force est d'admettre qu'il n'arrive pas à arracher Laura de sa peau. À l'oublier pour de bon. Mais désire-t-il, aspire-t-il à l'oublier ? Si oui, le pourra-t-il ? Peut-on cesser d'aimer une personne qu'on aime d'amour de roman parce qu'on le décide ?... Peut-on, sur simple ordre de neurones se targuant de sagesse et bon sens, exécuter un amour de légende ? En ce jour ensoleillé, mais glacial de janvier, Jafâr se voit confronté à un souci de taille. Réussira-t-il, un jour, à se réinventer ? À aimer à nouveau ? À aimer comme il aima son Allemande ? Il l'ignore mais en doute fort... Yasmina aurait peut-être pu l'aider à répondre à cette question qui lui ronge les sangs... Mais Yasmina, où est-elle ? Qu'advient-il d'elle ? Sans crier gare, sans mot dire, telle une feuille d'automne emportée par une bourrasque, s'est-elle évaporée vers un quelque part que Dieu seul connaît... Il se dirige vers l'Helder. Il réussit à dénicher la table qu'il préfère. La même... Au coin... Il se met à siroter un express qui a tout sauf le goût parfumé d'autrefois... Il commande une tarte aux pommes chaude. Laura en raffolait. Il est songeur... Passe en revue le passé et le présent...

Le Liban d'abord. L'idée de retourner au pays est toujours d'actualité et aussi vigoureuse qu'avant. Il ne cédera pas. Il rentrera.

Ses parents. Avec son père, c'est mieux, mais ce n'est pas encore la réconciliation. Bien qu'il ait vu de ses propres

yeux que cet homme n'est pas de granite, il n'arrive pas à devenir son ami. Il pense que ce sera difficile. Peut-être même impossible. Jafâr ne réussit pas à enterrer les souvenirs cauchemardesques de sa vie de môme... Comment peut-il expliquer ? Justifier ? Oublier ?... Il aimerait bien poser un jour la question directement et en termes clairs au mec. Pourquoi et comment a-t-il pu ?... Toutefois, oser telle question suppose sinon une amitié avec l'homme, un minimum de camaraderie qui n'est pas encore née. Le but n'étant naturellement pas d'engendrer une confrontation qui serait non seulement inféconde mais aussi malvenue. Le but n'est-il pas d'essayer de comprendre, uniquement comprendre ?... Quant à sa mère, il aimerait lui dire que son mari en dépit de tous ses défauts n'est nullement l'ogre qu'elle n'arrêtait pas de fustiger aux yeux de ses marmots. Il aimerait lui dire aussi que les défauts ne sont pas forcément l'apanage des autres... Mais le lui dira-t-il ? Oui, il le fera. Ces questions, il sera temps de les soulever quand il rentrera... Il lorgne la tarte qu'il n'arrive pas à attaquer. Laura la savourait lentement, avec délicatesse, finesse et une touche d'élégance... Aussi, sa façon si féminine, si fine, de tenir la Kent au blanc immaculé... Quel chic ! Mais à quoi bon soliloquer, s'attarder sur un sujet englouti, voire digéré par les années... Sujet devenu poussière... Il retourne au présent... Pour penser à l'avenir... Ça mérite un deuxième express. Peut-être lira-t-il dans le marc ce que lui cachent les mois et années à venir...

- Voici l'ami dont je vous ai parlé... Le bougre qui, devant Ève, fond comme chocolat au soleil... D'Oum Koulçoum, il en est, évidemment, épris, comme nous deux... Peut-être même plus. Particulièrement d'« *Al Roubaïyatt* ». Première partie, naturellement, pure œuvre d'Abou Nawas pourrait-on dire, n'est-ce pas ?...

- Il sera toujours temps de passer à la seconde partie... Toutefois, pour l'instant, le laissé-je aux autres, ceux qui ont fini de résoudre énigmes terrestres et veulent s'attaquer à ceux de l'au-delà ! dit l'ami, le sourire narquois.

Au café Le Cluny à Paris en ce soir de fin janvier, Jafâr vient de faire la connaissance de cet homme, irakien, joyeux drille et ami de Rached. L'ambiance est exquise, la discussion est épicée. Ils dînent après dans un restaurant grec de la rue Mouffetard et terminent la soirée chez le dernier à l'écoute de la *Diva*. Les trois hommes sont bien éméchés. Dès lors, l'on passe facilement aux confidences, chacun déballant son propre roman...

L'amitié entre Rached et Jafâr se renforce. Les jours suivants, ils passeront de longues heures dans les librairies-discothèques du boulevard Saint-Michel et des rues avoisinantes, à la recherche d'anciens livres arabes empoussiérés qui roupillent dans les coins sombres et de trente-trois tours de la *Diva* ou d'autres stars de la chanson arabe... Pour toujours atterrir après au Cluny...

- Jafâr, qu'est-ce que tu fiches ici ? Je devine que tes remplacements te suffisent. Mais à peine ! À moins d'être le dernier des demeurés, tu ne comptes pas rentrer chez toi j'espère. Par ailleurs, la France peut se passer de tes services. J'ai une troisième voie pour toi. Un plan C, des fois que tu en as assez de faire la semi-glandouille ! Dans mon pays, dopé par l'or noir et en plein essor économique, il y a des sous et l'on manque de toubibs. Je peux t'aider à dégoter un bon poste. Qu'en dis-tu ?
- C'est curieux. Yasmina et moi, avions évoqué la question lors de notre dernière rencontre... On parlait souvent de la mauvaise situation au Liban qui pousse les jeunes à prendre le large en particulier vers les pays du Golfe... Merci pour l'offre. De fait,

j'y pense de temps à autre. Mais pour l'instant, j'ai d'autres plans. Je veux rentrer au pays. J'attends le feu vert d'oncle Firass.

- Le feu est rouge et il le restera longtemps encore... Mon petit doigt me le dit... J'ai pris de la bouteille, Jafâr... Enfin, le jour où tu changerais d'avis... Réfléchis-y. L'entêtement n'est pas toujours de bon conseil.
- Mais Rached, ne m'as-tu pas promis de me raconter tes histoires ? Ton œil perdu, ta joue lacérée, ton bras...
- Né dans un trou où l'on n'aime pas naître, j'ai réussi, comme d'autres camarades de mon âge, à ne pas trépasser. Probablement par manque d'intérêt de l'ange de la mort ! Preuve que même si l'on manque de tout, celui-ci peut nous foutre la paix ! Pécheur de perles de métier, mon père arrivait, à peine, à subvenir à nos besoins pendant les deux saisons de collecte. Le reste du temps, l'on se nourrissait d'air, de poussière et de fournaise... Et, naturellement, de l'espoir d'un demain qui ne serait pas aussi vache qu'aujourd'hui... « Allah, que ton nom soit loué » dis-je tout bas puis me poussais-je vers le haut. J'ai huit ans. Fin avril. La chaleur est torride, comme d'habitude. Mon père m'avait donné la recette la veille. « Écoute-moi bien mon fils. Tu enlances le tronc, et, en silence, je veux dire dans ton cœur, tu appelles Allah, puis tu te lances. N'oublie pas, fiston, j'insiste, tu L'appelles en silence. L'oreille divine entend mieux la voix du cœur que celle du gosier. Tu verras que tu y arriveras » me dit-il. Chef de notre meute, un diabolotin de mon âge, n'arrêtait pas de nous narguer. Tous les jours, il roulait les mécaniques, étant, parmi nous, le seul à pouvoir escalader un arbre, cet arbre, solitaire, grand échalas

et qui, à notre instar, regardait de guingois le Tout Haut pour l'avoir balancé dans ce coin dépourvu de tout sauf de poisson. Muni du mode d'emploi, je me mets à l'œuvre le lendemain. Je sens alors comme une ventouse qui m'aspire et me trouve, en quelques secondes près du but. J'ai juste eu le temps d'imaginer le sourire radieux de mon père, fier de son dauphin... À peine la main droite posée sur la fourche, je sens comme une coriace d'épine qui me transperce la peau. C'est que l'arbre avait un autre locataire ! « Vipère, Vipère ! » braille la bande en chœur. Tiré de sa sieste, mon père posera un garrot au-dessus. De violentes douleurs commenceront vite à me terrasser. Après, plus rien. Trois jours plus tard, je me réveille avec ce que tu vois. Le chirurgien qui m'amputa le bras n'était que le boucher qu'on chercha de loin. L'on dit qu'il était adroit.

- Mektoub !
- Mektoub !
- Et le reste...
- Le voyant fatigué de trimer, le Ciel prit pitié de mon père et l'ôta de cette terre de misère quelques années après. Même si tu n'as que douze ans, le gésier reste le même. Impitoyable, il n'a que faire de tes... Et il y en avait sept ! Outre le fils, devenu chef de la smala et qui te bassine en ce moment, ma mère et cinq sœurs, cela fait sept n'est-ce pas ? Notre imam me confiera à un notable qui possédait du bétail. Je commençais par garder ses dromadaires. J'aimais et aime encore cet animal. L'homme remarquera vite mon agilité. Mon poids plume aidant, je réussis un an plus tard à devenir un cavalier recherché pour les courses de chameaux. J'étais un bon pari. Un jour de février, au beau milieu du sprint terminal, piqué par je ne sais quelle mouche, mon étalon tressaute.

Éjecté, je me vois projeté sur un tapis de ronces et cailloux. Résultat : un œil de moins et une joue qui désire tout sauf parader ! Vois-tu, mon ami, innombrables sont les visages de la détresse humaine... Et ils sont tous laids...

Jafâr n'a pu retenir une larme traîtresse. L'interceptant, Rached est touché. Il s'en veut. N'est-il pas, à présent, un homme d'affaires colossal ? En dépit de sa gigantesque fortune, n'insinue-t-il pas, n'exhibe-t-il pas son malheur ? Rached n'est nullement le nouveau riche qui achète l'oreille et le sourire des autres... C'est un nanti qui sait écouter. Au fur et à mesure de leurs rencontres, il connaîtra en détails sa romance avec Laura ainsi que le passé familial de Jafâr. Il n'émet pas de jugement de valeur, se contentant de tendre la feuille. Jafâr admire et respecte cet homme qui, bien que sérieusement infirme, a pu non seulement bâtir un empire financier, mais aussi fonder une famille. Jafâr ignore toutefois ce qui en est à ce propos.

Sur le plan professionnel, le jeune médecin n'est plus à l'aise dans ce *no man's land*. Au Liban, n'est-il pas barjot que de rentrer, la situation étant ce qu'elle est ?... C'est-à-dire pire qu'avant. Oncle Firass le réitère dès que l'occasion se présente. Il est toujours formellement contre l'idée du retour, mais, également, contre l'idée de non-retour. Attendre. Il faut attendre. Aussi longue et sombre soit-elle, la nuit prendra fin, réitère-t-il. Jafâr est de cet avis aussi. Il va donc attendre. Les jours filent. Le temps ne s'arrête pour personne ! Il ne compose pas ! Ne fait pas de rabais !... Au fil des mois, il va s'avérer absurde que de continuer de la sorte. Mettre fin à l'état présent s'impose et devient urgent, juge-t-il. Début avril et suite à de longues semaines de tergiversations, Jafâr finit par trancher. Il va, définitivement, abandonner l'idée de retourner au pays. Partir pour le Golfe ? Planter sa tente en France ? Le cœur

balance... Jafâr se sent prêt à voir les choses autrement. Sous un autre angle. Aussi, dans cette entreprise, décide-t-il de demander un coup de main... Accordé, il sera de taille. Colossal. Déterminant...

« Paris, le 2 avril.

Laura,

Déchiré entre le oui et le non, le voyageur opte pour le non et décide de ne pas escalader les deux marches de l'express. Sur les quais, le contrôleur actionne son sifflet. Quelques instants de silence puis fermeture gueulante et sèche des portes. La machine démarre. Petit à petit, elle prend de la vigueur, s'étiole dans la brume et disparaît pour toujours...

Le coup de sifflet, le petit silence, le claquement péremptoire et sec des portes métalliques suivi d'un deuxième silence, la danse braillarde des voitures ivres cherchant leur voie sur le croisement des rails, le crissement des roues... Moments, bruits et sons dont il se souviendra dans la solitude de ses nuits... Bien que personne ne l'oblige à agir de la sorte, il prit l'option de laisser filer le train. La raison qui avait prévalu dans le temps, prévalait encore ce jour...

Aujourd'hui, le regrette-t-il ? Il n'ose pas et il déteste. Des états de conscience et sentiments qu'il tient le plus en horreur, il n'y a que la pitié, tête de liste, qui devance le regret. Sentant que des lambeaux de sa chair, rebelles, s'agrippèrent à la cuirasse du rapide, il mord sur sa balafre. Il veut la fermer. Veut croire qu'elle fermera... Sachant qu'il vient de tourner la page à un passé heureux qui pouvait renaître de ses cendres et redevenir peut-être présent et futur, le voyageur reste figé sur place un long moment puis avance. Aussi, dans le hall, ayant du vent dans les voiles, étourdi, la démarche titubante, se dirige-t-il vers la sortie... Et sort...

Il naviguera en solitaire, s'arrêtera dans des ports de plaisance pour se ravitailler et se reposer. Il n'est pas malheureux. Il n'est pas heureux. Dans l'un de ces appointements, il croit, un moment, que c'est là qu'il va, peut-être trouver, sinon bonheur,

À l'ombre d'autrefois

quiétude et apaisement qui l'aideraient à rompre avec son quotidien qui commence à ne plus être à son goût... Ce havre se révélera, en fin de compte, n'être point différent des autres... Ce qu'il y vit n'était, de fait, qu'une ombre, une sirène qui sortit du ventre de la mer pour effectuer une danse attrayante puis faire son plongeon, rejoindre les profondeurs et y rester. Pour toujours...

Il mettra le cap sur d'autres horizons et, à nouveau, se met à naviguer... Fatigué de ramer, des intempéries et tempêtes, le voyageur décidera d'accoster pour de bon. Il jette l'ancre et retourne à la gare... Bien qu'il n'ignore pas que tels retours se révèlent, souvent, presque toujours, infructueux, voire inappropriés, il fait taire les vieux arguments, baisse les bras et, vaincu, il se rend... Aussi envoie-t-il une missive dans les airs, choisit une banquette, sort une Gitane sans filtre, l'allume puis une autre, puis une autre. Il attendra... Des fois qu'arrivée à destination, la missive trouvera bonne oreille... Le voyageur attendra un moment. Un temps...

Jafâr »

Avril passera. Pas de signe en provenance de Brooklyn. Laura l'oublia pour de bon, commence-t-il à penser. Mais cela ne fait qu'un mois, n'est-ce pas ? Il y a encore espoir... Jafâr est prêt à ouvrir une nouvelle page avec Laura. Un nouveau chapitre. Un nouveau tome. Pourvu qu'elle réponde. Et que sa réponse soit positive... Naturellement...

Mai est largement entamée. Pas de nouvelles en provenance de l'Ouest. D'outre-Atlantique. De fait, elles proviendront de l'Est... D'outre-Méditerranée... Aussi ne sont-elles pas forcément sympas...

- Neveu, ta mère n'est pas bien. En fait, malade... Très malade...
- Elle n'est plus de ce monde, oncle ?
- Euh...
- Ma mère est morte...

- C'est-à-dire...
- Elle est morte, n'est-ce pas ?
- Euh...
- Pigé... Quand ?
- ...Cela fait quatre jours... Que j'essaie de t'appeler. Au pays, les liaisons téléphoniques sont presque inexistantes, au mieux mauvaises. Aussi ai-je enfin réussi. Neveu, depuis trois jours, ta mère repose sous terre. C'était brutal. Les médecins disent qu'il s'agit d'une rupture d'anévrisme cérébral.

Jafâr rapplique le lendemain à Talass via le pays voisin. Il arrivera en fin d'après-midi. En cette mi-mai, c'est l'époque des festivités sur les rives de l'Esswane. Sautillant, se chamaillant gaiement, les passereaux devraient chanter et les fleurs, éméchées et joliment nippées, valser au gré des brises... Dans la nuit, en cette nuit sans sa mère sur terre, le coassement rythmé des grenouilles et les senteurs portées par les risées fraîches de minuit n'ont guère le charme, la douceur et la suavité d'autrefois. Après avoir visité sa tombe le lendemain matin et en dépit de l'amour immense qu'il éprouve encore pour l'écrasante majorité des Sawâne ainsi que pour le splendide paysage qu'offrent l'Esswane et la plaine de Talass, Jafâr n'a pas le cœur à rester au pays avec sa mère en moins. Son séjour est prévu pour une semaine. Il aimerait le raccourcir autant que possible...

Il ne sait pas trop ce qui se passe dans le carafon de son père. Il ne peut s'empêcher de lui en vouloir à nouveau... Son épouse a passé sa vie dans le malheur et l'a bouclé dans le malheur. Le mari, est-il indifférent, juste écorché, triste, affecté, affligé par la disparition de son épouse ? Comme à son habitude, il est d'airain. Insondable. Jafâr aimerait le traduire en justice... En tête-à-tête. Avec personne comme audience. Si. Avec ses trois sœurs. Elles ont le droit et le devoir d'être présentes. Chacune aura son

mot à dire, sa thèse à soutenir. L'aînée et la dernière seraient pour le gibet. La troisième dont Jafâr est le cadet s'y opposerait formellement. Elle serait, même, l'avocat de défense... L'avocat du Chetan ! Par-dessus tout, Jafâr aimerait entendre l'accusé... Il mourrait d'envie de l'écouter se justifier, défendre ses méfaits, ses monstruosité, oui, ses monstruosité contre sa famille... Est-ce défendable ? Que pourrait-il dire, pérorer ? Et Jafâr, au milieu de ce peuple, quelle position prendrait-il ? De quel côté serait-il ? À plusieurs reprises, l'homme eut l'occasion, de montrer, de prouver qu'il n'est pas de marbre. Qu'il est même doté de cœur. Mais que faire du reste ? Et ce reste, n'est-il pas lourd ? Cyclopéen ?... Aussi n'est-il nullement à son avantage... De l'autre côté, Jafâr n'a-t-il pas conclu, il y a quelque temps, que sa mère, de son côté, n'était pas une sainte ? Sainte ou pas, ogre ou pas, Jafâr réalise, amèrement, qu'il n'a pu faire grand-chose ni pour sa mère ni pour ce couple dont le quotidien fut, à tous égards, infernal et ce du premier jusqu'au dernier jour. Couple qui perdura, tant mal que mal, près de trente-sept ans !... Jafâr se méprise.

Il visitera la tombe de sa mère, chaque matin, au lever de soleil. Il y reste longtemps à chaque fois et cause avec elle. Il n'a pu tenir sa parole... Sa promesse répétée à satiété de lui offrir des jours meilleurs... Il n'évoque pas même la question. Pourquoi lui en parlerait-il ? N'est-il pas lâche, mesquin même que de demander pardon à sa mère ? Qu'elle est la mère qui refuserait de l'accorder à son fieu ?... Aussi, lui parle-t-il des choses qui restèrent et resteront gravées dans ses neurones... Qu'elle aimerait entendre, s'en souvenir... Il lui dit qu'il n'est pas prêt d'oublier comment elle se démenait pour protéger le même qu'il était de l'ogre, oui, de l'ogre dans ces temps-là... Particulièrement pendant les terribles mois de convalescence de sa fracture... Qu'elles sont encore

vivaces les nuits effrayantes où il se blottissait contre elle alors que l'homme courtaud au fez rouge brandissait son poignard aiguisé... La fameuse nuit où Jawad était sur le départ vers le loin... Ce loin qui se révélera être très loin... Très, très loin... Comment pourrait-il oublier son incommensurable amour?... Ne l'appelait-elle pas depuis qu'il a commencé à saisir le sens des mots et encore jusqu'à l'été dernier : « Lumière de mes yeux »?... Qui le lui dira-t-il désormais ? Et les galettes de pain frais sortant tout juste du *tannour*, au goût et à l'effluve indélébiles... L'image est encore sous ses yeux... Chaudes, elle les faisait danser sur ses paumes pour pas que son miston ne se brûle les siennes... Et tant d'autres images et regards d'où émanait une tendresse aux dimensions des cieux... Quant au reste, Jafâr a la délicatesse de ne pas lui demander des comptes à rendre... Il y a des sujets qu'il faut éviter, qu'il serait indélicat de soulever avec les gens qu'on aime, même si ceux-là ne sont plus de ce monde... Il sait que ça la dérangerait. Un peu de décence, de tact, de respect, de compassion, d'affection ! Est-on sûr que ceux qui nous ont quittés n'entendent, ne voient, ne perçoivent, ne sentent rien ? N'a-t-elle pas eu plus qu'assez dans sa putain de vie pour encore la pourchasser outre-tombe ?

Jafâr avancera son retour de deux jours. Il rentre les ailes coupées... Dans l'avion, il se met à penser à la mort, cette ombre, cette compagne qui, dès la première seconde, ne nous quitte pas d'une semelle. Honnête des fois, elle vous prévient à l'avance. Oncle Youssef. Félonne, d'autres fois, elle vous saute dessus à l'improviste et vous agrippe... Jawad et maintenant sa mère. Sa mère... Il y repense. N'aurait-il pas pu faire davantage pour cette « martyre » ? Ce couple qui semblait comme huile et eau, était-ce fatalement un cas désespéré ? N'y avait-il pas moyen d'être plus imaginatif ? Mais pour être imaginatif, il faut être généreux. Jafâr ne s'aime pas beaucoup depuis la

disparition de sa mère... Il sent qu'il n'est pas loin d'une sérieuse déprime. Regardant par l'œil du hublot les magnifiques paysages qu'il survole avec ces sommets chenus, ces lacs et ces vallées paradisiaques, il ne peut s'empêcher de survoler sa vie... Il fait le bilan... Plutôt négatif... Déplaisant... Et puis quoi ?...

– Attachez vos ceintures, nous allons atterrir...

La voie de l'hôtesse de l'air le tire de ses jugements nullement complaisants. Il n'est pas pour autant soulagé... Tout à l'heure, il ouvrira la porte de son studio, et après ? Ne se verra-t-il pas dans le même état qui prévaut depuis des semaines ? Couplé, à présent, à l'état post-départ de maman ?... Il aimerait ne pas rentrer chez lui. Oui. Pieuter ailleurs. Mais où ? Dans un hôtel ? Y trouverait-il une consolation ? Il élimine, de suite, l'idée qui paraît tout sauf brillante. À Paris, hormis Rached, il n'a pas d'amis. Mais Rached n'est pas là. Il partit pour Londres il y a un peu plus de trois semaines. Il projetait d'y séjourner quelques jours puis rentrer au pays, a-t-il dit. Un couple ami réside dans la région parisienne. Les deux bossent demain et il fait tard. Joseph, l'ami Akkarite, Marie et les autres devraient être, à cette heure, plongés dans leurs rêves. Il ne peut pas les appeler. D'ailleurs, tirer ses amis de leur sommeil pour vider son sac au téléphone !... Pas délicat. Inutile de plus... Demain c'est mardi... Jour de travail... Les jours d'après également, bordel ! Jafâr donnerait ce soir, cher, très cher pour siffler une bouteille de rouge avec un ami qui l'aiderait à évacuer, ne serait-ce qu'une partie du noir qui investit son tout... Il veut presque inviter le chauffeur de taxi, aux yeux bridés – vietnamien peut-être ? – à monter prendre un verre avec lui ! Arrivé devant l'immeuble, Jafâr n'ose pas. Aussi n'est-il pas surpris ! Généralement parlant, ose-t-il ?... susurre-t-il, honteux. Il paye, merci et au revoir... Pour quelques secondes, il se surprend à penser à ces au-

revoir, à tous ces millions d'au-revoir que terriens chevrotent dans l'air à travers le globe et qui, de fait, sont-ils autres que parfaits adieux ?... Pourquoi, dans telles situations, ne dit-on pas « adieu », pardieu ? N'est-ce pas plus approprié, plus franc, plus honnête ? Il franchit le portail d'entrée et s'avoue, d'un coup, que tous ces babils qui font les cent pas dans ses neurones depuis qu'il prit l'avion ce matin ne sont, en réalité, qu'une paume malingre qui tente de pousser, d'écarter une seule et unique pensée qui campe dans son crâne et dont il a la frousse... Et si sa boîte aux lettres était vide ?... Il prit les airs il y a six jours. Et c'est lundi. Et si ce lundi 21 mai lui tendait la main et le délivrait, lui qui n'est qu'à deux pas du précipice ? La trajectoire de toute son existence changerait pour sûr... Il est minuit et demi. Dans l'entrée, il se plante devant cette case métallique grise et froide dont la gueule crache des prospectus publicitaires nauséeux et reste inerte un moment. Il veut retarder le verdict. Des fois qu'il ne serait pas à sa guise ! Ne serait-il pas, cette fois, sans appel ? Cela fait cinquante jours... Il se voit faire, automatiquement, le geste qu'il doit faire. Il n'a pas de gants. Il les aurait glissés pour arracher les dégueulasseries jaune, rouge et orange qui dégoulinent. Il les sort et fait, religieusement, le tri. Des fois qu'une enveloppe, la fameuse, la sacrée enveloppe se fauflerait parmi... À travers... Jafâr est délicat. Aussi, une à une, tire-t-il les pubs qui montrent le nez. Entre celles-ci, il n'y a que dalle... Il glisse la menue de clé, la tourne et ouvre la boîte, les paupières fermées. Au toucher, il y a cinq ou six enveloppes qui y sommeillent. Il prend le paquet tel qu'il est, demande l'ascenseur et atterrit au quatrième. Il pénètre dans son studio et sans oser jeter un œil dessus, pose la petite liasse sur le bureau puis s'affale sur le canapé. De loin, il lorgne le courrier... Bonne nouvelle ? Mauvaise nouvelle ? Auquel cas, peu de biceps pourraient

l'empêcher de chanceler... Il n'a ni le courage ni la force d'approcher la pile de lettres. Dans l'ascenseur, il crut discerner, au palper, une enveloppe qui ne serait pas du genre facture. Qui ne serait pas « administrative » mais privée. Serait-elle la lettre, la divine lettre du salut ? Il se met sous la douche. C'est comme si l'eau chaude lui injecta un punch ! Aussi fonce-t-il après vers le paquet et fait le tri.

- Où es-tu ? Où crèches-tu ? Je suis à Paris depuis avant-hier. J'y reste quelques jours. Appelle-moi dès que tu peux, crache le répondeur téléphonique.

La voix de Rached eut l'effet d'un ange qui pique de l'olympie rien que pour le saisir au vol, lui qui était en chute libre. Ayant perdu sa mère, ayant perdu tout espoir de revoir Laura, Jafâr se voit bousculé, poussé par les désespoirs du globe réunis vers un gouffre profond. Il s'y précipitait et allait toucher le fond. En effet, connaissant bien sa mère et toute l'histoire à travers les récits qu'il lui fit, Laura aurait, sûrement, su et pu l'aider à cicatriser cette nouvelle, profonde et si douloureuse entaille ; donné, de l'autre côté, un nouveau sens, un goût mielleux à la vie. Le Liban ne faisant plus partie de ses projets, Jafâr est, désormais, libre. Totalelement. Il aurait répondu aux diverses requêtes que Laura pourrait soumettre... S'installer en France par exemple si elle consent à y revenir. Dans le cas contraire, il serait prêt à tout faire pour la rejoindre à New-York, y compris examens et démarches nécessaires pour le permis d'exercer en Amérique. Telle une tempête d'automne s'acharnant sur les feuilles chancelantes d'un peuplier chétif, le tri des enveloppes balaya toutes les suppositions et les peut-être... Et du coup tout espoir... Laura n'est plus. Plutôt Jafâr n'est plus pour Laura... Le Talassin fera le deuil de sa mère tout seul. Sans Laura. Aussi, naviguera-t-il le reste de ses jours et ses nuits sans Laura... C'est définitif.

- Madame Molina vient de nous quitter. Pour elle, c'est sûrement une délivrance. La pauvre se payait une de ces dépressions... Depuis la mort de son mari etc... dit Marie, l'amie libraire dans la lettre « privée » que Jafâr, au palper, crut ou voulut croire qu'elle était, peut-être, en provenance d'outre-Atlantique...

En provenance de l'Éden... La lettre du salut... Laura n'a pas répondu à son appel du 2 avril. L'espoir de revoir son Allemande un jour, est bel et bien enterré...

Ce soir, Jafâr s'appuiera sur deux whiskys pour s'acheter un misérable roupillon.

- Après l'accident, le propriétaire des dromadaires me fila, en compensation, quelques sous qui firent taire nos panses pendant quelques semaines... Les proches, presque aussi affamés, nous donnèrent un coup de main aussi. Mais deux mois après ma chute de dromadaire, ni ma mère, ni moi-même, encore moins mes sœurs avions la moindre idée sur le moyen qui serait en mesure de faire taire les sept gésiers qui ne savaient faire autre chose que gémir. De fait, le moyen de ne pas crever de faim... Peu de temps après, ils seront six... Ma mère revient en fin d'après-midi, trimbalant sur son dos du branchage pour le feu. Elle le vendait contre une poignée de farine lorsque la déveine fermait l'œil et ne se mettait pas de travers lui permettant de trouver preneur. En route, le destin, prenant pitié d'elle aussi, lui balance sur son chemin un morceau de taule rouillée qu'elle ramassera au pied... C'est qu'à cette époque, marcher pieds nus, ne relevait ni du respect pour le sol ni de traditions ancestrales ou religieuses. Le choix était limité. Entre pieds nus et pieds nus ! La douleur commencera le soir et s'intensifiera de jour en jour avec, plus tard, l'impossibilité d'ouvrir la

bouche ou d'avaler... Je t'épargne le reste. Elle gagnera le repos éternel à l'aube du sixième jour dans un tableau de souffrance et raideur extrêmes. Notre imam et notre *Daya* n'y purent rien pour elle ! Le tétanos était au-delà de leurs compétences ! Terme que les médecins de Londres m'apprendront décades plus tard, lorsque j'eus les moyens de les voir et me faire écouter...

Je ne sais pas trop comment m'est venue l'idée... Je ne me rappelle pas avec précision. Y a-t-il une hormone de la faim, docteur ? Avec ta permission je le crois. Elle est peut-être derrière quantité de trouvailles et innovations. En tout cas, chez moi, l'idée jaillit alors que j'avais, que nous avions faim ! « Tu veux devenir imam ? » « Je ne sais pas, vénérable cheikh... Mais je sais que je veux apprendre à lire et écrire » dis-je à notre imam, le même. C'était le lendemain du jour de l'enterrement. « Nous commencerons demain. Tu viendras aux cinq prières. Après la prière de l'aube, je te donnerai une leçon et vérifierai que tu l'as bien assimilée après celle du soir. À demain fiston. Que le Tout Haut te protège » termine-t-il. Ainsi commença le périple... L'imam, ancien ami de mon père, se mettra à m'apprendre la langue comme si j'étais son fils. Qu'Allah garde son âme en paix. Six mois après, il fait une visite à mon ancien patron et lui parle de moi. Dix jours plus tard, ce dernier me convoque. Il me propose d'enseigner l'arabe aux fils du chef de la tribu. Mais il faudra quitter et aller chez lui, loin à l'intérieur des terres. Une offre inespérée ! Est alors entamé le sentier de la délivrance pour le bougre qui se tient près de toi en ce moment ainsi que pour les siens » dit Rached avant de se mettre entre les lèvres

une Dunhill qu'il grillera avec ardeur, à presque la dévorer !

Jafâr regarde son ami, se disant qu'il avait un compte à régler avec ses poumons ! Rached prend un long *break*.

En cet après-midi du mardi 22 mai, en route vers Deauville, Jafâr conduit la Mercedes que Rached a louée. Ce dernier, ayant appris le décès de la mère de son ami, lui proposa une virée vers la mer...

- Le reste de l'histoire, ce sera pour une autre fois ?
- Moza, ma cousine, promise à moi dès sa naissance, est presque de mon âge. Après la morsure de vipère, son père, mari de ma tante, réaffirmera sa promesse. Après le deuxième accident, la chute de dromadaire, il y adhèrera encore plus ! Parole d'honneur. « La mort, seulement la mort pourra empêcher ce mariage » tonnait-il devant qui a des oreilles pour entendre. Nous nous mariâmes à l'âge de dix-huit ans. Ravi de mes services, le chef de la tribu, un homme exceptionnel, charismatique, généreux et vaillant, m'offrit le logis dans ses terres. Lors de la naissance de notre fils, Saïf, ma femme préféra, elle aussi, mettre les voiles... Quelques minutes après l'accouchement dans une mare de sang... dit Rached avant d'allumer aussi frénétiquement la énième clope.

Le bonhomme stoppe net son récit. Jafâr ralentit et s'arrête sur le bord de la nationale. Rached ne se gêne plus, donnant libre cours à ses larmes. Jafâr s'y met aussi. Ils quittent l'auto pour se dégourdir les jambes et laisser sécher leurs pommettes sous le frisquet. Rached reste muet. Son ami aussi.

- Jafâr, ta mère ne t'en voulait pas sur terre... Elle ne t'en veut pas sous terre. Des vents forts soufflèrent contre tes voiles, voilà tout... Qu'Allah garde son âme en paix... dit Rached, un moment après.

Ils reprennent la route et passeront le soir et le lendemain en promenade sur la plage et dans la ville. Ils ne parleront plus de leurs romans personnels. Seulement de musique orientale, de poésie arabe et des choses de la vie. Rached renouvelle son offre d'aide pour un poste dans un hôpital de son pays.

Ils rentreront tard le lendemain soir.

- Fais sans elle, Jafâr... Bonne nuit, lance Rached avant de le quitter, devant l'immeuble où il réside.

Jafâr reste cloué sur place une minute puis démarre et rentre chez lui.

Tout au long de leur séjour à Deauville, au vrai depuis qu'ils se connaissent, Jafâr note comme un nuage de grisaille dans le ciel de Rached. Bien qu'il y ait de quoi l'être avec les mutilations et misères corporelles qu'il trimbale à chaque seconde depuis son enfance, auxquelles s'ajoutera le décès prématuré et brutal de ses parents puis de son épouse et amour d'enfance, Jafâr croit déceler sur le visage de son ami une indiscutable tristesse. Son regard est, en permanence, enduit d'une lueur mélancolique. Générée par un chagrin supplémentaire ? En dépit de la fortune colossale qu'il put amasser, Rached, à l'évidence, ne donne pas l'air d'un homme satisfait, encore moins heureux. Y a-t-il autre chose qui le tourmente ? Une misère plus actuelle ?

Les derniers termes de son ami résonneront dans ses tympan pendant des heures... « Fais sans elle, Jafâr »... Oui Laura, c'est terminé. Pour la vie. Rached a sans doute dit vrai, pense-t-il. Le Talassin réussira à dormir assez bien cette nuit. Le lendemain soir, ils prennent un express au Cluny et se disent au revoir.

Jafâr passera l'été à faire des remplacements. Il organisera aussi une rencontre dans une ferme tourangelle. Outre Sylvie, sa nouvelle amie, sont également présents Joseph, Carole, le camarade Akkarite

et son amie, Marie ainsi que d'autres. C'est le dernier week-end d'août. Deux jours mémorables. Brune, belle et directe, Sylvie est prof d'espagnol. Ils firent connaissance il y a deux mois. Dimanche soir, elle rentre chez elle à Poitiers. Le jour suivant, Jafâr rejoint Marie dans sa librairie. Naturellement, ils ne parlèrent pas de Laura hier. Aujourd'hui aussi. Après avoir évoqué sa mère et présenté ses sincères condoléances, Marie passe à Sylvie. Elle la trouve charmante et sympathique. Jafâr acquiesce de la tête et ne s'étend pas davantage... Il l'informe qu'il abandonna pour de bon l'idée de rentrer au pays et que, pour s'installer, il hésite entre la France et le Golfe. Marie n'émet pas de commentaires, mais paraît heureuse. N'est-elle pas depuis toujours contre l'idée du Liban ?

« Lundi, 27 août.

Jafâr

Il est trois heures du matin. Nous passâmes un week-end magnifique. Je ne l'oublierai pas de sitôt. Tes amis sont sympas. Tous. Toi aussi, tu es sympa et tu me plais.

Tu n'es pas prêt, Jafâr. Si j'avais quelque doute, ce week-end le leva. Tu souriais, tu riais même et souvent. Toutefois, tu n'étais pas gai... J'ai trente-six ans, Jafâr. Certes, j'aime encore m'amuser... Néanmoins, à mon âge, est-il insensé que de désirer ce qu'une femme ordinaire désire ? Un projet sérieux... Je sens que tu en es loin... Sur une autre rive... De mon côté, poussée par le désir de te connaître davantage, je me sentais à même de m'embarquer sur ton bateau, de m'approcher de toi... D'accoster même sur ta rive. Ces deux jours finirent par me convaincre que ce serait peine perdue et qu'aussitôt fait, il y a des chances que tu mettes le cap sur un autre port... Sur d'autres rives... Aussi crois-je qu'il vaut mieux s'arrêter là... Je ne supporte plus les gros chagrins...

Pardonne-moi.

Adieu.

Sylvie »

Sylvie est très intelligente. Jafâr n'est pas surpris quant à l'issue... Par contre, il l'est par la brutalité. Il éprouve un pincement au cœur, mais il la comprend. Bien qu'elle soit du goût de Jafâr, Sylvie, à l'instar des aventures précédentes, n'a pas réussi à fléchir son cœur. Il n'arrive pas à s'accrocher... À aimer. Et cela commence à durer. Bien durer... Est-il devenu, à jamais, blindé ? Réellement et définitivement imperméable, comme l'a dit Irène ? Sa cuirasse, s'est-elle rendue impénétrable ? Retrouvera-t-il, un jour, le punch, la fougue de l'amour ? Huit ans, n'est-ce pas assez ? Trop ? Est-il, à présent, un cas désespéré ? soliloque-t-il, tараudé, ce mardi soir. Les jours d'après également... Vendredi, il redescend sur Tours. Avec les amis, il réussira à tuer, sans peine, les quarante-huit heures suivantes. Néanmoins, il appréhende... Il appréhende beaucoup les jours et nuits à venir... Pense qu'il aura du mal à les affronter... À continuer ainsi... Aussi fonce-t-il vers... Là où le mal, son mal, a commencé...

Il est 18 heures, ce dimanche après-midi. Jafâr trouve place libre sur le même banc, rive gauche. Le décor est le même... Il réfléchit. Une demi-heure après, l'idée tombe. Il a des sous. Il prendra le jet pour New-York. Le plus tôt, le mieux. Il veut régler cette histoire et en avoir le cœur net une fois pour toutes... Ce cœur qui, à l'évidence, n'est pas de son côté ! C'est décidé.

Jeudi en début d'après-midi, Jafâr atterrit à l'aéroport JFK. Il n'y a plus d'océans entre lui et Laura. La voilà tout près de lui. Physiquement. C'est la première idée qui lui traverse l'esprit, sitôt foulé le sol du nouveau monde. Il saute dans un taxi, file l'adresse de Laura au chauffeur et lui fait comprendre qu'il aimerait s'arrêter un moment devant puis continuer.

- Ok... Après... Continuer où ?

- Vous vous arrêterez une minute devant l'adresse indiquée. Après, vous me déposerez dans un hôtel proche, propre et pas trop cher.
- Pas de souci. J'en connais un très bien, pas loin et à prix raisonnable.

En route, Jafâr essaie de s'imaginer l'immeuble où Laura crèche. S'il est à son image, il doit transpirer d'art et de finesse... Le chauffeur veut causer. Il est latino. Mexicain, finit-il par éjecter sans se faire prier !

- Et vous ?
- Du Liban.
- *Excuse me...*
- Liban.
- Liban... Liban... Ça se trouve où ce machin ?
- C'est loin... coupe Jafâr qui souhaite épargner ses calories.

Son « *english* » laissant presque à désirer ! Aussi et surtout, souhaite-t-il un peu de paix pour penser à Laura... À bientôt... À la rencontre-choc après tout ce temps... Peut-être même au long chemin paradisiaque qu'ils reprendront dans peu... La main dans la main...

Subtil, le type pige à vue d'œil. Le silence est d'or ! Dodelinant de la tête, en signe de compréhension, le latino se la bouclera.

L'homme, brun, la quarantaine, sa façon de secouer la boule, de se la tourner pour bavarder, et surtout la couleur jaune du tacot qu'il nota avant de s'y enfoncer lui rappelèrent « *Taxi Driver* », film qu'il vit il y a quelques années.

L'auto s'arrête devant l'adresse indiquée. Le cœur de Jafâr ne s'arrête pas. Au contraire, il s'emballe...

La résidence où Laura est supposée percher est un immeuble rose de quatre étages. Entouré de verdure, il a l'air coquet et chic. La rue est propre. Jafâr est ravi pour

elle. Il n'en est point étonné. C'est tout à fait du goût de son Allemande.

- C'est bon. Partons, dit Jafâr, passé une minute.

L'hôtel est sympathique. Il n'a pas idée précise sur le quartier, mais il ne devrait pas être loin de l'immeuble de Laura.

Le temps de déballer sa mallette et prendre une douche, la nuit tombe. Il s'allonge sur le lit et se met à songer...

Il avalera un souper léger et décide d'aller sur place. Affable, originaire du Pérou, l'hôtesse lui indique comment s'y rendre à pied.

- Dix, quinze minutes et vous y êtes, dit-elle.

Jafâr mettra dix minutes. Il évitera de brusquer Laura. Il veut connaître un peu de sa vie avant de s'annoncer. Le fameux 30 juin n'est pas d'hier... Du temps, beaucoup de temps s'est écoulé depuis. Est-elle encore libre ? Vit-elle une expérience amoureuse ? Est-elle mariée ? Mère ? Jafâr veut prendre des gants. Il sera très prudent. Il ne veut pas chambouler le quotidien de Laura des fois que... Elle a peut-être sa vie... Auquel cas, il la laissera tranquille. Peut-on se permettre de chambarder et bousculer la personne qu'on aime d'amour aux dimensions des cieux ? Oui, s'il apprend que Laura l'a biffé de sa vie, il se biffera de sa vie pour de bon et pour la vie.

Il arrive sur place. Vérifie. Effectivement, son nom est marqué sur une sonnette. Son pouls voltige. Aussi ne s'attarde-t-il pas longtemps, des fois que Laura se pointait par hasard.

Le lendemain, il y retourne. Sur le trottoir d'en face, il repère un bistrot et surtout un large kiosque avec des livres exposés sur l'étalage. La rue est très fréquentée, particulièrement par des jeunes. Probablement des étudiants. Il prend une bière au bar, se rend ensuite au kiosque où, faignant de feuilleter les bouquins, son œil ne quittera pas l'entrée de l'immeuble. Il passera la journée

entre la taverne et le rayonnage où il s'achètera cinq livres pour ne pas paraître lourdaud aux yeux de la matrone qui tient la boîte. Celle-ci lui fit d'ailleurs des compliments sur le choix du cinquième livre : « *A Farewell to Arms* » (L'Adieu aux Armes) d'Ernest Hemingway.

- C'est mon préféré, dit-elle avec un léger sourire.

Jafâr restera planté dans le coin jusqu'au crépuscule. En vain.

Il rappliquera le lendemain vers 11 heures. Samedi est jour de congé. Il y a des chances, se dit-il.

Elle tient le même par la main. Un garçon ? Probablement. Il titube à côté d'elle avec peine. Il a un peu plus d'un an ? Il n'y a pas qu'eux deux. De l'autre côté, très grand et manifestement plus âgé que Laura, un homme saisit le marmot et le pose sur ses épaules. En cet après-midi de septembre, il fait très beau à Brooklyn.

15 heures 30. Le ciel est d'un bleu immaculé. Laura a grossi un peu. La coupe de cheveux est la même. Celle que Jafâr aimait... L'a-t-elle reconnu ? Bien qu'elle ait regardé un instant dans sa direction, il ne le pense pas. En tout cas, la famille qui ressemble à toutes les familles donne l'air de partir en balade tranquille. Ordinaire... Flâner comme si de rien n'était... Naturellement et pourquoi pas ? Jafâr se tournera vite la tête lorsqu'il croisa, ou crut croiser, le regard de Laura. Cachant mal son désarroi, son cœur se met à battre la chamade. Il réussit à maîtriser son tournis, mais ne peut s'empêcher de prendre une forte suée. Aussi stoppe-t-il immédiatement de consulter les livres « *second hand* » qu'il ne consultait pas, quitte le kiosque pour le bar adjacent. L'âme en pièces, il s'attable dans un coin sombre, éponge son front et siffle deux bières en une demi-heure, dans l'espoir que les fraîches goulées puissent lui redonner des couleurs et par la même occasion enfoncer, enterrer le plus profondément possible son dépit et surtout le désespoir certain, total et définitif de pouvoir

récupérer Laura un jour... Toujours aussi pétri, il quitte le bistrot pour prendre l'air frais... Comme si l'air frais pouvait renverser la vapeur, cette vapeur ! Comme si l'air frais pouvait changer les choses... Ces choses... Que ne changera ni chaud ni frais... Choses qui ne changeront plus jamais... Il aurait, pourtant, tellement aimé causer avec Laura... Hormis oncle Youssef, son Allemande est la seule personne au monde qui aurait su trouver les mots qui consolent, apaisent et allègent la souffrance qu'engendra, engendre et engendrera la perte de sa mère qui déguerpit de ce monde sans avoir humé le moindre parfum de bonheur et que son fils et unique espoir ne put strictement rien faire pour elle sur ce plan. Jafâr ne nie pas – et comment ! – le rôle majeur que Rached joua. Cependant, Laura, avec un si lourd passé d'incommensurable amour, eut été évidemment d'un autre gabarit... Et surtout et par-dessus tout, il aurait tellement aimé rallumer le feu qui, en dépit des années, se montra indomptable, défiant vents et tempêtes... Aimé construire enfin et ensemble ce qu'ils rêvaient tous les deux de construire... Le plus splendide des gîtes où auront gambadé Youssef junior et ses sœurs... Où auront batifolé, dans leur jardin, les passereaux du paradis... Où, complices, firmament, diamants, saphirs et splendeurs du cosmos auront été là pour être contemplés par leurs prunelles et les prunelles de leurs mêmes dans le silence des nuits claires... Prunelles enduites de paix et bonheur impérissables...

Jafâr se rappellera de ce jour... Comment a-t-il tué les heures suivantes ? L'hôtel l'avalera de 18 heures jusqu'au lendemain, 13 heures. Pour gagner le sommeil, quatre whiskys lui donneront la main. Au réveil, sa tête est lourde comme plomb. Il veut quitter New-York au plus vite, si possible à l'instant même. Mais dépourvu d'ailes, il se voit obligé d'attendre au moins jusqu'à demain.

- Vous n'avez pas pris votre petit-déjeuner, dit l'hôtesse aimablement.
- Pas faim, répond Jafâr, s'arrachant un sourire furtif.

Au faite d'un désenchantement cosmique qui enduit, laboure même sa figure, il désire tout sauf causer... Un repas en solo, prend-il davantage qu'une demi-heure ? Et le reste des heures ?

- Il sera long, ce jour... lâchera-t-il finalement à la fille qui donne l'air de vouloir l'aider.
- Pas si vous allez au Prospect Park. Il est magnifique. Une trentaine de minutes et vous y êtes. Allez-y et vous m'en direz des nouvelles, lance-t-elle avec délicatesse, après voir remarqué la figure de son hôte qui n'est pas la même que celle d'hier matin...

Sachant qu'il est impossible de gommer les heures à venir, Jafâr penche pour un compromis... Après tout, pourquoi pas ? se dit-il. Peut-être qu'auprès de la nature, pourra-t-il composer avec... Avec quoi ?...

Agencé par les mains de grands-maîtres, le parc est monumental, grandiose, élégant et immensément beau. Jafâr y déambulera le reste de la journée, la tête tantôt vide, tantôt vide !... Il gardera, quand même, en mémoire ses arbres magnifiques et ses ponts pittoresques vert olive, véritables œuvres d'art.

Jafâr ne se mettra pas une becquée sous les dents ce dimanche. Toutefois, la splendide verdure et la quiétude qui règne sur ces sentiers superbes et sous ces arbres majestueux réussissent à lui prodiguer quelque apaisement. De retour à l'auberge, il veut remercier l'hôtesse pour son bon conseil. On lui dit qu'elle a terminé son service il y a deux heures. Il lui laissera un petit mot et un billet en guise de remerciement. Il se rendra demain à l'aéroport Kennedy et prendra l'avion pour Paris même si le prix du billet est double.

Survolant l'Atlantique vers l'Est, Jafâr n'a que pensées tendres et douces pour Laura, l'amour de sa vie. Aussi, en ce lundi, deux jours après le choc, se voit-il apaisé. La vague de désespoir qui le terrassa avant-hier à la vue de Laura et sa famille passera assez vite, le laissant relativement indemne. Il n'a pas le moindre ressentiment contre son Allemande. Et comment ! N'est-ce pas lui qui lui opposa une fin de non-recevoir à sa première tentative de renouer quelques mois après l'« avalanche » du 12 octobre ? N'a-t-il pas récidivé cinq ans plus tard ? N'est-ce pas lui qui, dans sa fameuse lettre du 30 juin, lui écrivit noir sur blanc : « Ne réponds pas » ? Aussi, dans l'avion de retour, espère et prie-t-il de tout son cœur pour que Laura puisse trouver avec sa petite famille new-yorkaise le chemin du bonheur pour le reste de ses jours. Se rappelant des quatre mots que son ami Rached lui lâcha en mai dernier après leur virée à Deauville « Fais sans elle, Jafâr », le Talassin essuie discrètement ses larmes, se trouve plus serein et sourit gentiment à la charmante hôtesse de l'air qui lui demande s'il avait besoin de quelque chose.

- De rien. Merci, répond-il pour se tourner vers le côté, désirant tenter une causette avec le voisin.

Ce dernier, la cinquantaine, à l'évidence tout sauf loquace, lui fera comprendre par soulèvements de paupières, dodelinements de tête et mots qui ne dépassent guère le chiffre de deux, qu'il ferait mieux de soliloquer ! Jafâr s'exécutera. Il n'est pas vexé. N'a-t-il pas lui-même agi de la sorte avec le chauffeur de taxi à New-York ? Dans sa sacoche, roupille « *La vie devant soi* » de Romain Gary. Il le tire et s'y enfonce...

- Tu parais en meilleure forme, Jafâr. Pris au piège ? Embourbé dans un béguin ?

- Pour le béguin, t'es à côté de la plaque, ami... En meilleure forme ? Ce n'en est pas loin. En fait, je vois clair à présent, si tu veux savoir où j'en suis...
- Voir clair, voilà qui est prétentieux... Tu veux dire moins flou... Auquel cas, c'est déjà beaucoup !

Dans l'après-midi de ce dernier samedi de septembre, Jafâr et Rached sont en route pour rejoindre le camarade irakien qui se trouve à Lyon pour des affaires. Trois semaines se sont écoulées depuis le fameux samedi de Brooklyn... Pendant le trajet en Mercedes, voiture que Rached préfère par-dessus tout, Jafâr, au volant, lui touche un mot de sa « randonnée » new-yorkaise et de Laura... Aussi, l'informe-t-il qu'il a pris sa décision. Il fera voile sur le Golfe. Le Talassin est subjugué par l'enthousiasme que son ami va manifester.

- Jafâr, je ne bois qu'aux grandes occasions. Et c'en est une. Avec le bon bougre qui nous attend à Lyon, ce sera du champagne et du meilleur ce soir ! Je retournerai au pays dans une semaine. D'ici là, tu m'auras filé ton CV... Tu sais Jafâr... Il te ressemble... Oui Saïf, mon fils, te ressemble. À présent, il doit avoir la quarantaine... Après Moza, pourvu de ma laideur, j'étais sûr qu'aucune fille ou femme ne m'épousera d'amour. Aussi, Saïf sera-t-il élevé par sa tante maternelle jusqu'à l'âge de six ans. La route de la fortune s'ouvrit à moi plus ou moins par hasard. Le chef de la tribu et ses amis surent que je m'y connaissais en perles. Je l'avais appris de mon père, qu'Allah garde son âme en paix. De simple instituteur d'arabe, je suis devenu l'« expert » en la matière pour ces notables qui, vivant à l'intérieur des terres, donc loin de la côte, avaient cruellement besoin d'un tel expert pour les perles qu'ils offrent à leurs épouses, mères et sœurs. La déveine, ayant décidé de me ficher la paix il y a quelque temps,

campa sur sa position ! La chance va, du coup, prendre courage. Le stade de conseiller sera vite dépassé pour me lancer dans un premier temps dans le commerce des perles. J'élargis le spectre après. D'abord vers l'or, ensuite le diamant. La chance ne s'essoufflera pas. Bien au contraire, elle continuera son sprint... Quelques petites années plus tard, avec le boom pétrolier, ce sera l'immobilier et la construction de centres commerciaux... Six ans après le décès de Moza, je pris femme. Je l'épousai parce que je pouvais le faire. J'étais déjà bien sur le plan matériel. De son côté, elle m'épousa parce que j'étais riche et qu'elle était pauvre. Nous deux, espérions, chacun de son côté, qu'avec les enfants et à force de vivre sous le même toit, nous nous aimerons peut-être un peu dans l'avenir. Aussi accepta-t-elle ma condition non-négociable : Saïf, mon fils, habitera avec nous. Ma femme n'a jamais pu l'aimer. Je ne le lui demandais pas. L'amour ne se demande pas. Je voulais qu'elle le respecte et le traite correctement. Notre premier enfant, une fille, naquit un an plus tard. Saïf avait sept ans. Après sa naissance, de difficile, la relation entre mon épouse et Saïf deviendra médiocre puis mauvaise. Nous eûmes trois autres enfants. Deux garçons et une deuxième fille. Au fil du temps, la relation entre Saïf et ses demi-frères et sœurs ira de mal en pis. Tous me montaient contre lui. Aussi eussé-je la main leste... Au début, Saïf se défendait. Après quelque temps, sachant que c'était peine perdue, il laissait faire et recevait mes taloches dans le silence. À chaque fois, je le regrettais amèrement après. N'est-il pas le fils de Moza, la femme qui m'aima d'amour et que j'aimai d'amour ! N'ignorant pas le faible que j'avais pour lui, ses sœurs et frères étaient jaloux. Puis vint le

grand jour. Il avait quinze ans. Ma fille aînée huit. « Rached, sous ce toit, ce sera ou Saïf ou nous, dit mon épouse ». « Qu'y-a-t-il ? » « Demande à ta fille ». La petite décrit le tableau. L'exécrable tableau ! Saïf aurait abusé d'elle... Touché ses organes... Seulement touché... enchaîne-t-elle. La description est précise. Ma fille indique par la main le site de l'agression... Je me prends de rage folle et administre au coupable une raclée mémorable. J'eus recours à la ceinture...

Bien que le contexte soit tout autre, Jafâr se ressaisit et s'arrête. Il fait semblant de soulager sa vessie derrière un arbre. En fait, il ne peut s'empêcher de penser à jadis... Cela demande une pause, n'est-ce pas ? Ceintures et détresses sont universelles ! marmotte-t-il, touché à vif par ce qu'il vient d'entendre, le ramenant à...

- Voilà ton neveu. Il aura tout ce dont il a besoin. Je ne veux plus le voir dans ma cabane. Je ne veux plus le revoir, dis-je à sa tante, après l'avoir déposé chez elle. Aussi proteste-t-elle, arguant que, connaissant son neveu, il lui est difficile d'avaler l'histoire. Peine perdue.

À la rentrée scolaire, je m'arrange pour l'envoyer en Angleterre. Il y fera ses études. Je sus par notre ambassadeur qu'à sa sortie d'université, il put dégoter un bon job. Après le départ de Saïf, la relation avec ma femme et les enfants s'améliorera au début pour redevenir mauvaise puis intenable. Rongé par le chagrin, je ne regrettais, toutefois, pas. Tel crime méritait telle sanction. Jusqu'au jour J.

- « Père, je ne tiens plus. Je mérite la mort. Je mets ma vie entre vos mains. J'accepterai votre sentence, quelle qu'en soit la sévérité... Je ne mérite que le gibet, rien que le gibet... Père, l'histoire de l'abus sexuel de mon frère Saïf est pur mensonge. Ma mère

l'avait monté de toutes pièces. Aussi m'empêchait-elle de dire la vérité tout au long des années écoulées. Elle n'arrêtait pas de me menacer, disant qu'étant complice, j'avais intérêt à la boucler. Je ne peux plus me taire. Père, je devrai me marier demain. Croyez-moi, je préfère être sous terre », dit-elle. Elle avait dix-sept ans et son mariage était fixé pour le lendemain. Je crus, immédiatement, à son récit. Saïf trouve un emploi sitôt ses études terminées. Il donne des instructions formelles à sa tante. Il n'a plus besoin de mes sous. L'argent – une somme conséquente – qui restait encore sur son compte me sera alors rendu par la tante jusqu'au dernier sou. Celle-ci, en dépit de sa situation pécuniaire difficile, opposa une fin de non-recevoir à mon offre de se le garder pour elle. J'ordonne à ma fille de poursuivre les préparatifs du mariage et de ne rien révéler à qui que ce soit. Le lendemain de la cérémonie, je lui dis que je lui pardonne, mais que je ne désire plus la voir. Pour un temps. Le jour d'après, j'entame la procédure de divorce avec ma femme. Saïf se mariera deux ans après. J'apprendrai que son fils aîné porte Rached comme prénom !... J'ai mal à en crever, mon ami. J'aimerais crever... Mais auparavant, je veux le revoir et connaître sa famille, ne serait-ce qu'une seule et unique fois. Voilà mon unique souhait... Quitter après cette terre sera comme une délivrance pour moi... Aux dernières nouvelles, il vit à Hong-Kong. Du lever jusqu'au pieu, je vis avec la frousse de ne pouvoir le faire... De ficher le camp avant... termine Rached, les lèvres humides et pincées de douleur, les yeux s'embuant de larmes et le regard oint d'une brume élégiaque...

Un de ces regards hagards et mélancoliques qui n'attendent plus grand-chose de la vie... Quoique... La

connaissant bien, ne serait-elle pas capable de lui flanquer une vacherie de plus, le privant de voir un jour son dernier et plus cher souhait réalisé ? se dit Jafâr, songeur...

Près de Lyon, les deux amis font halte dans un bar. Ils se barbouillent la figure d'eau fraîche. Jafâr sort pour une bouffée d'air frais. Sur le côté, en bas, s'étale un morceau détaché du paradis. Une magnifique vallée où serpente une rivière offrant à qui prend la peine d'y lancer un regard, une paix inégalable rien qu'à la contempler... Le mirifique panorama le tire du 33 tours noir qu'il vient d'écouter et lui rappelle l'autre facette du monde... Quelle splendeur ! Terrassé par cette beauté, il larmoie... De fait, continue à larmoyer ! Il s'attarde dehors, voulant digérer l'histoire poignante de Rached... La superbe du paysage lui donne un coup de main. Il pense à son ami... Réside dans le coffre de ce bon bougre un épique cœur et circule dans ses artères un sang d'une rare noblesse. Il est difficile de côtoyer cet homme sans être éclaboussé par sa grandeur d'âme... Sans être « modifié »... Quel roman, que le roman du mec ! susurre-t-il. Quant à Saïf, quel chic et quelle générosité !... Donnant à son fils le prénom de son père, n'a-t-il pas, à l'évidence, enterré ses rancœurs ?... songe-t-il. Aussi, devant ce tableau à couper le souffle, une image furtive lui passe devant le nez. Rached, Saïf, son fils et la famille du dernier sont en camping, ensemble, dans un parc... Le regard du vieux exhibe une impression de paix... Sur sa figure, le masque de mélancolie n'est plus. Il y a même un sourire qui bien que timide parle... Les termes sont clairs :

- À présent que c'est fait, je peux... J'accepte tout...

Jafâr se saboule la tête. Il sait que l'image n'est pas réelle, qu'il s'agit d'une vision, d'une illusion. Il y voit, toutefois, un signe qui ne trompe pas... L'entreprise ne sera pas ardue... Il fera des pieds et des mains pour aider son ami

À l'ombre d'autrefois

à exaucer son vœu : dégoter Saïf, coûte que coûte. Il se le promet. Aussi, est-il confiant. Passera après sur l'écran l'image de Santos, ami de courte durée mais qui fut l'un des patients qui marqueront sa carrière et qui, au moment de l'adieu, l'invita à « la modération et la clémence » quant à son père...

19

« Brooklyn, le 5 juillet 1990.

Jafâr

J'ai pu avoir ton adresse et de tes nouvelles, toutes tes nouvelles, de Marie. En déplacement de travail à Paris, je fis un saut à Tours. Nous passâmes le week-end dernier ensemble. Toujours à son poste à la librairie, aussi gaillarde et prévenante. Pendant les deux jours et particulièrement au dîner, lequel nous prîmes au même resto, à la même table, nous parlâmes du bon vieux temps... Des souvenirs et des grands moments... À l'immensité céleste... Ne peut-on pas s'en contenter comme nourriture de l'esprit et du cœur pour le restant de nos jours ?...

Marie, aussi chaleureuse qu'auparavant... Est-il plus délicieux, plus sirupeux que de causer autour d'un verre de Bourgogne d'un jadis avec des amis qui lurent ses pages et aimèrent ses acteurs ?...

Bien que nos passés se cachent, roupillent même pour la plupart dans les rigoles de notre mémoire, il y en a qui sont

À l'ombre d'autrefois

insomniaques. N'ayant pas froid aux yeux, casse-pieds, effrontés même pour certains, ils s'invitent, s'imposent, s'immiscent même dans nos plats... Une senteur, une mélodie, un bruissement, un friselis, une image, un paysage, un vol de cigognes, une voix, le passage brusque d'une silhouette, d'une certaine silhouette qui disparaît à jamais au coin d'une venelle... Et une bourrasque de souvenirs se lève, vous agrippe et vous emporte au loin... Vers un autrefois qui refuse de quitter la scène... Notre présent se rend alors confus, timide, parfois même en a la chair de poule...

Au kiosque, en face de chez moi, je crois que nos regards se sont croisés. Nos chemins ne le pouvaient plus. Il était trop tard... Il était trop tard, cette fois... Surprise, je tressaillis, mais pus me contenir et fis comme si je ne t'avais pas vu... Ai-je réussi ?...

Honnête et brave, mon époux, je le connais depuis une dizaine d'années. Prof de brésilien à l'université, il a douze ans de plus que moi.

À la gare, l'express est arrivé. Le voyageur que j'attendais n'est pas descendu. Il loupa le train. Il loupera celui d'après... Il loupera ceux d'après...

L'homme qui deviendra mon mari ne mit pas longtemps à déclamer son amour. Je n'étais pas preneuse. J'attendais le voyageur... Le voyageur que j'ai aimé il y a vingt ans dès le premier regard, à la première seconde alors qu'on cherchait nos places, l'express étant encore à l'arrêt... Le voyageur que je n'ai jamais cessé d'aimer... Toutefois, ce dernier s'obstinait... S'obstinait...

Lassée, éreintée d'attendre et me cramponner à un espoir qui, au fil des années, se révélera volutes d'imaginaire, je finis par opter pour le confort et la sécurité... Mastodonte, la réalité quotidienne finit toujours par s'imposer. Aussi, ai-je accepté de me marier. Le même que tu vis est le nôtre. Il aura une sœur, deux ans plus tard.

« Et si l'un fait semblant de méconnaître l'autre

À l'ombre d'autrefois

*Et si nous nous rencontrons un jour tels des étrangers
Ne dis point que nous l'avons voulu
Dis c'est le destin qui l'a voulu »*

L'éternelle Al Atlal de l'éternelle Oum Koulçoum que tu aimais tant ! Et que j'écoute tant... Mon mari s'y mettra également. Nos deux enfants, à force, l'écouteront à l'occasion...

Marie aime bien ton épouse. Elle trouve charmant son accent français. Vos deux enfants sont « mignons à croquer » confia-t-elle. Tu te plais au Golfe sur les plans professionnel et privé. Aussi, de solides amitiés as-tu tissées, dit-elle.

Elle me conta le rêve que tu fis... Dans un cadre paradisiaque au Brésil, un déjeuner de Noël te réunit avec les gens que tu aimes. Je suis là, Jawad aussi. Ta défunte mère, tes oncles, le duo grand-père-Youssef... D'autres amis tels que Marie, Pascal Molina et Joseph sont là également, le dernier, comme de coutume, s'amusant à faire le pitre... L'ambiance est exquise... N'est-ce pas curieux, Jafâr ? Extraordinaire même ? Avec mon mari et les enfants, nous passâmes les vacances de Noël dernier à Rio !...

Je suis profondément désolée pour ta mère. Que Dieu garde son âme en paix.

Tu t'es réconcilié avec ton père. Définitivement et totalement. Vous devisez même à présent, me dit Marie. Nouvelle capitale... Elle me comble de joie.

Ton oncle Firass t'a récemment dévoilé qu'il t'avait dissimulé les réponses – positives – des deux universités françaises dont le courrier devait parvenir à l'adresse de son bureau d'études, ce dans le but de te canaliser vers la médecine... Et il a réussi ! Nouvelle à couper le souffle, laquelle tu apprendras vingt ans plus tard ! Aussi, a-t-il eu le mérite et le courage de te l'avouer. En dépit de cette révélation stupéfiante, votre relation ne sera pas rendue ébranlée, restant telle quelle, père et fils...

Tu comptes te lancer dans l'écriture. Marie pense que tu le feras. Moi aussi.

À l'ombre d'autrefois

De mon côté, toujours au même poste à l'université. Les enfants et mon mari remplissent naturellement la grosse partie de mon quotidien. Je compose les textes de mes chansons et racle toujours de la guitare. Je me plais à New-York. Les jours défilent, s'écoulent dans des méandres courtois et généralement plaisants. La vie suit son cours. Tout se déroule dans le calme, la paix et bien sûr la routine... Palpitations, frissons et tremblements ne sont et seront que savoureuses réminiscences d'un passé lointain...

Le lendemain du terrible séisme du dimanche 12 octobre, alors que tu ramassais tes affaires et que j'étais en miettes, alors que je n'avais pour compagnes que larmes, sanglots et désespoir, j'eus le courage de te lancer un regard furtif, n'osant naturellement pas insister... Tu ne l'avais pas remarqué, ou pas voulu le remarquer... Bien évidemment ! Tellement étais-tu pris... À couper, taillader, déchirer, déchiqueter, casser, fracasser... Le pressentiment de la maudite nuit de la veille mua alors en certitude. Je ne te reverrai plus... Plus jamais... M'étais-je dit. Ne fut-ce pas vrai ? Si l'on soustrait les quelques secondes au kiosque d'en face... Bien que j'étais sûre que rien ne serait en mesure de recoller l'incollable, je n'avais pas réussi à tuer le petit germe d'espoir qui s'entêtait à vivre dans mes entrailles. L'espoir de te récupérer un jour. Néanmoins, au fil des mois et des années, le germe flétrira peu à peu pour finalement s'avouer vaincu et rendre l'âme... Intraitable, invincible, le temps n'a-t-il pas toujours le dernier mot ?

Tu n'auras, hélas, pas l'occasion de « contempler au soir de ta vie les saphirs aux profondeurs immenses »... Aussi sache qu'au soir de la mienne, mes deux saphirs seront tournés vers le visage de l'homme que j'ai aimé comme on aime peu...

Ce qui n'a pas été possible sur cette terre le sera peut-être ailleurs... Dans une autre vie... Quelque part sur l'une de nos lointaines galaxies... En attendant, chacun de son côté essaiera de couler ses jours et ses nuits... Paisiblement... Sans

À l'ombre d'autrefois

*rancune... Sans regret... De temps à autre à l'ombre
d'autrefois... Mektoub...*

Adieu Jafâr

Je t'embrasse

Laura

*P.S. Mon fils, le même que tu aperçus face au kiosque, porte
Youssef comme prénom. Mon mari fut prévenu avant notre
mariage et acquiesça ».*

Glossaire

Noms propres

Abou Nawas : Poète arabe de l'amour, des plaisirs et du vin, 8^e siècle.

Akkar : province de l'extrême nord du Liban

Antar : guerrier courageux et poète arabe, 6^e siècle

Carole : amie de Joseph

Chamâne : capitale de Khassib

Esswane : rivière qui contourne Talass, côté est

Firass : oncle paternel de Jafâr

Helder (Le Helder) : café-bar à Tours, du côté du Pont Wilson

Irène : femme que Jafâr rencontre à Palma de Majorque

Jawad : grand ami d'enfance de Jafâr

Joseph : ami intime de Jafâr

Khassib : pays du Levant, proche du Liban

Majnoun Layla : Fou de Layla, poète arabe, 7^e siècle

Marie : libraire, amie de Jafâr

Minara : village d'Akkar, proche de Talass

Molina Pascal : libraire, ami de Jafâr

Molina Philippe : fils de Pascal, paraplégique

Moza : première épouse de Rached

Nafaq : prison à Khassib

Noudoûb : prison à Chamâne

Omar Khayyâm : Poète et savant perse, 11^e - 12^e siècle

Oum Koulçoum : la célèbre chanteuse d'Égypte (la *Diva*) appelée

«*Astre de l'Orient*»

Pont Wilson : pont sur la Loire à Tours

Rached : ami de Jafâr, originaire du Golfe

Saïf : fils de Rached

Santos : patient et ami de Jafâr

Sylvie : maîtresse de Jafâr

Talass : village de Jafâr

Tyrano : gardien colosse de la prison de Noudoûb

Univers (L'Univers) : café-bar au centre de Tours

Yasmina : fille de Tripoli qui fit tilt chez Jafâr

Youssef : ami du grand-père de Jafâr

Noms communs

À l'ombre d'autrefois

Akkarite : originaire d'Akkar

Chetan : diable

Géhenne : enfer

Baïdar : aire plate pour battage et jeux

Daya : sage-femme au Liban formée sur le tas

Labneh : fromage blanc salé

Mouallim : maître de céans

Sawânite : appartenant à la famille Sawâne

Talassin : originaire de Talass

Tannour : four banal pour cuire le pain

TABLE DES MATIÈRES

À l'ombre d'autrefois.....	3
1	11
TALASS.....	27
2	29
Dilemmes.....	101
3	103
4	141
LAURA.....	151
5	153
6	183
7	203
8	211
9	233
10	241
11	255
12	259
13	289
14	297
15	301
16	311
LA VIE.....	367
17	369
18	391
19	425
Glossaire.....	431
TABLE DES MATIÈRES.....	433

